This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Fc. 27525 f. 554

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MARTIN

L'ENFANT TROUVÉ

OU LES

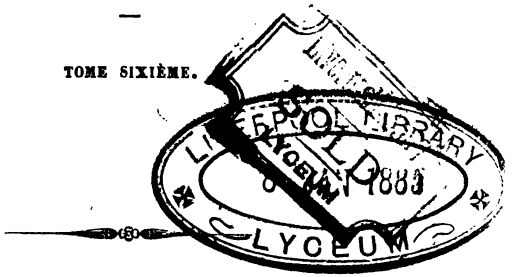
MÉMOIRES D'UN VALET DE CHAMBRE

PAR

Eugène Sue.

—

TOME SIXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

—

1847

Digitized by Google

21·6 1912

Digitized by Google

MÉMOIRES DE MARTIN.

(Suite.)

I

Confidences.

— Allons donc dans ma chambre, que nous nous voyions au moins le blanc des yeux! s'écria Bamboche après la première explosion de joie causée par notre rencontre.

Nous entrâmes dans la pièce voisine, beaucoup mieux éclairée par deux bougies allumées sur la cheminée.

Basquine, ayant quitté sa coiffure démoniaque, restait enveloppée de son manteau de soie noire, serré à la taille par une ceinture.

Il y eut un nouveau moment de silence, pendant lequel nous nous regardâmes tous trois

Digitized by Google

avec cette curiosité pleine d'intérêt et d'attendrissement qu'inspire toujours la première entrevue qui suit une longue séparation.

L'énergique figure de Bamboche avait dépouillé son caractère habituel de railleuse audace, ses yeux encore humides s'attachèrent tour à tour sur moi et sur Basquine; tandis que celle-ci, une main dans la main de notre compagnon et l'autre fraternellement appuyée sur mon épaule, me contemplait en souriant de ce sourire triste et pensif qui lui était habituel dans son enfance lorsqu'elle parlait de sa famille et de son père.

Vus de près, les traits de Basquine paraissaient encore plus fins, encore plus purs qu'à la scène, mais aussi on y remarquait davantage l'empreinte de la misère et du chagrin; son teint, autrefois d'une transparence rosée, quoique un peu bruni par le hâle, s'étiolait alors sous une pâleur maladive; ses lèvres, jadis d'un vermillon si vif, avaient blanchi; enfin il fallait la grâce, la svelte élégance des attaches de son cou et de ses épaules, pour faire oublier sa maigreur. Hélas! que dirai-je? ce charmant visage de seize ans, déjà flétri, décoloré, trahissait l'habitude de privations et de peines si amères, que des larmes me vinrent aux yeux.

— Tu me trouves bien changée, n'est-ce pas, Martin? me dit Basquine, devinant la cause de mon émotion; moi... je t'aurais reconnu tout de suite...

Digitized by Google

Puis s'adressant à Bamboche, en me montrant du regard :

— Comme il a l'air loyal et bon ! n'est-ce pas ?

— Ça me rappelle... ce que je disais à Claude Gérard... l'homme que nous avons volé et qui a recueilli Martin, reprit Bamboche : « D'après ce que vous m'apprenez de Martin, je vois d'ici sa figure grave et douce, où se peint son caractère. » Je ne m'étais pas trompé, c'est bien cela, ajouta Bamboche en me regardant fixement, oui, c'est bien cela, c'est bon à voir une loyale figure... ça repose...

— Toi..., dit Basquine à Bamboche, avec un singulier accent d'affection, de reproche et de mélancolie, tu n'es pas changé, tout s'émousse sur toi... rien ne peut mordre sur ta nature de fer...

— Rien n'y peut mordre... excepté Martin... excepté toi...

Basquine secoua le tête.

— En vous revoyant tous deux, j'ai pleuré... comme un enfant..., poursuivit Bamboche sans paraître remarquer le mouvement de Basquine ; dame !... après tant d'années d'absence... nous voir enfin réunis...

— Vous retrouver le même jour... toi, me dit Basquine en me tendant la main, et toi ! ajouta-t-elle en donnant son autre main à Bamboche.

— Tu ne m'en veux plus ? lui demanda Bamboche presque avec crainte.

Digitized by Google

— Entre nous trois... ne devons-nous pas tout nous pardonner? dit doucement Basquine.

Puis un éclair brilla dans ses yeux; sa lèvre sardonique se contracta, et elle ajouta :

— C'est pour d'autres qu'il faut cultiver nos haines.

— Il y a donc longtemps que tu n'avais vu Bamboche? demandai-je à notre compagne.

— Trois ans, me répondit-elle.

— Oui... trois ans, reprit Bamboche sans oser, pour ainsi dire, regarder Basquine.

— Ainsi, tu ignorais qu'elle dût jouer ce soir? dis-je à notre ami.

— Je ne la savais pas à Paris, et je n'avais pas seulement lu l'affiche, reprit-il. Quand je suis rentré dans ma loge, le tapage commençait... cabale montée, j'en suis sûr... par ces méchants gants jaunes de l'avant-scène. Malheureusement... je n'ai eu que le temps de les souffleter.

— Dans cette loge, tu l'as reconnu ? lui dis-je.

— Qui?

— Scipion!... le petit vicomte!

— Le gamin de la forêt de Chantilly! s'écria Bamboche.

— Martin a raison, dit Basquine d'une voix sourde, c'était le vicomte.

— Tu le savais donc là, toi, ma pauvre Basquine? lui demandai-je.

— Non, tout entière à mon rôle, je ne me

Digitized by Google

doutais pas de la présence du vicomte ; sans cela, je me serais attendue à tout de lui...

— Pourquoi donc ? dis-je à notre compagne.

— Tu l'avais donc déjà revu depuis la scène de la forêt ? ajouta Bamboche aussi surpris que moi.

— Oui... car on croirait qu'une fatalité me rapproche toujours de cette méchante petite créature..., reprit Basquine avec un ressentiment concentré. Il y a deux ans je l'ai revu... et il y a deux ans, j'ai été, comme aujourd'hui... humiliée, outragée... jusqu'au vif... jusqu'au sang...

— Le misérable ! m'écriai-je, mais d'où lui vient cet acharnement contre toi ?

— Je n'en sais rien..., reprit Basquine.

— Oh ! vicomte... vicomte..., dit Bamboche, toi et ton père... je vous rejoindrai... Je te vengerai, Basquine...

— Je n'ai besoin de personne..., dit fièrement la jeune fille, je sais vouloir... et attendre.

— Et il y a deux ans... crois-tu que Scipion t'ait reconnue ? lui dis-je.

— Non... pas plus qu'il ne m'a reconnue aujourd'hui, j'en suis certaine... L'instinct du mal et le hasard l'auront guidé... Je vous dis... qu'il y a des fatalités...

Puis, passant sa main amaigrie sur son front, Basquine reprit tendrement :

— Et toi... as-tu aussi beaucoup souffert ? Es-tu heureux à cette heure ?

Digitized by Google

— Mais j'y songe maintenant, dit Bamboche en m'examinant avec une expression de surprise presque douloureuse, toi... toi... une livrée!

— En effet..., ajouta tristement Basquine, réduit à cela... toi?

— Pardieu! c'est tout simple..., s'écria Bamboche avec un accent de raillerie amère, c'est une âme d'or... il n'y a pas de condition assez misérable pour lui... C'est comme toi, Basquine... tu as été admirable pour moi et...

— Oublions cela, dit la jeune fille en interrompant Bamboche.

— Oui... oublions cela, reprit-il avec amertume.

Et il ajouta d'un ton grave dont je fus pénétré:

— Tu l'entends, Martin, et pourtant pour elle j'ai été brutal, méchant... impitoyable...

— Tout cela est passé..., répondit simplement Basquine.

— Cela est passé, dit Bamboche d'un air navré, cela est passé... comme ton amour pour moi...

— L'amour! dit Basquine en haussant les épaules (et ses traits reprirent cette expression d'ironie glaciale dont j'avais été si frappé dans son rôle du *Mauvais Génie*), tu vois, Martin... il me parle d'amour... *à mon âge*... Mais, mes pauvres enfants... j'ai commencé si jeune... que maintenant... pour l'amour... J'AI CINQUANTE ANS...

Digitized by Google

Il y eut entre nous trois un moment de pénible silence... Malgré son rude cynisme, Bamboche restait atterré, comme moi, de voir cette jeune fille, ce trésor de beauté, de grâce, d'intelligence et de génie, déjà et à jamais flétrie dans ce qui fait rayonner ou ambitionner la beauté, la grâce, l'intelligence et le génie.

— Rassurez-vous, nous dit Basquine en nous prenant la main à Bamboche et à moi, dans ce cœur que toutes les misères humaines ont fait saigner jusqu'à ce qu'il fût desséché, dans ce cœur où l'amour a été tué par une dégradation précoce, il restera toujours, comme disait autrefois Bamboche, *un petit coin* de tendre amitié pour vous deux... Mais nous oublions que Martin doit être impatient de savoir ce qui nous est arrivé à tous deux...

— Ah ! mes amis, leur dis-je, combien de fois j'ai été préoccupé de ces pensées : où sont-ils? que deviennent-ils? et surtout par quel sinistre événement ont-ils disparu, le soir du jour où j'ai été arrêté après le vol commis chez Claude Gérard ? Car jugez de mon désespoir, mes amis, lorsque arrivé au rendez-vous que nous nous étions donné en cas de poursuite... vous savez...

— Oui, dit Bamboche, au pied d'une croix de pierre, située au haut de la montée de la grande route...

— Mais puisque tu avais été pris, toi, com-

Digitized by Google

ment es-tu venu le soir à notre rendez-vous? me demanda Basquine.

— Grâce à la généreuse confiance de Claude Gérard; je vous expliquerai cela; j'arrive donc près de la croix de pierre; là... que vois-je? le petit châle de Basquine et quelques-unes des pièces d'argent au milieu d'une mare de sang.

— Raconte-lui tout, dit Basquine à Bamboche, il saura ensuite ce qui m'est arrivé.

— Je finissais d'empocher l'argent de Claude Gérard, quand tu nous as donné le signal d'alarme, reprit Bamboche, je voulais aller à ton secours.

— C'est moi qui l'en ai empêché, dit Basquine, nous nous perdions sans te sauver, Martin, et il m'était venu un autre projet...

— Tu avais raison, Claude Gérard, fût facilement venu à bout de moi et de Bamboche...

— Peut-être... car j'avais mes pistolets..., reprit celui-ci, j'étais déterminé... il y aurait peut-être eu un meurtre... Ce qui est arrivé vaut mille fois mieux... quoique j'aie manqué de laisser ma peau dans l'affaire... Je suis donc le conseil de Basquine... Te voyant pris, nous nous sauvons en nous faufilant au milieu des genêts; nous trouvons, au bout du champ, un tas de fagots; j'en déplace trois ou quatre, et nous nous blottissons dans cette cachette.

— Voilà quel était mon projet, reprit Basquine; nous devions d'abord t'attendre toute la nuit au

Digitized by Google

rendez-vous convenu... si tu n'y venais pas, plus de doute, tu étais pris; nous voulions alors le lendemain parcourir le village, soit en mendiant, soit en chantant, et, une fois instruits de ton sort, nous aurions agi en conséquence.

— Mais le diable en a voulu autrement, reprit Bamboche.

— Oui, lui dis-je, le diable ou le cul-de-jatte?

— Comment sais-tu cela? s'écrièrent à la fois Basquine et Bamboche.

— Continuez... continuez, mes amis.

— Eh bien! tu ne te trompes pas, reprit Bamboche, le cul-de-jatte en a décidé autrement; car, comme dit Basquine, il y a de singulières fatalités... Donc, une fois la nuit venue, nous avions été t'attendre à notre rendez-vous; il faisait un clair de lune superbe. Assis au pied de la croix de pierre, je m'amusais à compter notre argent dans le châle de Basquine... La route était déserte; nous nous croyions seuls; mais voilà qu'une main de fer m'empoigne brusquement par la nuque : « Sauve-toi, Basquine! »

— Ça a été son premier cri, dit la jeune fille.

— Mon second cri a été quelque chose comme : Tonnerre de Dieu! Et me voilà à me débattre de toutes mes forces, afin de me dégager et de prendre un de mes pistolets... J'y parviens, mais le gredin de cul-de-jatte...

— Je ne me trompais pas, dis-je à Bamboche.

Digitized by Google

Il s'était sans doute tenu caché derrière la base de la croix de pierre.

— Juste, poursuivit Bamboche. Dans la lutte, le brigand m'arrache mon pistolet au moment où je venais de l'armer, et me le tire dans les côtes, ici, à droite, j'ai une cicatrice à y fourrer le pouce [1]. Comment ne m'a-t-il pas tué? Que le diable m'emporte si je le sais!...

— Mais ce misérable, tu l'as revu? m'écriai-je.

— Pardieu!... il est venu aujourd'hui ici me demander trois fois... c'est lui qu'on nomme *le Major*. Tu n'as pas entendu le portier m'annoncer sa visite?

— Tu vois ce misérable? répétai-je avec un accent de reproche.

— J'en ai revu bien d'autres, s'écria Bamboche. Que veux-tu? je pratique sur une grande échelle l'oubli des injures... et des coups de pistolet à bout portant... Recevant donc du cul-de-jatte une telle dragée en pleine poitrine... je tombe sur le coup.... Basquine se sauve en criant à l'assassin! au secours!... et la pauvre enfant est tellement saisie d'épouvante, que, perdant complétement la tête, elle court sans savoir où elle va... Finalement, pendant une quinzaine de jours, elle est restée folle de frayeur. Elle te contera ça... car c'est à dater de ce coup de pistolet qu'elle et moi nous avons été séparés... pour la première fois...

[1] Voir Ier chapitre du tome Ier, signalement de Bamboche.

Digitized by Google

— Pauvre Basquine ! dis-je en prenant dans mes mains les mains de la jeune fille. Et toi, qui t'a sauvé, Bamboche ?

— Un brave voiturier, il s'en allait à vide sur cette route, environ une heure après l'événement... il me voit baigné dans mon sang, quasi mort, à quelques pas de la croix ; il me relève, me met sur sa charrette, comptant me transporter à cinq ou six lieues de là, dans un bourg où il y avait un chirurgien. Mais comme le lendemain dans la matinée nous approchions de ce bourg, des gendarmes rencontrent la voiture, le charretier raconte la chose, on fait mettre le premier appareil sur ma blessure, et l'on me mène à l'hospice de la ville voisine ; on me guérit, et comme je suis bien forcé d'avouer que je n'ai ni asile, ni ressources, on m'envoie finir ma convalescence en prison, comme vagabond.

— En prison ! m'écriai-je.

— Oui, reprit Bamboche, et j'y suis resté jusqu'à dix-sept ans. Tu conçois que ça m'a achevé, car les mépris, les duretés de la geôle ne vous rendent pas tendre, quand on est déjà coriace, et la société des petits voleurs n'est pas faite pour développer en vous le sens moral. Après cela, il faut être juste, il y a du bon dans la prison : soyez un tantinet vagabond ou voleur, vous recevez là une éducation que le plus grand nombre des enfants du peuple ne reçoivent jamais : en prison on apprend à lire, à écrire, à

Digitized by Google

compter, un peu de dessin, et un métier si on n'en a pas... on emporte une petite épargne, et souvent même, vois comme cela est encourageant, en sortant on est placé tout de suite. Cependant, je n'appréciai pas comme je devais les avantages de ma position ; j'ai d'abord voulu me briser la tête contre les murs, et puis, par réflexion, j'ai voulu la briser aux autres, et puis enfin je me suis résigné à ne rien briser du tout, me disant : « J'ai treize ans, c'est trois ans à faire, faisons nos trois ans. » Je vais bien t'étonner, Martin, ces trois ans ont passé comme un songe, car une fois que j'ai eu mordu à la lecture, j'ai été possédé de la rage de lire et d'apprendre. On obtenait tout de moi en me promettant des livres. Ce que j'ai lu est incalculable : je faisais en deux heures la tâche d'une demi-journée, afin de consacrer le reste du temps à la lecture. On m'avait montré le métier de serrurier, et je martelais comme un Vulcain, toujours pour qu'on me laissât ensuite dévorer des volumes. Du reste, c'est une justice à me rendre, mes amis, et à vous aussi, je ne contractai pas la moindre amitié en prison ; la place était prise : j'étais fort, j'eus des flatteurs, je les méprisais ; j'étais méchant, j'eus des ennemis, je les bravais ; mais des amis, jamais ; je vécus seul, confit dans mon fiel. Car j'en ai fait... le diable le sait, et il y avait de quoi. Tu comprends, Martin, ce que j'étais devenu à l'âge de seize ans, surtout si tu joins

Digitized by Google

à tous mes mauvais ressentiments ma cruelle incertitude sur votre sort à tous deux, et la violence de mon amour pour Basquine, poussé parfois jusqu'au vertige, car entre ces quatre murs de prison, l'éloignement et mes souvenirs rendaient ma passion encore plus ardente qu'avant notre séparation. Je sortis de prison, bronzé au mal, noué moralement, comme un arbre tordu par le vent.

— Je m'explique maintenant, dis-je à Bamboche, l'effroi que la prison inspirait à Claude Gérard. « Te faire mettre en prison, malheureux enfant, » me disait-il lorsqu'il m'eut arrêté lors de notre vol, « c'est te perdre, c'est te dépraver à jamais. »

— Claude Gérard avait raison cette fois, comme tant d'autres, reprit Bamboche, le mauvais pli était pris, et bien pris; en sortant de prison, où j'étais devenu assez bon ouvrier serrurier, je fus tout de suite recommandé à un patron. Ma ligne ainsi tracée, j'avais un gagne-pain et l'intelligence ouverte par l'instruction. Avec ça je pouvais crever de misère, comme tant d'autres... mais j'avais du moins une chance; il était trop tard. La vie de prison m'avait achevé complétement, le travail m'était insupportable; tous mes appétits, comprimés pendant si longtemps, faisaient rage. J'entrai néanmoins chez un maître serrurier; il avait une sœur, une veuve de trente-six ans, coquette, avenante et riche d'une

Digitized by Google

soixantaine de mille francs. Si je travaillais peu à la boutique, je faisais en revanche le beau parleur, je chantais des chansons joyeuses, souvenirs de notre pitre et de la Levrasse, sans compter les grimaces et les tours d'équilibre ; grâce à ces belles séductions, je tournai la tête de la veuve ; un beau jour, je l'enlevai ; je jetai ma blouse aux orties et nous vécûmes en riches bourgeois. Ça ne m'empêchait pas de ne songer qu'à Basquine et à toi. Entreprendre un voyage à votre recherche, c'était mon idée fixe, mais il fallait du temps, de l'argent, et la veuve gardait la bourse ; tout cela est ignoble. Mon brave Martin, j'aurais pu gagner mes cinquante sous ou trois francs en travaillant comme un nègre, mais j'avais eu jusque-là en prison tant de misère... que, ma foi !... tiens, ça me coûte de te raconter à toi ces vilenies-là... J'arrive à quelque chose qui te plaira davantage... parce que, là... j'ai été à peu près bien... Sur ces entrefaites, le hasard me fit rencontrer Basquine... elle avait alors treize ans...

Deux coups frappés assez rudement à la porte de l'appartement interrompirent le récit de Bamboche ; il fit un geste de surprise et d'impatience, alla dans l'antichambre, et moi et Basquine nous entendîmes les paroles suivantes échangées entre Bamboche et son interlocuteur à travers la porte qui s'ouvrait sur l'escalier.

— Qui est là ? demanda Bamboche.

Digitized by Google

— Moi... le Major.

— Va-t'en au diable... et reviens demain matin.

— C'est très-pressé.

— Ça m'est égal.

— C'est pour l'affaire Robert de Mareuil, c'est la Levrasse qui m'envoie.

— Écoutez bien, M. le Major, si vous ne descendez pas à l'instant l'escalier, de bonne grâce... je vais sortir et vous le faire descendre plus lestement que ne le comporte votre âge vénérable...

— Mais je vous dis, capitaine, que c'est si pressé que...

— M. le Major! fit Bamboche d'une voix tonnante en donnant un tour de clef à la serrure, comme s'il allait sortir.

Sans doute la menace de Bamboche fut efficace, car il referma la serrure à double tour, en disant :

— A la bonne heure...

Et il rentra dans la chambre.

— Tu connais Robert de Mareuil? lui dis-je, frappé de ce que je venais d'entendre.

— J'ai cet *honneur-là*..., dit Bamboche d'un ton sardonique. Quelle canaille!...

— Lui...? m'écriai-je.

— Je crois bien...

— Tu en es sûr ?

— Je m'y connais et j'en réponds.

— Nous reparlerons plus tard de Robert de

Digitized by Google

Mareuil, dis-je à Bamboche après un moment de réflexion. Continue ton récit.

— C'est moi qui le continuerai pour lui, reprit Basquine, car il dirait mal ce qu'il y a eu de bon, de généreux dans sa conduite envers moi.

— Tu as raison, Basquine..., lui dis-je, nous t'écoutons.

II

Histoire de Basquine.

Plus j'examinais Basquine, plus je remarquais en elle une élégance de manières, dont je n'avais pas été tout d'abord frappé, et qui me rappelait vaguement Régina, car je ne pouvais juger d'après un autre point de comparaison, ma vie s'étant jusqu'alors passée dans les plus infimes conditions.

La révélation du talent de Basquine m'avait causé plus d'admiration que de surprise; il me paraissait la conséquence, le développement presque logique de ses dons naturels, déjà si remarquables dès son enfance; mais cette grâce, cette distinction de manières, qui ne s'acquièrent

Digitized by Google

que par l'habitude du grand monde, comment Basquine les possédait-elle? comment son langage était-il devenu toujours correct, réservé, souvent choisi, quelquefois éloquent et élevé?

Bamboche, avec sa verve cynique, railleuse, et son éducation de prison, alimentée par une foule de lectures bonnes ou mauvaises, parlait le langage qu'il devait tenir, et son geste trivial, ses façons grossières ou violentes ne démentaient en rien ses paroles; mais, chez Basquine, d'où venait cette harmonie si complète entre la distinction de ses manières et celle de son langage? Comment avait-elle pu désapprendre à ce point les enseignements vulgaires, ignobles, obscènes, de la mère Major, de la Levrasse et du paillasse, horribles enseignements dont la corruption avait infecté son enfance?

Ce mystère, dont j'étais vivement préoccupé, devait bientôt s'expliquer.

— Tu vas entendre Basquine, me dit Bamboche, tu verras ce que la pauvre petite a souffert... Auprès d'elle... je menais en prison une vie de sybarite.

— J'ai toujours subi le malheur avec résignation..., dit Basquine; mais l'humiliation, le mépris... l'insulte, oh! c'est de cela... que j'ai le plus souffert.

Après un moment de silence, Basquine reprit :

— Écoute, Martin, et tu verras que nos des-

Digitized by Google

YCEUM

tirons, sans doute diverses, sont du moins parentes en misères... Bamboche te l'a dit, en le voyant tomber sous le coup de pistolet du cul-de-jatte, l'épouvante me rendit à peu près folle ; je pris la fuite en criant au secours !... à l'assassin !... Le cul-de-jatte me poursuivit sans doute pour me tuer aussi... mais la frayeur me donna une telle célérité, qu'échappant au bandit, je me jetai dans un taillis, où il perdit mes traces. Ces souvenirs sont pour moi très-vagues, car l'épouvante troublait complétement ma raison ; je passai la nuit blottie dans ce taillis. Au point du jour, je sortis et marchai à l'aventure ; il paraît que je rencontrai dans la campagne un bouvier qui conduisait son troupeau à la foire d'hiver de Limoges.

— Comment ! *il paraît que tu rencontras?* dis-je à Basquine, surpris de cette expression dubitative.

— Je dis *il paraît*, mon bon Martin, parce que c'est seulement plusieurs jours après cette rencontre que je sortis peu à peu de l'hébètement où m'avait plongée la vue du meurtre de Bamboche ; j'appris alors par le bouvier les détails de ma rencontre avec lui : le tintement des clochettes, que portaient quelques-unes de ses vaches, ayant probablement attiré mon attention, je me dirigeai du côté de ce troupeau, et je l'accompagnai pendant assez longtemps, rendant même quelques services au bouvier avec un

Digitized by Google

instinct purement machinal, en aidant ses chiens à conduire son bétail. Cet homme eut pitié de moi ; il me prit pour une idiote dont on avait voulu se débarrasser en l'abandonnant et en la perdant ; à la couchée, il me fit donner à souper et une bonne litière dans l'étable ; au point du jour, je fus sur pied ; malgré la neige qui tombait avec abondance, je suivis courageusement le bouvier. Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels, à la croissante surprise de mon protecteur, mon hébètement se dissipa peu à peu ; ma raison commençait à se remettre de son violent ébranlement ; enfin la veille, je crois, de notre arrivée à Limoges, après une nuit passée dans un profond et lourd sommeil, je m'éveillai complétement revenue de cette longue aberration. Ma première pensée fut de m'écrier, presque machinalement, en regardant autour de moi : *Bamboche ! Martin !...* Puis seulement alors j'eus vaguement conscience de ce qui m'était arrivé, tout étonnée de me trouver seule couchée dans une étable... Entre ce réveil de ma raison et l'instant du meurtre de Bamboche, il existait une lacune que je tâchais en vain de combler ; le bouvier entra et me dit :

« — Allons, en route, petite.

« Je lui demandai ce qu'il me voulait, comment je me trouvais dans cette étable, et je lui racontai (seuf quelques détails) l'aventure qui m'avait

Digitized by Google

rendue sans doute folle d'épouvante ; la commisération de ce digne homme augmenta, et il me dit comment il m'avait rencontrée et regardée comme une idiote abandonnée. Je sus de lui que je me trouvais alors à trente ou quarante lieues de l'endroit où Bamboche avait été tué (je le croyais mort) et où tu avais sans doute été arrêté, Martin. Malgré la pitié que je lui inspirais, le bouvier ne pouvait me garder à sa suite ; son commerce forain le conduisait d'une province à une autre, et, son troupeau vendu, il devait acheter des mulets dans les environs de Limoges.

« — Je ne peux pourtant pas, petite, te laisser comme ça sur le pavé, me dit-il ; l'hôtesse chez qui je loge ordinairement dans mes voyages est une bonne femme ; je lui demanderai de te prendre pour aider ses servantes ; tu auras du moins, en attendant mieux, du pain et un abri.

« Nous arrivâmes le soir dans un des faubourgs de Limoges, à l'auberge où s'arrêtait ordinairement le bouvier ; sa demande en ma faveur fut assez mal accueillie par l'aubergiste ; mais enfin elle consentit à me garder. Je restai quelque temps dans cette auberge, servante des autres domestiques, vivant de leurs restes, et couchant dans un coin de l'écurie. Je croyais Bamboche mort ; quarante lieues peut-être me séparaient de l'endroit où je t'avais perdu, mon bon Martin, et si dure que me semblât ma position dans l'au-

Digitized by Google

berge de Limoges, je n'osais pas en sortir pour recommencer seule une vie vagabonde comme l'avait été la nôtre. Depuis un mois je vivais dans cette auberge, lorsque j'en sortis par une étrange aventure... »

Et comme Basquine semblait hésiter à continuer :

— Peut-être ces aveux te sont pénibles, lui dis-je en voyant sa physionomie s'attrister.

— Non..., reprit-elle avec son sourire amer et glacé, non... souvent, au contraire, j'évoque ce souvenir et bien d'autres... Ils retrempent mon courage, mon énergie, ma volonté... j'y puise de nouvelles forces pour marcher opiniâtrément vers le but que je veux atteindre... et je l'atteindrai, oh! oui... je l'atteindrai !

Je fus frappé de l'inflexible résolution avec laquelle Basquine prononça ces dernières paroles, et du sombre éclat de ses grands yeux.

— Quel est donc ce but que tu poursuis? dis-je à Basquine en interrogeant aussi Bamboche du regard.

— Je n'en sais rien, me répondit-il; il y a trois ans que je l'ai vue, et elle ne m'a fait là-dessus aucune confidence... n'est-ce pas, Basquine?

— Non, reprit-elle.

Et elle continua après un nouveau silence :

— J'étais donc servante des servantes dans cette auberge. Elle se trouvait à mi-côte d'une pente rapide où les voitures ne pouvaient che-

Digitized by Google

miner que très-lentement. Un jour où le givre glacé, tombé pendant la nuit, rendait cette montée presque impraticable, je me trouvais assise sur un banc à la porte de l'auberge, lorsque je vis passer d'abord un courrier vêtu de rouge, magnifiquement galonné d'or; il précédait de peu de temps plusieurs voitures appartenant, selon ce que j'entendis dire autour de moi, au milord-duc de Castleby, grand seigneur irlandais, immensément riche, voyageant avec une suite nombreuse. Il avait séjourné pendant deux jours à Limoges, et ses cuisiniers étaient partis la veille au soir avec deux fourgons remplis de provisions pour aller préparer son repas dans la ville où il devait passer la nuit.

— Quel luxe! m'écriai-je.

— Cela n'était rien, mon pauvre Martin, reprit Basquine; le matin même un autre fourgon rempli d'un mobilier portatif, accompagné d'un valet de chambre tapissier, devançait ce haut et puissant seigneur, qui trouvait ainsi, à son arrivée dans toutes les auberges, plusieurs chambres meublées de la manière la plus splendide et la plus commode.

— Tant de prodigalités, c'est à n'y pas croire...

— Le gaillard entendait la vie, dit Bamboche.

— Et que dirais-tu donc, mon bon Martin, reprit Basquine, si je te parlais d'une espèce de voiture qui terminait la suite du duc de Castleby,

Digitized by Google

et où se trouvaient deux chevaux de selle [1], avec leurs palefreniers? car il se pouvait que monseigneur eût la fantaisie de faire une partie de la route à cheval.

— Faire voyager des chevaux en voiture? que dis-tu de cela, Martin? me demanda Bamboche.

Et comme je regardais fixement Basquine, croyant qu'elle se jouait de ma crédulité, elle reprit d'un ton sardonique :

— Sans doute ces prodigalités étaient folles, mais le duc de Castleby jouissait de près de quatre millions de rente en terres, et quelqu'un de sa suite me disait plus tard que bien des fois il avait vu en Irlande, dans les domaines de Sa Seigneurie, des familles entières de paysans *rester nues* sur la paille pourrie de leur tanière, pendant que la mère ou une des filles lavait au ruisseau les haillons de ces misérables... Que veux-tu, mon bon Martin! sans ces contrastes, le monde serait d'une désolante platitude...

Ce froid sarcasme, chez cette jeune fille de seize ans, me navrait et m'effrayait à la fois. Basquine continua :

— J'étais donc assise sur un banc à la porte de l'auberge, regardant de tous mes yeux cette

[1] Ces sortes de voitures s'appellent des *caravanes*; elles sont conduites en poste et servent au transport des chevaux de course ou des chevaux de chasse lorsqu'on veut leur éviter les fatigues d'une longue route.

Digitized by Google

file d'équipages qui s'avançaient lentement, lorsque, tout à coup, la première voiture, celle du duc, s'arrêta, d'après l'ordre transmis aux postillons par un des domestiques placés sur le siége de devant. A travers la glace de la portière de cette voiture, j'aperçus deux petits yeux d'un bleu clair, dont je n'oublierai jamais l'expression, attachés opiniâtrément sur moi; je ne vis que ces deux yeux, car la figure du personnage qui me regardait si obstinément disparaissait presque entièrement cachée au milieu des fourrures d'une pelisse et d'un bonnet de voyage.

« Toutes les voitures s'étaient arrêtées. Au bout de quelques minutes d'attente et de plusieurs allées et venues de la part de différentes personnes de la suite du duc qui, le chapeau à la main, venaient lui parler à la portière, je vis une femme de trente ans environ, d'une figure agréable et distinguée, descendre de l'une des voitures de suite, se diriger vers l'auberge et demander l'hôtesse.

« — Va conduire cette dame à notre bourgeoise au lieu de rester là à regarder les mouches, me dit une des servantes en me poussant rudement par le bras.

« — C'est justement ce que je désirais, ma chère fille, dit l'étrangère à la servante avec un accent anglais assez prononcé.

« Puis, me prenant par la main, elle me dit du ton le plus caressant :

Digitized by Google

« — Conduisez-moi à la maîtresse de l'auberge, mon enfant.

« Je conduisis l'étrangère ; elle resta quelques moments enfermée avec l'aubergiste et celle-ci me dit en sortant :

« — Petite, tu es ici par charité, tu n'as pas de chemise sur le dos, on ne sait pas d'où tu viens, tu n'as pas de parents, je ne pourrais pas te garder longtemps, parce que tu manges plus que tu ne gagnes. Cette dame te trouve gentille, elle a pitié de toi ; si tu veux aller avec elle, tu monteras dans ces belles voitures que tu vois, et tu seras bien heureuse ; décide-toi. Mais je te préviens que si tu refuses une si bonne aubaine, demain je te mets à la porte, vrai comme je te le dis. »

— Pauvre enfant ! comment refuser une pareille offre, dans la misérable position où tu te trouvais ? dis-je à Basquine.

— Aussi j'acceptai bien vite, me répondit-elle, et pourtant, non sans un serrement de cœur inexplicable, quoique tout cela me parût un beau rêve. La dame, que je nommerai désormais miss Turner, me prit par la main, ayant sans doute l'ordre de ne pas me présenter alors au duc de Castleby : elle me fit monter dans la voiture qu'elle occupait, et la file d'équipages poursuivit sa route. Lorsque je fus un peu remise de ma stupeur, je regardai autour de moi ; je me trouvais dans une berline à quatre places, toutes occu-

Digitized by Google

pées, car j'étais entre miss Turner et une jeune négresse aux traits non pas difformes et épatés, mais d'une grande régularité; son manteau de voyage laissait entrevoir un costume d'une originalité charmante; à ses bras nus, polis comme de l'ébène, brillaient des bracelets d'argent. En face de moi, je vis deux autres jeunes femmes; l'une, très-grasse, d'une blancheur éblouissante, avait les cheveux d'un blond très-pâle, les yeux bleu clair et les joues très-roses : celle-ci était Flamande; enfin la quatrième, d'une figure commune, quoique assez piquante, était coiffée d'une *marmotte*, et vêtue avec le luxe des riches écaillères de Paris lorsqu'elles s'endimanchent. *Catherine* (elle s'appelait ainsi) était en effet une fille du quartier des Halles. Elle avait l'air *gouailleur*, insolent, hardi, et, ainsi que je l'ai su depuis, elle empruntait presque toujours son langage à ce vocabulaire toléré au carnaval. Ces grossièretés ne manquaient pas d'un certain esprit, et divertissaient fort le duc de Castleby, qui souvent, après boire, s'amusait du cynisme effronté de cette créature, ramassée par le duc lui-même dans l'un des cloaques les plus fangeux de Paris.

— C'est impossible! m'écriai-je; de notre temps, de pareilles mœurs! Cette espèce de sérail voyageant à la suite d'un homme!

— Pauvre Martin, il s'étonne encore de quelque chose, dit Basquine à Bamboche.

Digitized by Google

— Basquine n'invente rien, et ne dit même pas tout, reprit Bamboche. Ce milord-duc a existé. J'ai connu, dans la plus que mauvaise société où je vis, des témoins ou des complices de ses... *bizarreries*.

— Que veux-tu? Martin, reprit Basquine avec son rire sardonique, on naît tout-puissant par la fortune et par le rang, on est blasé vite et tôt; il faut alors du nouveau, de l'étrange... Je ne vis d'ailleurs, à bien dire, que ce jour-là les créatures qui composaient le sérail du duc, car une fois arrivée au terme de ma destination, ma vie fut la plus isolée et la plus étrange du monde. Au relais suivant, miss Turner, mandée auprès du milord-duc, me quitta un instant, revint bientôt, me fit signe de la suivre. Je quittai la voiture du sérail, et, seule avec miss Turner, je m'installai dans une calèche ordinairement occupée par l'intendant et le secrétaire du duc de Castleby; mais cette fois ces importants personnages se placèrent comme ils purent dans d'autres voitures de suite. Dans la première ville où nous passâmes, miss Turner m'acheta de quoi me vêtir convenablement. Je voyageai toujours seule avec elle; on nous servait à part dans les auberges, et je partageais sa chambre. Très-silencieuse, très-réservée, cette jeune femme ne répondait que par monosyllabes à toutes mes questions, et ses réponses, empreintes d'ailleurs d'une sorte de déférence, se bornaient à peu près à ceci :

Digitized by Google

« Soyez tranquille, mademoiselle, monseigneur vous donnera l'éducation qu'il donnerait à sa fille. Vous ne savez pas le bonheur que vous avez eu de rencontrer monseigneur sur votre route. Il n'est pas de seigneur meilleur, plus généreux. »

— Tout ceci est bien étrange, dis-je à Basquine.

— Plus étrange encore que tu ne peux le penser, Martin ; du reste, lorsque nous fûmes arrivées au château du duc, je m'abandonnai complétement aux douceurs d'un bien-être si nouveau pour moi. La femme de chambre de miss Turner me servait ; la table du duc était d'une délicatesse, d'une somptuosité inouïes, mais nous mangions séparément. Ma santé, appauvrie par les privations, devenait de plus en plus florissante ; miss Turner s'extasiait sur ma beauté croissante, disant qu'en quelques jours je n'étais plus reconnaissable ; j'occupais un appartement meublé avec une élégance, un luxe, une recherche dont il est difficile de se faire une idée ; tous les jours je montais en voiture avec miss Turner, et nous nous rendions dans un parc réservé, où je pouvais courir et jouer à des jeux de toute espèce. Souvent aussi miss Turner me faisait monter sur un charmant petit cheval, doux et apprivoisé comme un chien ; la fille du plus grand seigneur ne pouvait, je crois, avoir une existence comparable à la mienne.

Digitized by Google

— Et tu n'avais pas encore vu le milord-duc? lui dis-je.

— Non. Je ne lui fus présentée que trois semaines environ après notre arrivée au château, résidence toute royale, j'oubliais de te le dire, et si admirablement située au milieu d'un des plus beaux sites du midi de la France, que la température y était, disait-on, aussi douce qu'à Hyères; c'est là que milord-duc passait souvent une partie de l'hiver.

— Mais pourquoi tardait-on ainsi à te présenter à cet homme? demandai-je à Basquine.

— On attendait l'arrivée de plusieurs caisses d'habillements composant un magnifique trousseau, commandé pour moi à Paris chez les meilleures faiseuses... Avant de poursuivre, je dois te dire, Martin, que miss Turner était une personne de manières accomplies, et qu'elle m'avait sans cesse reprise avec douceur et fermeté sur tous les manques d'usage et sur les grossières expressions qui m'étaient familiers. Je m'étudiais, pour lui complaire, à observer ses recommandations. La veille du jour où je fus présentée au duc de Castleby, miss Turner me dit:

« — Vous voilà presque une petite lady accomplie, pour les manières et pour le savoir-vivre; j'espère que monseigneur sera très-content de ce que vous avez si bien profité de mes leçons. »

« Le jour de la présentation arriva. Si j'entre dans quelques détails sur ma toilette, mon bon Mar-

Digitized by Google

tin, c'est non par coquetterie, mais parce qu'elle avait, d'après les ordres du duc, un caractère enfantin très-prononcé : mes cheveux, séparés au milieu de mon front, tombaient en grosses boucles sur mon cou et sur mes épaules ; j'avais les bras nus et une robe de magnifique mousseline des Indes brodée, avec un pantalon pareil, des bas de soie blancs à jours et de petits souliers de satin noir ; à force de m'entendre répéter par miss Turner et sa femme de chambre que j'étais charmante ainsi, je finis par me regarder dans une psyché placée dans mon cabinet de toilette (il va sans dire que mon appartement était des plus complets, depuis l'antichambre jusqu'à la salle de bain) ; après m'être ainsi contemplée, j'avoue en toute humilité que je me trouvai très-belle.

« — Maintenant, me dit miss Turner de son air grave et compassé en tirant d'une caisse une magnifique poupée, voici une poupée que monseigneur vous donne ; il faudra l'en remercier, entendez-vous ?

« — Oui, miss Turner, dis-je en admirant ce jouet, véritable merveille, sans oser y toucher.

« — Prenez donc votre poupée, me dit ma gouvernante.

« — Mais, lui répondis-je, est-ce que nous n'allons pas chez monseigneur ?

« — Si, mademoiselle, nous y allons, et mon-

Digitized by Google

seigneur désire que vous apportiez votre poupée avec vous.

« Assez surprise, je l'avoue, de cette recommandation, je suivis ma gouvernante chez monseigneur. »

Cette dernière partie du récit de Basquine me déroutait complétement, et, dans ma naïveté, je dis à la jeune fille :

— Ces soins, cette éducation que l'on te donnait prouvent du moins que ce milord-duc n'était pas un méchant homme.

Basquine me regarda fixement et partit d'un éclat de rire sardonique qui me fit frémir.

— Avant de continuer ce récit..., mon bon Martin, et pour te préparer à entendre des choses... que tu croiras à peine, reprit Basquine, dis-moi : connais-tu l'aventure du *bon* Louis XV avec mademoiselle Tiercelin?

— Non..., répondis-je à Basquine, assez surpris de cette question, je ne connais pas cette aventure.

— Durant mon séjour chez le duc de Castleby, reprit Basquine, j'ai été par hasard à même de lire beaucoup d'écrits sur le règne de Louis *le Bien-Aimé*. Voici l'aventure : Ce bon roi, passant un jour par les Tuileries, remarqua dans le jardin une petite fille de *onze ans à peine*... entends-tu bien, Martin?... de *onze ans à peine!*... C'était l'enfant d'un bourgeois de Paris, nommé *Tiercelin*, qui vivait de ses rentes... Le roi eut un caprice pour cette petite

Digitized by Google

fille, et... elle fut mise dans le lit royal par la marquise de Pompadour, rivale indulgente, comme vous voyez.

— Oh!... cela est infâme, m'écriai-je avec stupeur.

Basquine poursuivit avec son impassibilité sardonique :

— Louis XV fut, chose assez rare, fidèle pendant deux ans à la petite Tiercelin... Cette fidélité épouvanta courtisans et courtisanes, et, par suite de je ne sais quelle intrigue du duc de Choiseul, la pauvre enfant fut, ainsi que son père, jetée à la Bastille..., tous deux y restèrent quatorze ans [1].

[1] Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires historiques de* PEUCHET, *tirés des archives de la police,* tome III, pages 106, 108, 114, etc. :

« Un des traits qui ont le plus mis en évidence la corruption de la police sous le règne de Louis XV, c'est l'affaire de la demoiselle Tiercelin. C'était une enfant d'une figure charmante, *âgée au plus de onze ans*, que Louis XV remarqua sur son chemin, en passant à pied dans les Tuileries... Il en parla le soir même à Lebel, son valet de chambre. Celui-ci, pour qui les goûts de son maître n'étaient pas un mystère, pensa vite aux moyens de satisfaire les nouveaux désirs du monarque... La jeune fille fut donc enlevée et livrée au roi... »

Et, plus loin :

« La marquise de Pompadour saisit avidement cette occasion de se débarrasser d'une rivale qui pouvait devenir très-dangereuse ; elle fortifia M. de Choiseul dans ses soupçons, et le roi signa, dans un moment de colère, une lettre de cachet contre la fille Tiercelin et contre son père... Les notes secrètes relatives à cette ignominieuse intrigue font voir qu'elle dura depuis 1754, que la jeune Tiercelin fut mise dans le lit du roi,

Digitized by Google

— Aussi, l'histoire dit-elle Louis *le Bien-Aimé!*... reprit Bamboche en éclatant de rire.

— La morale de ceci, reprit Basquine avec son accent de raillerie amère, c'est que Louis XV était un naïf écolier auprès du milord-duc de Castleby, et qu'il eût mieux valu pour moi rester en prison quatorze ans que de vivre comme j'ai vécu... dans l'opulente maison du milord-duc.

Effrayé de l'expression de Basquine lorsqu'elle prononça ces derniers mots, je m'écriai :

— Tu as donc été retenue par force auprès de cet homme?

— Non..., me dit-elle, j'y suis restée volontairement.

Et comme je paraissais ne pas comprendre la contradiction de ses paroles, Basquine continua :

— Avant de te citer l'aventure de Louis *le Bien-Aimé,* j'en étais restée, je crois, à ma présentation au milord-duc; vêtue d'une magnifique toilette enfantine, portant ma belle poupée d'une main, je donnai l'autre à ma gouvernante; et nous traversâmes d'abord une magnifique galerie de tableaux, puis des salons tous plus splendides les uns que les autres, et nous arrivâmes à l'appartement particulier du milord-duc; à l'exception de ses deux valets de chambre de confiance,

jusqu'en 1756, que l'ordre de renfermer le père et la fille à la Bastille fut signé. Ils y restèrent pendant quatorze ans. »

Digitized by Google

aucun des gens de la maison ne pénétrait jamais dans ces appartements. Ma gouvernante, s'arrêtant avec moi devant une porte recouverte de velours rouge, sonna d'une façon particulière; l'un des deux hommes de confiance nous ouvrit, il échangea quelques mots en anglais avec miss Turner, qui me remit alors aux mains de ce nouveau personnage et me dit :

« — *Corso* (c'est le nom de ce valet de chambre italien) va vous conduire auprès de monseigneur; soyez bien sage, comportez-vous comme une petite lady bien élevée et souvenez-vous de tous mes conseils.

« La porte se referma sur ma gouvernante, je restai seule avec ce Corso, dont la figure à la fois efféminée et basanée, les yeux noirs, perçants, profondément charbonnés, m'inspiraient une vague répulsion.

« — Si mademoiselle veut me suivre, me dit-il respectueusement en me prenant par la main, je vais la conduire auprès de monseigneur.

« Et Corso me fit traverser un premier salon, puis une espèce de boudoir complétement lambrissé de glaces, dont le plafond était en glaces, ainsi qu'une partie du parquet; Corso toucha à un ressort que je n'aperçus pas, un panneau de glace glissa dans une rainure, et tenant toujours mon guide par la main, je le suivis avec une inquiétude croissante dans un corridor complétement obscur et garni d'épais tapis

Digitized by Google

où s'amortissait le bruit de nos pas. Au bout de quelques minutes, une porte s'ouvrit, Corso me poussa légèrement devant lui, et lorsque je me retournai vivement vers mon conducteur, il avait disparu, et il me fut impossible de reconnaître par quelle issue j'étais entrée. De ma vie, je n'oublierai cette scène : je me trouvais dans une espèce de rotonde toute tendue de draperies noires semées de larmes d'argent et éclairée par une lampe funéraire aussi en argent; la senteur pénétrante des parfums les plus suaves et les plus violents remplissait cette pièce sépulcrale, meublée d'une sorte de banc circulaire en ébène poli, sans oreillers ni coussins. Au milieu de la rotonde était une table recouverte d'un tapis de velours noir, brodé d'argent comme la housse d'un cercueil; sur cette table je vis un *petit ménage*, comme disent les enfants, mais un petit ménage d'une magnificence incroyable; toutes les pièces de ce service en miniature étaient en or, rehaussé d'émail et de pierres fines; je remarquai surtout une soupière grande comme une tasse, un chef-d'œuvre d'orfévrerie; rien ne manquait, depuis des plats de toute dimension jusqu'à des huiliers et carafes de cristal de roche, grands comme des flacons de poche, et des salières où un pois eût tenu à peine. »

— Et les paysans des domaines de cet homme, parqués à moitié nus dans des tanières, disputaient leur nourriture aux pourceaux, lui dis-je,

Digitized by Google

car le tableau de cette horrible misère était sans cesse devant mes yeux.

— Ces gens-là, mon brave Martin, dit Bamboche, élèvent, nourrissent et *conservent* le gibier à grands frais, mais ils ne tiennent pas à conserver le paysan...

— J'étais à la fois éblouie et effrayée de ce que je voyais, reprit Basquine. J'aperçus plus loin, sur une étagère à dessus de marbre noir, toute une batterie de cuisine en argent et dans les mêmes proportions que le service. Un grand réchaud, sous lequel brûlait de l'esprit-de-vin, devait servir de foyer et de fourneau ; il n'y avait dans ces préparatifs enfantins rien d'inquiétant ; mais le profond silence qui régnait dans cette pièce tendue de draperies funèbres commençait à m'effrayer, lorsque l'un des pans de la tenture se souleva. Alors... je crus rêver ; je vis entrer, à cheval sur un de ces grands chevaux de bois, superbes jouets qui se meuvent par un ressort caché, je vis entrer un homme de taille moyenne, assez replet, et paraissant avoir soixante ans environ ; il portait une perruque blonde à longs tire-bouchons, un grand col de chemise rabattu et une veste très-courte à laquelle se boutonnait son pantalon... en un mot, ce singulier personnage était vêtu comme un petit garçon de mon âge... Pour compléter l'illusion sans doute, il soufflait de toutes ses forces dans une petite trompette de fer-blanc. Ce fut ainsi qu'il fit le tour de

Digitized by Google

la rotonde, en cavalcadant sur son cheval de bois.

— Heureusement c'était un fou ! m'écriai-je en respirant après un moment d'horrible angoisse.

— Un fou? dit Basquine en me regardant.

Puis elle ajouta, en échangeant un regard avec Bamboche :

— Oui, mon bon Martin... c'était un fou...

Et après un instant de silence, Basquine reprit :

— Milord-duc, car c'était lui, se laissait en effet aller parfois à des... manies qui touchaient à la folie. Ma première impression, à la vue de ce vieillard, grotesquement vêtu en enfant de dix ans et jouant comme un enfant de cet âge, fut d'éclater de rire... Mais ce rire n'ayant aucun écho dans cette profonde et sinistre solitude, car milord-duc, ayant cessé sa cavalcade, était descendu de cheval, et, muet, impassible, me couvait de ses petits yeux bleu clair, qui luisaient au milieu de sa figure d'un rouge de sang, l'épouvante me gagna de nouveau et atteignit bientôt à son comble, car ce qui m'avait d'abord paru si bouffon me semblait alors de plus en plus effrayant; je me mis à pleurer et à pousser des cris aigus.

— Et cela était effrayant, en effet, dis-je à Basquine, il me semble faire un rêve horrible...

— Il fallut, reprit-elle, les paroles affectueuses, paternelles du milord-duc (il parlait très-bien français) pour me calmer et me remettre en confiance... Lorsqu'il me vit rassurée, chan-

Digitized by Google

geant aussitôt de ton et sans faire la moindre allusion à la manière dont il m'avait fait recueillir sur la grande route, et aux soins que depuis l'on avait eus pour moi, il me dit en affectant le zézaiement d'une prononciation enfantine : « Tu m'appelleras *Toto*, tu me tutoieras, nous allons faire la dînette... Tu as là une bien belle poupée !... Oh ! mais moi aussi j'ai de beaux joujoux... je te les ferai voir, mais faisons d'abord la dînette... »

Et comme je regardais Basquine d'un air stupéfait, pouvant à peine croire ce que j'entendais, elle reprit avec son sourire sardonique :

— Et Toto, duc et pair d'Angleterre, jouissait naturellement dans le monde de toute la considération, de toute l'autorité qu'imposent un grand nom et une fortune immense... De plus, comme il avait daigné représenter son pays dans je ne sais quelle ambassade de cérémonie, deux ou trois souverains l'avaient bardé de leurs plus beaux cordons... Du reste, ajouta Basquine avec un redoublement d'ironie, lorsqu'il n'était pas habillé en Toto, milord-duc avait l'air respectable et sévère. Par hasard, je le vis un soir se promener dans sa galerie bras dessus bras dessous avec l'archevêque de la ville voisine, car milord-duc était fort bon catholique... et chaque dimanche on disait la messe au château ; le duc, te dis-je, marchait le front haut et fier, portant un grand cordon bleu sur son gilet blanc et une

Digitized by Google

plaque de diamants sur son habit noir... Et vraiment, dans ce grand seigneur... je n'aurais jamais reconnu Toto, avec qui j'avais fait ma première dînette.

— Ah ! si l'on pouvait, pour les voir *en dedans, retourner* la peau de bon nombre de respectables vieillards, surtout parmi les vieux roués politiques, la pire espèce de dépravés ! dit Bamboche, que de Totos on trouverait sous ces masques austères !

— Pour revenir à ma première dînette, reprit Basquine, nous la fîmes dans le petit ménage d'or, après avoir préparé ce dîner en miniature dans les casseroles d'argent sur le réchaud à l'esprit-de-vin. Bientôt, chose assez étrange, les goûts et la gaieté de mon âge reprirent le dessus ; je finis par m'amuser beaucoup de ce passe-temps ; mon camarade Toto se montrait fort expert dans cette cuisine enfantine. Immédiatement après la dînette, Toto me fit voir ses joujoux ; il y en avait d'admirables... et de singulières... de véritables merveilles de mécanique. Ils avaient dû coûter des sommes considérables... Mais soudain, Toto, s'interrompant au milieu de son exhibition, me dit d'un air désolé :

« — Voilà bientôt trois heures, bobonne va venir me chercher pour ma leçon, c'est ennuyant, à demain, pas vrai ?

« Telle fut ma première entrevue avec milord-duc, car, ayant sans doute tiré une sonnette

Digitized by Google

invisible, la porte masquée par laquelle j'étais entrée s'ouvrit, Corso y apparut, et, sur un signe de son maître, m'emmena par le même chemin que j'avais suivi pour venir, puis il me remit aux mains de miss Turner, qui m'avait attendue en dehors de la porte de l'appartement particulier de milord-duc. Lorsque, encore tout étonnée, je racontai ces étrangetés à miss Turner, elle y coupa court en me disant sévèrement :

« — Une fois pour toutes, mademoiselle, pas un mot de toutcela, ni à moi, ni à personne, ou vous perdrez toutes les bontés de monseigneur.

« Cette première dînette ne fut que ridicule, reprit Basquine, mais le ridicule préludait à l'horrible. . . . . .

. . . . . .

En effet, dans ma naïveté, j'avais dit à Basquine :

— Cet homme est un fou...

La suite de notre entretien, que ma plume se refuse à rapporter, me prouva que cet homme était un de ces monstres conduits à d'effroyables monomanies, et par la satiété, et par le précoce abus de tous les plaisirs que peuvent procurer d'immenses richesses acquises sans labeur, dès l'adolescence, par le fait seul de l'héritage.

. . . . . .

— Du reste, continua Basquine, ma gouvernante miss Turner, semblant complétement ignorer ce qui se passait, toujours réservée, im-

Digitized by Google

passible, s'occupait de mon éducation avec une persévérance, avec un zèle résultant de son obéissance aux ordres de son maître. Miss Turner m'apprit donc à lire et à écrire : excellente musicienne, elle cultiva et développa mes dispositions naturelles pour le chant, m'enseigna le piano, le dessin, l'histoire, la géographie ; j'aurais été, comme elle le disait, la fille du milord-duc, que mon éducation, je crois, n'eût pas été suivie avec plus d'intelligence et plus de soin.

— Ce qu'il y a d'affreux, m'écriai-je, c'est de faire tourner une action généreuse en soi à l'accomplissement des plus monstrueux caprices... de faire marcher ainsi de front le développement de l'esprit... et la plus exécrable souillure...

— En effet, reprit Basquine, tandis qu'une moitié de ma vie se passait dans l'étude et dans une sorte d'austérité, car miss Turner ne se départait jamais à mon égard de son extrême réserve, l'autre moitié de ma vie... se passait dans un enfer... dont l'effroyable souvenir me poursuivra jusqu'à la mort.

— Et tu ne pensais pas à fuir? dis-je à Basquine.

— Je ne le voulais pas, reprit-elle avec une sorte d'exaltation, car à cette époque j'ai entrevu, pour la première fois, le but que je veux atteindre, et que j'atteindrai, ajouta-t-elle avec une sombre résolution.

— Je ne te comprends pas, Basquine...

Digitized by Google

— Écoute, Martin... tu m'as connue bien malheureuse, n'est-ce pas?... tu as vu ma douleur quand on m'a arrachée des bras de mon père mourant... tu sais combien mon enfance a été misérable, maltraitée, flétrie... nous avons été saltimbanques, vagabonds, voleurs... eh bien! malgré cette dégradation si précoce... j'avais toujours au moins conservé au fond de l'âme quelque vague remords, quelque vague aspiration vers une vie moins souillée... Vous vous rappelez cette soirée dans notre île...

— Oh! oui... oui..., m'écriai-je.

— On n'en a pas beaucoup, de ces souvenirs-là, dit Bamboche, et on les garde... dans le bon coin.

— Eh bien! reprit Basquine avec une exaltation toujours croissante, alors je me respectais encore assez à mes propres yeux pour tâcher d'excuser ma flétrissure en me disant : « C'est la fatalité, c'est l'abandon qui m'ont faite ce que je suis. » Mais, après quelque temps de séjour chez le milord-duc, je fus si effroyablement dégradée par ce *monstre*, que je perdis même jusqu'au remords de cette dégradation dernière... Mais aussi, à mesure que l'éducation développa mon intelligence, s'éveilla en moi un besoin, un désir de vengeance, qui grandit de jour en jour... et devint mon idée fixe... incessante. De ce moment, j'acceptai mon sort avec une joie sinistre... Et j'accomplis des prodiges de travail; tout le temps dont je pouvais disposer, je l'em-

Digitized by Google

ployais à m'instruire, acquérir autant qu'il était en moi ces talents aimables, ces manières distinguées, séduisantes, qui donnent aux femmes une grande puissance. Le milord-duc, par un raffinement de corruption diabolique, favorisait mes goûts d'étude. Il fit venir pour moi, et moyennant un prix excessif, un excellent professeur de chant et de composition, qui avait, pour ainsi dire, créé les artistes les plus remarquables de cette époque, et dont les œuvres sont maintenant populaires. Mais, à propos de cet artiste, ajouta Basquine en souriant doucement, apprends, mon bon Martin, un trait qui t'épanouira le cœur, qui te reposera un moment de toutes les sinistres choses qu'il me faut te conter... Aux yeux de l'artiste dont je te parle, excellent et digne homme s'il en fut, je passais pour la fille adoptive du duc, car je serais morte de honte si mon professeur avait pu supposer ce que j'étais alors... Ce dernier admirait d'autant plus l'apparente sollicitude dont j'étais entourée, qu'il devait lui-même, me disait-il, sa carrière à un être aussi généreux que mystérieux.

« — J'étais possédé du feu sacré, me disait l'artiste, mais pauvre, inconnu, sans ressources; les moyens d'étudier me manquaient, car c'est à peine si j'avais du pain ; un jour je vois entrer dans ma mansarde un homme assez âgé, mal vêtu, à l'air dur, à la parole brusque, au regard pénétrant; ses questions me prouvent qu'il connaît toutes

Digitized by Google

les particularités de ma vie, de ma vocation, et le résultat de sa visite est l'assurance d'une pension qui, en effet, m'a donné les moyens d'étudier, de travailler, de me produire... et de me faire un nom; malheureusement pour ma reconnaissance, je n'ai vu mon mystérieux bienfaiteur que cette seule fois...

« — Mais savez-vous au moins son nom? dis-je à l'artiste, qui me répondit :

« — Il m'a dit se nommer M. Just, et l'homme d'affaires chez qui je touchais ma pension n'a jamais voulu m'en apprendre davantage sur cet homme singulier.

— M. Just!... s'écria Bamboche en interrompant Basquine, voilà qui devient fort étrange...

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Un jeune peintre, que j'ai connu dans mes jours de prospérité, et qui est maintenant illustre, m'a raconté qu'il devait aussi sa carrière au généreux appui d'un protecteur mystérieux, et qui se nommait M. Just.

— Sans doute c'est le même! m'écriai-je.

— Probablement, reprit Bamboche, car, peu de temps après que l'avenir du jeune peintre, le meilleur et le plus honnête garçon du monde (quoiqu'il m'ait connu), a été assuré, un jeune statuaire de ses amis, artiste de la plus belle espérance, mais plongé dans une misère atroce, a été, comme le jeune peintre, miraculeusement secouru par ce diable de M. Just, que ni l'un ni

Digitized by Google

l'autre n'ont vu, non plus, qu'une seule fois... mais qui doit être d'ailleurs joliment renseigné, ou avoir le nez diablement fin, pour si bien placer ses bienfaits, car le jeune statuaire, son protégé, a déjà une grande réputation.

— Ah ! merci, Basquine, merci, m'écriai-je en respirant, cela fait du bien... cela calme d'apprendre ces belles et nobles actions. Non, non, tous les hommes ne se dépravent pas par l'opulence ; il est de grandes âmes qui font de la richesse un sacerdoce... car, Dieu soit loué ! s'il y a des ducs de Castleby, il y a aussi des M. Just !... Ah ! que ne donnerais-je pas, m'écriai-je avec enthousiasme, pour contempler ce grand homme de bien !

— Hélas ! mon pauvre Martin, me dit Basquine, il faut que du ciel je te fasse retomber dans l'enfer... et que je continue mon récit : avec un professeur comme celui dont je t'ai parlé et que j'eus pendant trois mois, tu dois penser que je fis des progrès rapides. Enfin, ce que je vais te dire, mon bon Martin, te semblera absurde ; pourtant rien n'est plus vrai et ne prouve plus la force de ma volonté : je n'avais pas d'*esprit*, je voulus apprendre à avoir de l'esprit... Pour savoir ce que c'était que l'esprit... je lus, j'étudiai les écrivains les plus remarquablement spirituels, et je retirai du moins de leur commerce un jargon qui pouvait tromper les moins connaisseurs, car le milord-duc, qui avait connu dans ses nom-

Digitized by Google

breux voyages les gens les plus distingués de l'Europe, me dit un jour, tout émerveillé :

« — Je crois, Dieu me damne ! que cette petite est devenue spirituelle...

« Rassure-toi, Martin, ajouta Basquine avec un triste sourire, je ne ferai jamais d'esprit avec toi...

— Mais cette vengeance que tu poursuivais ? lui dis-je.

— Cette vengeance ?... s'écria-t-elle, pour l'assurer, il me fallait travailler chaque jour à acquérir ces talents, ces avantages, ces séductions qui me seraient un jour des armes terribles... non contre le milord-duc, cela m'eût été impossible, mais contre toute cette race oisive, stupide, insolente ou infâme, dont le milord-duc personnifiait l'horrible vieillesse... et dont le petit Scipion personnifie l'horrible adolescence !

— Je commence... à te comprendre, Basquine, dis-je, frappé de l'expression implacable des traits de la jeune fille.

— Ah ! race impitoyable ! s'écria-t-elle avec une exaltation menaçante, ah ! pendant que vous regorgiez du superflu, mon père mourait de douleur, de misère... et l'on m'achetait, tout enfant, pour quelques pièces d'argent. Ah ! votre exécrable insouciance de notre sort, à nous autres misérables, m'a laissé flétrir à cet âge sacré où les plus criminelles ont du moins été pures ! Ah ! lorsque je vous ai tendu une main innocente encore, quoique souillée... vous m'avez repous-

Digitized by Google

sée !... Ah ! grands seigneurs blasés, vous avez fait de moi... le jouet et la victime de vos sanglantes débauches, prenant plaisir, par une ironie infernale, à éclairer d'autant plus mon intelligence, que vous me dégradiez plus affreusement comme créature... Ah ! vous m'avez abîmée d'outrages, d'opprobres, de tortures ! Ah ! la contagion de votre effrayante perversité m'a corrompue jusqu'à la moelle, et je n'ai pas *douze ans !*... Mais attendez... attendez... un jour j'aurai seize ans... l'âge de la candeur et de l'innocence... l'âge où la beauté brille de tout son éclat, l'âge qui met en relief les séductions, les talents que j'ai acquis et que j'acquerrai encore ; attendez, attendez, et alors, forte des vices que vous m'avez donnés, forte de la haine impitoyable que vous m'avez inspirée, forte de mon cœur mort avant l'âge où il s'éveille... forte de mes sens éteints avant l'âge où ils s'allument, forte surtout du mépris, de l'horreur que votre race soulève en moi... attendez... et vous verrez de quelles passions éperdues, folles, criminelles, je saurai vous enivrer ! Oh ! vous m'aimerez... un jour !... Et je serai vengée !...

L'attitude, le geste, la physionomie de Basquine pendant qu'elle prononça cette imprécation furent empreints d'une résolution si formidable, qu'involontairement je m'écriai :

— Basquine... tu m'épouvantes...

Basquine passa la main sur son front couvert

Digitized by Google

d'une rougeur brûlante, garda un moment le silence, et me dit :

— Pardon, mon bon Martin, de me laisser aller à ces entraînements... mais avec toi et Bamboche, je ne cherche ni à me dissimuler ni à me contraindre... Je poursuis mon récit. Il me reste d'ailleurs peu de chose à vous dire. Un événement imprévu me fit quitter la maison du milord-duc... Il mourut subitement d'apoplexie. Son neveu, son unique héritier, arriva bientôt par la diligence pour recueillir cette immense succession. Ce neveu, déjà fort riche, mais aussi avare, aussi rigoriste que son oncle avait été prodigue et débauché, chassa du château toutes les femmes que milord-duc y avait rassemblées, et auxquelles il n'avait d'ailleurs laissé aucun legs... Miss Turner seule avait amassé un pécule considérable. Elle garda son impassibilité ordinaire en me voyant chassée comme les autres créatures du sérail ; cependant elle me donna vingt francs et une fort belle guitare dont elle m'avait appris à jouer.

« — Petite, me dit-elle, avec ce gagne-pain, ta jolie figure, vingt francs dans ta poche, une bonne robe et un petit paquet de linge, tu ne dois pas être inquiète de ton sort.

« Ce fut ainsi que je quittai le château du duc de Castleby au commencement de l'été, n'ayant qu'un but, celui d'aller à Paris, songeant déjà vaguement au théâtre... où je pouvais mieux que

Digitized by Google

partout ailleurs, à force de travail, de zèle et de volonté, atteindre le premier degré de la position que je rêvais, idée fixe, unique, opiniâtre, ardente comme la vengeance... Ma route du Midi à Paris se passa sans incident remarquable; le temps fut presque toujours magnifique, et grâce à ma guitare, dont j'accompagnai mon chant dans les cafés et autres lieux publics des villes où je m'arrêtai, je possédais en arrivant ici à peu près le double de ce que je devais à la générosité de miss Turner... Bientôt le hasard me fit rencontrer Bamboche, je croyais mon cœur mort... bien mort;... pourtant, à la vue de notre compagnon d'enfance, je tressaillis de bonheur, de joie et d'espoir...

— Quand je la rencontrai, dit Bamboche, je vivais avec ma *veuve*, sœur de mon bourgeois; je quittai la veuve, bien entendu...

— Oui, dit Basquine, et tant que je restai avec lui, il se mit à travailler résolûment de son état de serrurier, afin de subvenir à mes besoins, parce qu'il ne voulait pas par jalousie me laisser aller jouer de la guitare dans les cafés...

— Je le reconnais là..., lui dis-je.

— Mais..., reprit Bamboche avec un accent de regret, elle ne te dit pas tous les chagrins dont je l'ai accablée pendant ce temps-là; mes brutalités, mes violences causées par ma jalousie et par...

— A quoi bon parler à Martin de ces tristes

Digitized by Google

souvenirs? dit Basquine en interrompant notre compagnon, tu n'avais pas tort, Bamboche, de te plaindre, non de mon affection... mais de ma froideur... Je n'en aimais pas d'autre, il est vrai... mais je ne t'aimais plus... comme tu aurais voulu être aimé... En te revoyant, j'avais cru un moment sentir revivre ce malheureux amour qui datait de l'enfance... je me trompais ; les sentiments hors nature ne se survivent pas... c'est déjà bien assez étrange qu'ils durent quelque temps... Et puis, vois-tu... Martin, j'étais uniquement possédée du désir d'étudier mon art ; une voix secrète me disait que par lui seul j'atteindrais ce but, cette vengeance... qu'alors je poursuivais, comme aujourd'hui, avec une opiniâtreté invincible, avec une foi aveugle dans l'avenir ; la jalousie, les reproches incessants de Bamboche à propos du peu d'amour que je lui témoignais, m'affligeaient ; j'eusse été mille fois heureuse s'il avait accepté comme je l'en suppliais une affection fraternelle ; mais ses obsessions, ses emportements me devinrent à la fin insupportables, car il souffrait cruellement de ma froideur, et mes chagrins de chaque jour étaient autant d'obstacles à la voie que je voulais suivre... Aussi un soir...

— Quand après mon travail je rentrai chez nous, reprit Bamboche en interrompant Basquine, elle avait disparu... Depuis ce jour... je ne l'ai revue... qu'aujourd'hui...

Digitized by Google

— Et depuis ce temps-là... qu'es-tu devenu ?... lui demanda Basquine avec un touchant intérêt, dis-le-nous, car pour moi tu seras toujours mon frère comme Martin... Dans quelque position que nous nous trouvions jamais tous trois, nous serons, oh !... j'en suis sûre... j'en atteste notre émotion de tout à l'heure et l'inaltérable souvenir que nous avons conservé les uns des autres... nous serons fidèles aux serments de notre enfance.

— Oh ! oui !... toujours !... m'écriai-je, ainsi que Bamboche.

Et nous prîmes chacun une des mains de Basquine.

Après un moment de silence, je dis à Bamboche :

— Reprends ton récit. Après la disparition de Basquine, qu'es-tu devenu ?

— J'ai d'abord cru que j'allais devenir fou, tant son départ m'exaspéra... Je l'aimais, vois-tu, Martin, comme je n'ai jamais aimé ni n'aimerai jamais... La preuve... c'est que pour elle... je m'étais senti des délicatesses qui me vont... comme des souliers de satin à un bœuf... car, au lieu de travailler comme un enragé, pour faire aller notre petit ménage... quand j'ai eu rencontré Basquine, j'aurais pu retourner chez ma veuve et lui soutirer d'un coup plus d'argent que je n'en ai gagné en me carnageant, pour nous faire vivre nous deux Basquine, tant qu'elle

Digitized by Google

est restée avec moi. Eh bien ! non... faire manger à Basquine du pain de ma veuve... ça ne m'allait pas, et pour toute autre que Basquine ça ne m'aurait-il pas été comme un gant? Quand je te dis, Martin, qu'après toi et elle il faut tirer l'échelle aux bons sentiments!

— Avoue du moins, lui dis-je, qu'il est déjà grand et beau de voir notre affection mutuelle nous imposer des sentiments pareils... si restreints qu'ils soient?

— Pour restreints, ils le sont, je t'en réponds; aussi, après le départ de Basquine, j'ai repris ma volée... d'oiseau de nuit ou de proie... Vers ce temps-là, je rencontrai la Levrasse.

« — Ah! vieux gueux! lui dis-je, tu es donc toujours en vie?

« — Ah! grand brigand, me répondit-il, tu as donc voulu me faire cuire en daube dans ma voiture?

« — Et toi, tu as donc été assez coriace pour ne pas vouloir cuire? Ça ne m'étonne pas; mais la mère Major?

« — Elle était plus *tendre*, elle... tu le sais bien, mauvais garnement, me répondit la Levrasse. Elle a parfaitement cuit.

« — Ah! mon Dieu, m'écriai-je; et l'homme-poisson? (Car j'avais souvent songé à lui depuis notre séparation.)

— C'est vrai, dit Basquine. Pauvre Léonidas! il était aussi enfermé dans la voiture au moment

Digitized by Google

où tu y as mis le feu. La Levrasse t'en a-t-il donné des nouvelles, Bamboche?

— L'homme-poisson a échappé au court-bouillon, m'a dit la Levrasse; mais ce gredin de Poireau, le pitre, a été asphyxié. C'est toujours ça, reprit Bamboche.

Et il continua :

— La Levrasse était déjà établi marchand de jouets d'enfants passage Bourg-l'Abbé; mais il faisait, disait-il, par délassement la banque... vieux *banquiste!* Il s'y connaît.

« — Allons, lui dis-je, je te pardonne; tu n'as eu qu'une joue de rissolée, c'est mesquin, n'y pensons plus.

« — Ah! tu me pardonnes? A la bonne heure, me répondit la Levrasse, et pour te prouver que je suis sensible à ta clémence, je t'invite à dîner demain, nous causerons.

« Je n'eus garde de manquer au rendez-vous; le vieux brigand m'étudia, m'observa, me fit jaser, et, au dessert, entre la poire et le fromage, il me dit :

« — Écoute, je fais la banque, et, comme banquier, j'achète souvent, pour un morceau de pain, des créances très-légalement exigibles, mais difficiles à recouvrer, tantôt parce que les créanciers ont filé en pays étranger, tantôt parce que les compères trouvent moyen de mettre leurs biens à couvert... Jusqu'ici, faute d'un associé intelligent, je n'ai pas tiré tout le parti possible

Digitized by Google

de ces affaires, il y aurait pourtant de l'or en barres à gagner. Tiens, un exemple entre plusieurs : j'ai acheté quinze mille francs une créance de soixante et douze mille et tant de livres sur un M. Rondeau ; il a de quoi payer largement : il possède six à sept cent mille francs, réalisés, avec lesquels il a filé en Angleterre, où le gaillard mène grande et joyeuse vie ; légalement je ne peux rien, car, dans ce cas, il n'y a pas d'extradition possible, mais, en employant la *contrainte morale*...

« — Comment ?

« — Suppose, mon ami Bamboche, que je te fasse don de ma créance, bien valable, bien en règle, à toi qui es sans le sou? Qu'est-ce que tu ferais, sachant que de l'autre côté du détroit il y a un compère qui a de quoi grandement payer, et qui... j'oubliais cette circonstance importante, est poltron comme la lune ?

« — Pardieu ! dis-je à la Levrasse, ce n'est pas malin, j'irais trouver mon débiteur, je le prendrais par les oreilles, et, à grands coups de canne, je me ferais payer...

« — Il y a du bon dans ce que tu dis là, reprit la Levrasse ; mais en Angleterre comme en France, on pince les créanciers qui instrumentent à coups de canne, mais on n'arrête pas un créancier qui, je suppose, suivrait incessamment son débiteur dans les rues, dans les promenades, dans les spectacles, en lui disant tout haut et en public :

Digitized by Google

« Monsieur, vous me devez légalement soixante « et douze mille francs, vous avez de quoi me les « payer, vous vous y refusez, vous êtes un fripon. » Or, devant un pareil cauchemar, le débiteur s'exécute ; s'il ne s'exécute pas, on cherche d'autres moyens... et avec ta caboche... Bamboche... on les trouve.

« — Combien me donnez-vous? dis-je à la Levrasse. Et dans huit jours je vous fais payer de votre M. Rondeau.

« — Je paye les frais de ton voyage et je te donne cinq mille francs... Voyons, ne me fais pas les gros yeux ; je te donne dix mille francs... Veux-tu bien laisser ta canne tranquille ; je consens à quinze mille... tu les toucheras chez le correspondant, où le sieur Rondeau ira payer.

« — Va donc pour quinze mille francs.

« Je pars pour Londres ; huit jours après, la Levrasse avait son argent, moi ma part ; quand je me suis vu à la tête de cette fortune, je me suis dit : « Il faut que je retrouve Martin et qu'il en goûte. »

— Brave Bamboche!

— Claude Gérard ne l'a pas voulu... Ça a été pour moi un mauvais voyage... oui, doublement mauvais, ajouta Bamboche en prenant tout à coup un air sombre qui me surprit.

— Pourquoi doublement mauvais? lui dis-je, voyant que, pensif, il gardait le silence.

— Parce que je ne t'ai pas trouvé, Martin... Et puis...

Digitized by Google

— Et puis ?...

— Maudite maison de fous... va ! murmura-t-il à demi-voix.

Pour le moment ces paroles me semblèrent inexplicables, aussi dis-je à Bamboche :

— Explique-toi.

— Non, reprit-il en tressaillant ; à quoi diable vais-je songer ?... Claude Gérard n'ayant donc pas voulu te lâcher, ajouta Bamboche en reprenant son entrain, je suis revenu à Paris, et alors, ma foi ! roule ta bosse ; mais, comme il n'y a généralement que les chenapans de ma sorte qui aient du bonheur, quand j'en ai été à mes derniers mille francs, j'ai joué au n° 113, et, en deux jours, j'ai gagné cinquante mille francs ; tu me manquais d'autant plus, mon brave Martin, que j'avais plus d'argent... Je ne dis rien de toi, Basquine... Si j'avais su où te trouver...

— Je te crois, Bamboche, dit Basquine, partager avec moi cet argent si facilement gagné, qu'était cela auprès du rude travail d'artisan que tu t'es imposé pendant que nous avons vécu ensemble ?...

— C'est vrai, ça ne m'a pas été si rude à gagner, mes cinquante mille francs. Au lieu de la lime et du marteau toute la journée... quelques coups de râteau sur le tapis vert... et encaissés les doublons !...

« Alors, ma foi ! grand tralala ! Appartement

Digitized by Google

superbe, chevaux, voitures, table ouverte, et un calendrier de drôlesses depuis Amélie jusqu'à Zélie !... Toutes les lettres de l'alphabet y ont passé, mordieu ! Je me faisais appeler le capitaine Hector *Bambochio,* je m'étais fabriqué cette capitainerie-là en entendant le père la Levrasse parler du Texas, où il avait manigancé je ne sais quelle affaire. Pendant que j'étais en train, je me suis orné d'un père marquis et d'un futur beau-père, grand d'Espagne. Pendant un an, j'ai mené la vie d'un joueur ; ça ressemblait comme deux gouttes d'eau, pour les émotions, à notre vie vagabonde. Mais tout a une fin, même la bonne chance : la *rouge* m'avait toujours traité en enfant gâté, elle a fini par me traiter comme *feu* la mère Major après nos amours ; alors j'ai voulu folâtrer avec la *noire;* la *noire* a été cent fois pire encore. J'avais déjà dégringolé de mon bel appartement de la rue de Richelieu pour tomber dans un méchant hôtel de la rue de Seine... Là, pendant quelque temps, j'ai carotté ma vie en excitant des duels entre mes voisins les étudiants et leurs amis. Je me faisais accepter comme témoin : déjeunant du pistolet, dînant de l'épée, soupant de l'espadon... J'oubliais de te dire que j'avais un goût passionné pour l'escrime, et tant de dispositions qu'en dix-huit mois *Bertrand*... l'incomparable *Bertrand,* à la salle duquel je me présentai comme fils de famille, avait fait de moi, non pas un tireur élégant, habile, correct et fou-

Digitized by Google

droyant comme il en fait tant, ma nature sauvage ne s'y prêtait pas, mais il m'avait donné, comme gaucher, un jeu horriblement dangereux et hérissé. Cette réputation-là, pratiquement établie par un duel où j'avais crevé le ventre d'un créancier révolté, qui passait pour gros mangeur d'hommes, m'avait aidé singulièrement dans mes recouvrements pour la Levrasse... mais enfin son sac à créances s'était vidé; mes petits étudiants et leurs amis s'étaient tous battus les uns contre les autres... on m'avait mis à la porte de mon hôtel, j'étais pendu au croc du diable et prêt... ma foi... à faire cent fois pis que je n'avais fait, lorsque je rencontre le cul-de-jatte, le mentor de mon jeune âge. Le digne homme s'était rangé; il *mitonnait* alors une affaire de contrebande, cigares, étoffes, liquides, le diable et son train; je connaissais pas mal de monde, plus de mauvais que de bon; je me charge de placer sa contrebande chez des jeunes gens et chez des filles, moyennant courtage. Je vivotais, demeurant au *siége de notre* SOCIÉTÉ, *impasse du Renard,* mais la mèche contrebandiste est éventée... Il n'y avait pas de preuves contre moi, je file... Je ruminais un mauvais coup, lorsqu'une idée me vient. « Je suis vigoureux, la nature m'a doué de « cinq pieds sept pouces, me dis-je, je vais me « vendre comme remplaçant militaire. Une fois « acheté, je joue le prix de ma vente. Si je gagne, « je me remplace moi-même; si je perds... je me

Digitized by Google

« fais soldat, et je n'en ai pas pour deux mois sans « être fusillé comme insubordonné... » Ce que c'est que les cartes, pourtant !... Juste comme les femmes : un caprice reprend à la *rouge*. Je gagne dix mille francs, je rachète un remplaçant et me voilà remonté sur ma bête... Mais, à moi, un malheur ne vient jamais seul, ni un bonheur non plus.

Et Bamboche nous tendit avec émotion la main à moi et à Basquine.

— Le vieux gueux de la Levrasse avait de nouvelles créances à recouvrer ; il joignait à cela l'agrément d'offrir de l'argent comptant aux fils de famille qu'il savait devoir être riches à la mort de papa et de maman. Les bonnes chances du jeu me permettaient de me mêler à une compagnie déjà diablement mêlée, bien entendu ; là j'amorçais quelques jeunes pigeons égarés du colombier paternel. La Levrasse les plumait, et j'avais ma part du duvet... Le cul-de-jatte avait fait le plongeon pendant un bout de temps ; il reparaît à la surface de la boue de Paris, j'en fais mon second ;... et par respect pour ses cheveux blancs, je lui confère le grade de major... ce sont ses invalides ; lorsqu'il y a des créanciers récalcitrants, il sonde le terrain... et me sert au besoin de témoin... Tel est l'état de mes affaires, mes enfants... J'ai dans ce secrétaire que vous voyez là cinq mille et quelques cents francs à votre service... J'avais pris depuis quelques

Digitized by Google

jours la drôlesse que vous avez vue ce soir aux Funambules, où j'étais allé sans lire l'affiche. Madame Bambochio, que le diable la retrouve! m'avait dit :

« — Allons aux Funambules, c'est bon ton...

« J'y suis allé... et... je vous l'ai dit, mes enfants, comme toujours j'ai eu deux bonheurs à la fois, qu'est-ce que je dis deux?... j'en ai eu trois, quatre, cinq, car je me suis donné la douceur de souffleter le vicomte Scipion, son père et d'autres en allant au secours de cette pauvre Basquine. Voilà ma confession ; maintenant, Basquine, comment diable t'avons-nous retrouvée sur ce théâtre ?

III

Les adieux.

— Après avoir quitté Bamboche, reprit Basquine, je m'éloignai de Paris de crainte de le rencontrer et de céder à de nouvelles instances, je continuai de chanter dans les cafés des villes où je passais. Quoique mon public fût aussi grossier que notre ancien public, lorsque nous

Digitized by Google

faisions partie de la troupe de la Levrasse, je tâchais de donner à ma voix, à mon accent, à ma physionomie, le plus d'expression possible ; tout devenait ainsi pour moi un sujet d'étude et d'observation sur les moyens de captiver, d'émouvoir les spectateurs. J'essayai même de composer les paroles et les airs de quelques chansonnettes qui furent assez goûtées de mon auditoire en plein vent. Préoccupée du seul but où tendaient toutes mes pensées, j'étais à peine sensible à la dure pauvreté, aux dégoûts, aux ignobles contacts que m'imposait mon nouveau vagabondage, misères qui auraient dû m'être d'autant plus pénibles, que durant mon long séjour chez le milord-duc j'avais connu tous les raffinements d'une vie opulente. Le hasard m'ayant amenée à Orléans, un soir je chantai dans un café d'assez bas étage; je me trouvais en voix, mon succès fut très-grand. Parmi les auditeurs, je remarquai un homme de cinquante ans environ, d'une figure très-intelligente, mais dont la couleur empourprée trahissait son ivrogne d'une lieue; l'aspect de ce personnage me frappa d'autant plus qu'il était vêtu d'une façon bizarre. Sa mauvaise redingote laissait entrevoir une espèce de vieux justaucorps de velours bleuâtre éraillé où se voyaient les vestiges de quelques anciennes broderies de similor, et son pantalon rapiécé s'échancrait sur des bottes de maroquin éculées, autrefois rouges.

Digitized by Google

— Quelque vieil acteur, je parie! dit Bamboche.

— Justement, reprit Basquine. Ce personnage, qui usait à la ville sa défroque de théâtre, était un vieux comédien d'opéra-comique de province; son ivrognerie continuelle l'avait fait récemment expulser du théâtre de la ville; on l'appelait *la Baguenaudière*. Doué d'assez d'esprit naturel, très-gai, très-bon convive, les oisifs se le disputaient; aussi était-il toujours entre deux vins, à moins qu'il ne fût complétement ivre... La Baguenaudière, après m'avoir écoutée chanter avec beaucoup d'attention, ne m'applaudit pas, mais vint à moi, et me dit :

« — Je suis un vieux routier... je me connais en voix et en talents... Si tu travailles, ma petite, avant quatre ou cinq ans tu seras première chanteuse à l'Opéra de Paris... Si tu le veux, je te donnerai des leçons, je n'ai rien à faire, ça m'amusera.

« J'acceptai avec une vive reconnaissance.

— Et cet homme avait-il véritablement du talent? demandai-je à Basquine.

— Si ce malheureux, reprit-elle, avait pu mettre en pratique les excellentes théories qu'il professait sur son art, il se fût fait un nom illustre parmi les grands comédiens de son temps. Le professeur que le milord-duc m'avait donné était un excellent chanteur et un compositeur remarquable, mais il n'était nullement acteur. La Baguenaudière, au contraire, était assez bon

Digitized by Google

musicien (il remplissait les rôles de bouffe dans l'opéra-comique), surtout comédien consommé. Personne mieux que lui ne connaissait théoriquement les innombrables ressources de son art, depuis les effets du comique le plus franc jusqu'aux effets dramatiques les plus élevés; pourquoi cet homme d'une si merveilleuse intelligence, et qui détaillait, analysait également un rôle de Molière, de Racine ou de Corneille, avec une incroyable profondeur de sentiment et d'observation, pourquoi cet homme était-il devenu et resté médiocre chanteur d'opéra?... C'est une de ces contradictions aussi fréquentes qu'inexplicables. J'acceptai l'offre de la Baguenaudière; il fut pour moi dans ses leçons d'une sévérité, d'une dureté presque brutale; mais dans les moments lucides que lui laissait l'ivresse, il me donna des enseignements qui furent pour moi une véritable révélation... Malheureusement, ces inestimables leçons eurent un terme. De plus en plus dominé par l'ivresse, la Baguenaudière tomba dans un abrutissement qui devint de l'idiotisme; on fit acte de générosité en le plaçant, je crois, dans un dépôt de mendicité; plusieurs fois ce malheureux homme m'avait conseillé de me rendre à Paris, et de tâcher de me faire accepter, à quelque prix que ce fût, dans un petit théâtre, certain, disait-il, qu'une fois casée, n'importe où, et si je continuais à travailler, je finirais par me faire connaître... Je partis donc

Digitized by Google

d'Orléans pour venir à Paris, continuant de gagner mon pain en chantant sur ma route. J'arrivai ainsi à Sceaux... Ce fut là, dit Basquine dont le front redevint sombre, menaçant, ce fut là que, depuis la scène de la forêt de Chantilly, je revis le vicomte Scipion pour la première fois; c'était jour de fête : espérant gagner quelque chose en allant chanter dans la meilleure auberge du village, je me la fis enseigner. Je venais d'achever une chanson devant plusieurs personnes attablées au milieu du jardin de ce restaurant, lorsqu'un garçon de service vint me prévenir que l'on désirait m'entendre dans l'un des salons du premier.

« — Tu vas avoir des pièces blanches, me dit le garçon, car ce sont des personnes riches...

« Je suivis mon guide, il ouvrit une porte, et je me trouvai en présence de Scipion et de deux de ses camarades. La scène de la forêt de Chantilly m'était restée si présente, que je reconnus tout d'abord le vicomte; lui, ne se souvint sans doute pas de moi; d'ailleurs il me parut, ainsi que ses amis, très-animé par le vin.

« — Allons, chante, petite gueuse, me dit-il grossièrement et presque sans me regarder, je te payerai mieux que ces canailles du jardin. Tiens, ramasse.

« Et il me jeta insolemment une pièce de cinq francs qui roula par terre. J'étais si émue des souvenirs de toute sorte que la vue de ce méchant

Digitized by Google

enfant éveillait en moi, que je ne fis d'abord aucune attention à ses grossièretés; muette, immobile, je ne ramassai point l'argent; mon silence attira son attention; se levant alors de table, il dit quelques mots à l'oreille de ses deux camarades; l'un courut pousser le verrou de la porte... et alors commença contre moi une scène d'ignoble brutalité. Je me défendis, pleurant, suppliant à voix basse, sans oser appeler au secours, sachant qu'en cas de scandale, le maître de l'auberge me donnerait tous les torts, et me chasserait ignominieusement... Mes prières, ma frayeur enhardirent ces petits misérables; ma résistance obstinée exaspéra Scipion; déjà animé par le vin, il entra dans un accès de rage, m'accabla d'injures, me frappa si méchamment au visage, que mon sang coula... Me dégageant alors par un effort désespéré, je me précipitai à la fenêtre, que j'ouvris en criant au secours... J'avais la figure ensanglantée; les personnes attablées dans le jardin, me voyant ainsi, se levèrent en tumulte; un des camarades de Scipion, épouvanté, courut ôter le verrou de la porte; le maître de l'auberge entra, rejeta tout sur moi et me chassa brutalement; mais plusieurs spectateurs de cette scène prirent parti pour moi, et sans l'arrivée du gouverneur de Scipion, qui, aidé de l'aubergiste, fit passer le vicomte et ses camarades par une porte de derrière, où ils montèrent aussitôt en voiture, la foule indi-

Digitized by Google

gnée leur eût fait peut-être un mauvais parti.

— Mauvais gredin, s'écria Bamboche, c'est toujours le même méchant gamin de la forêt de Chantilly... faudra pourtant que ça finisse pour lui par quelque chose d'un peu rude... Il commence à avoir l'âge...

— Cela me regarde... j'attendrai..., dit Basquine avec sa froide ironie. Si je vous parle de cette autre indignité de Scipion, mes amis, c'est que, rapprochée de la scène de ce soir... cela prend un caractère de fatalité étrange..., ajouta Basquine en s'animant peu à peu ; c'est que, sans doute, le mauvais génie du vicomte le jette toujours sur ma route... le pousse à m'accabler d'outrages faits pour exalter la vengeance d'une femme jusqu'à la férocité..., s'écria Basquine l'œil étincelant, les narines gonflées, les traits contractés par une expression de ressentiment implacable ; ce n'était pas assez de m'avoir toute petite impitoyablement repoussée, de m'avoir plus tard injuriée, soufflétée, il faut encore que le mauvais sort du vicomte l'amène ce soir au théâtre!... car vous ne savez pas, vous deux, ce qu'il y a de désespérant pour moi dans ce qui s'est passé ; je ne vous parle pas de l'humiliation à la fois ridicule et atroce que j'ai soufferte... des huées, des insultes dont j'ai été poursuivie ; mais sachez que ce n'est qu'après des efforts de volonté inouïs, après des privations incroyables, que j'étais parvenue à entrer à ce malheureux

Digitized by Google

théâtre; ne chantant plus dans les rues, j'étais obligée de vivre avec les dix sous par jour que l'on me donnait comme figurante, c'est-à-dire de ne pas manger de pain à ma faim, et de coucher pêle-mêle dans d'horribles repaires, avec ce qu'il y a de plus crapuleux dans Paris.

— Ah ! pour une femme, c'est affreux, m'écriai-je. Mon Dieu ! que tu as dû souffrir !

— L'espoir, la conviction de réussir et de me venger un jour me soutenaient, dit Basquine; je redoublais de zèle aussi; chance imprévue pour moi, un directeur de théâtre de province assistait ce soir à la représentation; s'il eût été satisfait de mon chant et de mon jeu, il m'offrait un engagement de huit cents francs... c'était bien peu... et cependant c'était tout pour moi, car, une fois ce premier pas fait, je me sentais certaine d'arriver, à force de travail et d'opiniâtre volonté;... Mais, vous le concevez, ajouta Basquine avec un accent de sombre désolation, après ma ridicule et ignominieuse chute de ce soir... toute espérance est perdue de ce côté... Je ne sais si j'oserai même me représenter à ce malheureux théâtre où j'avais eu tant de peine à me faire admettre... Il n'importe... je n'ai que seize ans!... poursuivit Basquine avec un accent d'indomptable opiniâtreté, je recommencerai sur de nouveaux frais... je chercherai d'autres moyens... Je n'abandonne pas ma vengeance, moi... je veux parvenir... je parviendrai. Oui,

Digitized by Google

tout avilie, toute faible, tout isolée, toute misérable que je suis, je parviendrai... Oh! béni sois-tu, Scipion!... la nouvelle haine que tu m'inspires doublera mon énergie... Béni sois-tu!... car si je ne meurs à la peine... toi et ceux de ta race... vous...

Puis s'interrompant soudain en nous regardant, Bamboche et moi, presque avec confusion, Basquine nous dit :

— Pardon... pardon, mes amis, de vous oublier pour ces ressentiments... Plus tard nous parlerons de l'avenir... mais aujourd'hui que nous voilà réunis, après tant d'années d'épreuves et de séparation... ne songeons qu'au bonheur de nous revoir et de pouvoir au moins nous dire ce que nous n'avons peut-être dit à personne... cela calme, cela console... cela encourage... Ma confession est terminée, Martin; celle de Bamboche l'est aussi... A ton tour maintenant. Tu ne sais pas avec quelle impatience nous attendons ton récit.

. . . . . .

Je racontai aussi brièvement que possible tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation... et, je l'avoue, emporté par l'effusion, me faisant scrupule de cacher quelque chose à ceux-là qui, dans leur confiance expansive, venaient de m'initier aux plus secrètes pensées de leur cœur, aux plus tristes mystères de leur vie... je ne leur cachai ni mon respectueux amour pour

Digitized by Google

Régina, ni les alarmes que me causaient les diverses poursuites dont elle était l'objet.

Et d'ailleurs, en outre de l'aveugle et légitime confiance que m'inspirait l'affection de Basquine et de Bamboche, je comptais sur la connaissance que ce dernier semblait avoir des antécédents de Robert de Mareuil, pour attendre au besoin un utile concours de mon ami d'enfance.

Je fus enfin amené à cette confidence, peut-être indiscrète, et par l'émotion sincère, profonde, que témoignèrent Basquine et Bamboche en m'entendant raconter ma lutte obstinée contre le mauvais sort, et par leur angoisse, je dirais même leur effroi... lorsque, dans mon récit, ils me virent sur le point de faillir.

— *Ah! je respire...*, s'écria Basquine. *Martin... un moment tu m'as fait peur...*, dit Bamboche, lorsque je leur eus raconté comment la rencontre providentielle de Régina m'avait sauvé de l'infamie...

Contraste bizarre, encore pour moi inexplicable à cette heure, ces deux êtres n'espéraient plus rien, n'attendaient plus rien des sentiments honnêtes, élevés, généreux, et ils comprirent et ils apprécièrent avec la plus touchante sympathie tout ce qu'il pouvait y avoir de courageux et de bien dans ma conduite, durant ces temps de rudes épreuves. Il en fut de même au sujet de mon amour pour Régina.

Digitized by Google

— Tu crois en Régina comme ma pauvre mère croyait à la sainte mère de Dieu, me dit Basquine émue, ce n'est plus de l'amour... c'est de la religion.

— Martin, me dit Bamboche d'une voix grave lorsque j'eus terminé ma confession, tu es la meilleure créature qu'il y ait au monde... Tu vas rire quand je te dirai que je suis content d'être ce que je suis... parce que je t'apprécie mieux... que si je te valais... que si j'étais à ta hauteur.

— Bamboche, l'amitié t'aveugle, lui dis-je en souriant.

— Eh! tonnerre de Dieu!... je ne veux pas faire de phrases, s'écria-t-il, et pourtant ça n'empêche pas que plus on est bas placé et mieux l'on juge de l'élévation d'une montagne...

— Il a raison, reprit Basquine, l'amitié ne nous aveugle pas... Elle nous empêche seulement d'être envieux ou injustes... Va... mon bon Martin..., ajouta Basquine avec un sourire navrant, ce n'est jamais la beauté qui sait le mieux apprécier... la beauté... c'est la laideur... lorsqu'elle est inoffensive et sans envie...

— Et puis, vois-tu? reprit Bamboche, le diable n'y peut rien... Tu resteras Martin, comme Basquine et moi nous resterons Basquine et Bamboche; nous sommes maintenant coulés en bronze, toi dans le bon moule, nous dans le mauvais; gratter ce bronze, c'est s'amuser à

Digitized by Google

s'arracher les ongles ; et c'est un sot jeu, car, après tout... qu'est-ce que cela fait ? Basquine et toi, m'aimez-vous moins parce que je suis un sacripant... en attendant que je devienne cent fois pis ? Non... vous m'aimez comme je suis...

— Parce qu'il y a encore en toi d'excellentes qualités, dis-je.

Il secoua la tête et me répondit :

— Je n'ai que deux qualités : être à Basquine, à la vie, à la mort, et d'une ; être à toi, Martin, à la vie, à la mort... et de deux... c'est le fond de mon sac... Mais qu'est-ce que cela fait ? Basquine et moi, t'aimons-nous moins, parce que tu es aussi haut par le cœur que nous sommes bas ? Non, nous t'aimons comme tu es... Mais où nous sommes égaux et pareils, c'est par notre dévouement les uns pour les autres... Quant à cela, vois-tu ? Martin, ne fais pas le fier... je te vaux, et Basquine nous vaut tous les deux. Nos confessions ont eu cela de bon, qu'elles nous apprennent que nous avons besoin les uns des autres ; quant aux moyens de nous aider, nous les trouverons... et, comme je ne m'embête pas... pensons d'abord à moi... Pour le quart d'heure, je n'ai besoin de rien du tout. Reste vous deux : Basquine et Martin... Il faut que Basquine, malgré sa chute de ce soir aux Funambules, conserve en province l'engagement qu'elle espérait... ou plutôt, mieux que cela... il faut qu'elle ait un superbe engagement à Paris.

Digitized by Google

— Comment cela? dit Basquine.

— Que le diable m'emporte si je le sais! dit Bamboche; mais tu l'auras, et un engagement de premier rôle encore, j'en réponds...

— Oui, nous en répondons, m'écriai-je. Balthazar Roger, le poëte, un de mes maîtres, est fanatique du talent de Basquine. Un journaliste influent, de ses amis, partage cette admiration... Il n'y a pas de meilleur cœur que celui de Balthazar... il aura été navré de l'événement de ce soir, ma pauvre Basquine... Je me fais fort de l'engager à te recommander de toutes ses forces à son ami le journaliste.

— Et une fois lancée par les journaux, s'écria Bamboche, c'est toi, Basquine, toi, qui dicteras les conditions... Quand je te disais que nous te ferions engager comme premier rôle... Quant à toi, Martin... ou plutôt quant à mademoiselle Régina, qui maintenant n'aura pas de serviteur plus zélé que moi, puisque tu l'aimes autant que tu la respectes, elle ne tombera pas entre les mains du Robert de Mareuil... c'est moi qui te le dis. Tu ne sais pas ce que c'est que cet homme-là... je suis un saint auprès de lui... mais, sois tranquille, on le démolira, et une fois celui-là démoli (il paraît que c'est le plus menaçant), nous nous occuperons des autres... du prince de Montbar et du père de ce gredin de petit vicomte... Ça fera deux bouchées... pas plus... A quelle sauce les mangerons-nous? Je n'en sais

Digitized by Google

rien, mais nous la trouverons... nous venons bien, grâce à toi, de trouver le moyen de faire engager Basquine...

Et comme je paraissais douter un peu de ses procédés expéditifs et immanquables, Bamboche ajouta :

— Si tu dis un mot de plus, je m'engage formellement à te faire épouser mademoiselle Régina... Mais non, reprit aussitôt Bamboche en me tendant la main d'un air repentant, pas de plaisanteries avec ce nom-là... Pardon, Martin... pardon, j'ai eu tort... C'est déjà beaucoup que tu acceptes mon aide... Mais, vois-tu?... mon brave... pour lutter contre des Robert de Mareuil, des Bamboche valent mieux que des Martin.

— Robert de Mareuil, m'as-tu dit, Martin, était ce soir aux Funambules? reprit soudain Basquine après un silence pensif.

— Oui, repris-je, à l'avant-scène à gauche...

— C'est cela..., dit-elle vivement. Quoique placé dans le fond de la loge, il s'était beaucoup avancé... vers le théâtre.

— Justement, dis-je à Basquine, il semblait attiré, fasciné par ton jeu et par ton chant.

— Singulier hasard ! reprit Basquine, je l'avais un instant remarqué; car, toute à ma scène... je ne pensais qu'au personnage que je représentais...

— Le Robert de Mareuil paraissait fasciné,

Digitized by Google

s'écria Bamboche en regardant Basquine d'un air d'intelligence.

— Oui..., reprit celle-ci en souriant de son rire sardonique, comprends-tu? un ami du vicomte! un des coryphées de cette race que j'abhorre!

— Pardieu! si je comprends! s'écria Bamboche.

— Moi aussi, leur dis-je, je crois comprendre. Mais prenez garde... Robert de Mareuil... est...

— Ne te mêle pas de ça, Martin, dit Bamboche en m'interrompant. Il y a de la *grosse ouvrage* dont tu ne dois pas t'occuper... ça te salirait les mains, tu es trop délicat! D'ailleurs, sois tranquille... nous ne ferons rien sans ton avis... Mais au diable les affaires pour ce soir... ça nous vole notre meilleur temps... Nous n'avons plus rien à nous apprendre, régalons-nous un peu du temps passé; commençons les : *Te souviens-tu?* et soupons... Moi, la joie m'allonge les dents. Heureusement, j'avais fait préparer à souper pour moi et pour *feu* madame la capitainesse Bambochio. A table, mes amis... à table... Ça ne vaudra peut-être pas la cuisine de ce pauvre Léonidas Requin. Vous souvenez-vous? quels fameux ragoûts de mouton il nous faisait!

— Et les matelotes donc... il y excellait... en sa qualité d'homme-poisson, dit Basquine en

Digitized by Google

cédant ainsi que moi au joyeux entraînement de Bamboche.

— Et sa manière d'éloigner les curieux, dis-je à mon tour, lorsqu'ils venaient l'étudier de trop près dans sa piscine... vous rappelez-vous?

— Pardieu ! si je m'en souviens ! dit Bamboche en approchant du feu une table somptueusement garnie qu'il alla chercher dans son salon, où elle était toute préparée... C'est lors de notre dernière représentation chez la Levrasse que Léonidas a fait sa plus belle peste en manière de niche aux curieux !... J'étais dans la seconde enceinte, et j'ai senti cette odeur empoisonnée... c'était à étrangler...

— Et ce jour-là même, pauvre Basquine, lui dis-je, te souviens-tu du danger que ce monstre de mère Major t'a fait courir... tu te rappelles ! dans la pyramide humaine?

. . . . . .

Et sous le charme irrésistible de ces mots magiques pour des amis d'enfance, enfin réunis après une longue séparation : TE SOUVIENS-TU?... tout aux souvenirs de notre vie passée, nous oubliâmes le présent et l'avenir dans ce cordial souper qui dura jusqu'au jour.

. . . . . .

Au matin, je regagnai le logis de mes maîtres, gravement inquiet de savoir comment ils auraient considéré mon absence, car il me fallait à tout prix rester au service de Balthazar, ou

Digitized by Google

plutôt au service de Robert de Mareuil, dont j'avais tant d'intérêt à pénétrer les démarches; je me préparai donc à m'excuser, grâce à une fable assez adroitement arrangée. J'entrai dans l'appartement de mes maîtres; la clef était sur la porte; j'ouvris.

A ma grande surprise, je trouvai Balthazar faisant sa malle. Pauvre et digne poëte! elle fut bientôt pleine, et le plan architectural du splendide palais qu'il devait faire bâtir la remplissait en grande partie.

La physionomie de Balthazar était grave, triste; je ne l'avais jamais vu ainsi; en m'apercevant il me dit affectueusement :

— Ah! te voilà, Martin?

— Monsieur, lui répondis-je tout confus, excusez-moi... si... hier... j'ai manqué...

— Ne parlons pas de cela, Martin... je n'ai plus le droit de te gronder... mon pauvre serviteur d'un jour... Je pars...

— Vous partez, monsieur? m'écriai-je.

Et involontairement j'ajoutai :

— Et M. le comte de Mareuil... votre ami?...

— Mon ami..., reprit le poëte en accentuant ces mots presque avec amertume, mon ami!... il reste ici... il gardera cet appartement : l'hôtel et le quartier lui conviennent.

— Mais vous... monsieur?...

— Moi, mon garçon... je vais passer quelque temps à la campagne...

Digitized by Google

Sans aucun doute, une grave et brusque rupture avait éclaté entre le poëte et Robert de Mareuil.

Après un assez long silence, Balthazar me dit en tirant un papier de son portefeuille :

— Je te dois une soixantaine de francs pour les commissions que tu as faites pour moi, mon garçon... car tu sens bien que les gages capitalisés en millions... ce sont de mauvaises plaisanteries... bonnes quand on est gai... Excuse-moi de t'avoir fait attendre si longtemps... ton argent.

— Ah ! monsieur...

— Je voudrais mieux récompenser tes soins, ton zèle et ta délicatesse, car... jamais, pauvre garçon... tu n'as osé me demander un argent qui t'était bien nécessaire sans doute ;... si je ne t'en ai pas donné plus tôt, c'est que... tout bonnement je n'en avais pas... le trimestre de ma petite pension n'était pas encore échu, mais il le sera demain. Voici le reçu que tu porteras à l'adresse qui est indiquée... tu toucheras cet argent pour moi, sauf soixante francs que tu garderas, et tu m'enverras le reste par un mandat sur la poste, à Fontainebleau, au bureau restant.

— Oui, monsieur... je vous remercie bien, lui dis-je en prenant le papier.

— Mais j'y songe, reprit le poëte en souriant, j'ai une si indéchiffrable écriture, que je ne sais si tu pourras lire l'adresse... Essaye un peu.

Digitized by Google

Je lus le reçu assez difficilement, il est vrai ; il était ainsi conçu :

« *Je reconnais avoir reçu de M. Renaud, rue Montmartre, n° 10, la somme de trois cent cinquante francs pour le trimestre échu de la pension que* MONSIEUR JUST *a la générosité de me faire.*

« *Paris, etc. etc.* »

—Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je après avoir lu ; encore *M. Just !*

— Qu'as-tu donc ? Que veux-tu dire ? me demanda le poëte.

Et je racontai à Balthazar ce que j'avais appris des autres libéralités de cet homme singulier.

— C'est extraordinaire, me répondit le poëte d'un air pensif, il faut que M. Just soit le diable en personne : je mourais aussi de faim, quand il m'a déniché ; comment savait-il que j'étais orphelin ? que mon pauvre père, le meilleur des hommes, ruiné par une banqueroute, m'avait laissé sans ressources, et qu'avec la rage d'écrire j'avais la conscience d'arriver un jour à me faire un nom à force de travail ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Just, qui a bien l'air le plus rébarbatif et le plus brutal du monde, m'est apparu un beau jour ; qu'après un long entretien où il m'a paru incroyablement instruit de tout ce qui me regardait, il m'a laissé une lettre pour ce M. Renaud, qui depuis m'a toujours payé

Digitized by Google

cette pension, si utile pour moi, et si peu attendue. Je n'ai jamais revu d'ailleurs M. Just. Seulement l'homme d'affaires me disait chaque fois : « Ça va bien, continuez, vous êtes un garçon laborieux... vous arriverez, on vous surveille, on sait ce que vous faites... » Mon seul désir, ajouta le poëte en soupirant, est de voir un jour M. Just, car c'est à lui que je devrai tout... si je parviens...

— Oh ! je l'espère pour vous, monsieur.

— Et moi aussi... Maintenant... dis-moi... je te sais un brave garçon... écoute mon conseil. Il se peut que M. Robert de Mareuil, qui me remplace dans cet appartement garni... te propose de rester à son service...

— Eh bien ! monsieur ?

— Eh bien !... n'accepte pas... ne te laisse pas séduire par l'appât du gain... reste ce que tu étais, un bon et fidèle commissionnaire, je ne puis t'en dire davantage... Mais, du reste, reprit dignement le poëte, comme jamais je ne désavoue mes paroles, tu pourras dire à M. le comte de Mareuil que c'est moi... entends-tu bien ? que c'est *moi* qui t'ai donné le conseil de ne pas rester à son service... Allons, mon pauvre Martin, une dernière commission, porte cette malle aux voitures de Fontainebleau...

Je me sentais tout ému de l'accent affectueux du poëte, et malgré les mille pensées qu'éveillait en moi sa rupture soudaine avec Robert de Ma-

Digitized by Google

reuil, me souvenant des intérêts de Basquine, je dis à Balthazar :

— Hélas ! monsieur, vous partez, justement lorsque j'ai un grand service à vous demander...

— Quel service, mon garçon ?

— Hier soir... monsieur, vous avez été témoin du grand malheur qui est arrivé à cette pauvre Basquine.

— Les misérables ! les belitres ! les ânes ! s'écria le poëte. Elle est sublime... Elle, sur ce théâtre... c'est une perle... au fond d'une huître...

— Eh bien ! monsieur... je vous l'ai dit, j'ai connu Basquine toute petite... Hier soir, j'ai trouvé moyen de la revoir... après son malheur ; un de nos compagnons d'enfance et moi, nous sommes restés près d'elle cette nuit... tout son avenir est perdu après un tel scandale, car, pour comble de malheur, la pauvre fille comptait sur un engagement pour la province, qui devait se décider hier soir... le directeur assistait à la représentation ; mais, après un tel événement... vous concevez... et pourtant, monsieur, si vous vouliez...

— Que puis-je faire à cela ?

— Vous n'êtes pas sans connaître des journalistes... on dit que si les journaux disaient du bien de Basquine...

Le poëte m'interrompit.

— Je ne devrais pas m'intéresser à Basquine, non à cause de son talent, je l'admire ; de son

Digitized by Google

caractère, je ne le connais pas, mais parce que, sans le vouloir... elle a...

Mais le poëte n'acheva pas et reprit :

— Il n'importe, la justice avant tout... j'écrirai à Duparc le journaliste, le tout-puissant Duparc ; justement il est fanatique de Basquine... il va l'entreprendre... c'est une révélation à faire, une nouvelle étoile à signaler au monde ! s'écria Balthazar en s'animant malgré lui ; sois tranquille, Martin, je ferai mieux que d'écrire à Duparc, tout à l'heure avant mon départ j'irai le voir, et, de plus, je me charge d'illustrer Basquine : je lui dédierai une épître... qui paraîtra dans tous les journaux. Pendant que Duparc battra la grosse caisse dans son feuilleton, le commun des martyrs de la presse fera chorus... et *fiat lux*... un nouvel astre aura lui...

— Ah ! merci, monsieur, m'écriai-je, merci de...

— C'est moi qui te remercie, mon digne Martin, me répondit Balthazar d'une voix émue. Je m'en allais de Paris le fiel au cœur, l'amertume à la bouche ; grâce à toi, je m'en irai avec une douce et bonne pensée, celle de faire rendre justice à une pauvre sublime créature ignorée et persécutée... Allons, merci, Martin ! adieu, mon garçon !... compte sur moi pour ta protégée... reste un bon et honnête garçon, et surtout... surtout n'entre pas au service de M. de Mareuil.

Puis, prenant son vieux chapeau et son para-

Digitized by Google

pluie, le poëte jeta un dernier coup d'œil presque mélancolique autour de lui, et dit :

— Chère et modeste petite chambre, que de beaux songes d'or j'ai faits dans tes murs ! que de bonnes heures de travail et d'espérance j'ai passées ici !

Puis, haussant les épaules, comme s'il se fût reproché ces adieux, il s'écria :

— Allons, voilà-t-il pas que j'adresse de poétiques adieux aux murailles d'une chambre garnie ! Allons... au revoir, Martin... compte sur moi pour Basquine... Je veux être l'Herschell de cette nouvelle constellation... et si cela est nécessaire pour ta protégée, écris-moi poste restante, à Fontainebleau, en m'envoyant l'argent. D'ailleurs je reviendrai à Paris... dans un ou deux mois peut-être... et en passant, je regarderai si tu es à ton *coin ;* adieu, mon garçon... n'oublie pas ma recommandation, c'est capital pour toi : n'entre pas au service de M. Robert de Mareuil.

. . . . . .

Le poëte partit.

Le jour suivant, malgré les avis réitérés de Balthazar, j'entrai au service de Robert de Mareuil.

Digitized by Google

IV

Le mariage.

Depuis un mois qu'avait eu lieu ma rencontre avec Basquine et Bamboche, j'étais entré au service de Robert de Mareuil, malgré les conseils de Balthazar; un soir, j'assistais, invisible, à la scène suivante, qui se passait dans une petite maison située vers la partie la plus déserte du quartier des Invalides.

Il était nuit.

Au fond d'une chambre du rez-de-chaussée, assez délabrée, se dressait un autel improvisé; néanmoins le tabernacle, l'Évangile, les burettes, etc., etc., rien n'y manquait; quatre grands flambeaux plaqués d'argent, garnis de cierges, éclairaient seuls cette pièce et y répandaient une triste clarté.

A quelques pas de l'autel on voyait deux chaises placées à côté l'une de l'autre; le plus profond silence régnait dans cette chambre, où il ne se trouvait alors personne.

Digitized by Google

Minuit avait lentement sonné au loin depuis un quart d'heure, lorsque le roulement sourd d'une voiture ébranla les vitres, puis j'entendis le bruit de plusieurs portes brusquement ouvertes et refermées, pendant que des pas précipités couraient sur le plancher d'un appartement situé au-dessus du rez-de-chaussée où je me tenais caché.

Il se fit ensuite un nouveau silence, et une femme, enveloppée d'un manteau à capuchon rabattu, après avoir traversé rapidement la chambre où était dressé l'autel, disparut par une porte latérale ; mais, au bout de quelques instants, cette porte s'entr'ouvrit et se referma à différentes reprises, comme si la femme qui venait d'entrer dans cet endroit voulait épier ce qui se passait, ou plutôt ce qui allait se passer.

Un homme de haute taille, entrant ensuite, examina un instant les préparatifs ; il trouva sans doute encore trop de clarté, car il éteignit deux des quatre cierges et sortit, laissant cette grande chambre presque plongée dans les ténèbres que de si faibles luminaires dissipaient à peine.

Ce personnage venait de disparaître, lorsque les deux battants de la porte du fond s'ouvrirent... un homme, accompagné d'une femme, s'avança lentement vers l'autel.

Cet homme était Robert de Mareuil ; cette femme était Régina.

Deux autres personnes les suivaient à quelques pas de distance.

Digitized by Google

LIVERPOOL LYCEUM

La jeune fille avait l'air calme, recueilli, résolu ; les tresses de ses épais cheveux noirs encadraient son beau visage, pâle et transparent comme un camée ; sa robe noire un peu traînante, sa taille élancée, son port de tête haut et fier donnaient à sa démarche une grande majesté... Robert de Mareuil était pâle aussi, et, malgré son assurance affectée, un observateur eût surpris çà et là les tressaillements d'une profonde angoisse sous ce masque menteur.

Robert et Régina s'agenouillèrent sur les deux chaises préparées à l'avance ; les deux hommes dont ils étaient accompagnés se mirent aussi à genoux, mais à quelques pas en arrière.

Pendant un instant, le regard de Régina s'arrêta sur le comte avec une touchante expression de confiance et de tendresse ; puis détournant soudain la vue et courbant le front, elle joignit les mains et sembla prier avec ferveur... La jeune fille venait de voir entrer un prêtre revêtu de ses insignes sacrés ; marchant à pas comptés, il tenait le saint calice entre ses mains.

Le prêtre s'approcha de l'autel, donna sa bénédiction aux assistants, et commença de célébrer la messe du mariage, pendant que les deux hommes, les *témoins* de Robert et de Régina, tenaient, selon l'usage, une pièce d'étoffe étendue au-dessus de la tête des deux fiancés.

Lorsque le prêtre vint à demander à Robert et à Régina s'ils consentaient à se prendre pour

Digitized by Google

époux, la jeune fille releva le front et prononça le *oui* solennel d'une voix ferme. Robert, qui de temps à autre jetait autour de lui des regards inquiets, répondit d'une voix mal assurée.

Après l'échange des *alliances*, et alors que le prêtre faisait aux deux époux une exhortation sur leurs devoirs, j'entendis le tintement des grelots de plusieurs chevaux de poste qui entraient dans la cour de la maison. A ce bruit, Robert tressaillit de joie, et de ce moment il contraignit si peu son impatiente anxiété, que, se levant de sa chaise avant la fin de la cérémonie, il prit Régina par la main et lui dit d'une voix précipitée :

— Partons, Régina... partons... nos moments sont comptés...

La jeune fille jeta sur le comte un regard surpris, et d'un geste expressif sembla le rappeler aux convenances qu'il oubliait si étrangement. Le comte se mordit les lèvres, ses traits se contractèrent, et le bout de son pied frappa convulsivement le plancher, jusqu'au parfait accomplissement de la cérémonie sacrée.

— Venez... vite..., dit alors le comte à la jeune fille.

Et la prenant brusquement par la main, il fit un pas pour s'éloigner de l'autel ; mais Régina, se dégageant de la main du comte, et s'adressant au prêtre, lui dit d'une voix remplie de douceur et de dignité :

Digitized by Google

— Mon père... maintenant que j'ai l'honneur de porter le nom de M. de Mareuil... maintenant que, bénie par vous, notre union est indissoluble et sacrée, je puis vous exprimer ma profonde reconnaissance pour le saint concours que vous venez de nous prêter. Ce concours me prouve assez, mon père, qu'instruit de tout par M. de Mareuil, vous approuvez ma conduite, et que vous appréciez la gravité des circonstances qui m'ont forcée à contracter mystérieusement un mariage qui demain ne sera secret pour personne.

— Régina..., s'écria Robert de Mareuil en frappant du pied, vous ignorez le prix du temps que nous perdons...

— Qu'avez-vous, mon ami? lui répondit la jeune fille, que craignez-vous? Ne suis-je pas votre femme devant Dieu et devant les hommes? Est-il, à cette heure, une puissance humaine qui puisse rompre... nos liens?

— Non... oh! non..., s'écria Robert avec un accent de triomphe, Régina, vous êtes à moi... pour toujours vous êtes ma femme!

— Ah bah!... tu crois cela, toi? dit tout à coup l'un des deux hommes qui avaient servi de témoins au mariage.

Cet homme était Bamboche...

— Vraiment! M. le comte, reprit-il, tu crois que mademoiselle est ta femme?...

À ces mots de Bamboche, Robert de Mareuil,

Digitized by Google

livide, effrayant de rage et de désespoir, s'élança d'un bond sur mon ami d'enfance ; mais celui-ci, d'une force athlétique, lui prit les deux mains, et, le contenant malgré ses efforts, dit à Régina d'un ton respectueux :

— Excusez-moi, mademoiselle... mais il fallait laisser aller les choses jusqu'au bout ; vous allez maintenant tout savoir.

A ces mots, le prêtre, qui se préparait à sortir de la chambre, s'arrêta aussi stupéfait que le compagnon de Bamboche... le second témoin... qui n'était autre que le cul-de-jatte.

Régina, promenant tour à tour ses regards effarés sur les acteurs de cette scène, incompréhensible pour elle, restait immobile comme une statue.

— Fermez les portes..., cria Bamboche à voix haute.

Puis il prêta l'oreille... Presque aussitôt on entendit les clefs des deux portes tourner à l'instant dans les serrures ; sortant de ma cachette, où je revins bientôt, j'avais été fermer l'une de ces portes... la femme à manteau encapuchonné avait fermé l'autre.

— Maintenant, M. le comte, dit Bamboche à Robert en lui rendant la liberté de ses mouvements, développez vos grâces ;... mais à bas les mains, ou je vous casse la tête avec ce joujou.

Et Bamboche tira prestement de sa poche un

Digitized by Google

fléau brisé, arme terrible entre les mains d'un homme aussi alerte et aussi vigoureux.

Robert, retrouvant bientôt son sang-froid et son audace, se rapprocha vivement de Régina, en s'écriant :

— Régina... nous sommes tombés dans un affreux guet-apens... mais ne crains rien... je te défendrai jusqu'à la mort.

Ce disant, il entoura Régina de l'un de ses bras, comme pour la protéger.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Robert, murmura la jeune fille d'une voix éteinte, en se serrant contre M. de Mareuil avec épouvante, où sommes-nous ?... qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, du regard, elle montrait Bamboche.

— Je ne sais ce que prétend ce misérable... il est capable de tout... il veut nous voler peut-être... ou exploiter le mystère dont nous avons été obligés d'entourer notre mariage..., répondit Robert à la jeune fille. Il n'importe... ne crains rien de ce bandit... je suis là.

— Mais Robert..., reprit Régina avec stupeur, vous m'avez dit que cet homme... témoin de notre mariage, était... un de vos amis... et cet autre homme aussi ?

Et elle montra le second témoin, le cul-de-jatte.

Atterré par cette observation, Robert reprit en balbutiant :

— Sans doute... et je ne comprends pas... je

Digitized by Google

les croyais tous deux mes amis... des hommes honorables...

— Nous... des hommes honorables ! dit Bamboche en éclatant de rire.

Puis s'adressant au cul-de-jatte :

— Dis donc, vieux brigand, entends-tu M. le comte ?... Il nous traite d'*honorables !* Bah ! un jour de noces... on est généreux !

— Régina..., s'écria Robert hors de lui, ils ont raison, ce sont des infâmes !... Oui, je vous l'avoue... pressé par le temps, craignant d'ébruiter, de compromettre notre mariage... en m'adressant à des personnes de notre monde, j'ai été forcé de m'abaisser jusqu'à demander à ces misérables d'être nos témoins... mais...

Régina, par un mouvement rempli de dignité, se dégagea brusquement des bras de Robert.

Ce n'était plus l'épouvante, mais un étonnement douloureux qui se peignait sur les traits de la jeune fille, et elle s'écria :

— Ainsi... Robert... vous m'avez menti !... vous m'avez avilie ! Convier, comme témoins de notre union, deux misérables... deux infâmes... ainsi que vous le dites... c'est une cruelle insulte, c'est un sacrilége !...

Puis se retournant vers le prêtre qui, plongé dans une incroyable stupeur, paraissait croire à peine à ce qu'il entendait, à ce qu'il voyait, Régina lui dit avec un accent de honte et de douleur navrante :

Digitized by Google

— Ah !... mon père... pourrez-vous pardonner...?

— Assez, mademoiselle, s'écria Bamboche en interrompant Régina, assez, je vous en supplie... tout ceci a trop duré pour vous.

Puis il ajouta en s'adressant au prêtre, accompagnant ses paroles d'un geste menaçant :

— Allons vite ! M. le curé, à bas ta défroque ou je te l'arrache... vieille canaille...

En un instant, le faux prêtre eut dépouillé le surplis et l'étole...

Ce faux prêtre était la Levrasse.

— Mon Dieu ! où suis-je? s'écria Régina en proie à une croissante épouvante, où suis-je?... mon Dieu, ayez pitié de moi.

Et éperdue, les mains jointes, suppliante, elle se jeta à genoux devant l'autel.

— Quoi ! s'écria Robert à son tour en feignant la surprise et l'indignation, cet homme serait un faux prêtre !

— Pas mal ! dit Bamboche, pas mal l'étonnement !

Puis s'adressant à la Levrasse :

— Entends-tu Robert de Mareuil?... Il ignorait, le pauvre agneau, que tu étais devenu curé... de rencontre.

La Levrasse grinçait les dents de rage; mais, contenu par la frayeur que lui inspirait Bamboche, il se borna à lui montrer le poing en s'écriant :

Digitized by Google

— Ah! grand gueux!... ah! traître... c'est plus de cent mille francs que tu me fais perdre...

Puis il ajouta en frappant du pied avec fureur, et s'adressant à Robert de Mareuil :

— Y comprenez-vous quelque chose, Mareuil? Quel intérêt peut-il avoir à tout perdre, ce brigand-là, quand c'est lui qui a tout mené, quand tout était fini et allait comme sur des roulettes?

— Ah! vous ne savez pas quel intérêt j'ai à vous démasquer? reprit Bamboche. J'ai un intérêt bien simple... vous allez le connaître.

S'adressant alors à Régina, toujours agenouillée, et qui se croyait sans doute sous l'obsession de quelque horrible vision :

— Excusez-moi, mademoiselle, si je suis forcé de prolonger quelques instants encore cette scène si pénible pour vous, mais vous devez tout savoir. Vous souvenez-vous... il y a huit ou neuf ans de cela... d'avoir rencontré dans la forêt de Chantilly trois petits mendiants qui vous ont implorée?

— Oui... je me rappelle... cela, dit Régina, qui semblait rêver.

— Vous seule, reprit Bamboche, avez eu pour ces trois enfants... j'étais l'un d'eux... des paroles de douceur et de pitié. Pourtant, exaspérés par la dureté des personnes qui vous accompagnaient, ces enfants un instant ont voulu vous entraîner avec eux... Je n'ai oublié, mademoi-

Digitized by Google

selle, ni notre cruelle conduite, ni l'intérêt que vous nous avez témoigné, et aujourd'hui je m'acquitte... Le bonheur a voulu que je devienne un franc gredin; je dis le bonheur, parce que, si j'avais tourné à l'honnête, je ne me serais certainement pas trouvé en relations d'affaires et d'amitié avec M. le comte de Mareuil que voilà...

Robert ne répondit rien... il méditait sans doute le moyen de sortir de cette position désespérée.

— Si M. le comte de Mareuil n'était que criblé de dettes, contractées pour subvenir aux passions les plus bêtes et les plus dégradantes, ce ne serait peut-être rien; son amour ou au moins sa reconnaissance pour vous, mademoiselle, auraient pu opérer sa conversion... Mais, loin de là... non-seulement il vous ment, il vous trompe, il vous trahit d'une manière infâme... mais... encore...

Et comme le comte, exaspéré, allait de nouveau s'élancer sur Bamboche, celui-ci dit d'une voix impérieuse à la Levrasse et au cul-de-jatte :

— Contenez monsieur dans une position *décente*... ou sinon... puisque je suis en train, demain j'irai causer ailleurs de choses qui vous concernent.

A ces mots, la Levrasse, le cul-de-jatte et Robert de Mareuil échangèrent un regard rapide et farouche qui me fit bondir de la place où je me trouvais, prêt à courir au secours de Bam-

Digitized by Google

boche ; j'étais armé et préparé à tout ; mais mon ami d'enfance reprit avec une dédaigneuse audace :

— Pas d'enfantillages... D'abord à moi seul je ne vous crains pas...

Et il tira de sa poche une paire de pistolets qu'il déposa sur l'autel, bien à sa portée.

— Et puis, poursuivit-il en jetant un regard du côté de l'endroit où j'étais, il y a là tout près un bon et solide garçon... qui ne me laisserait pas dans l'embarras...

— C'est ce damné Martin... j'en suis sûr, s'écria la Levrasse.

En entendant prononcer mon nom, Robert tressaillit, parut un moment rassembler ses souvenirs et ferma ses deux poings avec rage, pendant que Régina, muette, le regard opiniâtrément attaché sur Robert, ne semblait pas remarquer l'incident soulevé par mon nom.

— Que ce soit Jacques, Pierre ou Paul, qui soit là... prêt à venir me donner un coup de main, reprit Bamboche, peu importe, mais je vous ordonne à tous deux de contenir les emportements de M. le comte... Je veux dire tranquillement ce qui me reste à dire.

Robert de Mareuil, redoublant d'audace, haussa les épaules avec dédain et dit à Bamboche :

— Parlez... parlez... je ne vous interromprai pas... et vous, Régina... écoutez-le aussi, je vous en conjure... au nom de notre amour.

Régina ne répondit rien ; ses yeux restèrent

Digitized by Google

obstinément arrêtés sur Robert, qui ne put soutenir ce regard d'une fixité menaçante ; la physionomie de la jeune fille n'exprimait plus alors ni douleur, ni épouvante, mais une indignation mêlée de mépris, dont une sombre curiosité semblait seule arrêter le terrible éclat.

— En deux mots, j'ai fini, reprit Bamboche. M. le comte était en prison pour dettes... il a dit à la Levrasse, à ce digne usurier que vous voyez là :

« — Je peux faire un riche mariage, qui me mettra à même de vous payer... Rendez-moi la liberté provisoirement ; si je *n'accroche* pas la dot, vous me ferez retourner en prison...

« — Ça me va, mais, pour vous éperonner davantage, répondit l'autre, faites-moi de fausses lettres de change, en contrefaisant ma signature ; une fois richement marié, je vous rends vos faux billets contre les espèces que vous me devez... mais si vous ne savez pas empaumer l'héritière, ma foi ! vous irez aux galères... Talonné par cette peur-là, il faudra bien que vous enleviez le mariage...

« Le mariage a été en effet enlevé...

— Continuez, monsieur..., dit Régina avec un calme impassible.

— Régina... si vous saviez..., s'écria Robert, je...

La jeune fille interrompit le comte d'un regard de mépris écrasant, et dit à Bamboche :

— Poursuivez, monsieur... La leçon pour moi... est terrible... je la subirai jusqu'au bout.

Digitized by Google

— Ayez ce courage, mademoiselle, vous vous en trouverez bien... L'affaire du *faux curé* fut arrangée entre M. le comte et mes deux complices, vu l'impossibilité de trouver un véritable prêtre; cependant, comme il fallait, pour que M. le comte fût maître de votre fortune, que non-seulement vous vous crussiez mariée, mademoiselle, mais que votre mariage fût parfaitement en règle... M. de Mareuil, lors de votre majorité, vous eût fait contracter une autre union à l'état civil... Celle-ci, réelle, valable, aurait eu pour prétexte de régulariser votre premier mariage devant le prêtre, mariage qui, légalement, ne signifie rien. M. le comte, vous le voyez, est très-ferré sur son code conjugal.

— Et moi qui ai donné en plein dans le panneau! murmura la Levrasse.

— Tu sens bien, vieille canaille,— pardon, mademoiselle, entre nous autres ça se dit,— que j'ai dû prendre part au complot, afin d'être à même de le faire échouer. Si j'ai laissé aller les choses jusqu'au point où elles sont, mademoiselle, ç'a été pour vous démontrer clairement l'indignité de M. le comte... et aussi pour tâcher de vous prouver ma reconnaissance à ma manière, en vous empêchant, mademoiselle, d'épouser un homme déshonoré... qui eût fait la honte et le malheur de votre vie.

— Je vous remercie... monsieur... votre conduite est en cette circonstance celle d'un homme

Digitized by Google

d'honneur et de cœur, dit Régina avec une sombre tranquillité.

Et elle continua de tenir sous son regard fixe, implacable comme celui d'un juge, Robert de Mareuil, sans lui adresser un seul mot.

Ce silence, auquel le jeu de la physionomie de Régina donnait une expression terrible, était plus effrayant que les reproches les plus amers, les plus véhéments...

Robert, anéanti, éperdu, semblait fasciné par ce regard d'un inflexible acharnement. Enfin, voulant tenter un effort désespéré, il s'écria :

— Eh bien! oui... Régina, j'ai été coupable; j'ai été criminel... mais si vous saviez à quels égarements peut vous entraîner un amour insensé ! si vous saviez combien ma passion pour vous...

— Basquine..., s'écria Bamboche en interrompant Robert, viens, ma fille... et apporte la lettre si passionnée qu'avant-hier encore t'écrivait ce cher comte...

Au nom de Basquine, Robert devint livide; son saisissement fut tel, qu'il s'appuya au long du mur de la chambre pour ne pas défaillir.

— Vous n'avez pas idée, mademoiselle, reprit Bamboche en s'adressant à Régina, de la vivacité de la passion de ce gentilhomme pour cette pauvre fille; ça a commencé le jour même où ce digne comte vous avait rencontrée au Musée... le soir il a vu jouer Basquine aux Funambules...

Digitized by Google

et, ma foi ! il a été fasciné... ce qui ne l'a pas empêché de songer à son mariage avec vous, mademoiselle ; au contraire... car, une fois enrichi, il aurait tenu les magnifiques promesses qu'il faisait à Basquine... Allons donc, ma fille...

Une des portes latérales s'ouvrit ; Basquine parut, toujours enveloppée dans son manteau dont le capuchon à demi relevé découvrait sa figure empreinte alors d'une joie véritablement diabolique ; ses yeux brillaient d'un sombre éclat ; un sourire glacé contractait ses lèvres sardoniques ; elle tenait à la main plusieurs lettres ouvertes.

V

L'évasion.

A la vue de Basquine, Robert, anéanti, s'écria avec une rage folle :

— Mais c'est donc l'enfer, ici !

Basquine s'approcha lentement de mademoiselle de Noirlieu, et lui tendit les lettres du comte. Régina, toujours calme, prit une des lettres, la par-

Digitized by Google

courut d'un regard attentif et la rendit à Basquine en lui disant d'une voix ferme :

— Je vous remercie, mademoiselle... c'est bien...

— C'est ma reconnaissance envers vous, mademoiselle, dit Basquine, qui m'a aussi engagée à démasquer cet homme...

— Votre reconnaissance ?

— Oui, mademoiselle, et aussi le désir d'expier un tort... un grand tort envers vous.

— Envers moi ?

— Il y a bien des années, dans la forêt de Chantilly...

— C'était vous ! dit vivement Régina, vous?

— Oui, mademoiselle, moi... lui (et elle montra Bamboche), et un autre enfant... Mais, oubliant la générosité de votre accueil, nous avons osé...

— Vous aviez été si durement repoussés, que votre colère était concevable ; mais je me rappellerai toujours, poursuivit Régina en détournant dès lors les yeux de dessus Robert avec dégoût et aversion, qu'aujourd'hui vous m'avez rendu un grand service... vous m'avez sauvée de la honte...

M. de Mareuil, poussé à bout, écrasé sous les témoignages de son ignominie, jeta soudain le masque ; il s'écria avec une horrible expression de rage et de méchanceté, en s'adressant à Régina :

— Eh bien ! oui... je vous ai trompée ; oui, je

Digitized by Google

vous ai trahie ; oui, je vous aurais sacrifiée à cette créature infernale ; mais si je suis déshonoré, vous le serez aussi... on saura que je vous ai enlevée... votre père refusera de vous recevoir, votre honte sera publique, on croira que vous avez été ma maîtresse, et je serai vengé... fière et orgueilleuse femme que vous êtes. Oui... on dira : Telle mère... telle fille.

A cette injure, qui blessait au vif ce qu'il y avait au monde de plus sacré pour Régina, la mémoire de sa mère, la jeune fille, à la fois sublime et effrayante d'indignation, s'élança, prompte comme la foudre, et frappa Robert au visage en lui disant :

— Lâche !...

— Bien... noble fille ! s'écria Basquine avec transport.

Sans Bamboche, qui se jeta au-devant de Robert qui, livide, furieux, se précipitait sur elle, Régina eût couru le plus grand danger ; mais, rudement contenu par la main puissante de Bamboche, M. de Mareuil, malgré ses efforts, ne put qu'exhaler en imprécations et en menaces sa rage impuissante.

— Oh !... tu seras déshonorée... toujours !... murmurait-il, contenu par Bamboche, qui lui dit avec un sang-froid moqueur :

— Allons donc, mon cher comte, pas de ces infâmes illusions-là... mes précautions sont parfaitement prises... Mademoiselle... sous la con-

Digitized by Google

duite d'un guide sûr et dévoué, va rentrer chez son père... personne ne se sera aperçu de la courte absence qu'elle aura faite... moi et Basquine nous garderons le secret, c'est tout simple. Ces deux gredins, nos honorables amis, resteront muets sur la chose... et pour cause. Quant à vous, mon gentilhomme, si vous avez le temps de parler avant de prendre la fuite ou d'être arrêté... vous voudrez en vain diffamer mademoiselle, on ne vous croira pas...

— Prendre la fuite, lui! s'écria la Levrasse exaspéré, il faudra bien que je me venge sur quelqu'un, ce sera sur lui... il ira aux galères... et...

Plusieurs coups violemment frappés du dehors aux volets de la chambre où se passait la scène que je raconte interrompirent la Levrasse; au même instant on entendit ces mots prononcés d'une voix forte :

— Au nom de la loi... ouvrez...

A ces mots redoutables tous les personnages dont je parle restèrent interdits, effrayés.

— Diable!... dit Bamboche, je ne m'attendais pas à cette politesse... de la police;... elle est par trop honnête.

Puis s'élançant vers Régina :

— Ne craignez rien... mademoiselle... fiez-vous à moi.

Profitant de ce mouvement, Robert de Mareuil, sans être remarqué par Bamboche, s'empara des

Digitized by Google

pistolets que celui-ci avait déposés sur un des coins de l'autel.

— Au nom de la loi... ouvrez..., reprirent les mêmes voix du dehors.

Bamboche était resté auprès de Régina ; soudain il renversa d'un coup de poing les deux chandeliers et leurs cierges. La chambre ainsi plongée dans une obscurité profonde, je ne vis plus rien...

Connaissant les êtres de la maison, je me précipitai hors de l'endroit où je m'étais tenu jusqu'alors, j'ouvris la porte fermée un quart d'heure auparavant sur l'invitation de Bamboche, et je me précipitai dans la pièce où s'était célébré le faux mariage et où se heurtaient à tâtons, éperdus d'effroi, la Levrasse, le cul-de-jatte et Robert de Mareuil.

Afin de savoir où se trouvait Bamboche et de me rapprocher de lui, je poussai un cri qui, dans notre enfance, nous avait souvent servi de signal. Remarquant alors que je passais devant une porte ouverte (je m'en aperçus au courant d'air frais qui aussitôt frappa mon visage), je restai un moment immobile, et j'entendis, dans la direction d'un corridor qui aboutissait à cette porte, la voix de Bamboche qui répondait à mon appel ; guidé par sa voix, et suivant ce corridor, j'arrivai dans le jardin de la maison.

La nuit était si noire, qu'on ne voyait pas à deux pas.

— C'est toi ? me dit vivement Bamboche.

Digitized by Google

— Oui.

— Où est le fiacre?

— Dans la ruelle... il attend... près de la petite porte.

— Mademoiselle, dit Bamboche à Régina, rien n'est perdu, suivez le guide que je vous donne, il vous reconduira chez vous... Vite, vite, vous n'avez pas un moment à perdre. J'avais tout prévu... sauf une descente de police... Allons, Basquine, filons de notre côté, j'aperçois là-bas de la lumière.

J'entendis Bamboche et Basquine s'éloigner en courant, pendant que Régina, se cramponnant à mon bras, me disait d'une voix étouffée, palpitante de terreur :

— Oh! sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi de la honte...

— Suivez-moi, mademoiselle, lui dis-je.

Et je l'entraînai, mon bras forcément passé autour de sa taille, car je la sentais prête à s'évanouir; il fallut qu'elle se mît à courir avec moi; l'allée que nous suivions nous conduisit à une petite porte, un fiacre y attendait, le cocher sur le siége, le fouet en main, la portière ouverte... j'avais choisi l'excellent homme qui m'avait recueilli mourant de faim.

Je portai, pour ainsi dire, Régina dans la voiture, et m'adressant au cocher :

— Ventre à terre... rue du Faubourg-du-Roule... je vous dirai où il faudra vous arrêter...

Digitized by Google

je monte derrière la voiture pour vous laisser plus libre... dans la conduite de vos chevaux.

Le cocher fouetta son attelage.

J'allais m'élancer derrière la voiture, lorsque je me sentis violemment arrêté, et à la lueur des lanternes du fiacre qui s'éloignait, je distinguai un moment les traits livides de Robert de Mareuil ; à la vue de la voiture déjà loin de nous il cria de toutes ses forces :

— Arrêtez ! arrêtez !...

J'empêchai les cris du comte en lui appuyant ma main sur la bouche, craignant qu'il ne fût entendu des gens de police dont la cohorte venait d'envahir la maison.

Grâce à ma force, de beaucoup supérieure à celle de *mon maître*, je conservai, malgré ses efforts désespérés, l'avantage dans cette courte lutte ; quoique dans sa rage il me mordît cruellement la main, je parvins à étouffer sa voix jusqu'à ce que la voiture eût disparu dans un tournant.

Je comptais sur l'agilité de ma course pour la rejoindre, pensant qu'au pis aller Régina aurait la présence d'esprit d'arrêter le cocher à quelques pas de l'hôtel de Noirlieu, et d'y rentrer par la petite porte qui, après avoir servi à son évasion, était par nos soins demeurée entr'ouverte.

Lorsque je voulus mettre fin à ma lutte avec Robert, ce fut lui qui, à son tour, m'étreignit de toutes ses forces en me disant :

Digitized by Google

— Ah!... c'était toi... fidèle serviteur... Cette fois... tu ne m'échapperas pas...

— Oui... c'est moi, lui dis-je en tâchant de me débarrasser de lui; vous vouliez commettre une infamie... je l'ai empêchée.

— Ainsi... tu me trahissais... tu étais le complice de Bamboche et de Basquine... et tu m'as perdu... fidèle Martin! murmura-t-il entre ses dents serrées de fureur.

Puis déployant dans ce moment suprême une vigueur incroyable, il parvint à passer sa main entre mon cou et ma cravate, à saisir celle-ci, et à lui imprimer un mouvement de torsion si puissant que je suffoquai... mes forces m'abandonnaient.

— Tu comprends, fidèle serviteur, dit le comte avec un ricanement féroce en continuant de me maintenir à demi étranglé, tu comprends qu'un comte de Mareuil n'est pas du gibier de galère... je me tuerai... mais avant, tu mourras...

Cette lutte, acharnée, désespérée, se passait dans une profonde obscurité; mais à un mouvement que je sentis faire au comte, de sa main droite, pour fouiller dans sa poche, tandis que, de sa main gauche, il tordait violemment ma cravate, je me rappelai les pistolets de Bamboche que le comte avait saisis sur l'autel au moment de l'arrivée de la police; soudain je sentis le froid du canon de l'une de ces armes appuyé sur ma tempe.

Digitized by Google

Un dernier effort de ma part fit dévier le coup, mais ne l'empêcha pas de partir... une flamme éblouissante me brûla la vue ; il me sembla qu'un fer rouge me traversait le cou, tandis qu'une commotion foudroyante me jeta à la renverse.

Au moment où ma tête rebondit sur le sol, j'entendis une seconde détonation... et je perdis connaissance.

. . . . . .

Quant aux événements qui avaient précédé le faux mariage du comte et de mademoiselle de Noirlieu, on les devine facilement ; Robert de Mareuil était parvenu à correspondre avec Régina, et, à force d'instances menteuses, de passion feinte, il avait su l'amener à l'imprudente démarche si heureusement déjouée par Bamboche.

Quoique toujours inconnu et invisible à Régina, je fus le seul intermédiaire de cette correspondance entre elle et mon maître, pour qui mon zèle ne parut pas se démentir. Il y avait, je le sais, et je me le reproche quelquefois, une sorte de trahison dans ma conduite envers Robert de Mareuil. Mon but était louable, car il s'agissait de faire échouer l'odieuse machination de cet homme et de le démasquer ; mais la voie était tortueuse, perfide. Pourtant, effrayé du danger que courait mademoiselle de Noirlieu, je n'hésitai pas à tenter de la sauver par le seul moyen qui fût à ma portée, et puis, en obligeant M. de

Digitized by Google

Mareuil à choisir un autre agent que moi, la réputation, l'honneur de mademoiselle de Noirlieu pouvaient être compromis par des indiscrétions dont j'étais incapable; du reste, Bamboche, qui avait trouvé moyen d'entrer assez avant dans la confiance de Robert, par l'intermédiaire de la Levrasse, m'épargna la répugnante combinaison du mariage simulé; l'idée appartenait au comte, l'exécution à Bamboche.

J'ai su plus tard la cause de la rupture de Balthazar et de Robert de Mareuil.

Celui-ci, lors de la représentation des Funambules, avait éprouvé à la vue de Basquine une impression si soudaine, si profonde, que, sans chercher à la dissimuler au poëte, il lui dit :

— J'ai maintenant un motif de plus d'épouser Régina et ses millions, je veux être l'amant de cette Basquine... Je la rendrai une des femmes les plus à la mode de Paris, dût-il m'en coûter des monceaux d'or.

Balthazar, jusqu'alors assez aveuglé par l'amitié pour surmonter les scrupules que soulevait en lui la cupide spéculation du comte, fut révolté de ce dernier trait de cynisme; il rompit à jamais avec Robert, après de pressantes et vaines tentatives pour le ramener à des pensées plus dignes, en lui remontrant l'odieuse noirceur de sa conduite.

Néanmoins, Balthazar n'oublia pas la promesse qu'il m'avait faite au sujet de Basquine.

Digitized by Google

Le surlendemain du jour où la pauvre fille s'était vue si outrageusement traitée aux Funambules, par suite d'une cruelle plaisanterie du vicomte Scipion, on lisait dans l'un des journaux les plus influents de Paris un long article sur Basquine, écrit et signé par un célèbre critique, ami intime de Balthazar. Cet article racontait d'abord avec une indignation sincère l'espèce de guet-apens dont Basquine avait été victime sur le théâtre des Funambules ; puis, arrivant à l'appréciation du talent de cette jeune fille jusqu'alors inconnue, le critique en parlait avec une admiration si chaleureuse, si persuasive, si convaincue ; il appuyait son enthousiasme sur une analyse à la fois si délicate, si savante et si profonde, du jeu, du chant et de la rare puissance dramatique de Basquine, qu'il proclama dès ce jour la plus grande tragédienne lyrique de notre temps, que cet article excita une attention, une curiosité universelle ; et la foule... mais une foule des plus choisies, se porta aux Funambules.

Le directeur, ébloui de ce succès inattendu, courut supplier à mains jointes la pauvre figurante, qui n'avait pas osé reparaître au théâtre, de venir y reprendre son rôle du *Mauvais Génie*. Lorsque Basquine reparut, ce fut un enthousiasme général, une véritable ovation. Car, chose peu commune, le talent incontestable de Basquine se trouvait à la hauteur des éloges presque hyperboliques qu'en avait publiés l'ami de Bal-

Digitized by Google

thazar : une fois l'attention publique éveillée sur ce nouveau prodige dramatique, la presse se fit l'écho des louanges que l'on décernait à la jeune actrice. Enfin, Balthazar, fidèle à ses promesses, publia dans le journal de son ami le critique une *Épître à Basquine...*

Chose étrange, cette épître, véritable chef-d'œuvre, étincelante de verve et d'esprit, sublime d'enthousiasme, et remplie de la plus touchante mélancolie, de la plus noble émotion, alors que le poëte racontait la lutte douloureuse, incessante, d'une fille de seize ans, pauvre, inconnue, isolée, sans appui, ayant à surmonter les obstacles sans nombre dont sont hérissés les abords du plus obscur théâtre, cette épître, ici saisissante comme un roman ou tendre comme une élégie, ailleurs amère et incisive comme une satire, plus loin folle, bizarre et hardie comme un rêve fantastique ; cette épître, enfin, généreuse comme une bonne action, fut aussi pour Balthazar le signal d'un succès étourdissant... Son talent, jusqu'alors seulement connu de quelques amis, fut publiquement révélé par cette épître, son nom retentit dans toutes les bouches, et ses œuvres jusqu'alors dédaignées, ou plutôt ignorées, commencèrent d'être recherchées, appréciées ainsi qu'elles devaient l'être.

Peu de jours après l'apparition de cette épître, je reçus de Balthazar un joyeux billet ainsi conçu :

Digitized by Google

« Gloire à toi ! mon digne Martin, ton amie d'enfance est lancée, mon nom fait un train d'enfer, et les libraires se battent à ma porte ; mais je ne les admets en ma présence que marchant à quatre pattes... tenant entre leurs dents une bourse de *sequins* d'or (je veux des sequins, c'est vénitien en diable).

« Voilà ma vengeance... elle est simple et digne... Sérieusement, mon brave Martin, tout ceci ne serait peut-être pas arrivé, si tu ne m'avais pas supplié de faire rendre justice à l'incomparable Basquine... et de lui rendre moi-même hommage ; encore une fois, gloire et merci à toi, mon digne Martin, tu as fini ce qu'avait commencé mon protecteur inconnu *Just*, le bien nommé, à qui je puis maintenant remettre la pension qu'il me faisait si généreusement ; un autre aussi malheureux que je l'étais en profitera à ma place.

« Je termine par ce *rébus* à la hauteur de ta naïve et respectable intelligence :

« Une bonne action a toujours sa récompense.

« Ton ex-maître et toujours affectionné,

« BALTHAZAR. »

L'éclatant triomphe de Basquine fut un nouvel aliment pour la folle passion de Robert de Mareuil ; cette passion servait trop nos projets et l'inexorable haine que Basquine avait vouée *à la*

Digitized by Google

race des Scipions, ainsi qu'elle disait, pour que notre compagne ne parût pas encourager l'amour insensé qu'elle inspirait. Elle berça le comte des plus ardentes espérances, et tous deux échangèrent une correspondance passionnée, qui, révélée à M. de Noirlieu, devait être une arme terrible contre Robert.

Cet homme se vengea d'ailleurs cruellement de moi, car non-seulement je faillis succomber à la blessure que j'avais reçue, la balle m'ayant traversé les muscles du cou, mais je faillis être aveuglé par l'explosion de ce coup tiré à brûle-pourpoint; pendant près d'une année, je fus complétement privé de la vue.

Ensuite de cette lutte avec Robert, les agents de police, venus pour arrêter Bamboche qui leur échappa, me ramassèrent baigné dans mon sang à quelques pas du comte de Mareuil qui s'était fait sauter la cervelle, et je fus transporté à l'Hôtel-Dieu. . . . . .

Lorsque je revins à moi, couché dans un lit de cet hôpital, j'avais les yeux couverts d'un bandeau. A un mouvement que je fis pour ôter ce linge, un infirmier, qui me veillait sans doute, me dit :

— Ne cherchez pas à ôter ce bandeau, mon garçon, vous n'y verriez pas plus clair.

— Il est donc nuit?... où suis-je?

— Vous êtes à l'Hôtel-Dieu, et il fait grand jour.

Digitized by Google

— Alors, pourquoi ne verrais-je pas clair?

— Parce que vous êtes aveugle.

A ces mots effrayants, j'arrachai le bandeau; j'ouvris les yeux malgré d'atroces douleurs... je ne vis rien... que de vagues ténèbres.

A ce coup affreux, ma première pensée fut pour Régina... J'étais à jamais hors d'état de la servir, de veiller sur elle, car les événements passés me prouvaient que, si infime et si obscur que fût mon dévouement, il pouvait être utile à mademoiselle de Noirlieu.

Je me demandai aussi avec inquiétude ce qu'étaient devenus Basquine et Bamboche; de secrets pressentiments me disaient que lui et le cul-de-jatte étaient l'objet des recherches de la police; je songeais enfin avec anxiété qu'il restait deux prétendants à la main de mademoiselle de Noirlieu, qui, délivrée du comte de Mareuil, pouvait fixer son choix sur le prince de Montbar... ce jeune homme en apparence si merveilleusement doué, si séduisant, et dont les brillants dehors cachaient une dégradation profonde...

Et malheureusement ma cécité, mes cruelles douleurs, l'absence ou la fuite de Bamboche devaient me laisser, au sujet de Régina, dans une longue et cruelle incertitude.

Un singulier événement vint cependant fixer mes doutes.

J'étais à l'Hôtel-Dieu depuis un an : ma blessure du cou était cicatrisée; mais l'état de ma vue

Digitized by Google

ne s'améliorait pas ; je faisais partie de la division confiée aux soins du docteur Clément, l'un des premiers chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ; cet homme, d'une réputation européenne et d'une puissante originalité, s'était tout d'abord intéressé à moi, m'a-t-il dit plus tard, en raison de la courageuse résignation avec laquelle je supportais d'horribles douleurs, et de la manière simple, digne, réservée, avec laquelle j'avais subi plusieurs interrogatoires d'un juge d'instruction, au sujet du tragique événement dont j'étais l'une des victimes ; mon langage, la manière dont je remerciai le docteur Clément de ses soins augmentèrent encore la bienveillance qu'il me portait.

Depuis quelque temps le docteur m'avait soumis à un nouveau traitement dont il espérait beaucoup de succès. Le jour vint où l'on devait lever un certain appareil qui recouvrait mes yeux ; le docteur convia à cette opération, sans doute curieuse, l'un de ses confrères. Il lui fit l'historique de ma maladie, pendant les préparatifs dont s'occupaient sans doute les aides.

— Et depuis combien de temps est-il dans cet état ? demanda le confrère du docteur Clément.

— Depuis un an, répondit-il.

Puis il ajouta plus bas à son ami :

— Eh ! mon Dieu... tenez, ce pauvre garçon est entré ici juste la veille du jour où je vous ai demandé de venir en consultation avec moi

Digitized by Google

auprès de mademoiselle de Noirlieu ; car, je l'avoue... je ne pouvais et je ne puis me rendre compte des étranges symptômes nerveux qui s'étaient tout à coup manifestés chez elle.

— Je crois que nous ne nous trompions pas, reprit l'ami du docteur, en attribuant ces singuliers symptômes à quelque émotion violente et soudaine;... pourtant, notre chère malade niait opiniâtrément avoir éprouvé le moindre saisissement. A propos, comment va-t-elle ?

— Moins bien qu'avant son mariage, reprit le docteur Clément ; aussi, je la veille avec une grande sollicitude... c'est une femme si rare... quel cœur ! quelle âme ! comme c'est beau ! comme c'est pur ! comme c'est élevé !...

— Du reste, il est impossible de voir une union mieux assortie..., reprit le confrère du docteur ; le prince de Montbar est un des hommes les plus aimables, les plus distingués que l'on puisse rencontrer.

— C'est possible, reprit brusquement le docteur Clément.

Puis apercevant sans doute un de ses aides qui était allé chercher quelques objets nécessaires à la levée de l'appareil, le docteur ajouta :

— Ah ! voilà... ce que j'attendais... nous allons maintenant lever l'appareil...

Il est aussi inutile qu'impossible de rendre les émotions auxquelles je fus en proie pendant cette opération qui allait peut-être me rendre la vue...

Digitized by Google

au moment où j'apprenais le mariage de Régina et du prince de Montbar... mariage que pour tant de raisons j'avais redouté.

La vue me fut rendue...

Après de longues et minutieuses précautions destinées à empêcher la lumière de me frapper trop brusquement, il me fut enfin possible de contempler les traits de mon sauveur...

VI

Le docteur Clément.

Lorsque ma guérison fut complète, j'entrai comme valet de chambre-secrétaire chez le docteur Clément. Il m'avait proposé cette place ensuite d'une longue conversation dans laquelle, lui racontant fidèlement les principaux événements de ma vie (sauf ce qui touchait Régina), je lui annonçai qu'en sortant de l'Hôtel-Dieu, je me trouverais absolument sans ressources.

En acceptant l'offre généreuse du docteur, sans tenter de chercher au moins les moyens d'échapper à cette nouvelle domesticité, j'obéissais à cette

Digitized by Google

même pensée qui déjà m'avait mis au service de Balthazar, ou plutôt de Robert de Mareuil : l'espoir de ne pas rester étranger à la vie de Régina ; car le hasard m'avait instruit de l'intérêt rempli de sollicitude que le docteur Clément lui portait. Par cela même que ce mariage, dont j'avais été si fort effrayé pour mademoiselle de Noirlieu, était accompli, mon œuvre de dévouement ignoré, loin d'être achevé, m'imposait de nouveaux devoirs : de cette union avec le prince de Montbar, pouvaient résulter pour Régina de nouveaux malheurs.

Faut-il enfin avouer un rêve qui me semblait alors presque insensé?... Je songeais souvent qu'ayant, par ma condition chez le docteur, quelque accès dans la maison de la princesse de Montbar je pourrais peut-être un jour entrer à son service... Et alors... de quels soins, de quelle vigilance, de quelle ardente sollicitude n'aurais-je pas entouré ma MAÎTRESSE! . . . . . .

. . . . . .

Le docteur Clément était un homme de soixante ans environ, de taille moyenne ; il avait la tête énorme, une forêt de cheveux crépus couvrait son vaste front souvent contracté par un froncement de muscles tout léonin ; l'ensemble de son visage sombre, tanné, était disgracieux, d'une expression dure, presque farouche ; pourtant ses yeux, d'un bleu pur et doux, quoique à demi couverts par d'épais sourcils noirs

Digitized by Google

toujours hérissés, avaient parfois l'expression la plus douce et la plus touchante... De formes rudes, acerbes, le docteur, toujours vêtu avec une négligence sordide, portait invariablement de grosses bottes à cœur par-dessus un pantalon à pied de drap gris, une longue redingote bleue râpée, un gilet noir et une cravate blanche roulée en corde autour de son cou. Il se présentait ainsi chez les personnages les plus considérables, et même les plus augustes, qui acceptaient discrètement les excentricités de cet homme illustre, car son savoir et ses succès pratiques comme médecin et comme chirurgien étaient immenses.

Je n'oublierai jamais la première journée que je passai auprès du docteur Clément; il m'emmena de l'Hôtel-Dieu dans un fiacre dont il se servait habituellement pour ses visites. J'avais voulu respectueusement monter à côté du cocher, il m'arrêta et me dit de sa grosse voix rude :

— Où vas-tu?

— Je vais me placer à côté du cocher, monsieur...

— Est-ce qu'il n'y a pas de place auprès de moi?

— Pardonnez-moi, monsieur... mais le respect... je...

Il haussa les épaules, monta le premier et me fit signe de m'asseoir à ses côtés.

Lorsque le fiacre se fut mis en marche, le docteur me dit :

Digitized by Google

— Tu as souffert, tu as lutté, tu es sincère, il y a de l'*homme* en toi... J'aime ça, tu te plieras à mes habitudes... et tu ne regretteras pas ton sort pendant les trois ou quatre mois que nous passerons ensemble, et après... si... tu m'as satisfait...

— Comment? monsieur, lui dis-je avec surprise en l'interrompant, dans trois ou quatre mois, vous me... renverrez?

— Dans trois ou quatre mois au plus tard, et peut-être bien auparavant, me répondit le docteur, je serai mort...

— Vous, monsieur?... m'écriai-je, et pourquoi à cette époque?

— Pourquoi mourras-tu un jour, toi?

— Dame!... monsieur... parce que nous sommes tous mortels... Mais comment prévoir?...

— Avec une bonne maladie incurable... de l'expérience et du coup d'œil... on connaît son affaire sur le bout du doigt, me répondit-il d'un air étrange.

Puis il ajouta :

— Voici tes fonctions : brosser mes habits... si tu veux, je n'y tiens guère... Tenir exactement la liste des visites que je fais et que je reçois... en dresser le compte et me le présenter tous les huit jours... car moi je me fais payer tous les huit jours... sans cela je serais atrocement volé... Oui, reprit-il avec un dédain amer, les gens riches trouvent toujours de l'argent pour en-

Digitized by Google

tretenir des coquines, acheter des chevaux, faire chère lie, meubler des palais, et ils n'ont jamais le sou pour le médecin à qui ils doivent pourtant cette santé qui leur permet de caresser ces coquines, de monter ces chevaux, de faire cette chère lie et de se gonfler d'orgueil dans leurs palais. Moi je vends la santé à ce monde-là comme d'autres vendent du vin ou du drap... Qui me doit me paye... sinon en avant l'huissier.

Puis, fixant sur moi son regard pénétrant, le docteur me dit brusquement :

— Cette âpreté au gain te paraît ignoble... n'est-ce pas ?

— Monsieur...

— Sois sincère, reprit-il d'une voix presque menaçante. Je t'ai pris avec moi surtout parce que je t'ai cru *vrai*... j'ai chassé celui que tu remplaces, parce qu'il m'avait menti... indice certain d'une mauvaise et vulgaire nature ; j'ai cherché longtemps ce que je dois trouver en toi, une âme loyale, élevée, quoique dans une condition infime... Prouve-moi que je ne me suis pas trompé... et souvent je penserai tout haut devant toi... Voyons, que dis-tu de ma cupidité, hein ?

— Eh bien ! monsieur, lui répondis-je résolûment, je m'étais fait une tout autre idée de l'art de guérir... Selon moi... c'était...

— Un sacerdoce... n'est-ce pas ? c'est le mot consacré, dit-il en m'interrompant avec un éclat de rire sardonique.

Digitized by Google

Puis il reprit :

— Va pour sacerdoce... Eh bien ! après, est-ce que le prêtre ne vit pas de l'autel ?

A ce moment notre fiacre s'arrêta devant la façade d'un magnifique hôtel... Sans doute on attendait impatiemment mon maître, car à peine eut-il paru qu'un domestique placé en vedette s'écria, en accourant ouvrir la portière :

— Ah ! M. le docteur... on dit M. le marquis dans un cas désespéré... et qu'il n'y a pas un instant à perdre... Une voiture vient de partir pour aller vous chercher à l'Hôtel-Dieu... une autre pour aller chez vous... tant on craignait que vous n'ayez oublié...

— C'est bon, c'est bon, dit rudement le docteur, mes aides sont-ils arrivés ?

— Ces messieurs sont ici depuis une demi-heure...

— Attends-moi, me dit mon maître, il y a un fameux coup de filet à donner ; mais j'aurai du mal... ce vieux marquis est le roi des avares et des roués...

Et le docteur Clément entra dans l'hôtel.

Pendant l'absence de mon maître, je réfléchissais à la cupidité blâmable dont il se glorifiait. Son désir d'être rémunéré de ses soins par les gens riches dont il était le médecin me parut légitime, mais cette juste prétention aurait pu être posée avec moins d'âpreté ; j'éprouvais aussi un triste sentiment en me rappelant la prédiction

Digitized by Google

du docteur Clément à propos de sa mort, selon lui assez prochaine, et qu'il prévoyait sans doute, grâce à l'espèce d'intuition que donne souvent la science.

Ce détachement de la vie, que le docteur savait, disait-il, devoir quitter à heure fixe, me semblait extraordinaire. Alors me revinrent à la pensée les bruits singuliers qui, dans les salles de l'Hôtel-Dieu, couraient sur ce célèbre médecin ; on disait sa vie intime des plus mystérieuses, et on la supposait des plus étranges. Riche à millions, car sa clientèle était aussi énorme que la cupidité qu'il affichait, il vivait, disait-on, avec la plus sordide avarice ; veuf depuis longues années, son fils unique, sorti l'un des premiers de l'école polytechnique et alors ingénieur, devait seul hériter de cette fortune immense, car depuis vingt ans peut-être le docteur Clément gagnait plus de cent mille francs par an, et il ne devait pas, assurait-on, en dépenser plus de dix mille.

Enfin, les histoires les plus incroyables, pour ne pas dire les plus absurdes, circulaient à propos de la maison qu'il habitait, située dans l'une des rues désertes du Marais ; personne n'y pénétrait ; il donnait ses consultations dans une chambre d'une maison voisine de la sienne.

Le cynique aveu du docteur ne pouvait me laisser aucun doute sur son âpreté au gain, âpreté d'autant moins concevable, qu'on le disait puissamment riche, et qu'il savait ses jours comptés. Ce-

Digitized by Google

pendant, le généreux intérêt qu'il me témoignait, et surtout la sollicitude presque paternelle que semblait lui inspirer Régina, me paraissaient difficilement se concilier avec son affectation d'insatiable avidité. Les cupides et les avares ont le cœur sec : or, un homme capable et digne d'apprécier la princesse de Montbar ne pouvait, selon moi, avoir une âme égoïste et basse.

Le retour du docteur interrompit mes réflexions ; il sauta dans le fiacre, ses yeux étincelaient de joie, et il s'écria (je rapporte ses paroles dans toute leur énergie grossière) :

— Il est sauvé... mais il a payé, le vieux b.....

Puis tirant du gousset de son pantalon un paquet de billets de banque, il me dit, en me les montrant d'un air triomphant :

— Vingt mille francs !

— Vingt mille francs, répétai-je avec stupeur.

— Gagnés en sept minutes... L'opération n'a duré que cela.

— Vingt mille francs, répétai-je, c'est énorme...

— Énorme? reprit-il en haussant les épaules d'un air de dédain. Énorme... un vieux fesse-mathieu qui a plus de deux millions de rente, et qui dépense à peine deux cent mille francs? Sans l'opération que je viens de lui faire, il crevait comme un chien... Qu'est-ce qu'il aurait fait de ses deux millions de rente ? Mais quelle bonne scène de comédie! ajouta mon maître en se frottant joyeusement les mains. J'arrive. Le marquis était

Digitized by Google

sur le lit de douleur. Une hernie étranglée... cas mortel s'il en est. Mes aides étaient déjà là. En me voyant, le marquis s'écria :

« — Ah! mon cher docteur, venez à mon secours... je n'espère qu'en vous... Je sais que ça peut être mortel ; mais vous êtes un Dieu sauveur, vous... oui, un Dieu !

« J'examine, et je lui dis :

« — Si l'opération n'est pas faite, et dextrement faite, avant un quart d'heure vous êtes mort.

« — Mon admirable docteur, je vous devrai la vie.

« — C'est possible ; mais d'abord, qui est-ce qui paye ici ?

« — Moi, docteur... et royalement, vous le savez bien ; mais ne parlons pas de cela... Vite... vite.

« — Parlons de cela au contraire. Je vous connais de reste ; je serais deux ou trois ans avant de vous arracher un sou, et encore il me faudra plaider avec vous. Donc, donnez-moi vingt mille francs à l'instant, ou... bonsoir. »

A ces paroles impitoyables, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Le docteur ne parut pas s'en apercevoir, et continua :

— « Jésus, mon Dieu ! reprit le marquis, vingt mille francs comme ça, tout de suite... tout d'un coup... tout d'une fois. Mais c'est un guet-apens affreux... et puis l'heure passe. Mon Dieu ! mon Dieu ! cher docteur, l'heure passe.

Digitized by Google

« — Je le crois bien, qu'elle passe... Voilà déjà deux minutes, lui dis-je.

« — Mais puisque l'heure passe, s'écria le marquis d'une voix déchirante, opérez-moi, docteur.

« — Mais puisque l'heure passe... payez-moi, marquis.

« La peur de mourir l'a enfin emporté sur l'avarice; il a donné la clef de son coffre à un sien parent, et l'a suivi d'un œil consterné en le voyant me remettre les vingt mille francs. Ce n'est pas tout ; le marquis s'écria, au plus fort de l'opération : *Mille francs de rente ! hélas !* »

Et après avoir de nouveau contemplé les vingt mille francs d'un œil de convoitise, le docteur Clément ajouta :

— Je n'ai qu'un remords... c'est de ne pas avoir exigé cent mille francs comme je les ai exigés d'un certain milord, duc de Castleby, féroce débauché ; le marquis les eût donnés... Mais... je commence à avoir des scrupules... et à voir, comme tu dis, tout ce qu'il y a d'ignoble dans cette âpreté de gain...

A ce moment, notre voiture s'arrêta dans je ne sais plus quelle sombre et sinistre rue du faubourg Saint-Marceau ; nous montâmes au dernier étage d'une maison délabrée. Mon maître ouvrit la porte d'une mansarde, le tableau d'une effrayante misère s'offrit à notre vue. Ils étaient là, le mari, la femme et trois enfants, hâves,

Digitized by Google

exténués, demi-nus ; la femme, d'une beauté remarquable, allaitait un nouveau-né ; l'homme, à peine couvert de haillons, coloriait de ces cornets recouverts de gravures informes dans lesquels les épiciers vendent des dragées.

L'arrivée du docteur Clément, absolument inconnu de ces malheureux, leur causa une surprise inquiète ; ils nous regardaient en silence, presque avec crainte.

— Vous vous nommez Auguste Levasseur ? dit mon maître, attachant sur ce malheureux un regard scrutateur, et l'observant avec une attention pénétrante comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de sa pensée.

— Oui... monsieur, répondit avec embarras ce jeune homme, dont la figure, amaigrie par la misère et couverte d'une barbe inculte, avait une remarquable expression d'intelligence, de douceur et de franchise.

— Vous avez été reçu docteur-médecin à Montpellier ?... poursuivit mon maître.

— Oui, monsieur... répondit timidement le jeune homme en échangeant avec sa femme un regard de surprise croissante.

— Vos examens ont été des plus brillants, votre conduite toujours excellente, reprit le docteur Clément ; vous avez fait de magnifiques travaux anatomiques... vous êtes aussi habile chirurgien que bon médecin... et pourtant, étouffé par la rivalité, ne trouvant pas à gagner

Digitized by Google

votre vie à Montpellier, où vous avez épousé par amour cette digne et charmante femme que voilà... vous êtes venu à Paris... espérant y trouver meilleure chance...

— Mais, monsieur..., reprit le jeune médecin avec stupeur, qui... a pu vous instruire?...

— A Paris, reprit mon maître, ç'a été comme à Montpellier; dénué de toute protection, vous n'avez trouvé aucun appui, aucune bienveillance chez vos confrères, forcés pour vivre de se disputer les malades avec acharnement; car ici, comme en tout et partout, les gros mangent les petits... Mais comme il vous fallait soutenir votre famille, vous avez été obligé de vous abaisser jusqu'aux plus misérables expédients pour recruter quelques clients; vous avez été réduit à flatter les portiers, afin d'être recommandé par eux à leurs locataires, ou bien à promettre une prime à la fruitière du coin, afin d'être prôné par elle aux servantes qui venaient le matin lui acheter du lait... Je connais ça, et bien d'autres turpitudes encore engendrées par une concurrence impitoyable... fatale; et vous, vous, homme de cœur, homme de savoir et d'intelligence, vous vous êtes soumis à ces bassesses parce qu'il vous fallait faire vivre vos enfants, votre femme... un ange... je le sais... un ange... de courage et de résignation...

A ces mots, le jeune homme, ne pouvant vaincre son émotion, tendit la main à sa femme, qui

Digitized by Google

s'était rapprochée de lui ; tous deux fondirent en larmes.

Mon maître, très-ému lui-même, continua :

— Et malgré tant d'humiliations dévorées, votre clientèle ne se formait pas... vous étiez pauvre, timide, modeste, et, de plus... mal logé, dans un hôtel garni, vous n'inspiriez aucune confiance... Enfin votre misère en est venue à ce point qu'il a fallu vendre vos habits pour manger... alors plus aucun moyen de vous présenter nulle part; vous vous êtes réfugié dans cette mansarde, où vous et les vôtres seriez morts de faim si vous n'aviez pas trouvé quelques ressources dans votre talent de coloriste ; vous gagnez ainsi à peu près quinze sous par jour en travaillant dix-huit heures, vous et votre famille vivez de cela... pourtant!...

— Monsieur!... s'écria le jeune homme avec une expression de douloureuse dignité, je ne me suis jamais plaint... et je ne sais comment vous, que je n'ai pas l'honneur de connaître... vous êtes instruit de ces tristes particularités de notre existence... j'ignore dans quel but vous venez ici... monsieur... j'ignore jusqu'à votre nom... et...

— Mon nom? dit le docteur Clément en interrompant son jeune confrère, je m'appelle... je m'appelle... *monsieur* JUST.

Ce nom de Just me rappela le protecteur mystérieux dont Bamboche, Basquine et Balthazar

Digitized by Google

m'avaient parlé... Plus de doute, le docteur Clément cachait ses bienfaits sous ce nom.

— Maintenant, reprit-il, causons affaires, je suis pressé... Vous ne pouvez rester à Paris... vous n'avez ni l'intrigue ni l'entregent nécessaires pour y réussir. Vous y seriez écrasé ; Paris regorge de bons, d'excellents médecins, tandis que les trois quarts des campagnes de la France sont exploités par des ânes ou des empiriques ; voulez-vous accepter ceci : dix mille francs comptant, une place à l'année de quinze cents francs, une jolie maison dans un gros bourg du Berri, le bourg de Montbar ?

A cette proposition inespérée, le jeune homme et sa femme se regardèrent avec une stupeur mêlée de doute ; cet avenir leur paraissait trop beau, sans doute.

— Mon Dieu, monsieur, excusez-moi, dit le jeune homme d'une voix altérée, mais... cette offre nous paraît si extraordinaire, que nous n'osons pas y croire ; pourtant tout nous dit que vous nous parlez sérieusement.

— Un instant ! s'écria mon maître ; voici les conditions : moyennant les quinze cents francs et cette jolie maison, vous serez le médecin du prince et de la princesse de Montbar (leur château touche au bourg) pendant le temps qu'ils habiteront leur terre... située dans le Berri. Vous pourrez d'ailleurs vous faire une clientèle assurée, car à cinq ou six lieues à la ronde, il n'y

Digitized by Google

a dans le pays qu'un officier de santé ignare comme une brute, et qui tue plus de paysans à lui seul que le choléra. Mais, ajouta le docteur Clément avec amertume, un officier de santé... c'est bien assez bon pour soigner des paysans... quand ils peuvent le payer; la loi autorise... ces demi-savoirs. C'est tout simple : pain noir pour les pauvres, pain blanc pour les riches... C'est donc la santé, la vie que vous porterez dans un rayon de cinq ou six lieues, jusque-là abandonné aux empiriques, et comme vous êtes très-bon, très-humain, très-éclairé, vous rendrez d'immenses services à ces malheureuses populations rurales. Un mot encore... Quant à ces dix mille francs (et le docteur Clément déposa dix billets de banque sur la table du jeune médecin), vous en payerez l'intérêt en visites gratuites aux pauvres gens et en achats de médicaments hors de leur portée... c'est un placement qu'on m'a chargé de faire... Voici de plus une lettre pour le régisseur du château de Montbar... La maison que vous habiterez est une des dépendances de l'habitation; tout est arrangé d'avance avec la princesse, sauf votre consentement; si vous acceptez, vous partirez quand vous voudrez...

— Si j'accepte, monsieur! s'écria le jeune homme en joignant les mains avec ivresse. Mais si tout ceci n'est pas un rêve... nos vœux les plus chers sont comblés. Ce n'est qu'à regret que nous nous étions décidés à venir à Paris... car...

Digitized by Google

— Car vous aimez beaucoup la campagne, reprit le docteur; vous et votre ange de femme vous êtes de passionnés botanistes, témoin ce bel herbier que vous aviez tous deux récolté à Montpellier et dont vous vous êtes séparés avec tant de chagrin...

— Mais, monsieur, dit le jeune médecin en regardant sa femme avec une nouvelle surprise, comment savez-vous de tels détails?

Soudain je vis mon maître pâlir d'une manière effrayante, quoiqu'il parût lutter énergiquement contre la douleur; ses traits s'altérèrent profondément, soudain il posa sa main sur son cœur comme s'il y eût éprouvé une souffrance aiguë... Semblant faire alors un violent effort sur lui-même, il dit d'une voix entrecoupée :

— Vous acceptez... c'est convenu... une personne de confiance viendra demain de ma part pour les derniers arrangements...

Et le docteur Clément fit un pas vers la porte.

— Monsieur, s'écria le jeune médecin, je n'accepte pas ces inconcevables bienfaits sans savoir...

— Vous ne voyez donc pas que l'émotion me tue?... Laissez-moi! s'écria mon maître avec un accent si impérieux, que le jeune médecin resta muet, immobile, pendant que le docteur Clément sortait précipitamment de la mansarde.

Mon maître fut obligé de s'appuyer sur moi pour descendre l'escalier et de s'arrêter plusieurs fois,

Digitized by Google

pesant avec force sa main sur son cœur, comme pour en comprimer les élancements; sa respiration était saccadée, difficile; on l'eût dit oppressé par une horrible suffocation.

Nous regagnâmes ainsi la voiture, le docteur y monta, après avoir donné au cocher l'adresse de l'hôtel de Montbar.

— Mon Dieu! monsieur, m'écriai-je alarmé, qu'avez-vous?

Sans me répondre, mon maître me prit le bras et me repoussa doucement; je crus comprendre la signification de ce geste, j'attendis en silence la fin de la crise à laquelle mon maître était en proie.

Dès lors, je pressentis vaguement que je venais d'être témoin de l'un des accès de cette maladie incurable dont le docteur se disait certain de prochainement mourir.

Peu à peu, cependant, sa respiration devint moins difficile, sa pâleur diminua, il me parut moins souffrir. Alors, ne pouvant contraindre plus longtemps mon admiration, en songeant à la généreuse action dont je venais d'être témoin, et à tant d'autres que le hasard m'avait révélées :

— Ah! monsieur! m'écriai-je, je comprends maintenant que vous fassiez si impitoyablement payer les riches!

Le docteur Clément, sans me répondre, me fit signe de garder le silence; il appuya sa tête sur

Digitized by Google

l'un des côtés de la voiture, ferma les yeux, et resta sans mouvement, comme s'il se fût senti brisé, anéanti.

J'examinais en silence cette figure d'un caractère si puissant, si énergique, ce grand front sillonné par tant d'années d'étude et de méditations, cette bouche au contour ferme et sévère ; je ne sais si ce que je venais d'apprendre de l'admirable générosité de mon maître influença mon jugement, mais alors sa physionomie me sembla austère et sereine, comme celle que l'on prête aux sages de l'antiquité.

Mon cœur battait violemment, lorsque notre voiture s'arrêta devant l'hôtel de Montbar.

— Monsieur... vous accompagnerai-je? demandai-je au docteur.

— Non... reste là, me répondit-il.

Et la grande porte de l'hôtel se referma sur lui; en attendant son retour, je quittai la voiture : poussé par une irrésistible curiosité, j'examinai les dehors de la demeure de Régina. C'était l'un de ces anciens hôtels si nombreux dans ce quartier aristocratique; la cour devait être immense, car des bâtiments je n'apercevais que les grands toits à pans coupés et presque droits, surmontés de lourdes cheminées de pierre sculptées représentant des trophées d'armes; à gauche régnait le long mur d'un jardin. Ce mur, formant l'angle d'une rue voisine, se prolongeait en retour; à son extrémité je remarquai une

Digitized by Google

petite porte par où l'on pouvait sans doute mystérieusement sortir de l'hôtel; alors me revinrent à la mémoire les faits de dégradation bizarre dont j'avais été témoin lors de mes deux rencontres avec le prince de Montbar : la première dans l'auberge des Trois-Tonneaux, la seconde à la porte d'un bouge des boulevards extérieurs. C'est peut-être par cette issue, me disais-je, que le prince, déguisé sous de misérables vêtements, quittait sa riche demeure héréditaire pour aller se livrer aux plus tristes excès. Après avoir examiné curieusement cette porte, afin de deviner si elle avait été récemment ouverte, je regagnai la voiture; bientôt j'y fus rejoint par mon maître.

— *Chez moi,* dit-il brusquement au cocher.

Puis, abîmé sans doute dans de pénibles réflexions, il ne m'adressa pas la parole jusqu'à notre arrivée chez lui. Durant ce trajet, je le vis deux ou trois fois lever les yeux au ciel en haussant convulsivement les épaules, comme s'il eût pris Dieu à témoin de quelque grande iniquité.

Cette tristesse douloureuse, que semblait éprouver mon maître en sortant de l'hôtel de Montbar, excitait mon inquiétude et ma curiosité; le docteur venait-il de faire quelque fâcheuse découverte? quelque malheur menaçait-il Régina? Le fiacre s'arrêta devant la maison du docteur, située au fond du Marais, dans une rue si déserte, que l'herbe poussait entre les pavés. Au tintement réitéré d'une sonnette, une porte bâtarde

Digitized by Google

s'ouvrit; nous entrâmes, mon maître et moi, dans cette demeure solitaire.

— Suzon, dit-il à la vieille servante qui nous reçut, voici le brave garçon dont je t'ai parlé... mets-le au fait du service... et n'entre pas dans mon cabinet avant que je sonne.

— Et *ton* déjeuner, Clément? dit Suzon.

— Je sonnerai... je sonnerai, répondit le docteur en disparaissant par un corridor qui aboutissait à l'espèce d'antichambre où nous nous trouvions.

La vieille servante qui tutoyait son maître me fit signe de la suivre. Nous traversâmes deux pièces situées au rez-de-chaussée et donnant sur un jardin inculte, planté de quelques grands arbres à l'écorce noircie; la margelle ruinée d'un bassin sans eau et les débris d'une statue de marbre, rongée de mousse, étaient à demi enfouis sous de hautes herbes qui me rappelèrent la triste verdure des cimetières.

Suivant ma conductrice, j'entrai dans une vaste chambre dont la fenêtre donnait sur la rue.

— Voilà votre logement, me dit Suzon. Cette sonnette que vous voyez est celle de monsieur... cette autre est celle de M. Just, le fils de mon maître.

— M. le docteur a un fils qui se nomme Just? demandai-je avec émotion.

— Sans doute... Et c'est moi qui l'ai élevé, reprit Suzon non sans un certain orgueil.

Digitized by Google

Je compris alors que, par une pensée touchante, le docteur Clément plaçait ses nombreux et intelligents bienfaits sous le nom de son fils.

Suzon reprit :

— Lorsque M. Just est à Paris, vous faites, pendant son séjour ici, son service et celui de monsieur. Ordinairement vous m'aiderez à ranger et à approprier la maison... puis vous irez au cabinet de consultation de monsieur, ici à côté, annoncer les visites et en tenir la liste. A six heures on prend le café, à midi on déjeune, à sept heures on dîne avec monsieur.

— Avec M. le docteur ! m'écriai-je, à sa table?

— Certainement, à moins que monsieur n'ait des visites imprévues. Il est onze heures, à midi je frapperai à cette cloison, ce sera l'heure du repas, car pour ce qui est du déjeuner... monsieur déjeune seul.

Et sans me donner le temps de répondre un mot, Suzon me quitta.

Très-étonné de cette singulière et patriarcale habitude de mon nouveau maître qui faisait manger ses domestiques à sa table, je jetai un regard curieux sur ma nouvelle demeure. Rien de plus triste et pour ainsi dire de plus claustral que l'aspect de cette silencieuse maison ; mais j'avais vu de si près la terrible misère, ou bien j'avais été placé dans des conditions si cruellement antipathiques à mon caractère, que, songeant à tout ce que je découvrais à chaque instant de gé-

Digitized by Google

néreux et de vénérable dans le caractère de mon nouveau maître, ce fut avec un sentiment de bonheur et de quiétude inexprimable que je pris possession de ma chambre.

Un bon lit, quelques chaises, une grande armoire, une commode et un bureau, tel était mon ameublement, très-simple, mais très-propre; en tirant un des tiroirs du bureau pour y déposer mon précieux portefeuille qui ne m'avait jamais quitté, je trouvai au fond de ce tiroir quelques papiers froissés ou à demi déchirés, laissés sans doute par mon prédécesseur. En ôtant ces débris pour les jeter dans la cheminée, ma vue s'arrêta machinalement sur un fragment de papier où était tracé un plan; mon attention et ma curiosité s'éveillèrent bientôt en lisant sur ce plan le nom de la rue et le numéro de la maison où demeurait mon maître; après quelques minutes d'examen, je reconnus facilement, en me remémorant la disposition des pièces que je venais de parcourir, que ce plan était celui de notre logis; mais ma surprise augmenta en voyant une ligne rouge qui, partant de la fenêtre de la chambre que j'occupais, traversait plusieurs pièces, et allait aboutir à une vaste salle située au premier étage et désignée sur ce plan par une tête de mort grossièrement dessinée. Que signifiait ce tracé, cette espèce d'indication de marche, d'itinéraire à travers la maison? Je ne pus parvenir à m'en rendre compte. Néanmoins, ma curiosité éveillée

Digitized by Google

par cette découverte, j'examinai plus attentivement les papiers déchirés ou froissés que j'avais d'abord jetés ; je n'y vis que des nomenclatures de visites faites par le docteur Clément ; c'était sans doute le brouillon du registre que faisait tenir mon maître par le serviteur auquel je succédais. Je jetai au feu ces débris de papier insignifiants, réservant cependant le plan chargé du bizarre tracé qui excitait en moi une curiosité mêlée d'inquiétudes.

J'étais occupé à l'examiner encore, lorsque la vieille gouvernante rentra ; je lui montrai ce papier. Elle le regarda, et quoiqu'elle n'attachât, me dit-elle, aucune importance à cette découverte, elle m'assura qu'elle en ferait part au docteur ; puis elle ajouta :

— Monsieur vient de sonner pour son déjeuner. Venez le prendre à la cuisine, vous irez le lui porter dans son cabinet. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Ce déjeuner se composait invariablement d'une tasse de lait et d'un morceau de pain. Le docteur ne buvait jamais de vin ; son dîner, d'une sobriété extrême, se bornait à un potage et à quelques légumes cuits dans le bouillon. Il n'entendait pas, d'ailleurs, soumettre ceux qui l'entouraient à ce régime frugal, qu'il suivait depuis plus de vingt ans, autant par goût que par hygiène.

Suzon me mit entre les mains un plateau où

Digitized by Google

était servi le frugal déjeuner, et marcha devant moi. Songeant alors involontairement à l'espèce d'itinéraire tracé sur le plan trouvé dans mon bureau, je m'aperçus que je suivais exactement cette indication, et que, si elle était exacte, je devais, après avoir monté l'escalier, bientôt arriver à la pièce signalée dans le plan par une tête de mort grossièrement dessinée. Je ne me trompais pas : Suzon s'arrêta devant une porte, qu'elle me montra en me disant :

— C'est là... entrez.

Le docteur était occupé à écrire, il me fit signe de la main de déposer le plateau sur une petite table voisine de son bureau de travail ; comme il ne me dit pas de sortir, je crus devoir rester pour le servir. En attendant ses ordres, j'examinai curieusement l'endroit où je me trouvais. C'était une vaste pièce carrée très-élevée, sans fenêtres ; mais une partie du plafond, arrondi en dôme, étant vitrée, cette salle recevait seulement du jour d'en haut ; de grandes armoires vitrées garnissaient un des côtés de ce cabinet, et renfermaient une magnifique collection anatomique. En face je vis une bibliothèque, simplement construite en bois de sapin jauni par le temps, et dont les rayons regorgeaient de livres de toute grandeur ; les innombrables signets de papier blanc qui dépassaient la tranche de ces volumes maculés, brisés, usés par un fréquent usage, disaient assez les longues et continuelles études du docteur

Digitized by Google

Clément. Cette bibliothèque, sans doute insuffisante, refluait en piles; de gros in-folio étaient çà et là rangés sur le plancher. Une autre partie du cabinet était consacrée à des collections géologiques et minéralogiques, ainsi qu'à des herbiers, classés avec le plus grand soin. Dans un coin je remarquai encore un fourneau de chimiste avec ses accessoires obligés d'alambics, de cornues et de fioles rangées sur des tablettes. Enfin, faisant face à la table immense surchargée de livres, d'instruments de toutes sortes, de papiers, de cartons, au milieu desquels le docteur Clément, toujours occupé d'écrire, était comme enfoui, deux portraits attirèrent mon attention; le premier représentait le buste d'une jeune femme d'une admirable beauté; elle était coiffée en cheveux, une gaze blanche cachait à demi ses épaules et son sein.

Le second portrait était celui d'un très-jeune homme d'une mâle et belle figure, au regard doux et fier; il portait l'uniforme de l'école polytechnique, et ses traits offraient une certaine ressemblance avec le portrait de la jeune femme qui avait d'abord attiré mon attention.

Sans doute le docteur Clément m'observait en silence depuis quelques moments, car il me dit avec une expression d'orgueilleuse satisfaction :

— C'est, n'est-ce pas, une charmante figure que celle de ce jeune homme?

Digitized by Google

— Oh! oui, monsieur, lui dis-je en me retournant vers lui.

— C'est mon fils, me dit mon maître, dont la physionomie austère rayonna soudain de ce qu'il y a de plus pur, de plus divin, dans l'amour paternel. C'est mon bien-aimé Just, et quoiqu'il ait à cette heure quelques années de plus qu'à l'époque où fut peint ce portrait, quoique le soleil d'Afrique ait bruni son teint et qu'une glorieuse cicatrice ait sillonné son front... tu le reconnaîtras tout de suite à cet air de douceur, de franchise et d'énergie qu'il a toujours conservé.

— Il est encore militaire, monsieur?

— Capitaine du génie, s'il vous plaît, et des plus distingués de son arme. Mais c'est là le moindre de ses titres... Il a, faute d'une voix, failli entrer à l'Académie des sciences; mais à la prochaine élection sa nomination est assurée, sans compter qu'on lui a fait de magnifiques propositions pour aller fonder à l'étranger des établissements métallurgiques; on lui offrait soixante mille francs par an, et plus tard une large part dans les bénéfices. Voilà ce que c'est que le savoir! voilà la vraie richesse! Mais ne va pas croire, Martin, ajouta mon maître en s'animant, que mon fils ne soit qu'un savant pédant en A plus B : il est aimable, spirituel et gai comme pas un; il chante comme un ange, dessine à ravir, et je te réponds que jamais l'uniforme n'a fait ressortir une tournure plus naturellement élégante...

Digitized by Google

avec cela courageux comme un lion et doux comme un enfant... car il a la bonté de la force, et puis, un cœur ! dit le vieillard avec émotion, un cœur !

Et après un moment de silence, il reprit :

— Je n'en connais qu'un au monde qui puisse lui être comparé...

— Le vôtre, monsieur?

— Non..., il y a dans le sien des fibres délicates que ma rudesse n'a pas... car, pour la délicatesse et la sensibilité, c'est un cœur de femme... que celui de mon Just... aussi je le compare à celui de la plus noble femme que je connaisse.

Involontairement je songeai à Régina, pour laquelle le docteur Clément paraissait ressentir la plus tendre sollicitude...

Le vieillard reprit :

— D'ailleurs, tu verras bientôt mon fils, et tu l'aimeras, puisque tu fais désormais partie de ma famille... car je suis un peu patriarche dans ma façon d'envisager les serviteurs, ajouta-t-il en souriant doucement. Suzon t'a dit que vous diniez tous deux avec moi ; quant à tes fonctions domestiques... la différence d'âge qui existe entre nous deux te les rendra presque naturelles... il n'y a rien d'humiliant dans les services qu'un jeune homme rend à un vieillard...

— Cela est vrai, monsieur, lui dis-je, pénétré de tant de bontés, et d'ailleurs celui qui m'a recueilli et élevé m'a enseigné par son exemple qu'il n'y a, comme il me le disait, *aucune posi-*

Digitized by Google

tion de la vie, si infime qu'elle soit, dans laquelle l'homme ne puisse faire acte de dignité.

— Cela est d'un jugement sain et d'un esprit élevé, reprit mon maître, touché de ces paroles que m'avait si souvent répétées Claude Gérard. Tout ce que tu m'as raconté de la vie, du caractère et des habitudes de cet homme me donne, d'ailleurs, une haute idée de lui... Et...

Puis, s'interrompant soudain, comme si quelque souvenir lui revenait à la pensée, le docteur reprit :

— Mais, j'y songe, cet homme d'un si grand cœur était instituteur de village, m'as-tu dit?

— Oui, monsieur, il se nommait Claude Gérard.

— N'était-il pas instituteur d'un village près Évreux?

— Non, monsieur; la commune où il enseignait était dans le Midi...

— Alors ce n'est pas lui, me dit mon maître.

— Comment cela, monsieur?

— Dans sa dernière lettre, mon fils, qui est chargé de travaux géologiques du côté d'Évreux, me dit que, logeant pendant quelques jours dans un village du pays, il a rencontré là, par hasard, un pauvre instituteur communal, dont il ne me dit pas le nom, mais dont le caractère et l'esprit l'ont si vivement frappé, qu'il m'a écrit : « Mon père, *cet homme est un des nôtres*... et... »

— C'est Claude Gérard! m'écriai-je; ces paroles de monsieur votre fils m'en assurent. Oh!

Digitized by Google

soyez béni, monsieur, c'est à vous que je devrai de le retrouver.

— Ne m'as-tu pas dit cependant que la commune à laquelle il appartenait se trouvait dans le Midi ?

— Oui, monsieur ; mais au moment où je l'ai quitté, il devait, à son grand regret, être changé de résidence, et... il ignorait encore où l'on devait l'envoyer... Toutes les lettres que je lui ai adressées l'ont été à son ancienne commune... Était-il déjà parti lorsqu'elles sont arrivées ? ne lui ont-elles pas été remises ? ont-elles été égarées en route ? je l'ignore ; mais il ne les a certainement pas reçues, car il m'eût répondu... Mais c'est de lui, oh ! j'en suis sûr, monsieur... c'est de lui que monsieur votre fils vous parle... car Claude Gérard est, en effet, digne d'être *un des nôtres*.

— Maintenant, je le pense comme toi ; aujourd'hui même j'écrirai à Just, je lui demanderai si l'instituteur dont il m'a parlé se nomme Claude Gérard, et sous peu de jours nous saurons à quoi nous en tenir... Maintenant, donne-moi mon déjeuner. . . . . .

. . . . . .

Lorsque mon maître eut pris son frugal repas, il me donna une clef, et m'indiquant un vieux meuble d'acajou, composé de plusieurs tiroirs étagés au-dessus les uns des autres :

— Ouvre le premier tiroir de ce meuble...

Digitized by Google

et donne-moi un grand registre qui s'y trouve.

J'obéis, et je remis à mon maître une espèce d'in-folio à dos de basane, relié en parchemin vert, in-folio qui, à sa vétusté, à ses brisures, paraissait dater de bien des années.

Le docteur ouvrit ce registre, déjà presque entièrement rempli sans doute, car il écrivit quelques lignes sur l'une des dernières feuilles; comptant alors celles qui restaient, il dit en se parlant à lui-même :

— Oh! il en restera bien assez.

Après avoir pendant un instant regardé ce registre d'un air à la fois satisfait et mélancolique :

— Tiens... remets ce registre à sa place, me dit mon maître, tu ouvriras ensuite le tiroir du dessous, et tu y mettras ces billets.

Ce disant, il me remit les dix billets de mille francs restant des vingt mille francs reçus de ce marquis avare et millionnaire, si rudement rançonné le matin.

Et comme j'exécutais ses ordres, il ajouta :

— Compte cent louis, et mets-en cinquante dans chacun des côtés de ma bourse, car elle est, ma foi, vide... tiens... prends-la...., dit-il en me la remettant.

J'avais attiré difficilement à moi le second tiroir, fort lourdement chargé; dans une case séparée, je vis un assez grand nombre de billets de banque, auxquels je joignis ceux que mon maître venait de me donner. Deux autres cases, de

Digitized by Google

grandeurs différentes, étaient remplies de pièces d'or et d'argent en si grande abondance, que les cent louis que je pris dans la case contenant l'or firent un vide presque imperceptible.

Le tiroir fermé, j'en remis la clef à mon maître; il me dit alors, en me conduisant auprès d'un bureau placé dans une petite pièce contiguë à son cabinet, et qui n'avait d'autre issue que la porte par laquelle nous entrâmes :

— Tu vas, en attendant mon retour, mettre au net les premiers feuillets de ce mémoire sur une organisation du service médical, à laquelle je travaille depuis bien des années; puissé-je vivre assez pour le terminer! car dans ce malheureux pays, tout languit, tout se démoralise, tout se perd, par le manque d'organisation.... Une concurrence impitoyable accoutume les hommes à être impitoyables... Aussi, pour parvenir, tout moyen leur est bon; heur aux forts, malheur aux faibles!... ajouta-t-il en soupirant.

Puis il reprit :

— Une fois la copie de ces pages terminées, tu pourras disposer de ton temps jusqu'à l'heure du dîner.

Et le docteur me laissa seul.

La confiance qu'il m'avait témoignée, à moi inconnu de lui, en me montrant, dès le premier jour, l'endroit où il renfermait des valeurs considérables, me toucha encore plus qu'elle ne me surprit; sûr de ma probité, je m'étonnais peu

Digitized by Google

que l'on me crût probe ; néanmoins, ce dernier trait augmenta encore ma gratitude et ma vénération pour mon nouveau maître. . . . .

. . . . . .

Le surlendemain de ce jour-là même se passa une scène doublement intéressante pour moi ; elle complétait dignement l'exposition du caractère du docteur Clément, cet homme d'une si puissante originalité.

J'étais occupé à écrire, sous la dictée de mon maître, la suite de ce plan d'*organisation médicale* rempli de vues aussi neuves que pratiques, aussi élevées que généreuses, car il considérait cette immense question au point de vue de l'hygiène et de la santé des populations des villes et des campagnes, lorsque Suzon lui annonça M. Dufour d'Évreux, chargé, disait-il, d'une lettre de M. Just, le fils de mon maître.

— Un ami de mon fils ! dit vivement le docteur à Suzon. Introduis-le tout de suite... Ceux-là... ont toujours chez moi leurs grandes entrées...

Bientôt je vis paraître un petit vieillard propret et tiré, comme on dit, *à quatre épingles*. Quoique la mode de la poudre fût passée depuis longtemps, il portait des *faces* et une petite queue enrubanée de noir qui flottait sur le collet légèrement blanchi de son habit bleu-barbeau ; une culotte de satin noir et des bas de soie complétaient le costume un peu suranné de ce personnage.

Digitized by Google

Dès que M. Dufour avait paru, je m'étais, selon mon habitude, retiré dans une pièce voisine, qui n'avait d'issue et d'entrée que par le cabinet du docteur. Celui-ci ayant par mégarde sans doute laissé la porte entre-bâillée, j'entendis forcément l'entretien suivant :

— Vous êtes chargé, monsieur, d'une lettre de mon fils?... dit mon maître à M. Dufour.

— Oui, M. le docteur... la voici.

Il se fit un moment de silence pendant lequel mon maître prit connaissance de la lettre ; après quoi il reprit :

— Vous désirez me consulter, monsieur?...

— Non, M. le docteur.

— Comment? reprit mon maître avec un accent de surprise, voilà ce que m'écrit mon fils : « Mon bon père, M. Dufour, l'un des plus grands propriétaires de France, désire te consulter et t'être particulièrement recommandé... Je m'empresse d'accéder à son désir, et je lui remets cette lettre pour toi, te remerciant d'avance de ta bienveillance pour M. Dufour, chez qui j'ai été reçu avec la plus cordiale hospitalité lors des travaux géologiques qui m'ont conduit dans l'une de ses propriétés. Je t'embrasse tendrement. »

Après cette lecture, mon maître reprit :

— Voilà ce que m'écrit mon fils, monsieur ; je vous suis très-obligé de l'hospitalité que vous lui avez accordée... mais si vous ne venez pas

Digitized by Google

pour me consulter, à quel motif dois-je l'honneur de votre visite?

— Cette lettre, M. le docteur, n'était qu'un prétexte pour m'introduire auprès de vous.

— Un prétexte?...

— Pas autre chose... M. le docteur... j'ai huit millions de fortune en biens-fonds.

— Fort bien... monsieur... après?

— Je suis veuf, M. le docteur, et je n'ai qu'une fille de dix-huit ans que j'adore...

— Permettez... monsieur, pourquoi ces confidences?

— M. le docteur... ma fille est charmante... soit dit sans aveuglement paternel, et, de plus, elle a été élevée comme doit l'être une excessivement riche héritière...

— Mon fils aime votre fille, monsieur? Est-ce cela?

— Je l'espère, M. le docteur, car je crois que ma fille a trouvé monsieur votre fils fort à son goût durant le séjour qu'il a fait chez moi. Elle ne m'a fait à ce sujet aucune confidence... mais vous savez... un père qui idolâtre sa fille est clairvoyant... Enfin, monsieur, pour parler net, je donne à ma fille, en se mariant, une terre évaluée cinq millions et qui rapporte cent vingt-quatre mille livres de rente en bons fermages notariés... payés rubis sur l'ongle. Le reste de ma fortune appartiendrait à *nos* enfants... après ma mort; vous le voyez, je m'exécute paternel-

Digitized by Google

lement... je vais rondement en affaires. J'espère qu'à votre tour vous m'imiterez, M. le docteur, car le bruit public et, s'il faut vous le dire, les informations que j'ai prises, vous attribuent une fortune au moins égale à la mienne...

Après un moment de silence, mon maître reprit :

— Un mot d'abord, monsieur; je ne crois pas que mon fils soit instruit de votre démarche?... car il m'en eût parlé.

— Votre fils, M. le docteur, ignore ma démarche et ma fille l'ignore aussi. M. le capitaine Just a été appelé à vingt lieues d'Évreux pour d'autres travaux, nous nous sommes fait des adieux pleins de cordialité... mais pas un mot de mariage n'a été échangé entre nous. C'est après le départ de monsieur votre fils que, voyant ma fille toute pensive, assez triste, je me suis rappelé certaines circonstances, et j'ai supposé... ou plutôt deviné, qu'il y avait de l'amour sous jeu. Or, comme ce mariage réunirait toutes les convenances de position, d'âge, de caractère et de fortune... de fortune surtout...

— De fortune... surtout? dit mon maître en interrompant M. Dufour, vous croyez?

— Parbleu! M. le docteur, vous sentez bien que si monsieur votre fils, malgré toutes ses qualités, ses talents charmants et sa jolie figure, n'avait que la cape et l'épée... je ne viendrais pas...

Digitized by Google

— Monsieur, dit mon maître en interrompant encore M. Dufour, avant de poursuivre cet entretien, je dois vous prévenir qu'après moi je laisse à mon fils, pour tout héritage, *mille écus de rente*...

— Mille écus de rente! s'écria M. Dufour.

— Mais s'il se marie, reprit le docteur, je lui donnerai en dot ces mille écus de rente... c'est tout ce qu'il aura à attendre de moi, soit de mon vivant, soit après ma mort.

— C'est une plaisanterie, M. le docteur; vous gagnez, au su de tout le monde, plus de cent mille francs par an depuis vingt ans, et vous vivez... on me l'avait bien dit... vous vivez avec la plus... avec la plus... honorable... économie... il est donc impossible que...

— Je gagne, en effet, au moins cent mille francs par année, monsieur; l'année dernière a même été de cent vingt mille francs et plus.

— J'avais donc raison, M. le docteur, de croire que vous plaisantiez.

— Monsieur, reprit mon maître, si, avant de venir ici, vous aviez consulté mon fils à propos de votre démarche, basée surtout sur des *convenances de fortune*, il vous eût, je n'en doute pas, rapporté ce que je lui ai dit lorsqu'il a eu l'âge de raison.

— Et que lui avez-vous dit, M. le docteur?

— Le voici, monsieur. « Mon cher enfant, ai-je dit à mon fils, je te donne une excellente

Digitized by Google

éducation pratique, elle t'ouvre plusieurs carrières honorables ; en travaillant tu pourras donc gagner largement ta vie ; mais comme la société est constituée de telle sorte qu'il n'existe ni solidarité ni fraternité entre les hommes, et que, si laborieux, si honnête que tu sois, mon pauvre enfant, tu n'aurais à attendre aucun secours de cette société marâtre, dans le cas où la maladie, ou des événements imprévus, te frappant dans ton travail, t'auraient réduit à la misère, je t'assurerai *mille écus de rente ;* tu seras ainsi, quoi qu'il arrive, au-dessus du besoin. Si cette aisance ne te suffit pas, s'il te faut du superflu, du luxe... tu le gagneras par ton travail, par ton intelligence... *à chacun selon ses œuvres...* Quant à moi, mon cher enfant, j'aurai accompli ma dette paternelle en te donnant l'éducation qui fait l'homme, la profession qui le rend utile, l'argent qui le met au-dessus du besoin et de la dépendance : un père ne doit à son fils rien de plus, rien de moins. »

Allons donc, M. le docteur, s'écria M. Dufour, ce sont là de ces moralités, d'ailleurs excellentes en soi, que tous les pères fortunés disent et doivent dire à leurs enfants pour les détourner de l'oisiveté ; mais au fond les parents s'enorgueillissent de laisser à leurs enfants une grande opulence... qui leur permette de vivre sans rien faire et d'avoir l'existence la plus heureuse du monde.

Digitized by Google

— Ainsi, monsieur, dit le docteur en souriant, il y a dans ce fait : *de rendre nos enfants maîtres d'une grande fortune qu'ils n'ont pas acquise par leur travail*, quelque chose de si révoltant que les pères les plus infatués de l'opulence... sont forcés de dire, au moins par pudeur, à leurs enfants, ce que j'ai dit à mon fils... par devoir et par conviction : *Travaillez, et ne comptez pas sur mon riche héritage.*

— Mais enfin, cette fortune immense que vous possédez, s'écria M. Dufour, qu'en ferez-vous donc si vous en déshéritez votre fils?

— Eh ! eh ! monsieur, écoutez donc... chacun a ses petites fantaisies..., dit mon maître avec un accent railleur.

— Ainsi, monsieur, vous l'avouez, s'écria involontairement M. Dufour exaspéré, vous avez des vices cachés.

Le docteur Clément riait rarement; mais, à cette étrange accusation, il partit d'un éclat de rire si franc, que j'entendis M. Dufour bondir sur sa chaise.

— Je conçois votre hilarité, monsieur..., reprit M. Dufour, l'inconvenance des paroles qui me sont échappées l'a provoquée; pourtant un mot encore... Vous aimez monsieur votre fils, vous l'aimez tendrement... eh bien ! s'il était amoureux de ma fille, si son mariage avec elle devait assurer son bonheur... et que ce bonheur fût au prix de

Digitized by Google

quelques-uns de ces millions... dont vous voulez le déshériter?

— De deux choses l'une, monsieur : ou mon fils n'est pas aimé, et alors peu importe qu'il ait ou n'ait pas de millions; ou bien il est aimé de votre fille avec autant de sincérité que de désintéressement; alors, à quoi bon des millions?

— Comment! à quoi bon? mais sans ces millions je n'autoriserai pas ce mariage, M. le docteur.

— Alors, si votre fille aime mon fils, elle se mariera malgré vous, j'ai l'honneur de vous en assurer.

— Je la déshériterai, monsieur.

— Qu'importe? mon fils aura ses mille écus de rente et sa place; lui et sa femme vivront ainsi dans l'aisance; s'ils veulent du superflu, mon fils acceptera de riches propositions qu'on lui fait à l'étranger.

— Mais cela est précaire, monsieur; et s'ils ont des enfants?

— Mon fils aura de quoi les élever; ensuite ils accompliront la tâche que Dieu a imposée à chacun; ils *travailleront* comme a fait leur père... comme a fait leur grand-père; je parle de moi qui suis venu à Paris en sabots... Sur ce... monsieur, ajouta mon maître en se levant, permettez que je vous quitte... j'ai quelques consultations à donner...

Ensuite de cette conversation, où se révé-

Digitized by Google

laient dans toute son austère élévation la sagesse de mon maître et sa tendresse éclairée pour son fils, je ne pus m'empêcher de me rappeler comme point de comparaison le déplorable sort de Robert de Mareuil, pauvre victime de la stérile oisiveté de l'héritage ; l'éducation non moins oisive, non moins fatale, du vicomte Scipion, éducation qui semblait lui présager aussi un si funeste avenir. . . . . .

VII

La punition.

Quelques détails de localité sont nécessaires pour l'explication d'un événement qui arriva dans la maison de mon maître quatre jours après mon entrée chez lui. Sa chambre à coucher, située au premier étage et au-dessus de la mienne, était séparée de son cabinet par un assez long corridor, qui régnait également au rez-de-chaussée, et sur lequel s'ouvrait ma porte ; un escalier, aboutissant au milieu de ce corridor, conduisait au premier étage, et le palier se trou-

Digitized by Google

vait absolument en face de la porte du cabinet du docteur; aussi la communication entre cette pièce et ma chambre était-elle facile et prompte. Suzon, la vieille servante, couchait à côté de la cuisine, à l'autre extrémité du corridor; ses fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

Le soir, après avoir pris pour le lendemain les ordres de mon maître, je me retirai chez moi, résolu à passer une partie de la nuit à étudier l'allemand; le docteur avait accueilli avec une extrême bienveillance mon désir de savoir cette langue, m'assurant qu'il était lui-même intéressé à ce que je l'apprisse, car alors, disait-il, je pourrais lui être d'une grande utilité pour sa correspondance avec les savants étrangers. Un professeur était venu, il m'avait déjà donné deux leçons; et grâce à mon ardent désir de m'instruire, je pouvais déjà continuer d'étudier seul à l'aide de la grammaire.

Je me mis au travail.

La nuit était orageuse, la pluie fouettait mes vitres; dans ce vieux quartier solitaire aucun bruit ne dominait les mugissements du vent, dont la violence agitait parfois les volets intérieurs de ma fenêtre.

Un bon feu brûlait dans ma petite cheminée, je me sentais pour longtemps dans une maison hospitalière et calme. L'étude me charmait, aussi éprouvais-je un bien-être d'autant plus profond que je me plaisais avec une sorte de satisfaction

Digitized by Google

mélancolique à me rappeler mes plus mauvais jours... jours affreux où j'avais si cruellement souffert de la misère, du froid, de la faim, et où, dans mon désespoir, cédant aux obsessions du cul-de-jatte, j'avais effleuré un abîme d'infamie... enfin, souvenir effrayant, cette nuit d'hiver où, trop las de souffrir et me couchant au fond de la cave d'une maison à demi construite, j'attendis la mort que je ne voulais pas me donner.

En comparant mon sort présent à ce sinistre passé, il me montait au cœur comme des bouffées de gratitude et d'attendrissement ineffables; j'éprouvais un bonheur inouï à songer que, sans les austères enseignements de Claude Gérard, renforcés de mon culte religieux pour Régine, j'aurais failli... comme tant d'autres pauvres abandonnés.

Il devait être environ minuit lorsque, vaincu par le sommeil, je me couchai, après avoir éteint ma lumière et fermé hermétiquement mes rideaux; je m'endormis pour ainsi dire bercé par le bruit de la tourmente qui mugissait au dehors; ma dernière pensée fut une pensée de commisération profonde pour ceux-là qui, pendant cette nuit orageuse, se trouvaient sans asile... comme je m'y étais trouvé moi-même.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais couché, lorsque je fus éveillé par une sensation de froid très-vif. Je me levai sur mon séant, j'écartai mes rideaux. Le vacillant et pâle reflet d'un

Digitized by Google

réverbère suspendu presque en face de la maison jetait dans ma chambre une faible clarté, car, à ma grande surprise, je vis ma fenêtre ouverte ; la pluie continuait de tomber à torrents, le vent de souffler avec furie ; je crus avoir mal fermé le soir les volets de ma fenêtre, et qu'ils avaient cédé à la violence du vent ; j'allais me lever pour les aller fermer, lorsque, de plus en plus étonné, je m'aperçus que ma porte aussi était ouverte... Saisi d'une vague inquiétude, je passai un vêtement à la hâte, et, prêtant l'oreille, il me sembla entendre quelqu'un s'approcher en marchant avec précaution dans le corridor sur lequel s'ouvrait ma chambre, et qui, par l'escalier, conduisait au cabinet de mon maître. Soudain une assez vive lueur éclaira l'épaisseur d'une des baies de ma porte... je m'élançai dehors, mais, sur le seuil, je me heurtai à un homme en blouse ; le rat-de-cave qu'il portait s'éteignit, une main vigoureuse me saisit à la gorge, me repoussa violemment dans ma chambre, puis je sentis la pointe d'un couteau sur ma poitrine nue, et une voix me dit :

— Si tu bouges, tu es mort !

— Bamboche !... m'écriai-je en reconnaissant la voix de mon compagnon d'enfance et en distinguant vaguement ses traits aux pâles reflets du réverbère qui pénétraient par la fenêtre ouverte.

— Martin ! s'écria Bamboche en reculant d'un

Digitized by Google

pas; il y avait... quelqu'un dans ce lit... c'était toi!...

— D'où viens-tu? qu'as-tu fait? lui dis-je tout bas avec épouvante.

— Toi ici!... Tu te portes bien?... c'est bon! ah! je suis content, dit Bamboche.

Et sa voix s'émut.

— Tu viens de voler mon maître?

— Eh bien! oui..., reprit-il résolûment. Après?

— Mon maître! m'écriai-je par une réflexion pleine de terreur, en voulant franchir la porte; tu l'as tué peut-être?

— Non; il n'a rien entendu, me dit Bamboche en s'opposant à ma sortie; je n'ai vu personne... je te le jure... par notre amitié.

Je le crus... son accent était vrai.

— Toi... voler! lui dis-je avec indignation.

— Ce n'est pas toi... que j'ai volé...

— Mon bienfaiteur...

— Tant pis... il lui en reste assez... je n'ai pris qu'une poignée de billets de banque...

— Mais voler, c'est infâme!

— Allons donc!

— Voler... c'est lâche! et tu as du cœur, toi!...

— Assez de morale.

— Bamboche, tu ne sortiras pas d'ici avec cet argent...

— Ah bah!

— Au nom de notre amitié...

Digitized by Google

J'ai faim... et j'ai un enfant qui a faim.

— Toi?

— Oui... une petite fille... Quand j'ai été pour te chercher chez Claude Gérard... j'ai séjourné dans une auberge de la ville voisine... il y avait à côté le jardin d'une maison de fous...

— Et là, m'écriai-je avec effroi en me rappelant la demi-confidence de Claude Gérard, là tu as vu une femme jeune, belle?

— Elle m'a fait des signes, je ne la savais pas folle... j'étais à moitié ivre... Mais comment sais-tu?

— Ah! c'est horrible!

— Enfin c'est fait...; reprit Bamboche d'une voix sourde; il y a quinze jours j'ai revu la femme... toujours folle... j'ai pu enlever l'enfant... ma petite fille... je suis sans le sou... c'est pour elle que je vole...

— Ce pain-là... à ta fille?... jamais!

— Je n'ai pas le choix.

— Si...

— Comment?

— Fais-toi soldat... pars... mon maître prendra soin de ton enfant... je te le jure... et de toi aussi... plus tard, il aura pitié... mais pas de vol...

— J'ai l'argent... c'est plus sûr... je le garde.

— Malgré ma prière?

— Oui.

— Malgré notre amitié?

Digitized by Google

— Oui.

— Malgré... moi... frère ? lui dis-je d'une voix étouffée en lui prenant la main.

Et malgré moi je fondis en larmes.

Bamboche tressaillit, hésita un instant et reprit :

— Eh bien ! oui... malgré toi.

— Frappe-moi donc, alors !

— Et toi, reprit-il d'un air de défi, crie donc au voleur !

Soudain par la fenêtre ouverte j'entendis à quelque distance, dans la rue, le bruit pesant, régulier, de la marche d'une ronde de nuit qui s'approchait.

— Une patrouille..., m'écriai-je, elle vient !

— Te voilà en force..., me dit Bamboche avec un sourire affreux en me voyant courir à la fenêtre.

Je la fermai précipitamment.

Quelques secondes après, nous vîmes luire, dans l'obscurité de la rue, les fusils des soldats; ils passèrent lentement. Bientôt le bruit de leurs pas se perdit dans le lointain au milieu des sifflements de la tourmente.

— Martin !... s'écria Bamboche quand je revins à lui, j'ai douté de toi... pardon... merci pour ma petite fille...

— Attends..., lui dis-je avec amertume, attends, pour te sauver... que la patrouille soit loin... tout dort encore dans la maison... tu

Digitized by Google

pourras fuir avec ce que tu as volé... il ne restera aucun indice contre toi... n'aie pas peur...

— Comme tu me dis cela... Martin.

— Quant à moi, repris-je, ce sera différent... Mon maître sait que je connais l'endroit où il renferme son argent... je suis nouveau venu ici... on n'accusera que moi... je ne te dénoncerai pas, tu le sais... car je tiens les serments faits à l'amitié... moi.

— Martin...

— Je passerai pour le voleur... je te devais une dette de reconnaissance, je te paye... va-t'en.

— Martin... tu me méprises...

— Mon maître peut s'éveiller... va-t'en !

— Écoute-moi...

— Veux-tu nous perdre tous deux ?... Va-t'en, nous sommes quittes !

— Tu me crois donc bien lâche ? s'écria Bamboche en jetant à mes pieds le paquet de billets de banque qu'il avait volés.

J'allais me jeter dans les bras de mon ami d'enfance, lorsque tout à coup un piétinement sourd, rapide, se fit entendre au-dessus de nous, dans la chambre de mon maître, comme si celui-ci se fût précipité à la poursuite de quelqu'un, et nous l'entendîmes crier avec force :

— Au voleur !... au voleur !

Entendant ces cris : *au voleur !*

Digitized by Google

— Bamboche! tu n'étais donc pas seul? m'écriai-je.

— Non... le cul-de-jatte est resté en haut... à emplir ses poches...

— Le cul-de-jatte?

— On lui avait indiqué le vol.

— Qui?

— Le domestique que tu remplaces.

Je compris alors la signification du plan indicateur trouvé par moi dans le bureau de ma chambre.

Les cris redoublèrent en se rapprochant.

— C'est la voix de mon maître... il est peut-être en danger, sauve-toi, Bamboche! m'écriai-je.

Et je me précipitai vers la porte pendant que, d'un bond, Bamboche courut à la fenêtre, qu'il ouvrit.

J'avais fait à peine deux pas dans le corridor, lorsque je fus violemment heurté par le choc du cul-de-jatte, qui s'enfuyait. Je le saisis à bras-le-corps; mais la peur d'être arrêté doublant ses forces, il se dégagea de mon étreinte, me repoussa violemment dans ma chambre. M'étant heurté contre un meuble, je trébuchai en criant à l'aide.

— Ah! tu cries? dit le cul-de-jatte.

Et il se précipita sur moi; je vis luire la lame de son couteau, et presque aussitôt je sentis un rude coup à l'épaule, suivi d'une fraîcheur aiguë.

Digitized by Google

Néanmoins je parvins à étreindre encore mon adversaire au moment où Bamboche se précipita sur lui en s'écriant :

— Tiens... vieux gredin.

Le bandit s'affaissa si lourdement sur moi, que je roulai par terre avec lui, et j'entendis la voix de Bamboche :

— Dis que c'est toi qui l'as tué... n'oublie pas ma petite fille... je t'enverrai l'adresse... Ramasse les billets de banque ; adieu, frère...

Et d'un saut, Bamboche disparut par la fenêtre ouverte.

Il venait de s'échapper, et je me débarrassais péniblement de l'étreinte agonisante du cul-de-jatte, lorsque ma chambre fut vivement éclairée par le docteur Clément, qui entra tenant un bougeoir d'une main et de l'autre un couteau de chasse ; quelques secondes après, Suzon, vêtue à la hâte, entrait aussi, portant une lumière.

— Mon pauvre Martin, tu es blessé ! s'écria mon maître, en me voyant me relever tout ensanglanté.

— Il s'est battu avec le voleur, et il l'a tué, s'écria Suzon avec effroi à la vue du cadavre.

Avant que j'eusse pu répondre, le docteur se précipita vers moi, déchira ma chemise à l'endroit où elle était ensanglantée, regarda la plaie et s'écria :

— Grâce à Dieu, la lame a glissé sur l'os...

Digitized by Google

ta blessure n'est rien... mon courageux Martin.

Et le vieillard me serra sur son cœur.

— Quel bonheur qu'il ne lui soit pas arrivé plus de mal! dit Suzon en joignant les mains.

Puis, épouvantée d'un tressaillement subit des membres du cul-de-jatte, elle se recula en s'écriant :

— Monsieur, prends garde... le voleur remue encore...

— Lui? dit le docteur en examinant la face moribonde du cul-de-jatte étendu sur le dos, et qui, par deux fois, ouvrit à demi la mâchoire par un dernier mouvement convulsif; il n'a pas deux minutes à vivre...

En effet, une espèce de râlement caverneux s'exhala de la poitrine du bandit avec son dernier souffle... une écume sanglante rougit ses lèvres, et il retomba dans l'immobilité de la mort.

Étourdi, frappé de vertige, ensuite de cette scène terrible, je fus forcé de m'asseoir sur le bord de mon lit.

— Pardon, monsieur, dis-je au docteur, mais l'émotion... le saisissement...

— Monsieur, vois donc ce paquet de billets de banque, dit Suzon en ramassant la somme considérable abandonnée par Bamboche; et tout cet or qui est tombé de la poche de ce scélérat... il faudrait le fouiller... je n'ose pas...

— Suzon, dit vivement le docteur, cours tirer

Digitized by Google

la sonnette qui correspond dans la loge du portier de la maison voisine... j'ai oublié cet appel d'alarme dans le premier moment de mon réveil.

— C'est vrai, nous n'y songions pas...

Et Suzon disparut précipitamment.

— Tiens, mon brave garçon, me dit mon maître en me soutenant et en approchant un verre d'eau de mes lèvres, bois un peu, remets-toi... tout à l'heure... je panserai ta blessure... sois tranquille... ce ne sera rien... En attendant le retour de Suzon, je vais toujours étancher ta plaie.

— Oh!... vous êtes bon, monsieur!...

— Tu te fais assassiner pour m'empêcher d'être volé, et tu me parles de ma bonté?... dit le docteur en continuant d'étancher ma blessure. Mais comment ce malheur est-il donc arrivé?

—Monsieur..., dis-je en hésitant un peu (car j'allais mentir, mais je ne voulais pas compromettre Bamboche), je m'étais couché... et après avoir fermé mes rideaux, je m'étais profondément endormi... un froid vif m'a réveillé... alors seulement j'ai vu ma fenêtre ouverte...

— Et tu n'avais rien entendu? dit le docteur en tournant la tête du côté des volets, dont mon lit était proche, et les examinant. C'est tout simple, ce misérable a coupé le carreau extérieurement, et, à l'aide d'instruments de son métier, il

Digitized by Google

a pratiqué une ouverture au volet, par laquelle il a passé le bras pour ouvrir la croisée... Dans ton premier sommeil, tu n'as dû, en effet, rien entendre.

— Rien, monsieur... et au moment où je me levais très-inquiet... j'ai entendu vos cris.

— En sortant de mon cabinet, le voleur s'est heurté dans le corridor ; il a renversé un meuble. Éveillé par le bruit, je me suis levé... j'ai pris ma lumière, j'ai ouvert ma porte ; voyant un homme fuir dans le corridor, j'ai saisi une arme, et je me suis élancé à sa poursuite en criant au voleur.

— C'est alors, et en vous entendant, monsieur, que je me suis précipité dans le corridor... armé d'un couteau-poignard, j'ai voulu arrêter ce bandit : dans notre lutte, il m'a frappé... j'ai riposté... et je l'ai tué...

— Ce misérable devait connaître les êtres de la maison... il aura su que... j'avais... renvoyé... mon domestique... il aura... cru que personne... ne... couchait ici... et...

— Mon Dieu ! monsieur, m'écriai-je en entendant mon maître parler d'une voix entrecoupée, et en voyant ses traits, couverts d'une pâleur de plus en plus livide, exprimer le sentiment d'une vive douleur ; monsieur.., qu'avez-vous ?...

— Rien... rien, me dit le docteur en s'appuyant néanmoins d'une main au dossier de

Digitized by Google

mon lit tandis qu'il portait vivement son autre main sur son cœur, comme s'il y eût éprouvé une souffrance aiguë. Ce n'est rien, te dis-je, reprit-il d'une voix de plus en plus oppressée, les émotions violentes... me sont contraires ;... et... ce vol... ce meurtre... tu conçois ;... mais, ajouta-t-il en paraissant faire un violent effort sur lui-même, j'aurai toujours le temps... de te panser... Heureusement, voilà... Suzon.

En effet, Suzon rentrait, accompagnée de deux hommes, le portier de la maison voisine et son fils.

— Suzon... vite... ma boîte à pansement, s'écria mon maître, je ne me sens pas bien, mais j'aurai le temps de mettre un premier appareil... sur la blessure de ce digne garçon.

Et, surmontant ses douleurs atroces avec un courage héroïque, mon maître, quoiqu'il fût obligé de s'y reprendre à trois fois, pansa ma blessure d'une main ferme ; mais à peine m'eut-il donné ses soins, qu'il fut saisi d'une crise si violente que l'on fut obligé de le transporter chez lui.

Lorsqu'il fut couché, il me dit d'une voix éteinte, car j'avais voulu l'accompagner :

— Écris à mon fils de venir... au reçu de ta lettre... Suzon te donnera son adresse, je veux le voir encore... mon bien-aimé Just...

— Comment!... monsieur? m'écriai-je, effrayé de l'accent avec lequel mon maître avait

Digitized by Google

prononcé ces derniers mots. Vous craignez...

Il m'interrompit, en souriant tristement :

— Je comptais sur quelques mois; mais... les émotions vives... et depuis quelque temps... j'en ai eu beaucoup, ont, je le crois, bien avancé le terme... Écris donc... à l'instant... à mon fils.

VIII

Une bonne place.

Je m'aperçus bientôt avec un douloureux étonnement que l'état du docteur Clément empirait; ses traits s'altérèrent de plus en plus; mais, au milieu de ses vives douleurs, sa sérénité ne l'abandonna pas; sa seule inquiétude était de savoir si son fils arriverait assez tôt pour recevoir ses derniers embrassements.

Je croyais mon maître incapable de parler de sa fin prochaine sans être convaincu qu'elle approchait; pourtant je ne pouvais me résigner à

Digitized by Google

admettre la réalité de ses sinistres prévisions ; la vieille servante, moins incrédule que moi, ne cachait pas sa morne tristesse. Vers le soir, le docteur eut une crise très-douloureuse, pendant laquelle il parut privé de sentiment. A cette crise succéda un calme passager ; il prit une potion dont il indiqua la préparation à sa servante, et s'assoupit.

Seul, à côté de son lit, je contemplais cette physionomie vénérable, toujours douce, paisible, quoique défaillante ; à la vue de cet homme, si puissant par le savoir et par l'intelligence, si grand par le cœur, qui s'éteignait ainsi, j'étais navré. La chambre où il gisait, bien plus pauvrement meublée que celle que j'occupais, semblait témoigner du désintéressement de cet homme, qui, après avoir gagné des millions, devait mourir dans une pauvreté sublime.

Vers dix heures du soir, le docteur sortit de son assoupissement, il tourna sa tête de mon côté et me dit :

— Quelle heure est-il ?

— Bientôt dix heures, monsieur.

— Je t'ai souvent demandé l'heure, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Mauvais symptôme... on s'inquiète d'autant plus de la durée du temps, qu'il vous en reste moins à dépenser... j'ai toujours remarqué cela chez ceux dont la vie s'éteint... Allons ! je

Digitized by Google

ne reverrai pas mon bien-aimé Just ; c'est à peine s'il pourra être ici après-demain, je n'irai jamais jusque-là... Nous nous sommes si souvent entretenus lui et moi de mon heure dernière, pour nous habituer à la pensée de cette *absence*, que nos adieux n'auraient eu rien de pénible... Enfin ! ajouta-t-il avec un soupir de résignation.

— Monsieur, lui dis-je, vous reverrez monsieur votre fils... vous vous abusez...

Ne partageant pas mon espérance, le docteur reprit :

— Parlons d'autre chose... Tu sens bien, mon digne garçon, que je ne t'aurai pas sorti d'une position presque désespérée pour t'y laisser retomber après moi; tu es intelligent, honnête, courageux; tu as l'expérience du malheur... le meilleur des enseignements ; j'assurerai ton sort...

— Monsieur...

— Non pour que tu restes oisif, l'oisiveté déprave, mais tu auras ainsi le moyen d'arriver à quelque carrière honorable... A ton âge, avec ton amour du travail, tu parviendras... Te sens-tu quelque vocation déterminée ?

— Monsieur..., lui dis-je en hésitant.

— La domesticité ne te convient pas... telle du moins qu'elle est malheureusement comprise et pratiquée; car, selon moi, le serviteur devrait faire partie de la famille... et, dans cette condi-

Digitized by Google

tion aussi, il est de grandes réformes à provoquer... Oh ! le temps... le temps ! s'écria-t-il avec une expression de douloureux regret.

Puis il ajouta :

— Revenons à toi,

— Je sais, monsieur, que jamais je ne rencontrerai un maître comme vous... cependant...

— Tu voudrais encore servir ?... me dit le docteur en me regardant avec stupeur.

— Oui... monsieur... mais...

— Mais ?

— Il n'est qu'une personne au monde que je voudrais servir.

— Qui cela, mon fils, peut-être ?

— Non, monsieur... quoique je sache toute la noblesse de son cœur.

— Qui donc voudrais-tu servir alors ?

— Monsieur... accordez-moi une grâce.

— Parle.

— Soyez assez confiant en moi pour me promettre de ne pas m'interroger sur les motifs de la demande que je vais vous faire... ces motifs sont honorables, purs, je vous le jure...

— Je te crois... je les respecterai...

— Eh bien ! monsieur... si... un jour... par un événement quelconque, je devais être séparé de vous, je vous supplierais de me faire entrer, par votre protection, au service de...

— Achève !

— De madame la princesse de Montbar.

Digitized by Google

A ces mots, mon maître, d'abord presque pétrifié, parut ensuite ressentir une satisfaction si inespérée, qu'à mon tour je le regardai avec surprise...

— Il est des rencontres de pensée bien étranges, dit-il d'un air pensif et pénétré.

— Comment cela, monsieur ?

— Si j'avais soupçonné qu'au lieu d'accepter l'indépendance que je t'offrais, tu pouvais penser à servir quelqu'un, je t'aurais demandé comme une grâce... comme un sacrifice, d'entrer chez madame de Montbar...

— Il serait vrai, monsieur !

— Tu la connais ?

— Monsieur...

— Cette question m'est échappée... ce sera la dernière... Eh bien donc ! que tu la connaisses personnellement ou non, madame de Montbar est la meilleure, la plus noble créature qui existe... et comme un grand danger peut la menacer un jour ou l'autre... juge de mon bonheur de savoir auprès d'elle un serviteur tel que toi...

— La princesse serait menacée ?

— Mais tu veilleras sur elle... car heureusement ton service exigera que tu sois là... toujours là.

— Oh ! oui, toujours là ! m'écriai-je. Mais qui donc peut menacer la princesse ?

Après un moment de silence, mon maître reprit :

Digitized by Google

— Les malheurs qui accablent et qui menacent madame de Montbar sont de plusieurs sortes... Fille admirable... elle a perdu l'affection de son père ;... épouse aimante... dévouée... elle est... je le crains, indignement trompée par son mari... Le chagrin la menait au tombeau lorsqu'il y a deux mois elle s'est roidie contre la douleur... sa fierté s'est révoltée contre l'injustice du sort ; depuis lors elle affecte le calme, la gaieté, l'amour des plaisirs... mais je la connais, tout cela ment... Elle tâche de s'enivrer pour échapper à de cruelles souffrances ; sa beauté paraît plus éclatante que jamais... mais à moi Régina m'a semblé belle de cette beauté suprême de ceux que la fatalité doit frapper bientôt...

— Ciel ! monsieur... que dites-vous ?

— A ces maux... tu ne peux rien, toi... mais il est un danger matériel, imminent, dont, par ta condition de domesticité même, tu pourras peut-être préserver la princesse.

— Oh ! dites, dites, monsieur !

— Il est un homme d'un caractère indomptable, d'une volonté de fer, d'une rare énergie, d'une richesse immense... cet homme est capable de tout... du sacrifice de sa vie même, pour assouvir ses passions ou sa haine... sa haine surtout.

— Et cet homme ?...

— Il a été blessé dans ce qu'il y a de plus douloureux chez un homme de sa trempe... dans

Digitized by Google

son orgueil... Il avait demandé la main de ma demoiselle de Noirlieu...

Je tressaillis ; le nom du comte Duriveau me vint aux lèvres ; le vieillard reprit sans remarquer mon émotion :

— Deux fois cet homme a été dédaigneusement refusé par mademoiselle de Noirlieu, refus d'autant plus sanglant pour lui, qu'il était durement motivé par cette fière et courageuse jeune fille. De là, la haine implacable de ce misérable... Il y a peu de jours, j'ai appris... de science certaine... trop certaine... que, lors du mariage de mademoiselle de Noirlieu avec le prince, l'homme dont je te parle a dit : « *Mademoiselle de Noirlieu m'a insolemment dédaigné... je me vengerai d'elle à tout prix...* » Et il est malheureusement probable que l'heure de sa vengeance approche ; car il a dit récemment : « *Ma vengeance marche !..* » Cet homme se nomme le comte Duriveau...

— Je n'oublierai pas ce nom, monsieur.

— Prends garde !.. Pour parvenir à ses fins, il est capable de tout... les moyens les plus bas, les plus ténébreux, les plus diaboliques, ceux-là surtout : soudoyer des domestiques, introduire peut-être dans la maison de la princesse une créature à lui... attirer cette malheureuse femme dans quelque piége horrible... que sais-je ? Imagine ce que l'âme la plus noire, la plus impitoyable, et, il faut le dire aussi, la plus intrépide

Digitized by Google

ment mauvaise, peut tramer de plus abominable, et tu seras encore au-dessous de la réalité.

— Mais c'est un monstre! m'écriai-je.

— C'est un monstre... et c'est parce que cet homme peut être horriblement dangereux pour la princesse que je meurs heureux de te savoir là, près d'elle... au sein de son foyer... Aussi, observe, épie, écoute, veille... interroge... défie-toi de tout ce qui te paraîtra suspect, défie-toi même de ce qui te paraîtra innocent, car la haine de cet homme saura prendre tous les masques, tous les détours pour arriver à son but... Que ta surveillance soit de tous les instants... et je ne sais quel pressentiment me dit que tu sauveras peut-être cette femme angélique d'un grand péril.

— Mais, monsieur, avez-vous au moins prévenu la princesse du péril qu'elle court?

— Oui... mais dans sa courageuse fierté elle a ri de mes craintes, trouvant d'ailleurs, disait-elle, une sorte d'audacieux plaisir à braver la haine de cet homme... Effrayé de cette dédaigneuse insouciance, j'ai voulu prévenir le prince... mais alors madame de Montbar m'a supplié de tout cacher à son mari.

— Cela est étrange, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Si étrange... que dans l'intérêt même de la princesse je voulais passer outre... mais alors ses supplications sont devenues si pressantes, elle a invoqué des intérêts si sacrés...

Digitized by Google

Je regardai le docteur avec surprise, il ne s'expliqua pas davantage et continua :

— Ses instances ont été telles enfin, que je lui ai promis sur l'honneur de ne rien dire au prince.

— Monsieur... je puis bien peu dans ma condition... mais madame de Montbar n'aura pas un serviteur plus dévoué, plus vigilant que moi ; je n'ai que ma vie... mais ma vie lui appartient.

— Aussi je me sens plus rassuré... Mais, dis-moi, reprit mon maître, la princesse te connaît-elle déjà ? Il faut que je sache cela pour la forme de ma recommandation.

— Je suis complétement étranger, inconnu à la princesse, monsieur.

— Et tu te dévoues si vaillamment?... Va, ne crains rien, je ne chercherai pas à pénétrer ton secret.

Et le docteur continua, après un moment de réflexion :

— C'est cela... j'écrirai à la princesse... je chargerai mon fils de lui remettre ma lettre. Régina, j'en suis certain, remplira cette dernière volonté d'un vieil ami, et te prendra à son service.

— Votre fils, monsieur !

— Oui... je laisserai ainsi à madame de Montbar deux protecteurs dévoués qui exerceront leur sollicitude pour elle dans deux sphères différentes...

Digitized by Google

— Monsieur votre fils connaît déjà la princesse, monsieur?

— Souvent je lui ai parlé d'elle, il a appris de moi à l'aimer, à la respecter... Elle, de son côté, m'a bien des fois entendu parler de mon fils avec toute l'affection qu'il mérite; aussi la princesse m'a prié plusieurs fois depuis son mariage... de lui présenter Just. « Non pas, mon père, m'a-t-il dit gaiement quand je lui ai parlé du désir de Régina. Je deviendrais amoureux fou de la princesse; attends que j'aie le cœur pris ailleurs, alors je la verrai impunément. » J'ai raconté cette folie à madame de Montbar; elle en a beaucoup ri; elle riait alors... mais, à cette heure qu'il s'agit de graves intérêts... mon fils comprendra ce qu'il y a de sacré dans la mission que je lui laisse... et que je lui détaillerai par écrit... si j'en ai la force.

Et le vieillard, dont la voix s'était de plus en plus affaiblie, paraissant fatigué par cet entretien, retomba dans une sorte d'accablement.

Malgré moi, mon cœur se brisait.

Autant j'eusse été fier, heureux, de braver toutes les humiliations pour accomplir obscurément l'œuvre de mon dévouement ignoré... mais à la condition de l'accomplir seul, autant je souffrais à la pensée de partager cette noble tâche avec le fils de mon maître qui, brillant de tous les avantages extérieurs, doué de rares qualités d'esprit et de cœur, devait être admis dans l'a-

Digitized by Google

micale intimité de Régina, tandis que je poursuivrais ma tâche inconnue de tous...

Je l'avoue à ma honte, un moment dominé par ces basses et jalouses pensées... j'eus la lâcheté de reculer devant ma première résolution, lâcheté doublement indigne, car les dangers de Régina semblaient s'accroître... mais cette faiblesse odieuse faillit à étouffer en moi tout sentiment généreux ; je fus sur le point d'avouer à mon maître que je renonçais à mon projet, n'ayant ni assez de courage ni assez de vertu pour le poursuivre.

Heureusement, après de douloureux efforts, je sortis vainqueur de cette lutte, et m'adressant au docteur :

— Monsieur, encore une prière.

— Parle...

— Veuillez... je vous en conjure, ne pas dire à monsieur votre fils dans quelles circonstances singulières j'entre au service de madame de Montbar.

— Comment?

— Pour des raisons dont je puis seul apprécier l'importance, et qui n'ont rien que d'honorable, veuillez cacher à monsieur votre fils que je suis peut-être... au moins par mon dévouement bien désintéressé, je vous le jure... au-dessus de la condition à laquelle je me résigne avec bonheur...

— Ainsi, tu désires?...

Digitized by Google

— Que monsieur votre fils ne voie en moi qu'un serviteur honnête auquel vous vous intéressez, et à qui vous voulez seulement assurer *une bonne place*... chez la princesse.

— Ton secret t'appartient, il sera sacré pour moi... En tous cas, je n'eusse pas, sans ton consentement, dit à mon fils un mot de ce que tu m'as confié... Je le prierai... donc... ou plutôt, dit le vieillard en se reprenant avec un accent mélancolique, je lui écrirai tout à l'heure dans les termes que tu désires... quant à ce qui te concerne... et...

Le docteur Clément ne put achever : la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et le capitaine Just parut.

A l'aspect imprévu du capitaine, le docteur se dressa sur son séant, et s'écria : « Mon fils ! » tandis que son visage décoloré accusait une indicible expression de souffrance aiguë et de joie ineffable... car si cette émotion soudaine, profonde, lui portait un dernier et terrible coup, le bonheur inespéré de revoir son fils triomphait de la douleur matérielle.

En entrant chez son père, la physionomie du capitaine Just était souriante, épanouie ; il ignorait tout ; profitant d'une interruption de quelques jours dans ses travaux, il se croisait avec la lettre qui lui apprenait la position alarmante du docteur.

Par une fatalité déplorable, Suzon, occupée

Digitized by Google

dans sa chambre, avait ignoré l'arrivée du capitaine ; celui-ci avait été reçu par le fils du portier de la maison voisine. Ce jeune garçon, depuis les événements de la veille, était, pour plus de sûreté, resté dans notre demeure. Abasourdi par la brusque arrivée du capitaine Just, n'osant le prévenir du triste spectacle qui l'attendait, il s'était borné à lui dire que M. le docteur était couché ; comme il était assez tard, le capitaine Just n'avait conçu aucune inquiétude.

Mais au moment où il entra, et où le vieillard, saisi de joie, s'écriait : « Mon fils ! » Suzon, instruite alors du retour subit du capitaine, et craignant que sa présence ne causât une dangereuse émotion au vieillard, accourait, pâle, haletante, effrayée... afin de le préparer au moins à cette entrevue.

Il était trop tard...

L'apparition de la vieille servante, son air alarmé, la douloureuse altération des traits du docteur éclairèrent soudain le capitaine, et il se jeta dans les bras de son père avec une angoisse profonde.

Après un silence de quelques instants, durant lequel le père et le fils étaient demeurés étroitement embrassés, tandis que Suzon et moi nous contenions à peine nos larmes, le docteur dit d'une voix faible, mais tranquille :

— Allons... du calme... mon Just bien-aimé, que cette heure ne nous soit pas... amère... Pour-

Digitized by Google

quoi de la tristesse dans les adieux de deux amis comme nous? S'ils se quittent un moment, n'est-ce pas pour se retrouver plus tard?...

En prononçant ces simples paroles, l'auguste sérénité des traits du vieillard révélait sa foi profonde à la réunion et à l'immortalité des âmes.

Just, quoiqu'il partageât la foi de son père, ne pouvait imiter son stoïcisme; debout, au chevet du docteur, les deux mains sur son visage, il tâchait de cacher ses larmes.

— Mon enfant..., dit le vieillard d'un ton de doux reproche en se retournant à demi et cherchant de sa main défaillante la main de son fils, pourquoi ces pleurs? Ne sais-tu pas... qu'il s'agit, non d'une séparation éternelle, mais d'une *absence?*

— O mon père... mon père... déjà! s'écria Just d'une voix pleine de sanglots.

Et il tomba agenouillé près du lit du vieillard.

— Mon enfant aimé... encore une fois, pourquoi cette douleur? Qu'y a-t-il donc de si attristant dans ces mots : *au revoir?* Nos âmes ne sont-elles pas pures, tranquilles et toutes confiantes dans la justice du Dieu des honnêtes gens?

Après la première expansion de sa douleur, le capitaine Just retrouva ce calme stoïque auquel son père l'avait habitué; il essuya ses larmes, et dit d'une voix ferme :

— Rassure-toi... mon bon père... le souvenir

Digitized by Google

de nos adieux ne me sera jamais cruel; chaque jour, au contraire, j'y songerai avec bonheur, car chaque jour abrégera pour moi... la durée de notre séparation.

— Et dans les vies laborieuses et remplies comme les nôtres... le temps passe si vite, dit le docteur en souriant doucement; il me semble que je date d'hier... mais les instants me sont comptés... j'ai à te parler de choses graves et à te charger de quelques commissions avant mon départ.

Puis, me faisant un signe :

— Martin, me dit mon maître, prends cette clef qui est là sur ma commode, et va chercher dans le meuble d'acajou de mon cabinet le registre que tu sais.

J'obéis et me rendis dans le cabinet du docteur.

IX

Le père et le fils.

Je restai quelques minutes absent.

Le docteur Clément avait sans doute profité

Digitized by Google

de mon absence pour parler à son fils de la visite matrimoniale que lui avait rendue M. Dufour, le millionnaire d'Évreux : car, lorsque je rentrai, le capitaine Just disait :

— Jamais, mon père. Mademoiselle Dufour est charmante; mais je n'y ai aucunement songé. D'ailleurs, j'ai toujours pensé comme toi que le mariage, sans la possibilité d'un divorce libérateur ou vengeur, n'était pas un lien équitable, mais une lourde chaîne dont la femme supportait presque seule tout le poids.

— Mon enfant, dit le vieillard à son fils après avoir d'un signe de tête approuvé ses paroles et pris de mes mains le registre, tu trouveras dans ce livre (et il le remit au capitaine) le total exact de l'argent que j'ai gagné depuis quarante et tant d'années... Cela s'élève à deux millions sept cent et quelques mille francs... qui... si je les avais *placés*, comme on dit, me feraient à cette heure une fortune de cinq à six millions.

— Tu as gagné tant que cela? s'écria le capitaine Just dans son orgueil filial, et par ton seul travail?

— Oui... par mon seul travail... mon enfant aimé... Tu trouveras dans ce registre l'emploi que j'ai fait de ces sommes considérables...

— Me rendre compte de ton bien? à moi, ton fils? à cette heure? répondit le capitaine avec un accent de surprise pénible et de désintéressement sublime, à quoi bon? Ne m'as-tu pas

Digitized by Google

donné un état, et assuré plus qu'il ne me faut pour vivre?

— Ce n'est pas de mon bien... que je dois te rendre compte... mon enfant, mais de mes actes.

— De tes actes?

— Écoute-moi... je t'ai toujours tendrement aimé... je te l'ai prouvé... mais tu avais des milliers de *frères en humanité*... pauvres enfants délaissés par une société marâtre, et pourtant remplis d'intelligence, de cœur, de courage, de bon vouloir... Il ne leur manquait que les moyens, que les instruments de travail : un peu de loisir et d'argent pour se faire un nom dans les arts... dans les lettres... dans les sciences...

Just regarda son père avec un étonnement mêlé d'admiration; il commençait à comprendre.

— Quand un de ces pauvres déshérités m'était signalé, poursuivit le vieillard, je m'assurais sévèrement qu'il méritait assistance... et il était assisté... non pas en mon nom... mon enfant... mais au tien... au nom de *Monsieur* Just... afin que ton nom fût béni!...

Just ne trouva pas un mot à répondre; de généreuses larmes coulèrent de ses yeux.

Le docteur continua :

— Si, au lieu de te laisser après moi... oisif et riche à millions... je te laisse une modeste aisance, un avenir assuré et une noble carrière que tu honores, mon cher enfant, c'est que j'ai

Digitized by Google

obéi à une pensée qui devrait être inscrite au front de l'édifice social... Cette pensée, la voici : NUL N'A DROIT AU SUPERFLU... TANT QUE CHACUN N'A PAS LE NÉCESSAIRE... C'est donc parce que j'ai donné le *nécessaire* à des milliers de tes frères en humanité, mon enfant, que je ne te laisse pas de *superflu*. Tu sais maintenant l'emploi de notre fortune.

Il m'est impossible de rendre la grandeur et la simplicité de cette scène, la majesté de la parole et de la physionomie du vieillard, l'admiration religieuse avec laquelle son fils l'écoutait encore, alors qu'il avait cessé de parler.

Quant à moi, cette scène imposante me frappait doublement... je comprenais, j'admirais d'autant plus la pensée austère du docteur Clément, qu'involontairement je pensais à la vie passée du malheureux Robert de Mareuil... à la vie à venir du vicomte Scipion... ces deux victimes de l'oisiveté... conséquence presque fatale d'un opulent héritage...

— Just... ai-je bien fait? dit le vieillard.

— Oh! le plus glorieux des héritages! s'écria le capitaine Just avec transport, en baisant pieusement le vieux registre que lui avait remis le docteur. Merci, mon père... je me sens grandir avec toi!

— Viens... viens... mon noble et digne enfant! s'écria le docteur saisi d'une émotion ineffable, en tendant ses bras à son fils qui s'y jeta...

Digitized by Google

Et tous deux restèrent un moment étroitement embrassés.

Bientôt le docteur, s'adressant à moi et à Suzon, nous dit avec bonté :

— Laissez-nous, mes amis... j'ai à parler à mon fils... Je n'oublierai pas ce qui te regarde, Martin. . . . . .

. . . . . .

Nous avions quitté mon maître et le capitaine Just depuis une demi-heure environ, lorsque le bruit précipité d'une sonnette venant de la chambre du docteur nous appela. Suzon et moi nous courûmes en hâte, notre maître expirait.

—Ma bonne Suzon..., dit-il d'une voix éteinte, je n'ai pas voulu... m'en aller... sans te dire... merci... de tes soins... Mon fils se chargera de toi... allons... au revoir...

— Qui... va... et à bientôt..., dit Suzon en sanglotant.

Et se jetant à genoux, elle colla ses lèvres sur la main du vieillard.

— Et à toi aussi... Martin..., me dit-il, j'ai voulu te dire adieu... Tout est convenu avec mon fils... ton indépendance est assurée... et si tu gardes... un bon souvenir de moi... fais pour... *qui tu sais bien*... ce que tu ferais pour ma fille... Allons... ta main... aussi...

Et, portant à mes lèvres avec une vénération filiale cette main déjà glacée, je m'agenouillai de l'autre côté du lit.

Digitized by Google

— Just... mon bien-aimé Just..., dit le docteur Clément d'une voix expirante et la physionomie illuminée par un dernier éclair de bonheur, mon tendre fils... grâce à toi... je m'en vais bien heureux... Au revoir... mon fils chéri...

Mon fils... ce fut le dernier mot du vieillard.

Quelques secondes après, le capitaine Just fermait pieusement les paupières de son père.

. . . . . .

La mort du docteur Clément me laissa des regrets douloureux. Malgré ses pressantes recommandations, si bien d'accord avec mon ardent désir d'entrer au service de Régina, je ne voulus pas prendre cette détermination sans consulter Claude Gérard; je me rendis auprès de lui, dans le village qu'il habitait aux environs d'Évreux. Je lui racontai ma vie depuis notre séparation; le redoublement d'affection qu'il me témoigna ensuite de ce récit me paya de toutes mes souffrances passées; il me parut fier et heureux de voir de quel puissant secours m'avaient toujours été ses enseignements de morale pratique, au milieu de mes luttes pénibles contre le sort.

Quant à ce qu'il y avait de pur, d'élevé, dans mon amour pour Régina, Claude devait y sympathiser d'autant plus, qu'il aimait passionnément et qu'il devait bientôt épouser une pauvre et charmante jeune fille, habitante du village où il

Digitized by Google

était instituteur. Le père de sa fiancée, originaire de Sologne, où il avait des parents métayers, était depuis longtemps établi dans la commune; il y exerçait la profession de voiturier. Je vis plusieurs fois cette jeune fille; elle me parut, par sa douceur, par sa grâce naturelle, par sa beauté ingénue, mériter l'amour de Claude; il me parla d'ailleurs avec admiration des qualités de cœur dont elle était douée. De ma vie je n'avais vu Claude aussi profondément heureux; j'étais presque ébloui des mille radieux bonheurs qu'il attendait de cette union pourtant bien pauvre: sa fiancée lui apportait en dot sa beauté, son bon cœur, son habitude d'une vie rude et laborieuse.

. . . . . .

Claude ne douta pas que mes lettres n'eussent été méchamment interceptées par la misérable haine des ennemis qu'il avait laissés dans la commune où ma première jeunesse s'était écoulée près de lui; car quittant ces lieux le surlendemain de mon départ pour Paris, il avait donné sa nouvelle adresse à quelqu'un sur la fidélité de qui il croyait pouvoir compter; cependant mes lettres, au lieu de parvenir à Claude par cette voie, furent détournées, perdues ou envoyées à une fausse adresse.

Si Claude Gérard avait des ennemis et des envieux, il comptait aussi quelques amis, grâce à l'élévation de son caractère; parmi ceux-là s'était trouvé le médecin en chef de la maison d'aliénés,

Digitized by Google

où avait été d'abord renfermée la femme folle, entourée par Claude d'une si touchante sollicitude, et qui, un jour... victime du brutal égarement et de l'ivresse de Bamboche, avait mis au monde une petite fille.

Grâce à la puissante intervention du médecin ami de Claude, l'enfant et sa mère, toujours insensée, avaient été transférés à Évreux, ville voisine du village où l'instituteur exerçait ses fonctions.

A la folie d'abord furieuse de cette infortunée avait succédé une démence inoffensive. Entre autres manies bizarres, elle portait toujours avec elle, attaché à sa ceinture, un de ces petits coffrets ronds, recouverts de drap, sur lesquels travaillent les ouvrières en dentelle, et elle agitait presque constamment ses doigts sur ce coffret, comme si elle eût mis des fuseaux en mouvement; sauf cette aberration d'esprit, la voyant de plus en plus calme, espérant que la vue de sa petite fille opérerait peut-être sur elle une révolution salutaire, le médecin ménagea cette rencontre dans la maison d'une paysanne chez qui Claude Gérard avait placé l'enfant; en effet, quoique la pauvre mère ne parût pas reconnaître sa fille, elle ressentit à son aspect un grand attendrissement, pleura beaucoup en la tenant embrassée... puis à ces larmes succéda une sorte d'abattement pensif, à travers lequel le médecin crut voir poindre quelques lueurs de raison;

Digitized by Google

satisfait de cette première expérience, il se promit de la renouveler.

Ce fut lors de cette seconde entrevue de la folle et de sa fille, entrevue qui se passa dans le petit jardin de la nourrice, que Bamboche, sans doute aux aguets et profitant d'un moment où la malheureuse mère était restée seule avec sa petite fille, enleva celle-ci, et, chose inexplicable, déroba aussi le coffret à dentelles que la folle portait constamment avec elle.

Ensuite de quels événements Bamboche se trouvait-il dans ce pays?

Comment avait-il acquis la certitude que cette enfant était la sienne?

Dans quel but avait-il dérobé ce coffret, objet de nulle valeur?

Je ne pus rien savoir sur toutes ces questions, car les recherches de Claude à ce sujet avaient été vaines, et lors de la scène du vol chez le docteur Clément, Bamboche ne m'avait donné aucun détail; et enfin, la veille du jour où j'étais allé rejoindre Claude Gérard, Bamboche m'avait écrit qu'il n'avait besoin de rien, ni pour lui ni pour sa fille, qu'un hasard heureux était venu à son secours, qu'il s'éloignait, content de m'avoir prouvé que lui aussi savait être fidèle *aux serments de notre enfance.*

Claude Gérard et moi, cruellement affligés de savoir cette pauvre enfant aux mains de Bamboche, nous nous promîmes de tout tenter chacun de

Digitized by Google

notre côté, afin d'en avoir quelques nouvelles.

J'eus, au sujet de Régina, de longs et graves entretiens avec Claude Gérard ; je ne lui cachai rien, ni la part que j'avais prise à la ruine des méchants desseins de Robert de Mareuil, ni comment j'avais découvert la bizarre dépravation du prince de Montbar, ni cette menace du comte Duriveau : *Cette femme m'a dédaigné ; à tout prix je me vengerai, ma vengeance marche*... menace effrayante de la part d'un homme de ce caractère... Je ne cachai pas non plus à Claude les craintes que l'avenir de madame de Montbar avait inspirées au docteur Clément, et la reconnaissance de ce dernier lorsque, sous le sceau du secret, je lui eus demandé comme une faveur inespérée les moyens d'entrer au service de la princesse.

A mon grand étonnement, Claude m'apprit sur Régina beaucoup de choses que j'ignorais, et qui augmentèrent encore mon intérêt pour elle ; toutes ces particularités, Claude les tenait du capitaine Just.

Ces deux hommes, une fois rapprochés par le hasard, s'étaient trouvé tant de points de contact, qu'ils se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Venant un jour à parler de l'ignoble esprit de négoce et de la cupidité sordide qui, *de par* l'autorité paternelle, président presque toujours aux mariages des jeunes filles riches, pauvres créatures ainsi mariées sans amour, sans désirs, sans foi dans l'homme qu'elles épousent, sans respect

Digitized by Google

pour un lien qu'aucune sympathie ne resserre, si forcées de choisir entre une vie morne, froide, qui glace le cœur, ou l'entraînement des passions coupables ; à propos de jeunes filles, le capitaine Just cita comme type de beauté, de charme, d'esprit et de vaillance une jeune personne que son père, le docteur Clément, connaissait depuis longues années... mademoiselle Régina de Noirlieu...

Claude écouta son nouvel ami avec un redoublement d'attention, mais sans laisser pénétrer l'intérêt qu'à cause de moi il portait à Régina. Le capitaine Just lui apprit que l'un des plus grands chagrins de mademoiselle de Noirlieu résultait de l'éloignement que lui témoignait son père, qui l'avait pourtant idolâtrée pendant son enfance et sa première jeunesse : l'injuste accusation qui pesait encore sur la mémoire de la mère de Régina était le seul motif de l'aversion du baron de Noirlieu, qui avait cru découvrir, depuis peu d'années, que Régina n'était pas sa fille. La baronne de Noirlieu avait cependant dit en mourant : « *Un serment m'oblige à me taire... même à cette heure suprême ; mais, un jour,* MON INNOCENCE SERA RECONNUE. » Les espérances de Régina à propos de la réhabilitation de la mémoire de sa mère étaient-elles basées sur ces seules paroles ou sur des faits plus précis ? Claude ne put m'en instruire. Se souvenant de la tendresse dont son père l'avait d'abord entourée,

Digitized by Google

Régina l'aimait toujours, l'aimait d'autant plus, qu'elle le voyait en proie à une douleur farouche, incurable, qui le minait sourdement; ayant la conscience de l'innocence de sa mère, Régina poursuivait sa réhabilitation de vœux ardents, parce que cette réhabilitation devait aussi lui rendre le cœur de son père. Dans l'espoir d'attendrir cet homme inexorable, qui, dans la bizarerie de sa douleur, n'avait pas voulu voir sa fille depuis son mariage, chaque jour Régina se rendait chez son père, sollicitant, mais en vain, à sa porte, la permission de le voir; à chaque refus, elle opposait une patiente espérance, et, sans jamais se lasser d'être rebutée, elle revenait le lendemain, toujours respectueuse et résignée.

Quant au suicide de Robert de Mareuil, et au mariage de Régina avec le prince, ces faits furent ainsi expliqués à Claude par le capitaine Just, selon les bruits du monde :

Mademoiselle de Noirlieu, ayant aimé M. de Mareuil dès son enfance, lui avait promis de n'être jamais qu'à lui; cependant l'éloignement, l'absence, le silence absolu du comte, peut-être aussi de vagues rumeurs sur la dissipation de sa vie stérile et prodigue, avaient refroidi chez Régina les sentiments de ce premier amour.

Le baron de Noirlieu, ayant hâte de marier sa fille, dont la présence lui pesait douloureusement, lui proposa plusieurs partis, entre autres le prince de Montbar et le comte Duriveau. Si, malgré

Digitized by Google

l'incompréhensible obsession de son père, Régina refusa obstinément M. Duriveau, sans agréer davantage les soins du prince, elle fut cependant frappée du charme et de l'esprit de M. de Montbar. Vers cette époque, M. de Mareuil vint rappeler à Régina une promesse sacrée ; la loyauté chevaleresque de cette jeune fille, la vue et probablement la correspondance de celui qu'elle avait aimé dès son enfance, fixèrent sa résolution : elle déclara à son père qu'elle voulait épouser Robert. Le baron de Noirlieu fut inflexible, malgré les prières, les supplications de Régina. Soudain l'on apprit le suicide de M. de Mareuil, suicide inexplicable et inexpliqué pour tout le monde, excepté pour Régina, pour moi, et pour les complices des ténébreuses machinations de Robert.

Un moment éloignés par la force des circonstances, M. Duriveau et M. de Montbar renouvelèrent leurs instances auprès de mademoiselle de Noirlieu. Toujours sincère, elle ne cacha pas à M. Duriveau sa profonde antipathie, et dit à M. de Montbar :

—Liée par une promesse sacrée, j'ai dû refuser de vous épouser ; un funeste événement m'a rendue libre ; j'accepte l'offre de votre main, et vous pourrez compter sur un cœur loyal et digne de vous.

Le prince, passionnément épris de Régina, parvint à surmonter la résistance du baron de Noir-

Digitized by Google

lieu, qui tenait toujours pour M. Duriveau, et, au dépit furieux de celui-ci, le mariage eut lieu. Pendant six mois la princesse de Montbar parut la plus heureuse des femmes; mais au bout de ce temps, une grande froideur régna tout à coup entre le prince et sa femme; celle-ci tomba dans une mélancolie profonde dont le docteur Clément avait été douloureusement alarmé; le prince parut aussi pendant quelque temps sombre, agité, car il adorait, disait-on, sa femme... Puis à cette tristesse succéda chez lui une indifférence, réelle ou feinte? on ne savait.

La santé de la princesse s'altérait de plus en plus... lorsque, environ deux mois avant la mort du docteur Clément, un changement extraordinaire se remarqua dans les habitudes de madame de Montbar; elle avait depuis longtemps vécu retirée, dans une solitude presque complète; soudain elle rechercha le tumulte des fêtes; jeune, spirituelle, charmante, la princesse de Montbar fut bientôt une des femmes les plus entourées de Paris; les hommes à la mode se disputèrent ses moindres préférences, mais la médisance continua de respecter la vie de Régina.

La position de la princesse de Montbar ainsi résumée dans nos entretiens avec Claude Gérard, il approuva, il encouragea ma résolution. Je devais, selon lui, poursuivre jusqu'au bout mon œuvre de dévouement ignoré de Régina, dévouement qui m'était alors doublement imposé et par

Digitized by Google

mes propres sentiments et par le vœu suprême du docteur Clément, dont la bonté généreuse m'avait mis pour toujours au-dessus du besoin.

—Une fois cette œuvre accomplie, autant qu'il aura été en toi de l'accomplir, me dit Claude Gérard en nous quittant, tu reviendras auprès de moi ; nous ne nous séparerons plus, et puisque tel est ton désir, tu partageras ces travaux d'enseignement qui, par les résultats que j'obtiens, me deviennent de jour en jour plus chers... Si tu éprouves quelque doute sur ta ligne de conduite, si tu as besoin de quelques avis, écris-moi... Mon sentiment du juste et du bien, joint à ma paternelle affection pour toi, guideront sûrement mes conseils.

Fort de l'appui et de l'approbation de Claude Gérard, je le quittai avec une foi nouvelle et profonde dans la mission que je devais accomplir et qui pour moi se résumait ainsi :

Déjouer la vengeance du comte Duriveau.

Rendre à Régina l'affection de son père.

Concourir à la réhabilitation de la mémoire de sa mère.

Ramener le prince à ses pieds...

Voir enfin la princesse de Montbar heureuse... complétement heureuse.

Tâche immense, impossible, si je jugeais d'après le peu de moyens d'action dont, hélas! je pouvais disposer, moi, si humble, si obscur, si infime...

Digitized by Google

Tâche réalisable peut-être si j'en croyais cette *foi dans mon amour* qui pouvait, comme la foi dont parle l'Évangile, transporter des montagnes.

. . . . . .

X

Le valet de chambre.

Je revins à Paris...

La recommandation du docteur Clément, transmise par son fils à la princesse de Montbar, avait été si puissante, qu'à mon retour de chez Claude, le capitaine Just me prévint que le maître d'hôtel du prince avait l'ordre de me recevoir parmi les gens de la maison dès mon arrivée à Paris, et de me présenter à la princesse.

Je fus tout à fait certain que le docteur Clément m'avait scrupuleusement gardé le secret, car à la manière dont le capitaine Just m'annonça ma réception dans la maison de la princesse, il ne parut pas soupçonner les graves intérêts qui me faisaient entrer chez elle ; il ne vit sans doute en moi qu'un domestique enchanté de trouver *une bonne condition*.

Digitized by Google

Enfin je touchais à ce jour depuis si longtemps et si impatiemment désiré ; j'allais voir réaliser cette espérance jusqu'alors regardée par moi comme un rêve... J'allais habiter sous le même toit que Régina.

Je ne puis dire avec quel battement de cœur je frappai, pour la première fois, à la porte de l'hôtel de Montbar. Je demandai le principal domestique, qui, après avoir lu un mot que je lui remis de la part du capitaine Just, afin de constater mon identité, me dit de le suivre chez la princesse.

Après avoir *gratté* à la lourde portière d'un petit salon, il m'introduisit, en disant à Régina, occupée à écrire :

— Voilà le valet de chambre que madame la princesse attendait.

— C'est bien..., répondit-elle sans discontinuer d'écrire et sans me regarder.

Le maître d'hôtel sortit ; je restai seul avec ma future maîtresse.

La princesse était enveloppée dans une robe de chambre de cachemire fond orange à palmettes, qui dessinait sa taille de Diane chasseresse ; ses admirables cheveux noirs, naturellement ondés, se tordaient en une grosse natte derrière sa tête, et son petit pied, chaussé d'une mule de maroquin brodé d'argent, dépassait les plis traînants de sa robe, dont la manche un peu flottante laissait voir le commencement d'un bras

Digitized by Google

blanc, poli comme l'ivoire, et le poignet élégant de sa main charmante.

Un suave parfum remplissait ce salon, tendu de damas vert, rehaussé de baguettes dorées; la table à écrire de la princesse était pour ainsi dire entourée d'un buisson de fleurs massées dans une jardinière demi-circulaire, très-basse et placée sur le tapis; il y avait encore une grande quantité de fleurs disposées dans des coupes et des vases de magnifique porcelaine placés çà et là sur des meubles d'une rare somptuosité.

Je n'avais de ma vie vu une pareille profusion de fleurs rares et un luxe de si bon goût. La lumière arrivait dans ce parloir à travers un store de satin où étaient peints des oiseaux de mille couleurs. Ce demi-jour mystérieux, le profond silence qui régnait dans l'appartement, situé sur le jardin, la douce odeur des fleurs et du léger parfum qui s'exhalait de la chevelure ou des vêtements de Régina... que dirai-je, enfin? la vue de cette femme si belle et si longtemps adorée, du fond de ma misère et de mon obscurité, me causèrent d'abord une sorte d'enivrement... de vertige.

Régina, ayant terminé d'écrire sa lettre, me dit en me montrant un bougeoir de vermeil placé sur sa table :

— Allumez cette bougie, je vous prie... il y a sur la cheminée du papier pour cela...

Obéissant à l'ordre de la princesse, je pris à

Digitized by Google

l'endroit indiqué, dans un petit cornet de porcelaine, une sorte de longue allumette de papier rose, je la présentai à la flamme du foyer et j'allumai le bougeoir.

— Merci..., me dit la princesse de sa voix douce et bonne.

Puis, tout en cachetant sa lettre et en y écrivant l'adresse, elle ajouta sans lever les yeux sur moi :

— Vous vous nommez... Martin?

— Oui, madame la princesse.

— M. le docteur Clément, un des hommes que j'aimais et que je vénérais le plus au monde, me dit la princesse d'une voix légèrement émue, vous a si instamment recommandé à moi, que je vous prends à mon service en toute confiance.

— Je tâcherai de mériter les bontés de madame la princesse, lui dis-je en m'inclinant.

Régina, sa lettre écrite, quitta son bureau et alla s'asseoir dans une bergère au coin de sa cheminée; s'accoudant alors sur le bras de ce meuble, et voulant sans doute juger de ma physionomie, elle attacha pendant un instant sur moi un regard pénétrant, quoiqu'un peu embarrassé; ses grands yeux noirs et humides ayant ainsi rencontré les miens, je les baissai aussitôt, et malgré moi mon visage se couvrit d'une vive rougeur.

Je frémissais à la pensée que la princesse allait

Digitized by Google

peut-être remarquer cette maladroite rougeur ; heureusement il n'en fut rien, je pense, car elle reprit bientôt :

— Je dois vous dire d'abord à quelles conditions vous servirez ici ; vous aurez mille francs de gages, cela vous convient-il ?

— Oui, madame la princesse.

— Vous serez habillé et vous mangerez à l'office, bien entendu ; d'ailleurs, si, comme je l'espère, votre service me satisfait, vos gages seront augmentés l'an prochain.

— Je ferai mon possible pour contenter madame la princesse...

— Cela vous sera facile... Je ne vous demande que du zèle et de l'exactitude dans votre service, me dit la princesse avec bonté.

— Je crains seulement de n'être pas tout de suite bien au fait du service de madame la princesse.

— Mon service est très-simple, voici en quoi il consiste ; vous aurez soin de ce parloir et des deux salons qui le précèdent ; vous veillerez à ce que mes jardinières et mes vases soient toujours remplis de fleurs fraîches et arrangées avec goût ; vous vous entendrez pour ces fournitures avec ma fleuriste ; vous essuierez ensuite, avec précaution, ces porcelaines et ces objets d'art que vous voyez sur ces étagères ; de temps à autre, vous épongerez légèrement les tableaux qui sont dans cette pièce et dans les autres ;

Digitized by Google

vous me servirez ensuite mon déjeuner ici ; puis, l'après-dînée, lorsque je ne sortirai pas, vous vous tiendrez dans le salon d'attente, afin de m'annoncer les personnes qui viendront me voir... Si je sors, vous irez faire les commissions dont je vous aurai chargé ; sinon, vous pourrez disposer de votre temps... Vous servirez ensuite au dîner avec le maître d'hôtel et le valet de chambre de M. de Montbar ; si le soir je suis chez moi, vous resterez au salon d'attente ; si je sors, votre soirée vous appartiendra. Voilà à peu près en quoi consistera votre service.

— Du moins, la bonne volonté ne me manquera pas, madame la princesse...

— J'en suis persuadée ; si vous êtes embarrassé pour quelque chose, adressez-vous au maître d'hôtel... ou à mademoiselle Juliette, ma femme de chambre ; ils vous mettront au fait de ce que vous ne saurez pas... Je n'ai pas besoin de vous dire que M. de Montbar tient à ce que la meilleure intelligence règne parmi les gens de sa maison... et je ne doute pas de la facilité de votre caractère... Dites-moi, vous savez lire et écrire ?

— Oui... madame la princesse.

— Et compter ?

— Oui, madame la princesse.

— Vous serez chargé de régler, chaque mois, avec certains fournisseurs dont je vous donnerai la liste, et chaque mois aussi vous m'apporterez

Digitized by Google

votre livre de dépenses très-exactement... je n'aime pas les mémoires en retard.

— Je me conformerai aux ordres de madame la princesse.

— Allons... j'espère que vous resterez longtemps chez moi, et que je serai satisfaite de vous.

— Madame la princesse peut être certaine que je ferai pour cela tout mon possible.

— Dès demain vous commencerez votre service auprès de moi... Aujourd'hui, vous vous mettrez au fait des habitudes de la maison;... seulement vous porterez cette lettre à son adresse...

Et Régina me donna la lettre qu'elle venait d'écrire.

— Faudra-t-il demander une réponse, madame la princesse?...

— Oui... vous monterez vous-même la lettre à l'antichambre et vous attendrez... Mais, dans le cas où madame Wilson... (c'est le nom de la personne à qui j'écris) ne serait pas chez elle... vous laisserez la lettre.

Après un moment de silence, la princesse reprit :

— Dites-moi... Martin... il est entendu que lorsque je sors en voiture vous ne me suivez jamais... Ceci est le service des valets de pied. Cependant, comme il se pourrait qu'une fois par hasard j'eusse besoin de vous pour me suivre, je

Digitized by Google

préfère vous prévenir... D'ailleurs, lors de ces rares sorties, vous ne porterez pas plus la livrée que vous ne la porterez habituellement.

— Je serai toujours prêt à obéir aux ordres de madame la princesse, c'est mon devoir.

— Ah! j'oubliais... reprit Régina (et son visage trahit une impression pénible). Une fois pour toutes... et sans que j'aie jamais besoin de vous réitérer cet ordre, vous irez chaque matin de très-bonne heure vous informer des nouvelles de M. le baron de Noirlieu... mon père...

— Oui, madame la princesse...

Puis, comme si elle eût voulu se distraire des tristes pensées que venait sans doute d'éveiller en elle l'ordre qu'elle m'avait donné, ou voulant peut-être ne pas me laisser pénétrer son émotion, Régina me montra un bouquet de *daphné* blanc, placé dans une petite coupe de verre de Venise enrichie de pierres fines, et posée sur une table de bois de rose, où je vis aussi un mouchoir brodé, un livre entr'ouvert et un ouvrage de tapisserie commencé.

— J'aime beaucoup l'odeur du *daphné*, me dit la princesse, vous vous entendrez avec ma fleuriste, afin que chaque jour j'aie dans cette coupe une branche fleurie de cet arbuste...

Madame de Montbar, ayant de nouveau gardé un moment le silence, reprit avec une certaine hésitation :

— Le docteur Clément m'a écrit, et son fils

Digitized by Google

m'a répété que vous étiez la probité même... Je sais avec quel courageux dévouement vous avez, au péril de votre vie, lutté contre un misérable qui s'était introduit chez votre maître pour le voler...

— J'ai fait mon devoir, madame la princesse.

— Je le sais, mais ceux qui accomplissent si bravement leur devoir... sont rares... En un mot, tout le bien que l'on m'a dit de vous doit me faire penser qu'à ces deux excellentes qualités... le dévouement et la probité... vous joignez sans doute la discrétion?

Et la princesse attacha de nouveau sur moi un regard ferme et pénétrant.

J'avais un dangereux écueil à éviter dans cette première entrevue avec Régina : paraître au-dessus de ma condition par mon langage, je dirais par mes sentiments... si je n'avais rencontré d'admirables dévouements domestiques. Il me fallait donc m'observer sans cesse, et résister surtout impitoyablement à la funeste tentation de me *rendre intéressant* aux yeux de la princesse. Tout eût été perdu pour mes projets du moment où elle aurait vu en moi autre chose qu'un serviteur simple, honnête et zélé.

Ainsi, la princesse, en me demandant si elle pouvait compter sur ma discrétion, songeait sans doute à me charger de quelque commission délicate. L'espoir d'obtenir déjà une preuve de sa confiance me rendit heureux; je répondis ce-

Digitized by Google

pendant avec un accent de simplicité sincère, en affectant pourtant un peu de surprise :

— Madame la princesse veut dire que je ne rendrai compte qu'à elle de ses commissions ?

— Voici ce que je veux dire, reprit la princesse avec un léger embarras. On s'adresse souvent à moi pour des secours... et s'il est des infortunes dignes de pitié... il en est malheureusement d'autres qui sont feintes ou causées par l'inconduite... Je voudrais donc vous charger d'aller quelquefois aux informations sur les personnes qui me demandent des aumônes, afin d'obtenir des renseignements certains ; vous vous mettrez pour cela en rapport avec les portiers, les voisins, que sais-je?.. Enfin comprenez-vous ce que j'attends de vous dans ces circonstances, ajouta la princesse en paraissant douter un peu de mon intelligence, me comprenez-vous bien ?

— Oui, madame la princesse... et je tâcherai que madame puisse avoir confiance dans les renseignements que je lui fournirai.

Après un moment de réflexion, la princesse me dit :

— Alors je vous donnerai aujourd'hui même une commission de ce genre.

Et tirant le tiroir de la petite table de bois de rose placée près d'elle, Régina prit un papier, le lut, et me demanda :

— Connaissez-vous la rue du Marché-Vieux ?

— Non, madame la princesse.

Digitized by Google

— Cette rue doit être du côté de la rue d'Enfer.

— Je la trouverai facilement, madame la princesse.

— Eh bien ! au numéro 11 de la rue du Marché-Vieux, habite une malheureuse veuve nommée madame Lallemand... elle est paralytique et hors d'état de quitter son lit. Sa fille, âgée de onze ou douze ans au plus, est déjà venue ici deux fois m'implorer pour sa mère. Cette enfant m'a tellement intéressée, que je lui ai donné des secours... Avant-hier je l'ai revue ; elle m'a suppliée de venir voir sa mère, celle-ci ayant, disait-elle, à me confier quelque chose de la plus grande importance pour elle ; mais ne pouvant bouger de son lit, ne sachant pas écrire et ne voulant pas charger une enfant de l'âge de sa fille d'une commission si grave, elle était forcée de me prier de venir la voir. Je le lui ai promis, et j'irai demain ; seulement, comme l'enfant m'a dit que les voitures pouvaient à peine entrer dans cette petite rue d'un quartier perdu, où l'apparition de ma voiture ferait d'ailleurs événement, ce qui me serait fort désagréable, vous irez tantôt chez cette pauvre femme afin de savoir à quel étage elle demeure, et de m'épargner ainsi l'embarras de la demander dans la maison, où il n'y a pas de portier, m'a dit l'enfant.

— Faudrait-il annoncer à cette femme la visite de madame la princesse pour demain ?

Digitized by Google

— Oui, cela la rendra heureuse un jour d'avance... Vous lui direz que je serai chez elle sur les neuf ou dix heures du matin, ajouta la princesse après un moment de réflexion.

— Madame la princesse désire-t-elle que je tâche de prendre quelques informations sur cette femme?

— Cette fois, c'est inutile... je crois tout ce que m'a dit sa petite fille... une enfant de cet âge serait incapable de mentir ou de tromper à ce point.

A cette réflexion de Régina, j'aurais dû, instruit par l'expérience, me souvenir, hélas! que trop souvent la corruption atteint jusqu'à l'enfance; mais j'étais loin de prévoir que cet appât tendu à l'âme généreuse de Régina cachait un piége horrible... une machination diabolique.

Cette triste révélation ne viendra que trop tôt.

— Tenez, voici l'adresse de cette pauvre femme, me dit Régina en me remettant un papier. Allez d'abord chez madame Wilson porter ma lettre, puis vous ferez cette autre commission.

Au moment où j'allais sortir, la princesse ajouta avec beaucoup de bienveillance et de dignité :

— C'est grâce aux excellentes recommandations du docteur Clément que je vous donne une preuve de confiance dès le premier jour de votre entrée à mon service; j'espère que vous y répondrez par votre zèle et par votre discrétion.

Digitized by Google

Je ferai tout ce que je pourrai afin de satisfaire madame la princesse.

Et je quittai l'appartement de madame de Montbar...

Il m'est impossible d'exprimer les mille pensées dont je fus agité ensuite de ma première entrevue avec Régina ; ce fut une sorte d'étourdissement d'esprit si violent que je montai en hâte à ma chambre, afin de me recueillir et de reprendre le sang-froid nécessaire pour supporter, sans trouble, les regards de mes nouveaux *camarades*.

L'impression terrible qui domina d'abord toutes les autres, et que je ne cherchai pas à me dissimuler, tant elle m'épouvantait, fut un ressentiment d'amour passionné... brûlant... sensuel, que je n'avais jamais éprouvé pour Régina. Jusqu'alors toujours grave et austère, entourée du prestige sacré de sa tristesse filiale, Régina m'était apparue dans une sphère si élevée, elle placée si haut, moi si bas et si loin, que je n'avais pu subir l'influence de la *femme*... de la femme jeune, belle, charmante.

Anéanti sous ces impressions remplies de charme et de terreur, un moment j'eus peur... ma résolution m'abandonna... j'entrevoyais un avenir de tortures sans nom, que je n'avais pas soupçonnées. Ce beau rêve, de vivre sous le même toit que la princesse, de jouir à chaque instant de la douceur d'une intimité presque

Digitized by Google

forcée par mes relations domestiques... Ces transports, à la seule pensée de la voir, de l'entendre chaque jour... ce bonheur ineffable de pouvoir me dire, en parlant d'elle, *ma maîtresse*, de lui appartenir, en effet, corps et âme... tant de ravissantes visions se dissipèrent du moment où j'envisageai cette réalité : UN VALET AMOUREUX FOU DE SA MAÎTRESSE... passion insensée à force de honte, de ridicule, de bassesse ; passion irritée, exaspérée à chaque instant par la femme qui la cause à son insu ; car, si réservée qu'on soit, l'on *se gêne encore si peu* devant son valet !

Et ce n'était pas tout : la moindre émotion trahie, un regard, une rougeur furtive, le plus léger trouble dans ma voix, un tremblement involontaire, pouvaient non-seulement me faire chasser de cette maison avec ignominie, mais je perdais à jamais l'occasion de servir peut-être grandement la princesse ; car j'avais déjà eu, quoiqu'elle l'ignorât, une part d'action assez large, assez salutaire sur la vie de Régina pour espérer encore quelque fruit de mon dévouement.

En présence d'un tel avenir, mon courage fut encore sur le point de faillir ; puis surmontant ce lâche effroi, songeant aux dernières recommandations du docteur Clément, aux encouragements de Claude Gérard, je résolus de poursuivre ma tâche et de lutter courageusement ; comparant enfin ma position présente, si pénible

Digitized by Google

qu'elle fût, à mes misères passées, alors que, las de souffrir de la faim et du froid, j'avais attendu, espéré, la mort au fond de la cave où je m'étais enseveli vivant, il me sembla entendre la voix amie et austère de Claude Gérard me reprocher mon indigne faiblesse, comme un outrage aux jours meilleurs qu'un sort providentiel m'avait récemment assurés. . . . . .

. . . . . .

La cloche du déjeuner sonna et me réunit à mes nouveaux *camarades :* le maître d'hôtel, le cuisinier, le valet de chambre du prince et les deux femmes de la princesse. Les gens de livrée et d'écurie prenaient leurs repas chez le portier de l'hôtel. Je fus cordialement accueilli par mes compagnons de service ; mademoiselle Juliette, première femme de chambre de la princesse, proposa même de donner le soir chez elle un *thé* pour fêter ma bienvenue ; il me fut facile de voir, à la réserve ou à l'insignifiance des propos tenus à l'office pendant ce premier repas, que l'on n'était pas encore en confiance avec moi. Je crus utile et prudent de faire acte de bon compagnonnage, en offrant à mes convives de me charger des commissions qu'ils pourraient avoir en allant remplir les ordres de la princesse. Mademoiselle Juliette, la femme de chambre, accepta et me pria, puisque j'allais porter une lettre chez madame Wilson, l'amie intime de madame, d'inviter mademoiselle Isabeau à venir

Digitized by Google

le soir même prendre le thé avec nous, si elle était libre.

Je me rendis d'abord chez madame Wilson; elle occupait une très-élégante maison de la rue de Londres, où se trouvaient aussi les bureaux de M. Wilson, riche banquier américain. Le domestique qui me reçut à l'antichambre me dit que madame Wilson était sortie; je lui remis la lettre de ma maîtresse, et le priai de me conduire auprès de mademoiselle Isabeau, la femme de chambre. Je trouvai cette jeune fille occupée à coudre. Elle était loin d'être belle; mais elle avait une taille svelte et gracieuse, de magnifiques cheveux et une certaine distinction de manières.

Ayant appris que madame Wilson était *l'amie intime* de la princesse, il ne me parut pas sans intérêt de causer avec mademoiselle Isabeau, qui d'ailleurs s'y prêta avec la meilleure volonté du monde, car elle me parut singulièrement *parlante*.

— Je suis chargé, mademoiselle, lui dis-je, de vous prier de venir prendre le thé ce soir chez mademoiselle Juliette.

— Avec grand plaisir, monsieur, me répondit mademoiselle Isabeau d'un air surpris. Donnez-vous la peine de vous asseoir... Mais je n'ai pas l'avantage de...

— Je suis nouvellement entré, comme valet de chambre, chez madame la princesse de Mont-

Digitized by Google

hier, et j'apportais une lettre de ma maîtresse pour madame Wilson.

— Ah! très-bien, monsieur... c'est différent... madame est sortie, elle ne doit pas rentrer avant quatre ou cinq heures... Vous remercierez bien, n'est-ce pas, Juliette pour moi? Comme madame va au spectacle et au bal ce soir, je crois même avec la princesse... j'aurai, je l'espère, ma soirée libre... C'est bien aimable à Juliette d'avoir pensé à moi... une nouvelle amie.

— Ah! il n'y a pas longtemps que vous connaissez mademoiselle Juliette?

— Mon Dieu, notre amitié date de l'amitié de nos deux maîtresses... madame m'a envoyée plusieurs fois chez la princesse, c'est comme cela que j'ai fait connaissance avec Juliette.

— Je croyais madame Wilson l'amie intime de sa maîtresse?

— Certainement, mais on peut être intime sans se connaître pour cela depuis longtemps... Aussi... tenez, entre nous, ce n'est pas pour vanter ma maîtresse... mais sans elle... la princesse...

— La princesse?...

— Ma foi, écoutez donc, du train où elle allait, elle serait peut-être à cette heure morte de chagrin.

— Vraiment! m'écriai-je.

Puis j'ajoutai :

— Vous concevez, mademoiselle, mon étonnement... étant tout nouveau dans la maison... et

Digitized by Google

n'ayant pas remarqué que *madame*... fût triste...

— A cette heure, elle n'est plus triste, certainement; mais il y a deux mois, c'était à fendre le cœur; heureusement la princesse a fait connaissance avec *madame*, et alors tout a changé.

— Votre maîtresse fait des miracles, il me semble...

— Je crois bien, elle est si vive, elle aime tant le plaisir pour elle et pour les autres, elle a tant d'esprit, elle est si gaie, qu'il n'y a pas de mélancolie qui tienne avec elle... Aussi, elle vous a joliment arrangé la tristesse de la princesse. Elles sont maintenant toujours en fêtes, en plaisirs. Tenez, aujourd'hui encore, je crois qu'elles vont ensemble aux Italiens et de là au bal...

Notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'une gouvernante anglaise, tenant par la main la plus jolie enfant que j'eusse jamais vue, un ange de beauté, de fraîcheur et de grâce.

— Si madame rentrait avant moi, mademoiselle Isabeau, dit la gouvernante, vous la préviendriez que j'ai emmené mademoiselle Raphaële se promener, car il fait très-beau.

— Très-bien, madame Brown, dit la femme de chambre.

— Adieu, ma bonne Isabeau, dit Raphaële en embrassant affectueusement la camériste; je te rapporterai un gâteau...

Et l'enfant, toute joyeuse, sortit en sautant.

Digitized by Google

— Quelle charmante petite fille!... dis-je à Isabeau.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie, mademoiselle Raphaële? Et gentille et bonne, jamais fière; il n'y a pas un meilleur cœur... Ah! l'on peut bien dire que si celle-là ne rend pas un jour un mari heureux... c'est qu'il ne le voudra pas... Pauvre petite... Seulement, ça sera si bon, que ça n'aura pas de défense... C'est pas comme madame!... Ah! elle... par exemple...

Cet entretien qui, pour mille raisons, m'intéressait extrêmement, fut de nouveau interrompu; on demanda mademoiselle Isabeau à la lingerie; je ne jugeai pas devoir rester plus longtemps, et je pris congé de mademoiselle Isabeau, qui me dit :

— A ce soir, monsieur... Votre nom, s'il vous plaît?

— Martin.

— M. Martin, vous direz à Juliette que j'aurai ce soir de bonnes histoires *toutes chaudes* à lui raconter... pas sur mes maîtres, bien entendu... M. Martin, mais sur les maîtres des autres...

— Je comprends, lui dis-je en riant, c'est un échange; de cette façon, le diable n'y perd rien.

— Que voulez-vous, M. Martin, me dit ingénument mademoiselle Isabeau; on voit, on écoute, on se souvient, on confie cela à des amis...

Digitized by Google

comme un secret... et puis après on ne répond de rien.

Un pressentiment presque certain me dit que le soir, *au thé* que donnait mademoiselle Juliette, je devais entendre de curieuses révélations.

En sortant de chez madame Wilson, je me hâtai de me rendre rue du Marché-Vieux, près de la rue d'Enfer, afin de visiter la pauvre femme paralytique chez qui la princesse de Montbar devait se rendre le lendemain.

XI

Le soupçon.

J'arrivai rue du Marché-Vieux, sorte de ruelle si étroite, qu'une voiture pouvait difficilement y pénétrer. Guidé par l'adresse que m'avait remise la princesse, j'entrai dans la maison de la femme paralytique ; une sombre allée, où je ne vis pas de loge de portier, conduisait à l'escalier, aussi très-obscur. Afin de me renseigner sur l'étage où demeurait madame Lallemand, je

Digitized by Google

frappai à deux portes s'ouvrant sur le palier du premier.

Personne ne me répondit.

Supposant ces chambres habitées par des ouvriers alors en journée, je montai au second; je frappai encore.

Même silence.

Assez étonné de cette solitude, je montai au troisième et dernier étage, sauf les combles, je heurtai de nouveau et inutilement à plusieurs reprises. J'allais redescendre, croyant m'être trompé de numéro, lorsque j'entendis un bruit de pas se rapprocher de la porte, et une voix d'enfant demanda :

— Qui est là?

— C'est quelqu'un qui vient voir madame Lallemand de la part de madame la princesse de Montbar..., répondis-je.

Aussitôt la porte s'ouvrit. Je vis une petite fille de onze ou douze ans, d'une figure douce et naïve.

— Madame Lallemand demeure ici? lui dis-je en jetant un regard sur une première pièce nue, délabrée, où aboutissait l'escalier d'un grenier sans doute.

— Oui, monsieur, me répondit l'enfant, elle est couchée et ne peut pas se lever.

— Puis-je la voir, et lui parler de la part de madame la princesse?

— Je vais le lui demander, monsieur, me dit

Digitized by Google

la petite fille, qui revint au bout de quelques instants m'ouvrir une porte, et j'entrai.

Une femme, jeune encore, à l'air souffrant, à la physionomie intéressante, était couchée sur un grabat, au milieu d'une chambre qui trahissait une profonde misère. Lorsque j'eus dit à cette femme qu'elle recevrait sûrement le lendemain matin la visite de la princesse, des larmes coulèrent de ses yeux, et, par un mouvement de joie touchante, elle embrassa son enfant avec effusion, puis elle m'exprima sa reconnaissance pour la princesse en des termes si simples, si naturels, si profondément sentis, que, vivement ému de cette scène, je me promis de rendre compte à ma maîtresse de cette impression si favorable à sa protégée.

Quand je pense à cette heure que tout cela était de la part de cette créature une comédie qui cachait un infâme guet-apens, je suis encore à comprendre la possibilité d'une si effroyable dissimulation.

Je quittai la rue du Marché-Vieux si complétement rassuré par ce que je venais de voir et d'entendre qu'il ne me vint pas à la pensée de prendre des renseignements sur madame Lallemand; j'oubliai même l'étonnement que j'avais ressenti en trouvant cette maison uniquement habitée par la protégée de la princesse.

Rentré à l'hôtel, je m'habillai avec soin; je devais le soir servir à table; le tailleur du prince

Digitized by Google

était excellent. Je revêtis un habit du plus beau drap noir, élégamment coupé. Lorsque ma toilette fut terminée, je me regardai dans la petite glace de ma chambre; soigneusement cravaté de batiste blanche, chaussé de bas de soie noire et d'escarpins bien luisants à boucles d'or, je ne craignis pas d'être reconnu par le prince qui ne m'avait adressé la parole qu'une fois, et alors qu'à moitié ivre il me plaisantait sur les haillons dont j'étais couvert.

En entrant dans l'office de la salle à manger, je trouvai le maître d'hôtel et le vieux valet de chambre du prince, nommé Louis, qui me dit affectueusement :

— Avant d'aider au couvert, mon cher ami, avez-vous été voir si le feu du parloir de madame allait bien? Elle ne peut tarder à rentrer...

— Non, M. Louis, lui dis-je, je n'y avais pas songé et j'y vais...

— N'oubliez pas aussi, lorsque madame rentrera, de vous trouver à la porte du parloir d'attente pour la recevoir.

— Je vous remercie, M. Louis; mais comment serai-je instruit du retour de madame?

— C'est bien simple, par le bruit de sa voiture d'abord, et puis par deux coups du timbre qui correspond à la loge du portier... Le timbre frappe un coup lorsque monsieur rentre, deux coups lorsque c'est madame...

Digitized by Google

Je me rendis donc dans le parloir de la princesse pour veiller à son feu; je ne pus m'empêcher de tressaillir en sentant de nouveau le parfum particulier à cette pièce, où Régina se tenait de prédilection, parfum doux, suave, quoique pénétrant; oubliant, je l'avoue, un instant mon service, je regardais autour de moi avec émotion, contemplant ces fleurs, ces tableaux, ces livres, ces meubles qui ornaient le sanctuaire de la princesse, lorsque j'entendis marcher dans une petite galerie de tableaux qui séparait le parloir où je me trouvais de la chambre à coucher de la princesse.

Au moment où, de crainte d'être surpris inactif, je me baissais vivement vers la cheminée, le prince entra... J'étais courbé, je ne pus voir son visage, mais un assez brusque temps d'arrêt dans sa marche me prouva qu'il était surpris de trouver là quelqu'un. Il referma la porte de la galerie de tableaux, je me redressai et m'inclinai respectueusement.

— Vous êtes le nouveau valet de chambre de madame de Montbar? me dit le prince, presque sans me regarder, et en s'arrêtant à peine un instant.

— Oui, mon prince.

— C'est bien, me dit-il.

Et il sortit.

Quoique j'eusse à peine eu le temps d'envisager M. de Montbar, il me parut assez contrarié

Digitized by Google

d'être vu sortant de l'appartement de sa femme, contrariété que je ne m'expliquai pas ; lorsqu'il fut parti, jetant par hasard les yeux sur la petite table placée auprès du fauteuil de Régina, il me sembla voir un certain désordre parmi les objets placés sur le guéridon. La tapisserie commencée était tombée à terre, ainsi qu'un livre, et le tiroir à demi ouvert. Je ne sais pourquoi, en me rappelant la surprise et l'espèce de contrariété manifestées par le prince à mon aspect, l'idée me vint que, profitant de l'absence de sa femme, il avait peut-être cherché quelque chose dans les meubles de l'appartement... Je frémis, pensant que cette indiscrétion ou cet abus de confiance, s'il se découvrait, pourrait m'être attribué.

Cette pensée m'accablait, lorsque j'entendis un roulement de voiture dans la cour de l'hôtel ; presque aussitôt après, retentirent deux coups de timbre.

Fidèle aux instructions de Louis, je courus au salon d'attente ouvrir la porte à la princesse ; je crus bien faire en la saluant respectueusement, mais elle me dit avec bonté, quoiqu'en souriant un peu :

— Une fois pour toutes, vous ne me saluerez plus chez moi... n'est-ce pas?

Confus de ma maladresse, je balbutiai quelques excuses ; mais Régina me dit, tout en traversant le second salon qui conduisait à son parloir :

Digitized by Google

— Vous êtes allé chez madame Wilson?

— Oui, madame la princesse... mais je ne l'ai pas trouvée.

— Vous direz alors à la porte que, dans le cas où il viendrait pour moi une lettre de madame Wilson, on me la monte à l'instant.

— Oui, madame la princesse...

— Et madame Lallemand?

— Je l'ai vue, madame la princesse, elle demeure au troisième étage de la maison dont madame m'a donné l'adresse...

— Vous l'avez prévenue que j'irais la voir demain matin?

— Oui, madame la princesse.

— Il y a là bien de la misère sans doute?... me demanda tristement Régina.

— Oui, madame... une bien cruelle misère.

— Et cette femme, j'en suis certain, est intéressante?

— Je crois qu'elle mérite toutes les bontés de madame la princesse.

— Allons, tant mieux; car...

Puis, s'interrompant, la princesse me dit en regardant la petite table placée à côté de son fauteuil :

— Quelqu'un est donc entré ici pendant mon absence?

— Je l'ignore, madame la princesse, répondis-je avec un embarras stupide; car je ne doutais pas de la cause de l'étonnement de

Digitized by Google

la princesse, et je tremblais d'être soupçonné.

— C'est singulier..., dit madame de Montbar.

Et se retournant, elle me regarda fixement.

Je m'abusais sans doute, mais il me sembla lire sur sa physionomie une expression d'étonnement et de défiance. Je me troublai tellement, que, malgré moi, je devins pourpre, et, au lieu de lui dire, chose bien simple pourtant, que, devant moi, le prince était sorti du salon de tableaux, je restai muet, aussi péniblement ému que si j'avais été coupable. Sentant néanmoins le danger de ma position, j'allais faire un effort pour éloigner de moi tout soupçon, lorsque la princesse me dit sèchement :

— Vous demanderez ma voiture pour huit heures et demie...

Et la princesse, après avoir un instant chauffé ses pieds au feu de son parloir, entra dans la galerie de tableaux qui précédait sa chambre à coucher, et disparut.

Navré de ma maladresse, je descendis chez le portier afin d'exécuter les ordres de ma maîtresse ; les gens d'écurie prenant leur repas chez M. Romarin, c'était le nom du maître de la loge, je pouvais remplir ma double commission.

M. Romarin, poudré à blanc et habillé en grande livrée, homme important s'il en fut, se chargea de prévenir le cocher de la princesse, et me remit deux lettres dont l'une venait d'être

Digitized by Google

apportée à l'instant même de la part de madame Wilson; avec cette lettre, le portier me donna trois magnifiques bouquets de bal soigneusement enveloppés, et me dit :

— L'un de ces bouquets a été apporté avec ce carton de fleurs, par le garçon de la fleuriste de madame la princesse... les deux autres bouquets l'ont été par des commissionnaires qui n'ont pas dit de quelle part ils venaient.

Parmi ces deux bouquets *sans noms* que je remportai, j'en remarquai un de magnifique lilas blanc et de violettes de Parme.

En gravissant lentement l'escalier, je contemplais avec une mélancolie amère ce frais et mystérieux bouquet de fête qui exhalait un doux parfum, car, par un étrange contraste, je me rappelais ces pauvres bouquets de perce-neige blancs et violets, mystérieux aussi, que, pendant tant d'années, j'avais, à chaque funèbre anniversaire, déposés sur la tombe de la mère de Régina sans que la jeune fille eût jamais connu la source de cette pieuse offrande... A ces souvenirs, une larme me vint aux yeux. Ces humbles et tristes fleurs, dont mon dévouement ignoré ornait autrefois un tombeau, n'étaient que trop l'emblème de mon humble et triste amour. . . . . .

. . . . . .

En remontant dans l'appartement de la princesse, j'y trouvai sa femme de chambre. Elle se chargea des fleurs et des bouquets, et j'allai at-

Digitized by Google

tendre dans la salle à manger l'heure de servir à table.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit à deux battants : le prince entra avec sa femme. Sur un signe du maître d'hôtel, j'allai me placer derrière la princesse.

Pour la première fois, je voyais M. de Montbar et sa femme réunis. Quoique leur entretien dût être nécessairement contenu par la présence de leurs gens, je redoublai d'attention afin de tâcher de pénétrer dans quels rapports ils se trouvaient ; j'avais acquis, en l'exerçant, une telle faculté d'observation, qu'il me fallait peu de chose pour me mettre sur la voie de ce que je désirais connaître.

Le prince me parut froid, distrait, et affecter envers sa femme une politesse presque cérémonieuse ; tel fut, à peu près, leur entretien après quelques paroles insignifiantes.

— Vous sortez ce soir? dit le prince à sa femme.

— Oui... je vais aux Italiens.

— Mais ce n'est pas votre jour? Il me semble.

— Madame Wilson me donne une place dans sa loge ; elle vient me prendre, et nous irons ensuite chez madame de Beauménil.

— Il y a grand bal, je crois?

— Elle ouvre son nouvel hôtel... On dit que c'est merveilleux, ébloüissant... n'y viendrez-vous pas un instant?

Digitized by Google

— Certes non, dit le prince, je déteste ces cohues où l'on est convié de venir louer en chœur un faste insolent quand il n'est pas ridicule, à moins qu'il ne soit à la fois insolent et ridicule ; d'ailleurs je soupe ce soir avec quelques amis chez Véry ; de là, nous partons pour Fontainebleau, où nous allons chasser pendant plusieurs jours.

— Vous serez absent longtemps ?

— Six ou huit jours au moins... le temps de faire trois ou quatre chasses, l'équipage ne pouvant chasser que tous les deux jours.

— Ce sera une partie charmante ; serez-vous nombreux ?

— Non, pas trop : le marquis d'Hervieux et son beau-frère, maître de l'équipage ; Blinval, Saint-Maurice, Thionville, moi et Alfred de Dreux, le célèbre peintre de chevaux, qui peindra des sujets d'après nature... Mais, à propos de peinture, ajouta le prince, savez-vous que je suis jaloux de vos tableaux ?

— Vous leur faites vraiment trop d'honneur.

— Il y a surtout cette nouvelle marine d'Isabey... elle ne me sort pas de devant les yeux... c'est un chef-d'œuvre.

— Elle est charmante en effet.

— Si charmante... que tantôt, pendant votre absence, je suis allé encore l'admirer...

Ce disant, et à ma grande surprise, le prince leva un instant les yeux sur moi, comme si cette

Digitized by Google

explication de sa présence dans l'appartement eût été donnée à mon intention, explication dont je fus d'ailleurs ravi, car elle apprenait à madame de Montbar ce que j'avais eu la maladresse de ne pas lui dire : que, pendant son absence, son mari s'était introduit chez elle.

Ainsi devaient tomber les soupçons qu'elle pouvait avoir sur moi dans le cas où elle se serait aperçue de quelque acte indiscret.

— Je suis très-heureuse que le tableau vous plaise, avait répondu la princesse à son mari, seulement je regrette que vous ne veniez l'admirer que... pendant mon absence.

Je ne sais si ces mots, prononcés par la princesse avec autant de froide politesse que si elle se fût adressée à un étranger, parurent au prince renfermer un double sens, mais il arrêta sur sa femme, pendant une seconde, un regard pénétrant ; puis il ajouta :

— Lorsque vous êtes chez vous, vous êtes toujours très-entourée, et, vous le savez, il n'y a rien de plus fâcheux qu'un mari dans le salon de sa femme, le matin ; à propos de vos amis, le beau d'Erfeuil est-il toujours aussi sot qu'il est beau?

— Il est plus beau que jamais.

— Et d'Hervillier a-t-il toujours ses désolantes prétentions de chanteur? Supplie-t-il toujours tout bas qu'on lui demande de chanter, afin de minauder une feinte résistance?... Comme ça

Digitized by Google

lui va, un homme de six pieds... avec une carrure de tambour-major et une voix de chantre de cathédrale !

— M. d'Hervillier a fait un progrès : il chante sans qu'on le lui demande.

— C'est le cri du désespoir, dit le prince en continuant son persiflage ; et cet énorme Dumolard, le frère de votre *amie intime* (et M. de Montbar accentua ces mots avec une extrême malveillance), cet homme d'une grosseur irritante, prête-il toujours sa voiture et ses loges aux *belles dames*, généreuses complaisances qui l'ont fait appeler *l'omnibus* ?

— M. Dumolard est toujours cité pour son obligeance énorme..., répondit la princesse, qui me parut vouloir lutter d'ironie avec son mari.

Mais il y avait dans cet échange de plaisanteries quelque chose d'amer, de froid, bien éloigné de cette gaieté douce, communicative, qui naît de la confiance et de l'affection.

— Mais à propos de sa sœur, reprit le prince presque avec aigreur, savez-vous qu'on parle beaucoup... mais beaucoup, de votre nouvelle amie ?

— De ma nouvelle amie ?

— Oui, de madame Wilson...

— C'est tout simple, une femme à la mode... De qui et de quoi... parlerait-on sans cela ?

— Est-ce qu'il y a... un M. Wilson ? demanda le prince d'un ton de raillerie presque insolente.

Digitized by Google

La princesse fronça légèrement les sourcils, puis répondit avec un sourire contraint :

— Quelle singulière question me faites-vous là?

— D'abord... c'est qu'on ne le voit jamais, ce M. Wilson.

— Si l'existence des maris qui ne paraissent jamais dans le monde était mise en doute..., reprit Régina, avouez que la vôtre serait un peu compromise...

— Je ne crois pas... ou plutôt j'espère qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre moi et M. Wilson, dit le prince avec hauteur et un dépit mal contenu; car il est de ces ridicules qui...

— M. de Montbar, permettez-moi donc de vous offrir de cette gelée d'ananas... elle est parfaite, dit la princesse en interrompant son mari, qui, comprenant que madame de Montbar ne voulait pas continuer cette espèce de discussion devant nous autres domestiques, accepta sans doute par convenance le mets qui lui était offert, car il n'y toucha pas, et reprit après quelques moments de silence :

— En allant tantôt chez vous admirer un de vos tableaux, j'ai vu sur une table trois ou quatre gros volumes in-folio... Qu'est-ce que c'est donc que cela? Est-ce que vous devenez femme savante?

— Ce sont des gravures... une collection de portraits historiques, que M. Just Clément a bien voulu me prêter... Je cherchais un costume

Digitized by Google

pour un bal costumé, M. Just m'a conseillé de choisir parmi les gravures qui lui viennent de son père.

— Et... comment va le capitaine Just?... demanda le prince, non plus avec cet accent sardonique dont il avait accompagné ses questions sur quelques-uns des amis de sa femme, mais avec gravité et une sorte d'hésitation.

Du moment où il eut nommé le capitaine Just, je remarquai que le prince, assis à table en face de sa femme, ne la quittait pas des yeux et semblait l'observer.

Régina ne parut pas s'apercevoir de l'attention presque inquiète du prince et répondit avec une parfaite simplicité :

— M. Just Clément est toujours triste de la mort de son père... mais cette tristesse est douce et calme... Loin de craindre les occasions de parler de celui qu'il regrette, il les recherche, au contraire... et il me trouve toujours disposée à lui offrir cette consolation, car j'avais pour son père autant de vénération que d'attachement.

— Le docteur Clément était un homme des plus respectables, en effet, répondit le prince, et puisque nous parlons de lui, je vous dirai que son protégé et le vôtre, ce jeune médecin qu'il nous avait recommandé, est parti hier pour Montbar.

— Je le savais, il est venu prendre congé de

Digitized by Google

moi, répondit la princesse, et je vous remercie d'avoir....

— Ne parlons plus de cela, dit le prince en interrompant sa femme, vous savez que je suis toujours heureux de pouvoir vous être agréable; mais, pour en revenir au capitaine Just, sa tristesse doit se trouver mal à l'aise au milieu de tous vos élégants.

— Lorsque M. Just Clément désire me voir, répondit la princesse, il m'écrit un mot le matin, et je le reçois d'assez bonne heure pour qu'il n'ait aucune chance de rencontrer quelqu'un.

— Je vous approuve fort, le capitaine Just a droit à être particulièrement distingué, non-seulement à cause de la triste position où il se trouve, mais encore par sa valeur, par son mérite personnel; et, quoique jeune encore, c'est un homme qui, je l'avoue, commande la considération.

Ces derniers mots furent prononcés par le prince avec un accent de loyauté, de sincérité, qui me toucha. Madame de Montbar parut ressentir la même impression, car, au lieu de continuer de parler à son mari d'un ton sec et froidement poli, sa voix se détendit et s'adoucit.

— Je vous sais infiniment de gré, reprit la princesse, d'apprécier avec une si généreuse impartialité un homme qui n'est pas, comme on dit, de *notre monde*, et qui deviendra, je le crois, un

Digitized by Google

de mes plus sûrs et de mes meilleurs amis?!

Soit que le prince se reprochât le premier mouvement auquel il avait d'abord cédé en rendant justice au capitaine Just, soit que la réponse de la princesse lui eût causé quelque secret dépit, il reprit avec un sourire qui me parut ironique et forcé :

— Vous n'accorderez probablement au capitaine ces entrées privilégiées que jusqu'à la fin de son deuil?

— Pourquoi cela? demanda gravement Régina.

— Mais, c'est que le capitaine, pour n'être pas de la même élégance que vos élégants, n'en est pas moins charmant, au contraire..., dit le prince en riant, et s'il est aussi spirituel que savant, aussi aimable que distingué, aussi beau que brave, ce n'est pas une raison pour qu'il ne soit pas très-dangereux.

— Quelle folie!.. dit la princesse.

— Vous ne savez pas ce que c'est que le capitaine Just... au point de vue de la séduction, dit le prince en continuant de rire d'un air un peu contraint. Il a eu des aventures fort bizarres, il a entre autres causé une passion folle... C'est un vrai roman, la pauvre femme a tout quitté pour suivre le capitaine en Algérie malgré lui, et elle a été tuée dans une rencontre avec les Arabes.

— Vous avez raison, dit la princesse en sou-

Digitized by Google

riant, c'est invraisemblable et impossible comme un roman.

— Mais je vous parle très-sérieusement, dit le prince, et je puis vous citer le nom... de l'héroïne...

— Je préfère l'ignorer... afin de croire à l'aventure, répondit la princesse en souriant.

Puis, se levant de table, elle ajouta :

— Je vous demande pardon de vous quitter sitôt, mais je ne suis pas encore habillée; madame Wilson doit venir me chercher, et je ne voudrais pas la faire attendre.

Le prince quitta la table à son tour, et dit à la princesse :

— Adieu... car je ne vous verrai pas avant mon départ pour Fontainebleau.

— Adieu! dit la princesse, et ne prolongez pas trop votre absence.

— J'aurai toujours hâte, vous le savez, d'être de retour auprès de vous, dit le prince.

Et il entra dans son appartement, tandis que sa femme rentrait dans le sien.

Digitized by Google

XII

Le bal.

Quoique fort insignifiant en apparence, l'entretien de la princesse et de son mari avait été pour moi plein de graves révélations. Il régnait évidemment une froideur contrainte entre M. de Montbar et sa femme. Il voyait avec peine l'intimité de la princesse et de madame Wilson. Il rendait loyalement hommage à la supériorité du capitaine Just, contre lequel il ressentait cependant une jalousie d'instinct... et cet instinct ne devait pas tromper le prince... car, le dirai-je ?... cette jalousie, je la partageais... mon cœur s'était douloureusement serré en apprenant l'espèce d'intimité qui existait déjà entre le capitaine Just et Régina, jalousie folle, basse et stupide de ma part, car, hélas ! je n'espérais rien de mon amour... Mais quoique fou, bas, stupide, ce ressentiment n'en fut pas moins navrant, et j'entrevis vaguement une torture... plus cruelle encore que celle d'aimer sans espoir. . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Après avoir dîné avec mes camarades, je remontai dans le salon d'attente de la princesse. J'y étais depuis peu de temps, lorsque j'entendis le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour de l'hôtel; bientôt après j'introduisis madame Wilson dans le parloir de la princesse.

Lorsque, après un quart d'heure environ, ces deux charmantes femmes sortirent par une des portes du salon dans lequel j'attendais, je fus ébloui... il était impossible de rencontrer deux beautés plus complètes, et pourtant plus différentes que celles de la princesse et de son amie.

Madame Wilson, blanche et rose, avec des yeux bleus et des cheveux noirs, portait une robe de velours vert pâle, garnie de flots de dentelle rattachés par des bouquets de roses-pompons; une élégante coiffure des mêmes fleurs complétait cette charmante parure.

La princesse, d'une taille plus élevée que madame Wilson, mais non moins svelte, avait une robe de moire paille, recouverte d'une courte tunique de gaze blanche, garnie de feuilles de camélias naturels, attachées avec des diamants qui brillaient au milieu de cette luisante verdure comme autant de gouttes de rosée cristallisées; une couronne de feuilles vertes sans fleurs, aussi constellée de diamants, ceignait le front blanc et superbe de Régina... Cette robe, très-décolletée, ainsi qu'on les portait alors, laissait nus les épaules, les bras et la poitrine de la princesse,

Digitized by Google

qui semblaient avoir la blancheur, le poli, la fermeté du marbre ; ses cheveux, d'un noir plus bleuâtre que ceux de madame Wilson, au lieu d'être relevés en bandeaux comme le matin, se déroulaient en longs anneaux, qui caressaient son sein demi-nu ; plantée très-bas derrière sa tête, cette magnifique chevelure se tordait à sa naissance en une tresse épaisse, nette, luisante, qui faisait valoir encore l'attache élégante d'un cou svelte et rond.

Une légère rougeur colorait les joues de Régina ; ses trois petits signes noirs veloutés, coquets, contrastaient comme autant de mouches d'ébène avec l'humide carmin de ses lèvres et le feu de ses grands yeux noirs, alors brillants et animés...

Bien plus encore que dans son négligé du matin, Régina m'apparaissait ainsi dans toute la voluptueuse splendeur d'une beauté que je ne lui soupçonnais pas...

Lorsqu'elle sortit de son parloir avec madame Wilson, elles riaient toutes deux ; le rire de Régina était charmant, car il montrait des dents d'un émail éblouissant ; elle riait tout en approchant son bouquet de ses lèvres par un mouvement rempli de grâce, comme pour voiler cette gaieté à demi.

— Méchante..., lui disait madame Wilson, parmi cet arsenal de bouquets magnifiques, choisir celui... de votre fleuriste.

Digitized by Google

— Que de noms les jaloux vont lui donner à ce pauvre bouquet marchand! dit Régina.

— Les noms des hommes les plus à la mode de Paris y passeront, reprit gaiement madame Wilson.

— Avouez, ma chère, que ceci est un peu l'image de bien des choses... Si l'on savait ce que l'on envie!... dit la princesse avec un accent singulier.

Et il me sembla voir un nuage attrister un instant son front rayonnant.

En échangeant ces paroles avec madame Wilson, la princesse s'était à demi enveloppée d'un ample manteau de satin cerise doublé d'hermine, que sa femme de chambre, qui l'avait suivie, venait de lui poser sur les épaules; après quoi Juliette me remit une paire de petits chaussons de taffetas noir ouaté, et me dit à demi-voix :

— Vous donnerez les chaussons de *madame* au valet de pied de madame Wilson; recommandez-lui bien de ne pas les perdre.

Puis la femme de chambre rentra dans l'appartement, en me disant à voix basse :

— A tout à l'heure pour le *thé*.

Au moment de sortir du salon, madame Wilson dit à la princesse :

— Croisez bien votre manteau, ma chère amie, il fait horriblement froid.

Se trouvant gênée sans doute par son bouquet et par son mouchoir pour se bien envelopper

Digitized by Google

dans son manteau très-ample, très-long, qu'il lui fallait relever pour descendre l'escalier, la princesse me remit son bouquet et son mouchoir en me disant :

— Vous me donnerez cela dans la voiture.

En recevant de sa main dans ma main son mouchoir et son bouquet dont le parfum monta vers moi par bouffées, je tressaillis, et je suivis lentement ma maîtresse, la voyant descendre, svelte et légère, les larges degrés de l'escalier de marbre.

Madame Wilson, qui la précédait de quelques pas, s'apercevant que le petit pied de la princesse était seulement chaussé de son soulier de satin blanc, lui dit d'un ton de reproche affectueux :

— Comment, ma chère, par le froid qu'il fait, vous n'avez pas mis de chaussons?

— Votre valet de pied me les donnera en sortant du bal..., répondit la princesse, il sera temps alors.

— Et pendant toute la durée de l'opéra, vous voulez rester les pieds glacés?... et à la sortie... attendre ainsi notre voiture pendant une heure? Vous auriez un froid mortel... je ne souffrirai pas cela... vous allez mettre vos chaussons à l'instant même... et vous ne les quitterez qu'à notre arrivée au bal.

— Allons... cher tyran, dit en souriant la princesse à madame Wilson, il faut bien vous obéir.

Digitized by Google

En parlant ainsi, la princesse et son amie s'étaient arrêtées aux dernières marches de l'escalier; Régina me dit :

— Donnez-moi mon mouchoir et mon bouquet et mettez-moi mes chaussons.

Et prenant de mes mains le bouquet et le mouchoir, madame de Montbar s'appuya sur l'un des balustres de l'escalier et me tendit son pied.

Je me mis à genoux devant la princesse... Lorsque je pris dans ma main, où il tenait tout entier, ce pied d'enfant chaussé de satin blanc et de bas de soie si fins, qu'à travers leur tissu diaphane je voyais la transparence rosée de la peau... d'où s'exhalait une faible senteur d'iris... lorsqu'en attachant la bride du chausson de taffetas mes doigts tremblants rencontrèrent la cheville délicate d'une jambe déliée... lorsque enfin les plis traînants de la robe de ma maîtresse effleurèrent mon visage... je crus devenir fou... les artères de mes tempes battaient à se rompre... mes mains frémissantes brûlaient d'un tel feu, que ma maîtresse aurait dû sentir leur ardeur à travers la soie et le satin qui la chaussaient.

Heureusement elle ne s'aperçut de rien... et tandis qu'éperdu j'étais agenouillé à ses pieds, elle causait à voix basse avec madame Wilson; quelques petits rires contenus interrompaient seuls le léger bruissement de leur causerie.

Ma tâche accomplie, je me relevai presque étourdi, sentant mes genoux vaciller; la prin-

Digitized by Google

cesse, sans me regarder, me dit en se dirigeant vers le vestibule servant de première antichambre :

— Martin... vous m'attendrez?...

— Oui, madame la princesse, répondis-je en balbutiant.

Les valets de pied de la maison se levèrent respectueusement sur le passage de la princesse; deux d'entre eux allèrent ouvrir à deux battants la porte du perron.

A travers les vitres et à la clarté des grandes lanternes de cuivre de la voiture, je vis les deux jeunes femmes monter dans une élégante berline, que deux magnifiques chevaux gris, aux brillants harnais, entraînèrent rapidement.

Frémissant encore de l'âcre et terrible volupté que je venais de goûter, je regardais cette voiture s'éloigner, plongé dans une sorte d'extase, lorsque je fus rappelé à la réalité de ma condition par la grosse voix de l'un des valets de pied de l'hôtel, qui, refermant bruyamment la porte du vestibule, après le départ de notre maîtresse, s'écria brutalement :

— Emballée !! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

En proie à un trouble indicible, à des pensées folles, ardentes, douloureuses, j'éprouvais une grande répugnance à me rendre au *thé* que la femme de chambre de la princesse donnait pour

Digitized by Google

fêter ma bienvenue ; j'aurais préféré rentrer chez moi jusqu'à l'heure de descendre au salon, pour y attendre ma maîtresse ; mais songeant à la recommandation du docteur Clément, au sujet des projets ténébreux du comte Duriveau, je crus que cette réunion domestique m'offrirait peut-être l'occasion de découvrir quelque chose.

D'ailleurs, ainsi que cela arrive lorsque l'on a l'esprit tendu vers les éventualités d'un péril à la fois menaçant et inconnu, tout vous devient sujet de défiance, et l'on se livre aux suppositions les plus hasardées ; ainsi, en réfléchissant à la récente et étroite intimité de la princesse et de madame Wilson, intimité qui semblait avoir une grande influence sur madame de Montbar, je me demandai dans quel but madame Wilson avait entraîné si soudainement Régina au milieu d'un tourbillon de fêtes et de plaisirs, elle qui vivait naguère dans une tristesse solitaire, si ce changement si brusque dans ses habitudes ne favorisait pas les projets de vengeance du comte Duriveau ?

Et puis enfin, pourquoi reculerais-je devant l'aveu de certaines pensées enfouies au plus profond des replis du cœur ? malgré moi, je me sentais presque jaloux de madame Wilson ; ses conseils avaient, sans doute, engagé Régina à s'étourdir sur ses chagrins ; et dans l'inflexible égoïsme de mon dévouement, je n'aimais pas la voir porter si fièrement ses souffrances. Sa fiévreuse ardeur

Digitized by Google

pour le plaisir était, sans doute, factice, mais il me semblait, et mon cœur s'en navrait, que mon dévouement devenait moins utile à madame de Montbar, du moment où elle trouvait quelque distraction au milieu des enivrements du monde. J'aurais préféré la trouver triste, abattue, comme par le passé, afin de pouvoir un jour peut-être la tirer de cette tristesse, de cet isolement, en lui rendant les affections qu'elle devait regretter amèrement.

Ces réticences, ces jalousies, ces calculs dans le dévouement, sont puérils, quelquefois indignes; mais, hélas! c'est l'histoire de mon cœur qu'à cette heure je me raconte avec sévérité.

. . . . . .

Une autre raison m'engageait aussi à me rendre au thé de mademoiselle Juliette malgré ma répugnance.

— Il est très-possible, m'avait dit encore le docteur Clément, que le comte Duriveau, pour servir ses projets, ait parmi les gens de la princesse une créature à lui.

Je ne savais encore jusqu'à quel point cette crainte pouvait être fondée; n'ayant vu mes nouveaux camarades que le matin à déjeuner et le soir au dîner, repas assez court et dont ma présence, à moi nouveau venu, avait nécessairement dû bannir la confiance et la liberté habituelles, je n'avais pu rien observer.

La réunion du soir, plus animée, plus intime,

Digitized by Google

allait peut-être faciliter mes remarques ; d'ailleurs, à la première vue, mes compagnons de domesticité semblaient braver le soupçon : mademoiselle Juliette et une autre femme de la princesse chargée de la lingerie, toutes deux assez jeunes et dont l'une, mademoiselle Juliette, était fort laide, paraissaient d'honnêtes et inoffensives créatures ; le valet de chambre du prince, vieux serviteur qui l'avait vu naître, me paraissait ne devoir pas exciter la moindre défiance, et le maître d'hôtel, homme grave, minutieux, paraissait continuellement absorbé par l'importance de ses fonctions. Quant à notre chef de cuisine (je ne parle du garçon et de la fille de cuisine que pour mémoire), il eût fallu un regard bien prévenu pour chercher un ténébreux machinateur sous son masque débonnaire, pâle et bouffi.

Parmi les gens de la maison, les personnages dont je viens de parler assistaient seuls au thé, car il régnait une sorte de démarcation entre eux, domestiques tout à fait d'intérieur, et les valets de pied, gens de livrée ou d'écurie, qui ne vivaient pas dans l'intimité du foyer.

Lorsque j'entrai dans la chambre de mademoiselle Juliette, mes compagnons et la plupart des invités étaient déjà réunis.

Je me souvins à ce moment des révélations dont l'entretien de plusieurs valets de pied, rassemblés autour du perron du Musée, avait été si prodigue ; je devais entendre dans cette soirée

Digitized by Google

trahir des secrets domestiques d'une bien autre importance que ceux que j'avais déjà surpris ; et la vie de bien des personnages éminents, envisagée sous ce point de vue intime, allait s'offrir à moi sous l'aspect le plus singulier.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

MARTIN

L'ENFANT TROUVÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

MARTIN

L'ENFANT TROUVÉ

OU LES

MÉMOIRES D'UN VALET DE CHAMBRE

PAR

Eugène Sue.

—

TOME SEPTIÈME.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1847

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES DE MARTIN.

(Suite.)

I

Le thé.

Je fus accueilli avec beaucoup de bienveillance par la *société* de mademoiselle Juliette; celle-ci me présenta à ses invités en leur disant :

— C'est M. Martin, notre nouveau valet de chambre.

Puis m'indiquant à mesure les personnages qu'elle me nommait, mademoiselle Juliette ajouta :

— Mademoiselle Isabeau, de chez madame Wilson.

— J'ai déjà eu le plaisir de voir mademoiselle ce matin, dis-je en m'inclinant.

Digitized by Google

— Madame Lambert, de chez madame la marquise d'Hervieux, ajouta mademoiselle Juliette, en me signalant une jeune femme d'une figure très-agréable, coiffée en cheveux et mise avec goût.

Je me rappelai qu'à dîner, le prince avait annoncé à sa femme qu'il allait à la chasse avec le marquis d'Hervieux. M. d'Hervieux était le mari de cette jeune et charmante femme que j'avais vue sur le perron du Musée, si cruellement exposée aux lazzi effrontés des domestiques.

Mademoiselle Juliette termina sa nomenclature féminine en me disant en souriant :

— Mademoiselle Astarté, de chez madame *la ministre* de la justice.

Je saluai mademoiselle Astarté, dont le nom était si prétentieux ; la physionomie de cette fille me parut impertinente et moqueuse. Astarté avait environ trente-six ans. Elle devait avoir été remarquablement jolie ; ses cheveux étaient beaux et très-noirs, ses dents charmantes, sa taille d'une élégance parfaite ; la plus grande dame n'eût pas été mise avec plus de goût et de simplicité que mademoiselle Astarté. Elle portait, sur ses cheveux lissés en bandeaux, un charmant bonnet de soirée en tulle garni de petites grappes de fleurs cerise ; sa robe de velours noir était montante, et son pied, cambré et chaussé de satin noir, me rappelait celui de la princesse.

Digitized by Google

Nous attendions madame Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau, me dit mademoiselle Juliette; mais son maître est un si affreux tyran, qu'on ne sait jamais sur quoi compter avec lui.

A ces mots, je me félicitai doublement d'assister à cette soirée.

Le personnel masculin de la société était moins nombreux; il se réduisait à deux de mes *confrères;* mademoiselle Juliette me les présenta de la sorte :

— M. Bénard, homme de confiance de M. Lebouffi, le fameux député; M. Charles, dit *Leporello,* valet de chambre de M. le baron de Saint-Maurice, le lion des lions, surnommé don Juan.

Il y avait entre les dehors, la mise, la figure de ces deux serviteurs, la même différence qui devait exister entre leurs maîtres. L'homme de confiance de M. Lebouffi, le célèbre député, était un grand homme, de noir vêtu, grave, composé, satisfait de soi, à cheveux gris et rares. Il me rendit mon salut avec une suffisance toute *parlementaire.*

Leporello (surnom qui me prouvait que l'antichambre n'était pas sans quelque littérature), loin de ressembler du reste au type du valet trembleur de don Juan, était un jeune et joli garçon, à la figure éveillée, hardie, à la tournure leste, aux manières cavalières; il portait assez élégamment des habits ayant sans doute appar-

Digitized by Google

tenu à son maître ; il me parut être la *coqualuche* de ces dames, et se montrer fort assidu auprès de mademoiselle Astarté, la reine de la soirée.

— Nous attendions bien encore le *beau* Fœdor, me dit mademoiselle Juliette après cette présentation en formes, mais il ne faut pas plus compter sur lui que sur madame Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau.

— Son maître, dis-je à Juliette, tâchant de me mettre au ton médisant de notre réunion, son maître est-il donc aussi *tyran* que le comte Duriveau ?

Ma question fut accueillie par un éclat de rire général. Me voyant un peu déconcerté, l'homme de confiance du député vint officieusement à mon secours, et dit d'un air capable :

— Notre *honorable collègue* ignorant sans doute quelle est la personne que sert le beau Fœdor, sa question est toute naturelle.

— C'est vrai, c'est vrai, dirent plusieurs voix.

— Mon cher, me dit Leporello d'un air dégagé, le beau Fœdor n'a pas de maître, mais il a une maîtresse... qui est la sienne... Comprenez-vous ?

— Ah !... Leporello ! Leporello ! s'écrièrent plusieurs voix d'un ton de reproche, êtes-vous mauvaise langue !

— Dire cela... tout de suite à M. Martin...

— Voyez, vous le confusionnez.

En effet, par un rapprochement stupide, j'u-

Digitized by Google

vais involontairement songé à Régina... le rouge m'était monté au front, et, malgré mes efforts pour répondre d'une voix assurée à Leporello, je balbutiai :

— En effet... je... ne... je ne comprends pas bien.

— Voilà la chose, mon cher, reprit Leporello avec un aplomb insolent, le beau Fœdor est au service de madame la marquise Corbinelli, il a cinq pieds sept pouces... vingt-cinq ans ; il est frais comme une rose et a de superbes favoris aussi noirs que les cheveux d'Astarté. Maintenant, surmontez-moi ce physique de sa vieille marquise italienne de cinquante ans, qui porte des diamants dans le jour, du rouge comme en carnaval, une perruque brune à raies de chair, et vous comprendrez, mon cher, pourquoi je dis que la maîtresse du beau Fœdor... est la sienne. Ah çà ! vrai ? est-ce que cela vous étonne ?

— Ma foi, oui, ça m'étonne, repris-je en surmontant mon trouble, et il me semble que cela doit paraître fort étonnant à tout le monde ! N'est-ce pas, mesdames ? ajoutai-je, espérant généraliser la conversation et échapper à l'attention dont j'étais l'objet.

— Étonnant ? mais non... pas si étonnant, dit Astarté, ça n'est peut-être pas si commun que de voir des maîtres avoir pour maîtresses nous autres femmes de chambre de leur *légitime*... mais ça se rencontre... et sans aller plus

Digitized by Google

loin, quand j'étais chez la duchesse de Bullecourt, il y a eu la fameuse histoire de la baronne de Surville avec le grand Laforêt, le piqueur de son mari ; mais il faut dire aussi que la baronne aimait beaucoup la chasse.

— Du reste, reprit le vieux Louis, valet de chambre du prince de Montbar, je me suis laissé dire par mon père, qui avait été élevé dans la maison de Soubise, que sous l'ancien régime bien des dames de la cour avaient des valets de chambre coiffeurs, et que les gaillards... enfin... suffit.

— Sous l'ancien régime... je crois bien, dit l'homme de confiance du député en gonflant ses joues, il n'y avait pas de mœurs, c'était le temps du droit du seigneur, du Parc-aux-Bœufs et de l'Œil-de... Cerf... non... du Parc-aux-Cerfs, de l'Œil-de-Bœuf et des talons rouges...

— Bon, dit Leporello, en riant, voilà le vieux Bénard parti... comme son maître...

— A propos de ça, dit Bénard, ma belle Astarté, vous pouvez prévenir la femme de votre ministre que demain son époux n'a qu'à se tenir ferme...

— Comment ça?

— *Monsieur* a péroré et gesticulé aujourd'hui pendant plus de deux heures dans le cabinet de toilette de madame, devant sa psyché.

— Ah! la bonne farce! dit Astarté.

— Une vraie comédie, reprit l'homme de con-

Digitized by Google

fluet de l'homme politique. Pour figurer la tribune, il avait mis la baignoire de madame en travers, et il était là à taper sur le couvercle en faisant les grands bras devant la glace comme un imbécile, se lançant à lui-même des regards foudroyants, se montrant le poing, enfin, ayant l'air de se traiter comme le dernier des derniers.

— Il répétait donc sa parade? dit Astarté, la scène qu'il doit faire demain à notre ministre?

— Certainement, reprit Bénard, d'autant plus qu'il parlait avec son organe de tribune, comme il dit... Il a répété plus de vingt fois... et même c'en était embêtant à la fin, car je l'entendais de l'antichambre : *C'est sous l'empire d'une émotion soudaine que j'accours à cette tribune... La France est là... je veux qu'elle m'entende...* Il paraît que c'est surtout les mots, *émotion soudaine* qu'il ne pouvait pas arracher au naturel... A la fin... il les a tirés...

— Parole d'honneur, dit Leporello, ça serait à payer sa place.

— Et quand il disait : *La France est là!...* il faisait un grand geste en montrant la porte de la garde-robe de madame, ajouta l'homme de confiance de l'homme politique, en partageant l'hilarité que causait ce récit.

— Et dire..., reprit Astarté en riant aux éclats, que votre maître travaille comme ça pour rien... pour le ridicule... voilà tout... Ce n'est pas comme tant d'autres; car j'ai entendu dire à mon mi-

Digitized by Google

nistre qu'on trouvait pour mille écus par an... de très-bons petits députés, qui ne parlaient pas encore trop mal...

— Et à ta *ministresse*, lui rends-tu toujours la vie dure? demanda mademoiselle Juliette à Astarté.

— Tiens, je crois bien;... ainsi, ce soir, elle ne voulait sortir qu'à dix heures pour aller au bal de l'intérieur. Ah bien! oui, moi qui voulais être ici à huit, je lui ai dit que j'avais à sortir, et je vous l'ai fait s'habiller en sortant de table, et plus vite que ça... C'était pour en crever, car elle mange comme un ogre... Et maintenant, parée comme une châsse, elle est à attendre devant sa pendule l'heure d'aller au bal... Et quelle toilette! quel paquet! comme c'est fagoté!...

— Vous avez donc un talisman, mademoiselle, dis-je à Astarté, pour faire ainsi ce que vous voulez de votre maîtresse?

— Son talisman, dit Juliette en riant, c'est qu'elle a été pendant quinze ans première femme de madame la duchesse de Rulleeourt, la beauté la plus à la mode de la restauration, et que madame Poliveau, c'est le nom de la *ministresse* d'Astarté, se trouve si fière, si honorée d'avoir à son service une première femme de chambre de duchesse, qu'Astarté fait tout ce qu'elle veut dans cette maison, où on est trop heureuse de l'avoir.

Digitized by Google

— Ah ! maintenant je comprends, dis-je à Astarté.

— Voilà tout mon secret, me répondit-elle. Mais, ces gens-là ! c'est si bourgeois, si bête, si encrassé !... Il n'y a rien à en faire... Du reste, c'est très-drôle : quand il vient une des collègues de ma ministresse la voir, comme qui dirait madame Galimard, du commerce, ou madame la ministresse de l'intérieur, dont le grand-père du côté maternel était portier, ma maîtresse me sonne sous prétexte de me donner un ordre, et puis elle dit à demi-voix à ses collègues, en se rengorgeant, et en me montrant du coin de l'œil : *C'est ma femme de chambre; elle a été pendant quinze ans chez la fameuse duchesse de Rullecourt.* Et ma ministresse fait la roue pendant que les autres enragent.

— Oh ! comme c'est ça ! s'écria Leporello en éclatant de rire. Je connais un imbécile de maître qui salue toujours son cocher le premier, parce que cet Anglais a servi chez le fameux lord Chesterfield.

— Autre comédie, reprit Astarté. Du matin au soir, ma maîtresse est à me dire : « Ma chère petite (*elle est familière...*, dit Astarté en manière de parenthèse avec une incroyable insolence), ma chère petite, comment s'habillait madame la duchesse? Comment se coiffait madame la duchesse? Quel linge portait madame la duchesse? Quels bonnets de nuit portait madame la du-

Digitized by Google

chesse?... » Je crois, Dieu me pardonne! qu'un jour elle me demandera comment madame la duchesse...

Un éclat de rire général interrompit à propos la verve d'Astarté, qui reprit :

— Et le ministre donc! c'est la même chanson sur un autre air. Comme ce bourgeois est aussi vaniteux qu'ignorant du savoir-vivre, il est toujours à me dire : « *Ma bonne* (épicier, va!!!), ma bonne, est-ce que ça se faisait comme ça chez M. le duc?... Ma bonne, comment s'habillait M. le duc le soir? Ma bonne, comment servait-on à table chez M. le duc? »

— Vous ne nous dites pas tout, belle Astarté, dit galamment l'homme de confiance de l'homme politique. Je suis sûr que votre ministre vous a dit : « Ma bonne, est-ce que M. le duc ne vous faisait pas la cour? »

— Il n'y a pas de doute, reprit Astarté; il a un jour voulu batifoler, et m'a dit : « Ma bonne, je suis sûr que M. le duc vous trouvait charmante, et qu'il vous le prouvait. — Non, monsieur, ai-je répondu à ce gros homme, car, pour le prouver, M. le duc aurait commencé par me meubler un appartement et me donner une centaine de mille francs pour m'établir. » Là-dessus, le ministre est resté coi, a fait *hum! hum!* et s'est esquivé; pourtant ça aurait été drôle de faire l'éducation d'un ministre de la justice et de lui apprendre les belles

Digitized by Google

manières ; mais il est si laid, si crasseux, si avare, que je l'ai menacé de tout dire à sa femme s'il insistait, et même s'il n'insistait pas. Aussi, grâce à ma vertu, je fais du ménage ce que je veux, je donne des places de garçons de bureau et d'huissiers comme s'il en pleuvait. Qui est-ce qui en veut?

— Ma foi! ça n'est pas de refus dans l'occasion pour un intime, dit Leporello.

— J'avais même une de mes amies qui servait une femme dont le mari était sous-chef dans *nos* bureaux, je l'ai fait nommer chef par une injustice atroce... Et voilà!

— Je réclame ta protection pour le frère d'une de mes camarades, dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux. Je te reparlerai de cela, Astarté.

— Tu n'as qu'à demander... je n'aurai qu'à dire à mon ministre : « M. le duc, qui était gentilhomme de la chambre de Charles X, n'aurait jamais refusé une grâce à quelqu'un de sa maison, » Je vous dis qu'il n'y a rien de plus orgueilleux que ces parvenus.

— Et quand je pense, reprit notre maître d'hôtel, que j'avais un cousin, brave et digne garçon, commis-marchand de son état, qui, avant la révolution de juillet, était d'une société secrète, où l'on jurait sur des poignards *haine aux rois, aux nobles et aux prêtres*... et qu'il a vu cent fois votre ministre, Astarté, qui était

Digitized by Google

alors M. Poliveau tout court, jurer et rejurer, comme un enragé, haine aux rois, aux nobles et aux prêtres !

— C'est donc pour ça, reprit Astarté, qu'il est à plat ventre devant la moindre robe noire, et qu'hier encore il me disait en roulant les yeux : « Ma bonne, M. le duc allait tous les dimanches à la messe, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, il allait à la messe, mais il faisait tous les ans pour vingt-cinq mille francs d'aumônes dans ses terres. » A cela le crasseux bourgeois a encore fait *hum ! hum !* et a rentré sa grosse tête dans ses épaules rondes comme un colimaçon borgne dans sa coquille.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de notre cuisinier : ce personnage fit une entrée magistrale, suivi de son aide de cuisine, portant sur un plateau cinq ou six assiettes de petits gâteaux sortant du four. L'assemblée accueillit cette galanterie culinaire avec une faveur marquée. Les gâteaux furent placés sur une table, à côté d'un service de thé en fort jolie porcelaine anglaise ; l'aide de cuisine, soumis aux lois de la hiérarchie, sortit en jetant un regard de convoitise sur les gâteaux et sur les *invitées* de mademoiselle Juliette.

— Je vous demande pardon, messieurs et mesdames, dit le cuisinier, de me présenter en uniforme.

Et il montra sa veste blanche et son bonnet

Digitized by Google

de coton ; il était resté fidèle, disait-il, à ce bonnet traditionnel et classique, méprisant la *toque* de percaline blanche des novateurs, des *romantiques*, disait-il.

— Vous excuserez donc la tenue d'un soldat qui sort du feu..., ajouta-t-il.

— Voilà votre meilleure excuse, *monsieur le chef*, dit gracieusement Astarté en montrant les petits gâteaux élégamment *montés* sur les assiettes.

— Je crois, en effet, que les dames la goûteront, mon excuse, riposta le cuisinier; je vous recommande... vanité à part... ces *bergères à la crème, piquées aux fraises;* c'est un entremets de primeur. Le grand Carême, sous les ordres duquel j'avais l'honneur de servir au congrès de Vienne, les avait inaugurées sur la table de Son Excellence M. l'ambassadeur de France... la veille de ce fatal dîner...

— Voyons, *chef*, en faveur de M. Martin, qui ne connaît pas l'histoire, dit Juliette en riant, nous l'écouterons encore une fois.

— Quelle histoire? dit Leporello.

— Ça fait deux qui ne la connaissent pas, reprit Astarté en riant; allez, M. le chef, allez de confiance.

— J'ai le plus grand désir pour ma part d'entendre ce récit, lui dis-je.

— Si je reviens si souvent sur cette histoire, reprit le cuisinier d'un ton pénétré, c'est pour

Digitized by Google

protester toujours, protester sans cesse contre une lâcheté, une trahison dont je maintiens un cuisinier français absolument incapable.

— Diable, c'est grave, dit Leporello.

— Il y allait de notre honneur, monsieur! s'écria ce cuisinier formaliste qui savait, d'ailleurs, parfaitement son monde; en deux mots voici le fait. Nous étions à Vienne; j'avais l'honneur de servir sous les ordres du grand Carême, chez M. l'ambassadeur de France; MM. les membres du corps diplomatique dînaient alternativement les uns chez les autres; ils avaient la bonté d'appeler cela dîner en *France,* en *Angleterre,* en *Russie,* etc., etc.; et vous concevez quelle rivalité existait entre MM. les chefs de cuisine... La veille de la signature des traités, on dînait chez monseigneur le prince de Metternich : c'était conséquemment la séance, c'est-à-dire le dîner le plus important du congrès... si important que monseigneur le prince de Metternich avait daigné corriger le menu de sa main, et ajouter au bas : *traiter ce dîner comme un dîner de têtes couronnées...* J'ai vu l'autographe... j'en ai une copie dans mes papiers.

— Cela devient très-intéressant, dis-je au cuisinier, on dirait qu'il s'agit d'une affaire d'État.

— Il s'agissait d'une affaire d'Europe, monsieur!... s'écria le cuisinier diplomatique, et vous allez voir pourquoi : il y avait eu jus-

Digitized by Google

qu'alors, comme je vous l'ai dit, une rivalité terrible entre MM. les chefs de cuisine de MM. les ambassadeurs, mais une rivalité loyale... Malheureusement cette loyauté eut son terme; le jour de ce dîner solennel... un lâche, un infâme, au lieu de combattre à ciel... ou plutôt à fourneau découvert, soudoie à prix d'or un des aides du chef des cuisines de monseigneur le prince de Metternich... Je ne sais quelle abominable drogue fut mélangée à la plupart des mets de ce dîner royal... traité avec tant d'amour, tant de respect par le chef des cuisines du prince... et...

— Oh! oh!... je devine la chose, dit Leporello en riant.

— On n'était pas au dessert, s'écria le cuisinier dans son indignation généreuse contre un si indigne procédé, que déjà plusieurs de MM. les membres du corps diplomatique, ressentant de graves incommodités, étaient obligés de quitter la table... Quelques légères indispositions s'ensuivirent, la signature des traités fut reculée de plusieurs jours... et Dieu sait les intrigues qui se croisèrent pendant ces trois jours! ajouta le cuisinier d'un ton mystérieux et diplomatique.

— Le fait est que c'était faire aller un peu drôlement la diplomatie, dit Leporello.

— Le pis de l'affaire..., ajouta tristement le cuisinier, c'est que l'auteur de cette infamie n'ayant jamais été connu, les soupçons ont tour

Digitized by Google

à tour plané sur l'Angleterre, sur la Russie, sur la France!... Sur la France... oh! jamais, je proteste... je protesterai toujours... Si je me permettais d'accuser quelqu'un, j'accuserais la Prusse, car son chef de cuisine était un malheureux *fouille-au-pot*... digne à peine de fricoter... c'est le mot, pour un de vos ministres, mademoiselle Astarté.

— Je crois bien... dîner de ministre, c'est tout dire, reprit Astarté.

— Sauf un..., reprit le cuisinier, car il faut être juste... Son Excellence monseigneur le comte M*** a été le seul ministre, lorsqu'il avait l'honneur de diriger les affaires étrangères, chez qui on ait jamais mangé un dîner de cinquante couverts *chaud* à point et exquis; mais cela s'explique, M. le comte M*** est un grand seigneur qui a conservé les bonnes traditions. Du reste, après les dîners de ministre, ce que j'ai vu de plus atroce... ce sont les dîners de famille d'un Américain colossalement riche, chez qui je me suis fourvoyé pendant trois mois... gigot aux haricots, pièce de bœuf aux choux, flan aux pommes de terre, tel était le menu de tous les jours... mais six fois par mois des dîners... oh! des dîners dignes du grand Carême... il est vrai que le lendemain on vendait la desserte aux restaurateurs de moyen ordre... Ces *extrêmes* n'allaient pas à ma manière de travailler et j'ai déserté... Il y a, du reste, beaucoup de maisons

Digitized by Google

pareilles..., ajouta philosophiquement le cuisinier, tout pour paraître... rien pour être...

— C'est comme beaucoup de nos *élégants*, reprit Leporello ; je dis *élégants*, ajouta-t-il avec suffisance, parce qu'il n'y a plus que les femmes de notaire ou de ministre qui disent *lions*. Ces gaillards-là ont un compte de cent francs chez la lingère et de deux mille chez le tailleur... Je ne dis pas ça pour mon maître, car après M. le maréchal S***, mon maître est le *plus grand homme de linge* qui existe. A propos de mon maître, je vous dirai que je lui ai tout bonnement sauvé la vie ce matin... car, sans moi, demain il se battait à mort avec M. de Blinval... et il était tué... aussi vrai que vous avez les plus beaux yeux du monde, Astarté...

— Ah ! mon Dieu ! contez-nous donc ça, Leporello, dit Juliette.

— Ah çà !... c'est bien entre nous... comme toujours ? dit Leporello avant de commencer son récit, et se posant carrément devant la cheminée, les deux pouces passés dans les entournures d'un gilet flamboyant ; c'est tout à fait entre nous ?...

— Parbleu ! lui fut-il répondu tout d'une voix.

— Mon maître, reprit Leporello, est, comme vous savez, l'amant de mesdames de Beaupréau et de Blinval, mais plus communément de madame de Blinval...

Digitized by Google

— Tiens, de madame de Beaupréau aussi? dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, c'est donc du fruit nouveau?

— Du 17 novembre, dans l'après-midi, répondit Leporello. J'ai été faire du feu le matin de ce jour-là dans un second petit appartement que mon maître a été obligé de louer à cause de l'augmentation de sa clientèle; mais pour en revenir à M. de Blinval, il est nécessairement l'ami intime de mon maître, vu que mon maître est l'amant de sa femme.

— Ce n'est pas comme chez nous, dit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, cette charmante jeune femme blonde que j'avais remarquée sur le perron du musée; M. le marquis ne peut pas souffrir M. de Bellerive.

— A propos de ta maîtresse, dit Juliette à sa compagne, quand Leporello aura fini son histoire, fais-moi penser à te dire quelque chose qui lui fera plaisir...

— Bon... continuez, Leporello.

— Ce matin donc j'avais quitté l'appartement de mon maître pour aller donner un ordre à l'écurie, le frotteur était resté en haut pendant mon absence. M. de Blinval arrive, on lui ouvre et il entre chez mon maître; je rentre, l'imbécile de frotteur ne me dit rien, et voilà qu'au bout de dix minutes arrive un commissionnaire avec une lettre de madame de Blinval. « C'est très-pressé, me dit le commissionnaire, il faut tout

Digitized by Google

de suite une réponse. » Ne me doutant pas le moins du monde que M. de Blinval fût là, j'entre avec la lettre et je vois le mari fumant tranquillement son cigare avec mon maître, et riant comme un... bossu.

— Ah ! mon Dieu !

— Comment vous êtes-vous tiré de là, Leporello ? s'écrièrent les femmes avec intérêt.

— Mais pas trop mal..., dit Leporello avec fatuité, pas trop mal... Mon maître, me voyant entrer avec la lettre sur mon plateau, tend la main pour la prendre en me disant : « — De qui est cette lettre ? » Le mari était si près, qu'il devait nécessairement reconnaître l'écriture... très-reconnaissable... des jambages longs de ça...

— Mais achevez donc, Leporello ; comme vous nous faites languir ! Moi, je suis toute saisie, dit Juliette.

— Donner un faux nom... ne m'avançait à rien, reprit Leporello, la diable d'écriture était toujours là.

— Mais achevez donc, au nom du ciel.

— Reculant alors le plateau hors de la portée de mon maître, et conséquemment hors de la vue du mari, je dis à mon maître en riant :

« — Je ne peux pas donner cette lettre à M. le baron... devant M. le vicomte.

« — Pourquoi cela ? me dit mon maître tout bêtement.

Digitized by Google

« — Parce que M. le vicomte connaît l'écriture de cette lettre, ai-je répondu en souriant.

« — Voyez-vous ce drôle de Leporello ? quel aplomb de Frontin ! dit le mari en riant aux éclats, tandis que mon maître, averti par un coup d'œil de moi, se lève, prend la lettre et la met dans sa poche, après l'avoir vite parcourue. »

— Bravo ! Leporello, fut-il crié tout d'une voix.

— Pendant le temps que mon maître lisait, reprit-il, le mari disait en levant le nez en l'air et en se frottant les jambes devant le feu :

« — Voyons... je connais l'écriture ?... De qui diable ça peut-il être ?

« Puis tout à coup il s'écrie :

« — Je parie que c'est une lettre de *Fifine* ?...

« Fifine est un *rat* de l'Opéra, drôle de petit corps, qui est un peu la maîtresse de tous ces messieurs du club.

« — Tu devines tout, Blinval ! on ne peut rien te cacher, répondit mon pauvre maître, dont le front était couvert de gouttes de sueur.

— Eh bien ! ajouta Leporello, avouez que, sans mon aplomb, et j'ose dire sans mon intelligence, il arrivait de beaux malheurs, car M. de Blinval est brave comme un lion ; il tire le pistolet comme un dieu, et demain mon maître était mort... si le mari avait vu cette lettre ; ce qui n'empêche pas qu'on dit de nous : « Ces canailles de domestiques ! »

Digitized by Google

— Ça me rappelle un admirable trait de sang-froid du dernier amant de la duchesse de Rullecourt, dit Astarté, et vous pourrez donner, dans l'occasion, *la recette* à votre maître, Leporello... Cet amant reçoit une lettre de la duchesse dans des circonstances absolument pareilles... sauf qu'il n'avait pas un intelligent Leporello pour le servir... L'imbécile de valet de chambre apporte donc la lettre de la duchesse.

« — Tiens..., dit le duc à l'amant, une lettre de ma femme? Elle t'écrit donc?

« L'amant ne répond rien, lit la lettre avec un sang-froid superbe, et répond ensuite au duc.

« — Que le diable l'emporte, va! ta femme!

« — Comment!

« — Tiens, tu feras la commission.

« Et l'amant prend sur sa cheminée deux louis qu'il donne au mari.

« — Pourquoi ces deux louis? dit celui-ci.

« — Eh! pardieu! pour une de ces insupportables quêtes dont toutes les dames patronesses nous poursuivent, et ta femme ne m'a pas manqué.

« Ce disant, l'amant jette la lettre au feu... »

— Bravo!...

— C'est très-fort, dirent plusieurs voix.

Plus j'entrais avant dans le milieu de ma condition, plus j'appréciais la justesse de la réflexion de Leporello. Évidemment, la plupart des invi-

Digitized by Google

tés de mademoiselle Juliette possédaient des secrets effrayants pour le repos et l'honneur de bien des familles. Cette pensée fut justifiée presque aussitôt par madame Lambert, femme de chambre de la marquise d'Hervieux.

— Leporello a bien raison, dit-elle; le plus souvent les maîtres nous traitent mal, et pourtant bien des fois il ne tiendrait qu'à nous de mettre le feu dans je ne sais combien de ménages, de causer des séparations, des procès, des duels à mort...

— C'est pourtant vrai, dirent plusieurs voix.

— Pour ma part, reprit madame Lambert, je *connais quelqu'un* qui pourrait faire aller... au criminel et même, je crois, aux galères, c'est comme je vous le dis, un des personnages les plus huppés de ce temps-ci... et sa femme aussi, qui est toute la journée dans les églises, et qui fait sa grande dame.

— Ah bah! dirent plusieurs voix avec surprise.

— Et de plus, poursuivit madame Lambert, ruiner complétement le ménage qui est encore plus avare qu'hypocrite, et qui a plus de trois cent mille livres de rente.

— Dis donc comment?

— Il fallait, pour que le ménage dont je vous parle héritât d'un oncle immensément riche, que la femme eût un enfant. Voyant qu'elle ne pouvait pas parvenir à être grosse, elle est con-

Digitized by Google

venue, d'accord avec son mari, de simuler une grossesse. Il a bien fallu que ma maîtresse, car après tout c'est de moi que je parle, il a bien fallu que ma maîtresse me mît dans la confidence, moi, sa femme de chambre. Je me suis occupé de trouver une femme grosse, je l'ai logée dans une maison isolée. Ça se passait à la campagne; ma maîtresse a feint d'être en mal d'enfant dès que l'autre femme a été sur le point d'accoucher, et c'est moi qui ai reçu l'enfant... un beau garçon, ma foi... Je l'ai apporté dans un carton à chapeau, et quand une bête de sage-femme de campagne, qu'on est allé exprès chercher trop tard, est arrivée, elle a trouvé un gros poupon criant comme un brûlé pour teter la nourrice dont on s'était précautionné.

— En voilà des roués! dit Leporello.

— Eh bien! reprit madame Lambert, vous me croirez si vous voulez, on m'a renvoyée de la maison pour cause... de *moralité*, parce qu'on avait surpris le cocher dans ma chambre; ça m'a outrée... J'ai menacé ma maîtresse; je lui ai dit que je pouvais parler sur bien des choses... Savez-vous ce qu'elle m'a répondu?

— Quoi donc?

— *Parlez si vous voulez, ma chère... les complices sont autant punis que les coupables.*

— La coquine! dit Astarté.

— Et ça ne quitte pas les églises! reprit Juliette.

Digitized by Google

— Elle avait raison, reprit madame Lambert; je la perdais et moi aussi. Après cela, je me fais plus méchante que je n'en ai l'air; j'aurais pu me venger sans me perdre, que je ne l'aurais pas fait... Mais à propos, reprit la femme de chambre de la marquise d'Hervieux en s'adressant à Juliette, tu m'avais dit que tu savais quelque chose qui ferait plaisir à ma maîtresse.

— Elle le sait peut-être déjà; mais enfin voilà ce que c'est : le prince part cette nuit pour Fontainebleau; il va chasser cinq ou six jours avec le mari de ta maîtresse.

— Cet homme-là est-il sournois! s'écria madame Lambert; on n'en savait rien ce soir chez nous; mais il n'en fait jamais d'autres. Quand le marquis s'en va, il ne veut qu'on soit content qu'au dernier moment. Ah! pour ça oui, madame va être contente. Pendant cette absence-là, voilà sa vie de presque tous les jours : le matin son bain, après ça son déjeuner, et puis vite un petit fiacre, et en voilà pour jusqu'à six heures, où elle rentrera à l'hôtel pour dîner; après dîner elle écrira une lettre de huit pages, que je porterai le lendemain matin (M. de Surville y répondra par un billet de deux lignes), et, la lettre écrite, elle s'habillera pour aller dans le monde revoir son *trésor*. Ses plus jolies, ses plus fraîches toilettes sont pour ce soir-là.

— Je *les* croyais brouillés? dit Juliette.

— Oui, pendant six mois, cette pauvre ma-

Digitized by Google

dame... (elle est si bonne!) a manqué d'en mourir, elle se fanait que c'était pitié... mais, maintenant, elle est redevenue charmante, son amant lui va si bien!

— C'est bien fait, dit Astarté, un mari si bête!

— Et si sale! dit madame Lambert. Nous voyons cela, nous autres... Tenez, si le monde savait ce que nous savons, on excuserait les trois quarts des femmes qui ont des amants.

— Je les excuse toujours, moi, d'abord, dit Astarté, ce sont les meilleures maîtresses à servir... ça vous les rend d'une douceur... d'un onctueux!... Et chez vous, Ysabeau, y a-t-il du nouveau?

— Oh! chez nous, reprit la femme de chambre de madame Wilson, on est toujours gaie, toujours folle, on dit bonjour et bonsoir au père Wilson, qui ne met pas le nez hors de ses bureaux... et on adore un ange de petite fille... voilà tout.

— C'est drôle, dit Astarté.

— Le fait est, reprit Leporello, que je n'ai jamais entendu rien dire sur madame Wilson chez mon maître; et Dieu sait comment on y habille les femmes du monde.

— C'est peut-être aussi parce que ces messieurs en déshabillent beaucoup, dit Astarté.

— Bravo! fit Leporello.

— Et ici? dit Astarté en interrogeant du regard la femme de chambre de Régina.

Digitized by Google

J'éprouvais une angoisse singulière en attendant la réponse de Juliette, qui dit tout à coup :

— Tiens, où est donc le père Louis?

C'était le vieux valet de chambre du prince, tous les yeux se tournèrent vers la place que cet ancien serviteur avait occupée ; il avait discrètement disparu, sans que l'on eût remarqué son départ.

— Il aura filé, bien sûr, reprit Juliette, quand il a vu la soirée tourner aux *cancans ;* il les déteste... Après tout, tant mieux, il est gênant, et puis on ne peut rien tirer de lui... sur notre maître.

Je fus, en effet, frappé de la discrétion de ce domestique, le seul qui fût sans doute dans le secret des excursions nocturnes du prince de Montbar ; je me demandai par quel prodige d'adresse il avait pu cacher jusqu'alors aux autres domestiques de la maison les absences de son maître qui, je l'ai su depuis, se renouvelaient assez fréquemment.

— Vous avez raison, Juliette, reprit la femme de chambre de madame Wilson, le vieux Louis nous aurait gênés... Eh bien! je vous disais : « Et ici, depuis que la princesse court les bals et les fêtes avec ma maîtresse... »

—Voilà tout? rien de nouveau? dit Astarté.

—Ma foi, non ; madame reçoit le matin la *fleur des pois* des élégants, comme dit Leporello ; elle fait toujours de superbes toilettes ; on lui envoie

Digitized by Google

des bouquets *sans nom*, comme ce soir, et elle porte de préférence celui de sa fleuriste. Je n'en sais ni plus ni moins. Après cela, si les femmes de chambre, pour bien des raisons... savent souvent la fin des choses, elles en ignorent les commencements... ça regarde les valets de chambre. Dame! ils annoncent les visites, ils peuvent donc remarquer celles qui sont plus ou moins longues.... selon que madame est seule ou avec du monde; ils peuvent encore observer la figure triste ou gaie que les assidus font en sortant,... s'ils sont rouges ou s'ils sont pâles, et surtout si, ayant leurs gants en entrant, ils les ont encore en sortant... C'est très-important... J'ai entendu dire au vieux Lapierre, qui avait été longtemps chez la fameuse princesse Romanof, que presque toujours on se dégantait chez elle au cinquième ou sixième tête-à-tête.

— C'est très-vrai d'observation, dit Astarté. Allez donc prendre la main d'une femme avec des gants !

— Aussi, ajouta Juliette, quant au nouveau qu'il pourrait y avoir ici, je vous dirais : « Adressez-vous à M. Martin que voilà; » mais il n'est valet de chambre de *madame* que d'aujourd'hui.

— Ma foi, mademoiselle, dis-je à Juliette, je vous assure qu'il faudrait que les choses me crèvent les yeux; je ne suis pas fort pour l'observation.

— Bah! bah! me dit Juliette en riant, on

Digitized by Google

voit ça malgré soi. Honoré, qui était ici avant vous, M. Martin, n'était pas malin; ça n'empêche pas qu'il avait remarqué que M. le capitaine Just... ce beau grand jeune homme, était venu trois fois à l'heure où madame ne reçoit habituellement personne.

— Ah! ah! voyez-vous ça, dit Astarté en éclatant de rire; et vous nous disiez, Juliette, qu'il n'y avait rien de nouveau ici.

— Je suis de l'avis de mademoiselle Juliette, dis-je à Astarté, il y a peu de temps que M. le capitaine Just a perdu son père qui était l'ami de madame, et elle disait au prince aujourd'hui même à dîner que le capitaine Just était encore si triste qu'il craignait de rencontrer du monde chez elle; voilà sans doute pourquoi madame le reçoit à une heure différente de ses autres visites.

— C'est égal, dit en riant Astarté, il n'y a rien de plus traître que les beaux grands garçons mélancoliques; je vous recommande ce jeune homme-là, M. Martin, et lorsque vous me ferez le plaisir de venir prendre une tasse de thé au ministère de la justice, vous aurez aussi votre petit *cancan* à faire; écoutez donc, chacun son écot.

— Et ce sont nos maîtres qui payent, dis-je en riant à Astarté, afin de cacher la pénible émotion que me causaient ces malignes remarques.

Digitized by Google

— Après ça, reprit Astarté, c'est, vous le voyez, en tout bien tout honneur. Entre nous tout se dit, mais rien ne se sait au dehors. Tous, tant que nous sommes ici, nous pourrions être des *domestiques terribles*, comme dirait M. *Gavarni*... Eh bien! je suis sûre que parmi nous personne n'a à se reprocher d'avoir abusé d'un secret contre un maître.

— C'est vrai, dit l'homme de confiance du député. Pourtant si l'on voulait!

— Ah bah! dit Leporello en éclatant de rire, votre crâne de député a donc des *fâmes?*... vous pourriez donc le livrer à une foule de maris furieux?

— Non, farceur... mais à la rage de ses électeurs, qui sont aussi venimeux... que des maris. Tenez, ce matin, j'annonce à *monsieur* le plus fort d'entre ses électeurs, le *bélier du troupeau*, comme dit mon maître; il l'appelle toujours comme ça avec madame... le *bélier;* en apprenant donc que le *bélier* était là :

« — Que le diable vous emporte! me dit mon maître en fureur, je vous ai dit que je ne recevais jamais ces gens-là qu'une fois sur cinq ; mon Dieu! que c'est assommant!... Allons, puisque vous avez dit que j'y étais, faites entrer.

« Et une fois que le *bélier* est entré, il fallait voir les poignées de main, et entendre les : *comme vous êtes rare, mon cher monsieur! on ne vous voit jamais! etc.;* ce qui n'a pas empêché

Digitized by Google

monsieur de me dire, une fois que le *bélier* a eu les talons tournés :

« — Si vous avez le malheur de recevoir ce monsieur-là avant quinze jours d'ici... *je vous laisse avec lui...*

« Et vrai, ça m'a fait peur... seul avec le *bélier!*

— Ah! fameux, le *bélier!* s'écria Leporello en éclatant de rire. Fameux ! le mot restera! Ça me rappelle qu'il y a un an je cherchais un petit appartement pour les rendez-vous de mon maître; j'entre dans une maison superbe... trop superbe pour la chose; c'est égal, je parle au portier.

« — Avant tout, mon garçon, me dit cet animal de *loge*, je dois vous prévenir que le propriétaire tient à ce que sa maison soit parfaitement propre.

« — Après?

« — Votre maître a-t-il des chiens?

« — Non.

« — Des enfants?

« — Il en fait, mais il n'en a pas, vu qu'il y en a qui en ont et qui n'en font pas.

« — *Est-il député?*

« — Non plus; mais pourquoi diable cette question? dis-je au portier.

« — Parce que nous avons logé un député au cinquième, me répond le cerbère, et en deux mois ses gredins d'électeurs limousins ont fait

Digitized by Google

une telle procession avec leurs souliers crottés, qu'ils nous ont perdu l'escalier; c'était une boue comme dans la rue. »

La gaieté causée par le récit de Leporello fut interrompue par l'arrivée de madame Gabrielle, femme de charge du comte Duriveau.

La venue de cette femme excita au plus haut degré mon inquiétude et mon attention. Ses moindres paroles, sa physionomie, furent pour moi l'objet d'un examen pénétrant.

— Ah ! bonsoir, ma chère; comme vous venez tard! lui dit Juliette. Les gâteaux sont tout froids, et le thé aussi.

— Je suis encore bien heureuse d'avoir pu venir, allez! répondit cette femme assez âgée, grande, forte, à la figure virile, je n'y comptais plus... Monsieur est un si fameux tyran!

— C'est ce que je disais à ces dames, reprit Juliette; mais par quel heureux hasard avez-vous pu vous échapper?

— Hasard est le mot, un vrai hasard : figurez-vous que, depuis quelques jours, reprit la femme de charge du comte Duriveau, monsieur était d'une humeur de dogue, à peu près comme à son ordinaire; il a par là-dessus la manie, vous le savez, de ne pas vouloir souffrir qu'on mette le pied hors de l'hôtel sans lui en demander la permission, toujours pour la chose d'exercer sa tyrannie...

— Quel homme!... quel homme ! dit Astarté.

Digitized by Google

— Quant à ça, Juliette, dit la femme de charge du comte Duriveau, votre maîtresse peut brûler une fière chandelle à je ne sais quel saint, de n'avoir pas épousé mon maître...

— Je crois bien, on dit qu'elle ne pouvait pas le voir, reprit Juliette, et, depuis le mariage de madame, il n'a pas mis les pieds ici.

— Et il enrage, j'en suis sûre. Enfin, pour en revenir à mon affaire, je lui demande donc ce matin à sortir ce soir :

« — Non, me répondit-il durement, et avec une figure... une figure noire comme de l'enfer. — Bien obligé, que je me dis. » Et je remonte chez moi quatre à quatre ; car, avec lui, non c'est non. Ce soir, après dîner, comme il allait chez son fils, il me rencontre dans l'escalier... ce n'était plus le même homme, il était rayonnant, je ne lui ai jamais vu qu'une fois l'air aussi gai, c'était le lendemain du duel où il avait cassé la cuisse à ce pauvre marquis de Saint-Hilaire, qui en est mort.

— Ah ! oui... un duel dans le parc du marquis, dit Astarté. J'ai entendu parler de cela dans le temps... M. Duriveau était alors l'amant de la marquise.

— Justement, dit la femme de charge, ça se passait à la campagne chez le marquis. Celui-ci les a surpris. Ils se sont battus, et monsieur, qui met à soixante pas une balle dans une carte, lui a flanqué son affaire, à ce pauvre

Digitized by Google

marquis. Finalement, ce soir, monsieur avait la même figure de jubilation que le lendemain de ce duel-là, il avait l'air d'être d'une joie... d'une joie atroce... quoi!

« — Vous m'avez demandé à sortir et je vous ai refusée, ma chère madame Gabrielle, m'a-t-il dit.

« — Oui, M. le comte.

« — Eh bien! sortez si vous voulez, je suis content, je veux qu'on soit content.

« Et il a continué de monter l'escalier.

— Et qu'est-ce qui pouvait donc le rendre si content? demanda Juliette.

— C'est ce que je me suis dit, reprit madame Gabrielle. Il y a donc du nouveau dans Landerneau? Il faut que je tâche de le savoir, ça fera *mon écot* pour le thé de chez Juliette; je cours dare dare chez le valet de chambre de monsieur, nous sommes très-bien ensemble parce que je lui fournis du linge de l'hôtel pour sa famille qui loge dehors.

« — Eh bien! Balard, que je lui dis, qu'est-ce qu'il y a donc? Monsieur avait tantôt l'air méchant comme un diable, et ce soir il est gai comme un chat-huant qui va croquer une souris.

« — Je ne sais pas, me répond Balard. Il avait l'air aussi fou de joie à dîner.

« — Mais à propos de quoi cette joie-là?

« — Je n'en sais rien de rien... parole d'honneur.

Digitized by Google

« — Voyons, Balard, entre amis?

« — Je vous jure, ma chère, que tout ce que je sais, c'est qu'au moment où monsieur allait se mettre à table, un commissaire a apporté une lettre, vilain papier, vilaine écriture, et je crois même cachetée avec du pain mâché. Je remets cette lettre à monsieur ; il la lit et s'écrie : *Enfin !...* d'un air aussi content que si tous ceux qu'il déteste avaient la corde au cou, et qu'il n'eût plus qu'à la tirer; enfin, après avoir jeté la lettre au feu et l'avoir vue brûler, il s'est mis à marcher ou plutôt à sauter dans sa chambre, en se frottant les mains et le menton, en riant... en riant, mais tout de même d'un drôle de rire...

« — Et voilà tout ce que vous savez ? dis-je à Balard.

« — Voilà tout, ma chère madame Gabrielle, je vous le jure... par la dernière douzaine de taies d'oreiller en batiste de rebut que vous m'avez délicatement donnée pour mon épouse, » m'a répondu Balard.

« Il fallait bien le croire... Et voilà, pour ce qui est de chez nous, tout ce que j'ai de plus frais à vous servir... Là-dessus, donnez-moi une tasse de thé avec un peu de rhum, ma petite Juliette, car j'étrangle de soif.

Étrange pressentiment... Je fus effrayé de ce que je venais d'apprendre par la femme de charge du comte Duriveau. Je ne sais quel

Digitized by Google

instinct me disait que la joie *atroce* de cet homme, ainsi qu'avait dit madame Gabrielle, avait pour cause la réussite de quelque détestable projet ; que peut-être il se voyait sûr de sa vengeance contre Régina. Cette lettre, qui avait causé une joie folle au comte Duriveau ; cette lettre, écrite et cachetée d'une manière si vulgaire, et ensuite soigneusement brûlée par lui... me semblait significative ; ne trahissait-elle pas des relations complétement en dehors des relations habituelles de M. Duriveau? Et s'il machinait une basse vengeance contre Régina, n'était-ce pas dans quelque milieu ténébreux qu'il devait chercher ses complices, ainsi que l'avait redouté le docteur Clément?... Enfin, l'espérance ou même la certitude d'une vengeance *éloignée* n'eût pas causé une joie si vive à M. Duriveau. Sans doute, il croyait toucher au but qu'il poursuivait depuis longtemps ; mais si mon pressentiment ne me trompait pas, ce but, quel était-il? cette vengeance, où et comment devait-elle s'accomplir?

Prévenir directement la princesse de se tenir sur ses gardes m'était impossible; ma position envers Régina m'imposait la réserve la plus absolue ; je compromettais tout en laissant voir à la princesse l'intérêt extraordinaire, inexplicable pour elle, que je portais à tout ce qui la touchait... Sa défiance s'éveillait alors, et la moindre imprudence me faisait à l'instant chas-

Digitized by Google

ser de la maison. J'aurais pu lui écrire d'être en défiance, mais contre quoi? Et puis quelle créance accorderait-elle à un écrit anonyme, alors qu'elle n'avait pas tenu compte des vives appréhensions du docteur Clément, se plaisant au contraire, disait-elle, à braver les ressentiments de M. Duriveau. Si j'avais eu quelque renseignement positif, précis, j'aurais pu à la rigueur, et dans une si grave conjoncture, écrire anonymement au prince, le défenseur naturel de sa femme; mais il était malheureusement parti dans la soirée pour Fontainebleau.

Ces pensées m'effrayèrent tellement, qu'un moment je voulus croire à la vanité de mes craintes, et je continuai d'écouter attentivement, sans avoir le courage d'y prendre part, l'entretien des invités de mademoiselle Juliette, tâchant de pénétrer si la femme de chambre du comte Duriveau n'était pas envoyée par lui, enfin si les récriminations de cette femme au sujet de la dureté de son maître n'étaient pas une feinte adroite; malgré mon attention, il me fut impossible de rien découvrir à ce sujet. Les invités de mademoiselle Juliette quittèrent l'hôtel vers une heure du matin sans que le beau Fœdor, l'amant de la marquise italienne, eût paru.

La princesse m'avait ordonné d'attendre son retour. Je venais de descendre à son appartement, d'aviver le feu de son parloir, et d'allumer ses bougies, lorsque le bruit d'une voiture en-

Digitized by Google

trant dans la cour m'annonça le retour de Régina. Lorsque je lui ouvris la porte de l'antichambre, je fus saisi de l'expression de sa physionomie.

J'avais vu la princesse partir avec madame Wilson, riante, la joue animée, l'œil brillant, le front superbe ; je la voyais rentrer morne, pâle, la fatigue et l'ennui peints sur tous les traits...

Le docteur Clément ne se trompait donc pas ? Cette ardeur de plaisir, qui entraînait la princesse au milieu des fêtes, était donc véritablement factice? En présence de madame Wilson, comme en présence du monde, Régina avait donc, ainsi qu'on le dit vulgairement, *fait la brave*. Et à cette heure que, rentrant chez elle, il lui était inutile de feindre, elle retombait dans son douloureux abattement... ou bien avait-elle déjà été atteinte par la vengeance du comte Duriveau?

Ces pensées me vinrent si rapides, qu'elles s'étaient présentées à mon esprit pendant le temps que mit Régina à gagner son parloir. Après avoir jeté son manteau sur un fauteuil, elle me dit :

— Vous n'oublierez pas, ainsi que je vous l'ai recommandé, d'aller demain matin, à huit heures, vous informer des nouvelles de mon père...

— Je ne l'oublierai pas, madame la princesse.

Digitized by Google

Régina ne me donnant pas d'autre ordre, je m'éloignai ; elle me rappela et me dit :

— Comme vous ne serez peut-être pas revenu à l'heure où je voudrai sortir, vous recommanderez à la porte que l'on me fasse avancer un fiacre pour huit heures et demie...

— Alors madame la princesse ira chez la femme Lallemand ? dis-je à Régina.

Elle était debout devant la cheminée lorsque je lui fis cette question ; elle se retourna vers moi d'un air à la fois si étonné, si altier, que je compris l'indiscrète familiarité de ma demande ; je baissai les yeux tout interdit. Probablement la princesse s'aperçut de ma confusion, car elle me dit avec bonté :

— N'oubliez pas d'aller chez mon père ; à votre retour, vous vous occuperez de soigner cet appartement et mes fleurs, ainsi que je vous l'ai dit ce matin.

Je sortis après avoir laissé retomber la portière du parloir.

Je restai involontairement une seconde à peine ; ce temps me suffit pour entendre Régina, tombant dans un fauteuil, s'écrier avec un accent de lassitude, d'ennui, de douleur inexprimable :

— Seule... mon Dieu !... toujours seule... oh ! quelle vie !... quelle vie !

Effrayé de l'espèce de secret que je venais de surprendre, je me hâtai de quitter l'appartement

Digitized by Google

de la princesse, je fermai soigneusement la porte extérieure, et je remontai dans ma chambre, oserai-je me l'avouer à moi-même? avec des pensées moins amères que lorsque j'avais vu Régina partir pour le bal dans tout l'éblouissant éclat de sa parure et de sa beauté.

. . . . . .

II

La découverte.

Après une nuit presque entièrement passée dans l'insomnie, occupé de chercher vainement le moyen de deviner et de conjurer le péril qui, je le pressentais, menaçait Régina, je me levai, ne comptant plus que sur le hasard d'une heureuse inspiration; je me rendis chez le baron de Noirlieu, où je n'étais pas retourné depuis la commission que j'avais faite auprès de Melchior, le mulâtre, pour Robert de Mareuil; j'étais préparé à l'inconvénient de me voir reconnu par Melchior, il n'en fut rien.

— Je viens, monsieur, lui dis-je, de la part

Digitized by Google

de madame la princesse de Montbar, au service de qui je suis entré depuis hier, savoir des nouvelles de M. le baron de Noirlieu.

— M. le baron est toujours dans le même état, me répondit brusquement le mulâtre, vous ferez part de cela à madame la princesse.

Melchior avait l'air si rogue, si peu communicatif, qu'il me paraissait difficile d'engager quelque conversation avec lui ; néanmoins je repris :

— Je porterai cette réponse à madame la princesse, qui en sera sans doute affligée.

— C'est probable, me dit brusquement le mulâtre en me tournant le dos, après m'avoir du geste montré la porte cochère, car ceci se passait sur le perron du vestible.

J'allais me retirer lorsque je vis venir le baron du fond de l'antichambre ; il portait une robe de chambre de flanelle grise et s'appuyait sur une canne ; il me parut encore plus abattu, plus cassé que lorsque je l'avais vu une année auparavant à la porte du Musée. La même farouche expression de tristesse contractait les traits du vieillard.

En entendant les pas traînants de son maître, Melchior parut vivement contrarié aussi. Quoiqu'il m'eût impérieusement répété à voix basse : « Allez-vous-en... allez-vous-en ! » je restai, et j'entendis le baron dire à Melchior en m'apercevant :

Digitized by Google

Melchior... quel est cet homme?

Allez-vous-en donc, me répéta encore tout bas le mulâtre.

Puis se retournant vers son maître, il lui dit d'un ton de reproche affectueux :

— Rentrez donc, M. le baron... il fait très-froid ce matin... Venez, venez.

Et il fit un pas pour emmener le baron, qui lui obéissait machinalement, lorsque, m'approchant, je dis à haute voix à M. de Noirlieu :

— Je viens de la part de madame la princesse de Montbar m'informer des nouvelles de M. le baron.

Le père de Régina tressaillit. Son visage me parut trahir le pénible effort d'une lutte intérieure ; puis, revenant sur ses pas, tandis que le mulâtre me lançait des regards courroucés:

— Comment se porte ma fille? me dit le vieillard avec une émotion qu'il voulait en vain dissimuler.

— Madame la princesse est toujours souffrante, M. le baron.

— Souffrante! Régina? s'écria le vieillard.

Et regardant Melchior d'un air surpris et défiant, il ajouta :

— On ne m'avait pas dit cela!

Puis, s'adressant à moi de nouveau, il me demanda avec empressement ;

— Depuis quand ma fille est-elle malade?

Digitized by Google

Qu'a-t-elle? Est-elle alitée? Répondez... répondez donc.

Melchior me coupa la parole, et dit à son maître avec un sourire sardonique :

— Je peux rassurer M. le baron : hier encore madame la princesse est allée au bal ; son indisposition n'est donc, heureusement, que fort légère.

— Madame de Montbar est allée hier au bal? me demanda le vieillard.

— Oui, M. le baron, lui dis-je, mais au retour, madame la princesse semblait bien abattue... bien fatiguée.

— Fatiguée?... d'avoir dansé?... reprit le baron.

Et une ironie amère remplaça sur ses traits l'expression d'intérêt dont ils avaient été empreints en parlant de sa fille.

Le mulâtre offrit son bras à son maître d'un air triomphant, et tous deux rentrèrent dans l'intérieur de la maison.

Malgré la mauvaise issue de mon entrevue avec le père de la princesse, je m'applaudis d'avoir découvert que le baron, quoique malheureusement persuadé que Régina n'était pas sa fille, avait conservé pour elle un attachement qui devait souvent lutter dans son cœur contre l'aversion qu'il s'efforçait de lui témoigner ; de plus je remarquai que Melchior paraissait haïr Régina et user de l'influence qu'il devait avoir sur le baron pour l'irriter contre sa fille.

Digitized by Google

Je quittai la maison de M. de Noirlieu, heureux de penser que peut-être le récit du petit incident dont j'avais été témoin ferait plaisir à Régina en lui prouvant que le baron conservait toujours un fonds d'affection pour elle.

A cette bonne espérance, j'avais presque oublié mes préoccupations au sujet du comte Duriveau, lorsqu'un incident imprévu, insignifiant en apparence, vint changer mes soupçons en une certitude effrayante.

Le baron de Noirlieu demeurait faubourg du Roule; j'étais revenu au faubourg Saint-Germain par le pont Louis XV et le quai d'Orsay; j'atteignais le milieu de la rue de Beaune, lorsque je vis venir à moi, marchant très-vite, madame Gabrielle, la femme de charge du comte Duriveau; celui-ci demeurait rue de l'Université, l'hôtel de Montbar était situé rue Saint-Dominique. Je n'attachai d'abord aucune importance à ma rencontre avec madame Gabrielle; seulement, me trouvant bientôt en face de cette femme que j'avais vue la veille, je pus d'autant moins me dispenser de l'aborder, qu'elle me reconnut et me dit :

— Ah! M. Martin, bien le bonjour, je ne m'attendais pas à vous rencontrer si tôt, et surtout si matin...

— En effet, madame, il est à peine neuf heures.

— C'est ce qui me désole, car il faudra que

Digitized by Google

j'aille au diable vert pour trouver un fiacre ; dans cette saison ils n'arrivent sur place que fort tard, et monsieur en attend un avec une impatience de damné.

— Comment! lui qui a tant de chevaux, il sort en fiacre? et c'est vous qu'il envoie chercher une voiture, tandis qu'il a tant de domestiques ?

— Je ne suis pas non plus la seule à le chercher, ce maudit fiacre! le maître d'hôtel et le valet de chambre sont à la recherche de leur côté. Dame !... c'est qu'un fiacre, dans notre quartier, à cette heure, et le lendemain d'un dimanche encore, c'est aussi rare qu'un merle blanc.

— Si votre maître est si pressé, que ne fait-il atteler une de ses voitures?

— Il a ses raisons, sans doute, pour préférer un fiacre... il y a quelque chose là-dessous... Balard m'a dit qu'une lettre sur gros papier pareille à la lettre d'hier soir, vous savez...

— Parfaitement ; c'était très-drôle... cette grosse lettre cachetée avec du pain mâché, et qui a rendu votre maître si content.

— Eh bien! il en est arrivé une autre toute pareille, ce matin à huit heures, avec recommandation au commissionnaire d'éveiller tout de suite monsieur; alors carillon d'enfer, et ordre de lui trouver un fiacre à tout prix... sans compter que Balard m'a dit que la joie d'hier conti-

Digitized by Google

nuit ce matin... en augmentant, si c'est possible.

Une idée, qui me donna presque le vertige, me traversa l'esprit.

Mon émotion fut si visible, que la femme de charge me dit :

— Qu'avez-vous donc, M. Martin ?

Ces mots me rappelèrent à moi ; je répondis à cette femme, qui répétait avec une surprise croissante : « Mais, qu'avez-vous donc? »

— Mon Dieu ! madame Gabrielle, je réfléchis qu'au lieu de vous faire perdre là votre temps, je peux vous épargner une corvée. J'ai passé tout à l'heure sur le quai Voltaire, j'ai vu deux ou trois fiacres sur la place... je vais y courir et en amener un pour vous à la porte de l'hôtel Duriveau.

— Ah ! par exemple, M. Martin, vous êtes trop aimable... vous déranger ainsi...

— Cela ne me dérange pas, lui dis-je en m'éloignant, nous sommes voisins... dans dix minutes le fiacre sera à votre porte.

Et je m'élançai dans la direction du quai Voltaire pendant que madame Gabrielle me criait de loin :

— Merci, M. Martin.

Cette idée qui m'avait presque donné le vertige était celle-ci :

Un piége horrible est tendu à Régina, rue du Marché-Vieux ; on s'est adressé à la bienfai-

Digitized by Google

sance de la princesse pour l'attirer dans un guet-apens ; dans cette maison située au fond d'un quartier perdu, il n'y a pas de portier, il n'y a d'autres locataires que cette femme prétendue paralytique. Une des deux lettres reçues par le comte Duriveau a dû lui annoncer que Régina allait se rendre le matin même dans cette maison, où il comptait surprendre la princesse. Que se passerait-il ensuite entre elle et cet homme d'un caractère impitoyable, d'une volonté de fer, et... capable de tout sacrifier à sa haine et à ses passions?... Je frémissais d'y songer.

Comment d'inductions en inductions, basées sur les plus vagues probabilités, en étais-je arrivé à une certitude absolue? je ne puis encore m'en rendre compte, mais je savais... mais je *sentais* que je ne me trompais pas.

En proposant mes services à la femme de charge du comte Duriveau, j'avais eu deux motifs : ôter au comte une des chances de trouver une voiture, et profiter moi-même de cette voiture, car en effet j'avais par hasard, en revenant, remarqué un fiacre sur le quai Voltaire.

Avertir Régina qu'elle allait tomber dans un piége, je n'y pouvais songer. D'ailleurs elle était sans doute déjà partie pour la rue du Marché-Vieux, puis c'était me trahir ; à l'appui de mes craintes, je n'avais d'autres preuves à lui donner que mes pressentiments. Aller moi-même rue du Marché-Vieux, c'était risquer de m'y

Digitized by Google

rencontrer avec la princesse, et cette démarche, dont il m'aurait fallu expliquer l'origine, le but, compromettait pour jamais ma position envers Régina : je ne devais lui rendre en apparence aucun de ces services éclatants qui attirent l'attention et souvent une reconnaissance trop grande, car alors, par gêne ou par respect humain, on n'ose garder comme domestique un homme à qui l'on doit tant.

Ceci explique mon embarras à l'endroit de trouver un moyen de secourir la princesse ; malheureusement encore le prince était absent... lui, le défenseur naturel de sa femme. A qui donc m'adresser ?

Une étreinte de jalousie involontaire me brisa le cœur... je venais de songer au capitaine Just.

Donner à un autre... à un autre... jeune, beau... brave et généreux, le moyen de sauver la femme que l'on aime avec la plus folle passion... il faut pour cela plus que du courage... J'eus ce courage.

En réfléchissant ainsi, j'étais arrivé à la place de fiacres du quai Voltaire, je ne m'étais pas trompé, j'y vis deux voitures... et le cocher de l'une d'elles était... providence inespérée !... l'excellent homme qui m'avait autrefois empêché de mourir de faim et qui avait reconduit Régina chez elle après la scène du faux mariage.

— Bonne journée pour moi... puisque je vous rencontre ce matin, mon brave, me dit joyeuse-

Digitized by Google

ment Jérôme en me tendant la main, voilà du temps que...

— Il y va de la vie de quelqu'un que j'aime comme ma mère, dis-je à Jérôme en l'interrompant.

Et m'élançant dans sa voiture :

— Je n'ai pas le temps à présent de vous dire un seul mot... Avez-vous sur vous du crayon, du papier?

— Voilà le portefeuille où j'inscris mes courses, me dit Jérôme en me remettant cet objet. Maintenant, reprit-il, où allons-nous?

— Rue Saint-Louis, en l'île... au coin du quai. Ventre à terre!

— Vitesse de chemin de fer! reprit Jérôme en sautant sur son siége.

Et ses chevaux, heureusement frais, partirent comme la foudre.

Pendant le trajet, enlevant un feuillet du portefeuille de Jérôme, j'écrivis au crayon ce qui suit :

Un grand danger menace la princesse de Montbar; le comte Duriveau l'a fait tomber dans un piége infâme. Allez, sans perdre une seconde, rue du Marché-Vieux, 11. Montez au troisième, demandez madame Lallemand; si l'on ne vous répond pas, brisez la porte, armez-vous au besoin. La princesse doit être retenue dans cette demeure; il y a sans doute quelque porte masquée communiquant à d'autres chambres que celles occupées

Digitized by Google

par la femme Lallemand. Un fiacre vous attend, le cocher est un homme sûr.

Un ami inconnu.

Le fiacre s'arrêta au coin du quai ; je descendis de voiture, je remis à Jérôme le billet que je venais d'écrire et lui dis :

— Allez au numéro 17 de cette rue.

— Bon.

— Demandez le capitaine Just.

— Bon.

— Dites qu'on lui porte à l'instant ce billet.

— Bon.

— Car c'est une question de vie ou de mort.

— Diable !

— Si le capitaine vous demande qui vous a envoyé avec ce billet, vous direz... vous direz... un homme âgé, à cheveux blancs.

— Très-bien !

— Vous conduirez le capitaine rue du Marché-Vieux, près la rue d'Enfer, n° 11.

— Je vois ça d'ici.

— Repasserez-vous par le quai ?

— Oui, c'est mon chemin.

— Si vous ramenez le capitaine, ne vous arrêtez pas ; mais ne vous étonnez pas si je monte derrière votre voiture.

— C'est entendu...

— Et ensuite, rue du Marché-Vieux... bride abattue.

Digitized by Google

— Vitesse de chemin de fer, j'ai Lolo et Lolotte, soyez calme...

Et Jérôme allait fouetter de nouveau ses chevaux, mais se ravisant :

— Et si le capitaine n'y est pas?

— Revenez toujours par ici... alors je remonterai dans votre voiture.

— En route! dit Jérôme.

Et il détourna la rue au grand trot de ses chevaux.

J'attendis avec angoisse le retour de Jérôme. En cas d'absence du capitaine Just, je me serais décidé à aller rue du Marché-Vieux, et à agir malgré les funestes conséquences que mon intervention pouvait avoir pour mes projets.

Caché dans l'ombre d'une porte cochère ouverte, de crainte d'être reconnu par le capitaine, j'écoutais si je n'entendais pas revenir la voiture...

Neuf heures sonnèrent lentement à Notre-Dame... Régina, partie de chez elle à huit heures et demie sans doute, devait être alors bien près de la rue du Marché-Vieux ; si l'un des domestiques du comte Duriveau avait trouvé un fiacre plus tôt que sa femme de charge, le comte était aussi sur le point d'arriver dans cette maison où devait se dénouer cette scène redoutable.

Enfin le roulement rapide d'une voiture se rapprocha de ma cachette, j'avançai la tête avec précaution... Bonheur du ciel! le capitaine était dans le fiacre, ses habits de deuil rendaient plus

Digitized by Google

frappante encore la pâleur de ses beaux traits altérés par une violente émotion.

Lorsque la voiture qui emmenait le capitaine eut dépassé la porte où je me tenais, je m'élançai afin de rejoindre le fiacre et de monter derrière... Alors, il m'arriva une chose à la fois cruelle et ridicule... la palette où je comptais me tenir debout était défendue, ainsi que cela se voit souvent, par un demi-cercle de fer hérissé de pointes aiguës... Le fiacre, lancé sur une descente, marchait si rapidement, que je ne pouvais espérer de le suivre longtemps en courant, ainsi que je faisais en m'attachant des deux mains aux ressorts de derrière... Je pris une résolution désespérée : appelant à mon aide mon ancienne agilité de saltimbanque et à mon souvenir le *saut des baïonnettes*, souvent exécuté dans mon enfance, au risque de retomber sur les pointes aiguës du demi-cercle de fer... je tentai de le franchir... Par un bonheur inespéré, je réussis... à peu près, car un cahot de la voiture, me faisant trébucher au moment où je retombais sur la palette, après avoir sauté par-dessus les pointes de fer, une d'elles me laboura profondément la jambe; ne trouvant pas de courroie pour me soutenir, je me cramponnai, comme je le pus, à l'impériale, les genoux collés à la caisse, et comprenant parfaitement que le moindre manque d'équilibre pouvait me faire tomber à la renverse sur les piquants de fer.

Digitized by Google

Soudain le fiacre s'arrêta; Jérôme, se rappelant sans doute alors le danger ou l'impossibilité qu'il y avait pour moi à monter derrière sa voiture, se dressa sur son siége, et sa loyale et bonne figure se tourna vers moi avec inquiétude.

Je lui fis de la main signe de continuer sa route; au même instant, j'entendis la voix du capitaine Just lui crier :

— Cocher... qu'y a-t-il?... Marchez donc, sacredieu!... Quarante francs pour votre course... et ventre à terre.

— En route! cria Jérôme.

Mais tout en activant ses chevaux de la voix, le brave homme trouva moyen de se retourner, d'attacher au dossier de son siége une des longes de rechange de ses chevaux et de me jeter l'autre bout en me disant :

— Tenez-vous à cela... il y aura moins de danger.

Le bruit des roues couvrant la voix de Jérôme, le capitaine ne l'entendit pas, sans doute, et je me maintins sans tomber, grâce à l'ingénieux secours du cocher, secours d'autant plus urgent pour moi que ma blessure me faisait cruellement souffrir; je ne pouvais m'appuyer sur ma jambe; je sentais mon sang couler sous mes vêtements.

Lorsque je vis la voiture à peu de distance de la rue du Marché-Vieux, de crainte d'être aperçu par le capitaine Just je voulus descendre; calculant alors ma distance et mon élan, je me retour-

Digitized by Google

nai d'un bond je franchis de nouveau le cercle hérissé de pointes de fer, je tombai d'aplomb. La voiture continua sa route pendant quelques secondes, puis détourna à l'angle de la rue du Marché-Vieux. Je pris mon mouchoir, je le nouai très-serré autour de ma jambe, ce qui me causa, momentanément du moins, un très-grand soulagement.

J'allais entrer dans la petite rue lorsque, arrêté à quelques pas de son tournant, je remarquai un fiacre dont les chevaux ruisselaient d'écume.

— Cocher, dis-je à cet homme, n'avez-vous pas amené ici un monsieur... grand et brun, que vous avez pris rue de l'Université?

— Oui, mon garçon, une fameuse course, mes chevaux n'en peuvent plus... Mais dix francs de pourboire... ça en valait la peine. Je laisse souffler mes bêtes avant de m'en retourner... et...

— Il y a-t-il longtemps que vous êtes là?

— Un quart d'heure au plus.

— N'avez-vous pas vu entrer dans cette rue un autre fiacre?

— Oui... il y a cinq minutes... Il allait un train d'enfer, comme moi tout à l'heure... Il paraît que c'est le jour, et...

— Mais avant? n'en avez-vous pas vu entrer un autre dans cette petite rue?

— Ah! oui, il y a peut-être dix minutes, une citadine bleue avec un cheval blanc... Mais il

Digitized by Google

n'avait pas le mors aux dents, celui-là... Il y avait une femme dedans.

Plus de doute, le comte Duriveau avait précédé Régina dans cette maison déserte...

Heureusement le capitaine Just arrivait presque sur les pas de la princesse.

J'entrai précipitamment dans la rue du Marché-Vieux, je vis Jérôme arrêté à la porte du n° 11.

— Vous êtes blessé, mille-dieux ! me dit-il en voyant ma jambe bandée.

— Et le capitaine ! lui dis-je.

— Il a sauté de ma voiture sans attendre que je lui baisse le marchepied.

— Il ne vous a pas dit de l'accompagner ?

— Non... mais il paraît que ça va chauffer, j'ai vu la crosse d'un pistolet sortir de la poche de sa redingote.

— Attendez là, mon bon Jérôme, lui dis-je en m'élançant dans l'allée, et pas un mot de moi au capitaine.

— Soyez calme, dit Jérôme en flattant ses chevaux de la main, je serai muet comme *Lolo* et *Lolotte*.

Digitized by Google

III

La rue du Marché-Vieux.

Montant rapidement l'escalier, j'arrivai sur le palier du troisième étage, où demeurait la femme Lallemand ; je trouvai la porte de la première pièce ouverte, et j'entendis la voix éclatante du capitaine Just s'adressant à la fausse malade :

— Je vous dis que la princesse de Montbar est ici...

— Hélas ! mon bon monsieur, disait cette femme d'une voix lamentable, je vous assure que non...

— Elle est ici... vous l'avez attirée dans un piége... misérable que vous êtes !

— Que le ciel écrase mon enfant que voilà si je sais ce que vous voulez dire, mon bon monsieur.

— Ne faites pas de mal à ma pauvre maman, mon bon monsieur, s'écria l'enfant en joignant ses gémissements à ceux de sa mère.

Digitized by Google

— Où est la princesse? s'écria le capitaine Just d'une voix terrible en portant sans doute la main sur cette créature, car elle reprit avec effroi :

— Grâce, monsieur... vous me brisez le bras !

— Maman... oh ! maman, cria l'enfant.

— Hélas ! monsieur, vous voyez bien que nous n'avons que ces deux pauvres chambres... dit la femme, où voulez-vous que soit la princesse?...

Soudain des cris éloignés arrivèrent jusqu'à moi, sourds, étouffés comme s'ils fussent sortis d'une pièce contiguë à celle où était couchée la fausse malade, chambre masquée sans doute, ainsi que je l'avais soupçonné.

Cette voix était celle de Régina ; elle criait :

— Au secours !... au secours !...

J'entendis un grand bruit, comme celui d'un placard enfoncé par un choc violent ;... aussitôt les cris de Régina arrivèrent jusqu'à moi, aussi éclatants qu'ils avaient été jusque-là voilés...

A ces cris succéda un moment de silence, puis le piétinement sourd qui accompagne une lutte violente.

Ce bruit se rapprocha tout à coup, comme si cette lutte se fût poursuivie dans la pièce à la porte de laquelle j'écoutais.

Malgré mon ardente curiosité, craignant d'être surpris, j'allais m'éloigner précipitamment, lorsque j'avisai dans la pièce où je me trouvais

Digitized by Google

un petit escalier qui me parut conduire à une sorte de soupente, pratiquée au-dessus de la pièce voisine; je m'y élançai, j'arrivai à un grenier éclairé par une lucarne, et seulement planchéié; en collant mon oreille sur le plancher formant le plafond de la pièce où se tenait la fausse paralytique, j'entendis très-distinctement continuer le bruit de la lutte, et les exclamations suivantes :

— Monsieur! disait le comte Duriveau d'une voix sourde, haletante, un galant homme n'en frappe pas un autre!...

— Vous, un galant homme? répondit le capitaine Just, qui semblait ne plus se posséder.

— Monsieur! disait le comte en balbutiant de rage, monsieur... c'est une... lutte de crocheteurs...

Le bruit dura encore une seconde à peine; puis j'entendis la voix du capitaine Just s'adresser à Régina.

— Pardon, madame, d'avoir châtié cet homme devant vous... je n'ai pas été maître de mon indignation... Maintenant, madame...

— Oh! murmura M. Duriveau, alors dégagé des mains du capitaine, ce sera un duel à mort... entendez-vous?... à mort!...

— Mon Dieu! elle se trouve mal! s'écria le capitaine, madame! revenez à vous... madame...

Puis, sans doute aussi indigné que stupéfait

Digitized by Google

de l'audace de M. Duriveau qui ne s'éloignait pas, le capitaine s'écriait :

— Mais vous voyez bien que votre vue la tue!... misérable! Faut-il que je vous jette du haut en bas de l'escalier?

— Occupez-vous donc de cette chère princesse, répondit le comte Duriveau avec une rage sardonique, délacez-la donc!... c'est une belle occasion...

— Et rien... rien... pas de secours... Elle s'évanouit!... cette femme et sa fille se sont enfuies..., disait le capitaine, soutenant sans doute Régina entre ses bras; mon Dieu! que faire?

— Cinq minutes plus tard... j'étais vengé! dit le comte Duriveau avec une indomptable audace. Allons... c'est à refaire... Je serais jaloux de vous... si je ne devais pas vous tuer tantôt, beau capitaine paladin; car c'est tantôt que je me bats, entendez-vous?... au pistolet... Je tirerai le premier... c'est mon droit... et je vous toucherai au cœur... allez, j'ai la main sûre... le marquis de Saint-Hilaire vous dira ça ce soir... chez les morts...

— Dieu soit loué!... elle revient à elle..., s'écria Just. Madame, ne craignez plus rien, je suis là... courage... courage... venez!

— Ah çà! reprit insolemment le comte Duriveau, n'allez pas, chère princesse, vous amuser à dire que vous avez été attirée dans un guet-

Digitized by Google

sens... on ne vous croirait pas... Mes précautions sont prises... Le monde croira... et dira que vous êtes venue ici volontairement... que ce n'était pas la première fois... et que le capitaine que voilà a été amené ici par sa fureur jalouse... Il ne me démentira pas, je le tuerai tantôt... J'aurai ainsi le beau rôle et vous le mauvais, chère princesse. Ça sera toujours ça en attendant mieux.

— Appuyez-vous sur moi, madame..., dit le capitaine Just à Régina, sans doute alors remise de sa faiblesse...

Un bruit de pas assez lents m'annonça que Régina quittait la chambre, appuyée sur le bras du capitaine Just.

— Au revoir, chère princesse, dit la voix insolente du comte Duriveau.

Puis il ajouta avec un accent de haine concentrée :

— Dans trois heures je serai à votre porte avec mes témoins, M. Just Clément... Attendez-moi !

Le capitaine, sans répondre à cette dernière provocation, emmena Régina.

Les pas s'éloignèrent tout à fait ; je n'entendis bientôt plus dans la chambre que la marche saccadée du comte Duriveau.

Alors il s'écria, donnant un libre cours à sa rage jusque-là contenue :

— Frappé à la figure... crossé à coups de pied

Digitized by Google

devant cette femme orgueilleuse... Oh ! cet homme... je le tuerai... J'ai l'enfer dans l'âme... Sans lui, j'étais vengé. Par fierté, la princesse serait morte plutôt que de rien révéler, et par intimidation, peut-être, elle fût revenue ici une autre fois... Oh ! cet homme... cet homme ! et attendre encore trois heures !

Le comte Duriveau sortit en disant :

— La Lallemand s'est sauvée... elle a bien fait... Mais je suis sûr d'elle... Tâchons de refermer à peu près cette porte... dont ce capitaine à *demi défunt* a fait sauter la serrure.

Lorsque je supposai le comte éloigné, je descendis de ma cachette, je ne voulus pas quitter cette maison sans examiner le lieu de la lutte.

Le placard défoncé ne masquait plus l'entrée de deux chambres voisines de celle de la fausse malade. Ces chambres, garnies de tapis, étaient ornées avec un certain luxe; au désordre des meubles, je reconnus les traces d'une lutte violente.

En songeant qu'une seconde fois, du fond de mon obscurité, je venais de rendre un service signalé à Régina, j'eus un moment de joie profonde... puis à la pensée du danger auquel allait être exposé le capitaine Just (je croyais un duel inévitable, et le courage, l'adresse de M. Duriveau étaient connus), j'eus un cruel remords de ma conduite... elle me sembla lâche...

Et pourtant à qui m'adresser, en l'absence du

Digitized by Google

prince? S'il ne se fût agi que de m'exposer au péril qu'allait courir le capitaine Just, je l'aurais bravé avec joie ; mais, hélas! l'espèce même de ma condition et de mon dévouement m'interdisait toute action éclatante, chevaleresque... La crainte des suites de ce malheureux duel, où pouvait succomber le fils de mon bienfaiteur, empoisonna donc la seule joie qu'il m'était permis de goûter.

. . . . . .

En sortant de la maison, je ne vis plus le fiacre de Jérôme ; il avait sans doute reconduit la princesse. Ma blessure, oubliée pendant cette scène émouvante, me faisait beaucoup souffrir ; j'avais hâte d'être de retour à l'hôtel de Montbar pour accomplir mon service, complétement négligé ; je ne voulais pas encourir les reproches de la princesse, et il m'eût été difficile de lui expliquer la cause de mon absence pendant toute la matinée.

Au bout d'un quart d'heure de marche, je rencontrai un fiacre, j'y montai ; m'étant prudemment fait descendre à l'extrémité de notre rue, j'arrivai à l'hôtel de Montbar sur le midi.

Mon premier soin fut de monter à ma chambre, afin de quitter mes vêtements tachés de sang ; je rencontrai mademoiselle Juliette dans l'escalier ; dès qu'elle m'aperçut elle s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! M. Martin, d'où venez-vous donc si tard?... Depuis que madame est rentrée,

Digitized by Google

elle vous a fait demander plus de dix fois... Il fallait me prévenir, je me serais chargée de votre service pour ce matin... En arrivant, madame n'a trouvé de feu nulle part... Avec cela elle a éprouvé en voiture une espèce de faiblesse... car, en revenant, elle était pâle comme une morte et tremblait comme la feuille... Je l'ai engagée à se coucher... elle n'a pas voulu; depuis lors elle n'a fait que sonner afin de savoir si vous étiez rentré...

— Je suis désolé de ce retard, mademoiselle Juliette, lui dis-je, mais, tenez... voilà mon excuse...

— Ah! mon Dieu, du sang... à votre pantalon... et ce mouchoir à votre jambe...

— Il fait si glissant! je courais, j'ai trébuché sur un de ces tas de débris que l'on dépose le matin au long des trottoirs et je suis tombé sur des tessons de bouteille...

— Pauvre garçon... vous souffrez?

— Moins maintenant; mais d'abord j'ai tant souffert qu'il m'a été impossible de marcher; ce ne sera rien, je l'espère, je monte vite chez moi pour changer et je redescends chez madame la princesse.

Dix minutes après, j'entrais dans le salon d'attente où je me tenais habituellement, lorsque j'entendis un violent coup de sonnette.

Je courus au parloir de la princesse, j'en soulevai timidement la portière. Je vis Régina

Digitized by Google

affreusement pâle, les traits bouleversés, mais le maintien ferme, contenu.

— Voilà dix fois que je vous sonne! me dit-elle durement. Vous devriez être ici depuis huit heures... et il est midi et demi... en vérité, c'est incroyable... vous inaugurez singulièrement votre service chez moi...

— Que madame la princesse veuille bien m'excuser pour aujourd'hui... Mais...

— L'on n'a pas d'idée d'une pareille négligence!... J'attendais autre chose et mieux de votre zèle... et justement... lorsque j'aurais eu tant besoin de...

Puis, s'interrompant, elle me dit brusquement :

— Il suffit... je sais que vous êtes là... Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous...

Je sortis le cœur navré de la dureté de la princesse; mais je l'excusai bientôt... Après tout, elle ignorait la cause de mon inexplicable absence.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, que la sonnette de la princesse retentit de nouveau.

Régina était toujours pâle, ses traits révélaient encore une cruelle anxiété douloureusement contenue; mais, en me parlant, son accent, au lieu d'être brusque et dur, fut doux et bienveillant.

— Mademoiselle Juliette vient de m'apprendre que vous êtes grièvement blessé, me dit-elle, et

Digitized by Google

que telle est la cause de votre manque de service... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite?

— Madame...

— Au fait, reprit Régina avec bonté, je ne vous en ai pas laissé le temps... Souffrez-vous beaucoup?

— Un peu... madame la princesse.

— Pourriez-vous faire quelques courses en voiture... sans trop de douleur?

— Certainement, madame la princesse...

Et comme Régina, dont l'angoisse était visible, hésitait à continuer, je lui dis :

— Je n'ai pu apprendre à madame la princesse que j'avais vu ce matin M. le baron de Noirlieu.

— Vous avez *vu* mon père? s'écria-t-elle, surprise. Vous l'avez vu...

— Oui, madame la princesse.

Et je lui racontai mon entrevue avec le baron et Melchior.

Quoique Régina cachât l'émotion qu'elle ressentait, en apprenant avec quel intérêt son père s'était d'abord informé d'elle, je vis une larme, de bonheur sans doute, briller dans ses yeux; son visage, contracté, se détendit pendant un instant; puis, la pendule ayant sonné une heure, la princesse tressaillit, redevint sombre, inquiète, et dit vivement :

— Une heure... mon Dieu!... déjà...

Digitized by Google

Elle pensait au duel du capitaine Just.

Alors, d'une voix brève, elle me dit, non sans embarras, et en accentuant chacune de ses paroles rapides et saccadées :

— Le docteur Clément vous a placé chez moi... je le vénérais comme un père...

Et la malheureuse femme faisait tous ses efforts pour paraître calme et dissimuler l'altération de sa voix.

— Madame la princesse sait toute ma reconnaissance pour M. le docteur Clément, lui dis-je.

— Et c'est parce que je le sais, reprit-elle en accueillant mes paroles avec empressement, que je suis sûre d'avance du zèle... de la discrétion que vous mettrez dans une commission qui regarde M. le capitaine Just.

Et malgré ses efforts, Régina ne put cacher sa terrible anxiété et l'espèce de honte causée sans doute par le mensonge qu'elle se voyait obligée de me faire.

— Ce matin..., reprit-elle, j'ai appris... par hasard... chez une personne... de mes amies... qu'ensuite de je ne sais quelle querelle... M. Just Clément... devait se battre en duel.

— Lui, madame... oh! mon Dieu! m'écriai-je en feignant la surprise et la crainte.

— Ce duel, reprit la princesse, doit avoir lieu... m'a-t-on dit, aujourd'hui... M. Just Clément est le fils... d'un homme qui m'a toujours témoigné une affection paternelle; je suis tellement in-

Digitized by Google

quiète, que je voudrais savoir... s'il y a quelque chose de fondé dans ce bruit de duel...

J'eus pitié de Régina ; ses forces étaient à bout ; elle s'appuya sur le marbre de sa cheminée.

— Rien de plus facile, madame la princesse, lui dis-je. Je vais aller chez M. le capitaine Just ; il occupe la maison de M. le docteur... je verrai Suzon, qui a élevé M. Just ;... par elle, bien certainement... je saurai quelque chose.

— C'est cela..., dit vivement la princesse, et si, par hasard... ce que je ne veux pas croire, ce malheureux duel... avait lieu... aujourd'hui... tantôt...

Et les lèvres de Régina tremblaient convulsivement.

— Vous ne reviendrez ici...

— Que pour annoncer à madame la princesse que M. Just n'est pas blessé, car, Dieu merci, souvent j'ai entendu dire à feu M. le docteur que son fils était un des meilleurs tireurs de son régiment.

— Vrai ? s'écria Régina avec un ineffable ravissement d'espérance.

Puis elle ajouta précipitamment :

— Mais vite... l'heure se passe... prenez une voiture... partez... partez...

. . . . . .

Une demi-heure après avoir quitté la princesse, j'étais chez le capitaine.

Digitized by Google

J'appris plus tard les préliminaires du duel qui devait avoir lieu, préliminaires étranges qui prouvaient d'ailleurs l'énergie, le sang-froid du capitaine, sa prévoyante sollicitude pour le repos de Régina, et la connaissance qu'il avait de l'infernal caractère du comte Duriveau.

Voici ce qui se passa :

Avant de rentrer chez lui, Just était allé chez deux de ses anciens camarades de l'école polytechnique ; il eut l'heureuse chance de les rencontrer : l'un était officier d'artillerie, l'autre officier du génie ; assuré de ces deux témoins, car il s'attendait à la visite du comte Duriveau, il alla chez un autre de ses amis, un avocat, légiste fort distingué ; il le trouva aussi, et ramena ces trois personnes chez lui, les ayant prévenues de ce dont il s'agissait.

A deux heures, une voiture s'arrêta à la porte de la maison du docteur. Deux hommes de fort bonnes façons descendirent et demandèrent M. le capitaine Clément.

Suzon les introduisit.

Ces deux personnages, témoins du comte Duriveau, trouvèrent le capitaine Just avec les deux officiers et l'avocat : on se salua avec la plus parfaite politesse, et l'un des témoins de M. Duriveau dit au capitaine :

— M. le comte Duriveau, mon ami, a été offensé par vous, monsieur, de la manière la plus grave ; il vous en demande réparation ; en sa

Digitized by Google

qualité d'offensé, il choisit le pistolet. Nous allons régler avec ces messieurs... vos témoins, sans doute, les autres conditions du combat.

— Monsieur, répondit le capitaine, ayez la bonté de répondre à une seule question... Savez-vous la cause de la provocation que me fait l'honneur de m'adresser M. le comte Duriveau?

— Parfaitement, monsieur. M. le comte Duriveau nous a dit qu'il s'agissait d'une malheureuse collision amenée par suite d'une rivalité dans les soins que vous rendiez à la même personne. M. le comte Duriveau a eu même la délicatesse de nous cacher le nom de la femme, cause première de cette déplorable querelle... remettant à nous la faire connaître après l'issue du duel.

— C'est cela, je m'y attendais, dit le capitaine en échangeant un regard avec ses amis.

Puis, il ajouta :

— Messieurs, M. le comte Duriveau est à ma porte, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Auriez-vous l'obligeance de le prier de se donner la peine de monter ici?

— Mais monsieur... une telle entrevue...

— Ce n'est pas moi qui aurai l'honneur de m'entretenir avec M. le comte Duriveau, répondit le capitaine.

— Et qui donc, monsieur?

Digitized by Google

— Monsieur..., dit le capitaine en montrant le légiste.

— Monsieur est un de vos témoins?

— Monsieur est mon ami...

— Alors je ne vois pas, monsieur, dit le témoin du comte Duriveau, très-surpris, à quoi bon...

— Monsieur, reprit le capitaine Just, je déclare que je me retire à l'instant, et que je refuse toute satisfaction à M. le comte Duriveau, s'il ne consent pas à l'entrevue que je désire qu'il ait avec monsieur.

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur, reprit le capitaine Just avec fermeté, veuillez du moins vous consulter avec M. Duriveau sur la condition que je pose.

— C'est juste, monsieur, dirent les témoins.

Et ils sortirent.

Cinq minutes après ils rentraient avec le comte Duriveau.

— Monsieur consent? demanda le capitaine.

— Monsieur consent, répondit affirmativement un des témoins.

— Messieurs, donnez-vous la peine de passer par ici, dit le capitaine aux témoins du comte, ainsi qu'aux siens.

M. Duriveau resta seul avec l'avocat.

L'avocat était un petit homme, à l'air calme et sardonique; il portait des lunettes bleues et

Digitized by Google

tenait sous le bras un gros volume aux tranches bariolées de diverses couleurs ; il fit très-poliment signe à M. Duriveau de s'asseoir.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? demanda celui-ci.

— A monsieur Dupont... avocat.

— A monsieur Dupont... avocat? dit M. Duriveau avec surprise et hauteur, qu'est-ce que ça veut dire? pourquoi faire, un avocat?

— Pour qu'il fasse son petit métier, monsieur.

— Votre métier? Ah çà! c'est une plaisanterie?

— Monsieur connaît-il l'article 322 du code criminel? demanda le légiste.

— Comment? monsieur, s'écria le comte Duriveau en regardant l'avocat avec un étonnement croissant.

— Voici cet article, reprit l'avocat.

Et il lut :

— *Quiconque aura commis un attentat à la pudeur,* CONSOMMÉ *ou* TENTÉ *avec violences, sera puni de la reclusion.*

— Monsieur? s'écria M. Duriveau.

— Monsieur sait-il ce que c'est que la reclusion? poursuivit le légiste.

— Mais enfin...

— Voici, dit l'avocat en interrompant M. Duriveau.

Digitized by Google

Et il lut ce qui suit :

— *Tout individu condamné à la reclusion sera enfermé dans une maison de* FORCE, *et employé à des travaux dont le produit pourra être en partie employé à son profit.*

Puis, regardant d'un air sardonique le comte qui pâlit, l'avocat ajouta :

— Vous me paraissez réunir toutes les vertus requises pour vous livrer à la confection des chaussons de lisière, M. le comte, et à augmenter ainsi vos trois ou quatre cent mille livres de rente de trois ou quatre sous que vous gagnerez par jour en charmant ainsi vos loisirs, soit à *Melun, Poissy* ou autres lieux de force.

Le comte Duriveau, stupéfait, abasourdi, ne trouvait pas une parole.

L'avocat continua avec un sang-froid imperturbable :

— Vous avez tendu un horrible guet-apens à la plus honorable des femmes, vous avez voulu vous porter sur elle à d'infâmes violences...

— Monsieur ! s'écria le comte blême de fureur, prenez garde...

— Chut !... pas si haut... du calme... ou c'est moi qui vais élever la voix, dit l'avocat toujours de sang-froid, et dire à vos témoins... ce que vous leur avez prudemment caché... à savoir : l'infamie de votre conduite qui seule a motivé les voies de fait du capitaine Just.

Digitized by Google

A cette menace que fit l'avocat, M. Duriveau resta de nouveau muet, interdit.

L'avocat continua :

— Le crime dont vous vous êtes rendu coupable vous rend passible des peines ci-dessus;... dès tout à l'heure je vais m'occuper de rassembler tout ce qui sera nécessaire à l'instruction de cette indigne affaire... Ce sera au besoin de la besogne toute taillée pour le juge instructeur.

— Un crime? le juge d'instruction?... Allons donc, monsieur, vous me prenez pour un enfant, dit M. Duriveau en retrouvant son insolente audace. Vous ignorez donc qu'à ce compte il n'y a pas un homme du monde qui n'ait plusieurs fois dans sa vie voulu attenter, et avec violence encore, à la pudeur des femmes auxquelles il faisait la cour? Eh! pardieu!... M. l'avocat, on ne fait la cour aux femmes que dans cette intention-là. Vous ignorez donc ces choses au palais?

— Ah! mais c'est que... c'est très-joli au moins, mais très-joli, ce que vous dites là... au point de vue Régence; seulement au point de vue du code criminel, c'est stupide... Le procureur du roi *n'a pas à connaître* (nous disons comme cela au palais), le procureur du roi n'a pas à connaître des attentats à la pudeur... dont les femmes ne se plaignent pas... au contraire!... mais il décerne immédiatement un *mandat d'amener* (nous appelons cela... un mandat d'amener, au palais) contre un misérable qui a attiré une

Digitized by Google

honnête femme dans un guet-apens, afin de se porter sur elle à d'infâmes violences, malgré ses larmes et ses cris... Le crime démontré, et le vôtre ne l'est que trop, le criminel est condamné à une peine infamante... Ceci vous démonte un peu ? vous n'aviez pas envisagé votre indignité sous ce point de vue-là... ça m'étonne... vous aviez pourtant si bien la conscience d'avoir commis une révoltante lâcheté, que vous n'avez pas osé dire à vos témoins la cause de ce duel... C'était sagement fait... car je vous défie de trouver un homme d'honneur qui consente à vous assister... s'il sait toute la vérité.

— Le capitaine Just... ne veut pas se battre, et il cherche des prétextes pour sa lâcheté, n'est-ce pas? dit M. Duriveau avec amertume.

— M. le capitaine Just devrait, à mon sens, refuser de croiser sa loyale épée de soldat avec un homme qu'il peut envoyer demain en cour d'assises. Mais M. le capitaine Just, pour des raisons particulières, daigne se battre, mais à certaines conditions...

— Voyons-les... monsieur, et finissons, dit le comte Duriveau les dents serrées de rage, que propose-t-il ?

— M. le capitaine Just ne propose pas de conditions... il impose...

— Vraiment?

— Positivement ; et les voici : d'abord il trouverait très-ridicule, lorsqu'il condescend à un

Digitized by Google

combat qu'il peut refuser, de s'exposer à être tué sûrement par votre balle... vu votre prétention de tirer le premier, probablement?

— C'est mon droit, j'en use.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre droit d'assassiner les gens, sans courir aucun risque... vous vous moquez du monde... Ce n'est pas ça du tout; voilà ce qui aura lieu : vous êtes de première force sur l'épée... c'est connu, le capitaine tire aussi parfaitement bien... ses amis s'en gaudissent fort; la chance sera donc égale : vous vous battrez à l'épée.

— Non... car je maintiens mon droit.

— Vous refusez l'épée?

— Oui.

— Soit, dit l'avocat en se levant, je vais de ce pas déclarer à vos témoins la vraie cause du duel... et ce soir même une plainte au criminel est déposée entre les mains du procureur du roi...

— Va donc pour l'épée! s'écria M. Duriveau, exaspéré, en se levant.

— Un instant, ce n'est pas tout.

— Comment?... encore?

— Je crois bien, dit l'avocat; vous êtes prévenu que si vous avez l'audace de prononcer un mot, un seul mot, qui puisse porter la moindre atteinte à la considération d'une femme dont il vous est défendu de prononcer désormais le nom... la plainte au criminel sera déposée à l'instant au parquet...

Digitized by Google

— Monsieur...

— On prend cette précaution pour vous empêcher de répandre les calomnies dont vous avez menacé ; ainsi, songez-y bien : cette horrible affaire sera ensevelie dans le plus profond secret... ou elle aura le plus immense retentissement... Le capitaine n'agit pas ainsi par ménagement pour vous, bien entendu, mais pour épargner à la plus noble femme du monde un éclat toujours pénible... qu'elle bravera d'ailleurs d'autant plus fièrement, si vous l'y forcez par vos calomnies, que la conséquence de cet éclat serait pour vous la prison, l'infamie ;... pour elle... un redoublement d'intérêt et d'estime.

— C'est tout... je suppose ? dit le comte Duriveau, se voyant avec une rage impuissante réduit à l'impossibilité de faire le mal qu'il s'était promis. J'ai accepté l'épée... Il se fait tard...

— Deux mots encore ; aux derniers... les bons..., reprit le légiste. Vous allez dire à vos témoins, en présence de ceux de M. le capitaine Just, à peu près ceci : « J'ai prétendu, messieurs, que le duel avait pour cause une rivalité jalouse, cela n'est pas exact. »

— Me rétracter ?... Jamais.

— Voyez donc, ce scrupuleux ! dit l'avocat en haussant les épaules ; vous ajouterez : « Je jure sur l'honneur que la cause de ce duel est la suite... d'une discussion... politique, » ou

Digitized by Google

autre à votre choix, si vous trouvez mieux!

— Un faux serment! me déshonorer! s'écria M. Duriveau, m'exposer à être traité d'infâme! Ah çà! mais vous êtes fou!

— Ne faites donc pas comme cela le délicat...

— M. l'avocat! s'écria M. Duriveau furieux.

— Chut... du calme...: ou je conte à vos témoins... vous savez... Je reprends : Vous jurerez donc sur l'*honneur* que toute espèce de rivalité est étrangère à votre duel. Voici tout bonnement pourquoi nous exigeons cela : de la sorte, le capitaine Just aura pour garantie de votre silence : 1° votre peur d'un procès criminel; 2° votre peur de vous déshonorer... publiquement, ce qui arriverait si, après avoir juré sur l'honneur, en face d'hommes d'honneur, que ce duel avait une cause étrangère à une rivalité jalouse... vous tentiez quelque insinuation calomnieuse contre la personne que vous savez.

— Jamais... je ne me rétracterai.

— Alors, monsieur, dit l'avocat en se levant, vos témoins vont tout savoir...

— Eh! qu'est-ce que ça me fait? j'en trouverai d'autres..., s'écria le comte Duriveau dans un paroxysme de fureur, je vais souffleter le capitaine Just, il faudra bien alors qu'il m'aide à en trouver... des témoins...

— Ne jouez pas ce jeu-là, dit l'avocat en ricanant, vous avez pu vous apercevoir ce matin que

Digitized by Google

le capitaine Just a la poigne solide... Or, si vous aviez le malheur de lever la main sur lui, il aurait l'honneur de vous rouer de coups une seconde fois, et en avant le procès criminel.

— Je consens à tout..., s'écria le comte poussé à bout. Mais que je me batte au moins!

— Vous allez être immédiatement satisfait. M. le capitaine Just a pensé que, vu la difficulté de trouver un coin convenable pour se couper tranquillement la gorge, le jardin de sa maison,... vous pouvez l'apercevoir d'ici... serait heureusement choisi... Tenez... voyez... par cette fenêtre. Quant aux armes, nos témoins ont apporté deux paires d'épées de combat...

— Il suffit, monsieur, dit le comte Duriveau reprenant son sang-froid, j'accepte tout, je consens à tout, pourvu que j'aie enfin une épée à la main... et cet homme devant moi...

. . . . . .

Le comte Duriveau fit la rétractation convenue, jura sur l'honneur que toute rivalité jalouse était étrangère à la cause de ce duel, amené par suite d'une discussion politique.

La rencontre eut lieu dans le jardin de la maison du docteur.

Le combat fut acharné.

Le comte Duriveau montra une grande bravoure; quoique blessé d'un coup d'épée à la cuisse, il voulut continuer, et après avoir traversé le bras du capitaine Just, il reçut un second coup d'épée

Digitized by Google

dans le flanc droit, qui le mit hors de combat.

. . . . . .

Une demi-heure après l'issue de ce duel, je revenais apprendre à Régina que la blessure du capitaine Just était légère.

Le courage de la malheureuse femme l'avait soutenue jusque-là...

Mais bientôt ses genoux se dérobèrent sous elle... je n'eus que le temps d'appeler mademoiselle Juliette, que je laissai avec la princesse.

IV

Journal de Martin.

Je retrouve, parmi mes papiers, les fragments d'un journal écrit çà et là, au bout de quelque temps de séjour dans l'hôtel de Montbar.

Ces lignes, tracées sans suite, au jour le jour, rendent cependant un compte sincère de ce que j'ai ressenti de plus poignant, dans la position étrange que j'avais acceptée.

Ce journal, embrassant en peu de pages les particularités saillantes de ma première année de ser-

Digitized by Google

vice auprès de Régina, conduit ainsi jusqu'à l'accomplissement de grands événements domestiques dans la famille de Montbar, événements qui signalèrent l'époque la plus décisive de ma vie, et se passèrent quatorze mois environ après mon entrée chez la princesse.

Aujourd'hui, j'ai relu ces pages avec le calme d'une froide raison ; plusieurs d'entre elles sont empreintes de cette espèce de volupté âcre, brûlante, ténébreuse, comme toutes les voluptés coupables et cachées... Il ressort pour moi de cette lecture même un grave enseignement : c'est qu'il n'y a rien de plus imprudent, de plus téméraire, pour une jeune femme chaste, que *d'accepter les services d'un homme* dans son intimité domestique.

Ce fait annonce, de la part des femmes, une confiance aveugle dans leur honnêteté, ou un mépris tout aussi aveugle pour ces hommes (ayant après tout, comme *hommes*, des passions, des instincts, des désirs) qu'elles exposent à toutes les familiarités d'une servitude bien dangereuse pour eux.

Il y a là un vague ressouvenir de cet axiome des dames romaines :

Un esclave n'est pas un homme.

Cela est faux.

Un homme est toujours un homme, et plus vous le supposerez dénué d'éducation, plus, en de tels rapports, sa sensation sera grossière, plus

Digitized by Google

elle sera insolemment libertine, audacieusement lascive.

Dans sa pudeur si exquise, si délicatement ombrageuse, la femme doit à ce sujet s'inquiéter bien plus des *pensées* que des *actes :* sa dignité la défend contre toute tentative, mais sa dignité est impuissante à arrêter l'essor des pensées sensuelles, qu'à son insu elle provoque *elle-même*, qu'elle irrite *elle-même,* et cela *matériellement,* par mille incidents involontaires, imprévus, de la familiarité domestique.

Et plus une femme sera pure, plus elle sera digne, plus elle aura conscience de l'abîme infini, de *l'impossible* qui la sépare de son valet, moins elle se tiendra en garde contre une liberté *d'être* qui pourtant lui semblerait révoltante s'il s'agissait *d'être ainsi* avec un *homme* de sa *société*, comme elles disent.

Voici ces fragments de journal :

. . . . . .

---

7 février 18..

Il y a aujourd'hui un mois que le capitaine Just a été grièvement blessé, il n'a pas encore pu sortir. Je suis allé, comme toujours, m'informer de ses nouvelles.

Quel regard de reconnaissance involontaire

Digitized by Google

Régina m'a jeté lorsque, le lendemain du duel, je lui ai dit :

— Madame veut-elle me permettre de lui demander une grâce?

— Parlez... Martin.

— Madame sait tout ce que je dois à M. le docteur Clément; j'ai pour M. le capitaine Just un respectueux attachement, et quoique sa blessure soit loin, dit-on, de mettre sa vie en danger, je serais toujours bien inquiet... si je n'avais presque chaque jour de ses nouvelles. Je voudrais donc demander à madame la permission d'aller tous les matins m'en informer. Cela ne nuira en rien à mon service... je partirai avant le jour...

— Ce sentiment de reconnaissance est trop louable pour que je ne l'encourage pas, m'a répondu la princesse en me cachant sa joie. Je trouve très-bien que vous alliez savoir chaque jour des nouvelles du fils de votre protecteur...

Pauvre femme!... Combien ma prière a dû la rendre heureuse... si elle l'aime déjà!...

Jamais elle n'aurait osé me donner l'ordre d'aller chez lui tous les matins.

Ce n'est pas tout, j'ai voulu épargner à Régina jusqu'à l'embarras de me dire :

— Eh bien! comment va-t-il?

Je lui donne de ses nouvelles tous les matins sans qu'elle m'en demande. . . . . .

Dès son retour de la chasse, le prince, quoiqu'il ignorât, bien entendu, la cause du duel,

Digitized by Google

est allé *en personne* s'informer de l'état du capitaine Just, et il n'est guère resté que quatre ou cinq jours sans aller se faire écrire chez le fils du docteur.

---

8 février 18...

Oh ! comme Régina a été sensiblement touchée de toutes mes délicates prévenances !... Comme elle a senti tout ce que je mets de cœur, de dévouement et d'intelligence à épargner le moindre embarras à sa réserve, à sa fierté, lorsqu'il s'agit du capitaine Just ! comme ELLE m'en a noblement récompensé !

Ce matin je lui ai apporté mon *livre de dépense* pour les fleurs, le compte s'élevait à cent vingt-cinq francs. Ma maîtresse m'a donné quatre doubles louis en me disant :

— *Le surplus sera pour vous... Martin...*

Avec de *l'argent*... la voilà quitte.

. . . . . .

---

9 février 18...

Ma douloureuse amertume d'hier était stupide, et encore plus injuste que stupide...

Que suis-je donc aux yeux de Régina ? Un ser-

Digitized by Google

viteur fidèle, zélé... soit ; mais, après tout, je suis pour elle un *homme à gages*, un homme qui se loue pour de l'argent !

Mon seul but n'a-t-il pas été de ne paraître, de n'être jamais autre chose à ses yeux ? De quel droit me suis-je donc offensé de ce que ma maîtresse me témoignait sa gratitude d'une façon parfaitement convenable et généreuse au point de vue de nos positions réciproques ? Sait-elle, peut-elle savoir, supposer même... ce qu'il y a de dévouement de toutes sortes dans ma conduite envers elle ? Ne me suis-je pas toujours dit : « Dès que Régina soupçonnera le sentiment qui m'attache ici... ce jour-là je serai chassé de sa maison avec ignominie ? » . . . . . .

. . . . . .

Ce matin, en revenant de chez le capitaine Just, j'ai rencontré Leporello ; je l'ai fait causer pour savoir ce que l'on disait, dans le monde, du duel dans lequel M. Duriveau a été si grièvement blessé qu'à cette heure encore l'on ne sait s'il survivra ; on s'accorde à donner à cette rencontre, selon Leporello, une cause politique, le capitaine professant, dit-on, des idées républicaines.

J'avais déjà, au sujet de ce duel, interrogé Astarté, ainsi que la femme de chambre de la marquise d'Hervieux, toutes deux, par leurs maîtresses, appartenant à des *mondes* différents... Leurs réponses m'ont prouvé que l'on avait la

Digitized by Google

même créance sur ce duel, et que le nom de la princesse n'avait jamais été prononcé à cette occasion.

Les précautions du capitaine Just envers M. Duriveau étaient donc excellentes; elles annonçaient un homme de beaucoup de cœur, de beaucoup de tact et de beaucoup d'esprit.

. . . . . .

Ce soir, à dîner, le prince a été d'une humeur aigre et agressive à l'égard de sa femme; chose singulière, à son retour de la chasse il avait paru et il avait été, j'en suis certain, sincèrement affecté en apprenant la blessure du capitaine Just. Son premier mouvement avait été loyal, généreux; mais à mesure que l'état du capitaine s'est amélioré, le prince s'est mis à persifler les gens atteints de la manie des duels politiques, disant, avec assez de raison d'ailleurs, que de couper la gorge à un homme n'était pas précisément la meilleure preuve que l'on pût donner de la supériorité de son opinion, etc., etc.

Ces railleries, visiblement à l'adresse du capitaine Just, devaient être doublement cruelles pour madame de Montbar, elle... la seule cause de cette rencontre dans laquelle le capitaine Just avait si vaillamment exposé sa vie...

Il est des fatalités qui poussent les maris à dire, à faire, justement ce qui peut les rendre désagréables et souvent odieux à leurs femmes; ainsi ce soir, le texte des railleries du prince a été la pre-

Digitized by Google

mière visite que ferait sans doute à sa femme le capitaine Just.

— Relever d'un coup d'épée, ça a toujours fort bon air, a dit le prince en ricanant, on ne perd pas une si belle occasion de se montrer intéressant. On a le bras en écharpe, le visage encore un peu pâle, et après s'être fait modestement presser... on raconte les furieux coups d'estramaçon qu'on a donnés et reçus... alors les pauvres femmes de trembler à ces récits dignes de l'Arioste..., etc.

Régina souffrait évidemment de ces méchantes plaisanteries, elle en souffrait d'autant plus qu'elle était obligée de se contenir et d'éteindre la verve sardonique de son mari à force de froideur et d'indifférence affectées.

Enfin, poussée à bout, elle a quitté la salle à manger, prétextant une migraine ; le prince est resté à table ; j'avais été, pour tant de raisons, si préoccupé de la pénible position de Régina, que M. de Montbar m'ayant demandé une cuiller, j'ai oublié de la lui présenter, ainsi qu'il convenait, sur une assiette, j'ai commis l'énormité de lui offrir cette cuiller *de la main à la main*.

Au lieu de la prendre, le prince, me toisant d'un air sardonique, m'a dit :

— C'est chez M. le docteur Clément que vous avez appris à servir ?

Et comme je le regardais tout abasourdi, il a ajouté :

Digitized by Google

— Une cuiller s'offre ainsi sans façon chez les médecins... probablement?

Le valet de chambre du prince, le pauvre vieux Louis, est venu à mon secours ; il s'est approché de moi et m'a dit bien bas, d'un ton lamentable :

— Sur une assiette donc... sur une assiette !

— Pardon, prince..., ai-je dit à mon maître en voulant réparer mon oubli.

Mais il s'est tourné vers son valet de chambre et lui a dit :

— Louis, donne-moi une cuiller.

Ce qu'a fait le bon vieux serviteur en me regardant avec contrition. . . . . .

Je ne puis d'ailleurs en douter plus longtemps ; je suis désagréable à M. de Montbar ; le fait de ce soir, très-insignifiant en apparence, rapproché d'autres puérilités non moins significatives, me donne cette conviction.

Cela m'effraye... non à cause des hauteurs, des duretés dont le prince peut m'accabler ; M. de Montbar, que j'ai vu sortir ivre d'un bouge ignoble, où il avait passé la nuit, ne peut pas *m'humilier*. J'ai toujours été par le cœur au-dessus de ma condition, si malheureuse qu'elle fût... et j'ai vu ce grand seigneur, mon maître... crapuleusement tomber au-dessous de la sienne ;... mais il ne s'agit pas ici de supériorité morale ;... je suis le valet de cet homme... il peut me renvoyer de chez lui.

Digitized by Google

Il me faudra donc, à force de prévenances, de zèle, de soumission, tâcher de vaincre l'espèce d'antipathie que j'inspire à M. de Montbar, afin qu'il me garde à son service.

. . . . . .

Le calice est souvent bien amer.

---

10 février 18...

Quelle matinée!... j'ai cru devenir fou.

Il est onze heures du soir... je viens de rentrer; je ne saurais dire quels quartiers j'ai parcourus... Cette course folle m'a harassé; je suis brisé de fatigue, mais plus calme.

Souvenons-nous... si je l'ose.

. . . . . .

Je me suis levé de bonne heure, je suis allé chez le baron de Noirlieu. « Mon maître est toujours dans le même état, » m'a répondu Melchior. Je suis rentré, et, ainsi que nous disons, nous autres domestiques, je me suis occupé de *faire l'appartement* de ma maîtresse.

Je commence toujours par le salon d'attente, puis par l'autre salon, me réservant pour la fin le parloir où ma maîtresse se tient toujours, et la petite galerie de tableaux, dont une des portes donne dans la chambre à coucher de la princesse...

Je me suis d'abord occupé du parloir: ces soins domestiques, ordinairement accomplis par

Digitized by Google

mes *confrères* avec ennui ou insouciance, ont pour moi un indicible attrait, ils sont la source d'une foule de jouissances. Mettre en ordre et à l'abri du plus léger grain de poussière ces objets élégants, ces meubles somptueux dont s'entoure ou se sert ma belle maîtresse ; entretenir le transparent éclat de cette glace qui réfléchit si souvent ses traits ; ne pas laisser ternir par incurie le coloris de ces tableaux où s'arrêtent parfois si longtemps ses yeux ; rendre d'un lustre toujours égal l'émail diapré de ces porcelaines où l'or se mêle aux plus vives couleurs, vases splendides que de sa main elle aime tant à remplir de fleurs ; et ces mille objets d'art, petits chefs-d'œuvre de ciselure et de sculpture, statuettes, reliquaires, figurines, bas-reliefs en argent, en ivoire, en vermeil, avec quel plaisir, avec quel amour je les touche !... Ma maîtresse les a touchés... les touchera tant de fois encore pour admirer leur délicatesse et leur fini précieux...

Et les choses dont elle se sert journellement : sa plume d'or terminée par un cachet en cornaline que je lui ai vu porter si souvent à ses lèvres, alors que, pensive... elle s'arrêtait au moment d'écrire ?... et son flacon de cristal, qu'elle garde parfois si longtemps dans sa petite main ? et son guéridon de bois de rose où elle s'accoude si fréquemment, son beau front mélancoliquement penché sur sa main ?... oh ! avec quel bonheur, avec quelle idolâtrie, et souvent, hélas ! avec

Digitized by Google

quelle ivresse je porte mes mains sur ces reliques sacrées de mon culte amoureux!

Que de fois je me dis :

— L'amant le plus épris n'envierait-il pas mon sort? Vivre dans le sanctuaire de la femme adorée, être où elle est, respirer l'air qu'elle respire, voir ce qu'elle voit, toucher ce qu'elle touche, ramasser son mouchoir, son gant, son bouquet; lui donner le livre qu'elle désire, lui verser l'eau pure où elle trempe ses lèvres, lui offrir la coupe de cristal où elle plonge ses doigts roses, la protéger contre un rayon de soleil en baissant un store, raviver le feu où elle se chauffe, mettre un coussin sous ses petits pieds, un manteau de satin sur ses blanches épaules; enfin, le regard attentif, prévenir ses moindres désirs, s'ingénier à lui épargner même la peine de demander, obéir à ses ordres, la *servir* en un mot, n'est-ce pas un bonheur idéal? L'amant le plus fier, le plus orgueilleux, fût-il prince, fût-il roi... ne rend-il pas avec amour, avec délices, à sa maîtresse, tous ces services que je rends à la mienne? Ne disons-nous pas tous deux : *ma maîtresse?* Je suis valet, homme à gages... qu'importe!... Je sers ma maîtresse en amoureux, aucune puissance humaine ne peut m'enlever ce bonheur de tous les instants.. . . . . .

Oui, le bonheur est grand ; mais il est aussi de terribles conséquences de cette intimité domestique... . . . . .

Digitized by Google

J'en ai fait aujourd'hui la fatale épreuve.

C'était le jour de changer les fleurs, un de mes bons jours... *Elle* aime tant les fleurs fraîches! puis très-souvent elle ne se fie qu'à elle-même du soin de les arranger, de nuancer les couleurs et les feuillages; alors je l'aide dans cette tâche... que tous deux nous accomplissons seuls.

J'ai donc disposé sur le tapis, et tout prêts à être placés dans la jardinière et dans les vases, une grande quantité de pots de fleurs.

Il ne me restait plus dans le parloir qu'à *épousseter* le fauteuil où ma maîtresse se tient habituellement... à demi étendue.

La molle épaisseur de ce meuble a presque gardé l'empreinte du corps charmant de Régina; le satin est un peu lustré à l'endroit où elle appuie sa tête... partout il exhale cette suave senteur d'iris mélangé de fraîche verveine, particulière aux vêtements de ma maîtresse.

J'étais seul... j'ai porté follement mes lèvres ardentes... sur ce satin où avaient reposé ses cheveux, sa joue, sa main, son corps... J'ai aspiré avec passion le voluptueux parfum qu'elle laisse après elle... J'ai baisé le carreau de velours où elle croise ses petits pieds... ses petits pieds que j'ai tenus dans ma main...

C'est un délire... mais pour moi ces traces de sa présence vivent, respirent, palpitent; c'est sa chevelure, c'est sa joue, c'est sa main, c'est son corps, c'est elle. . . . . .

Digitized by Google

Je suis allé ensuite dans le salon de tableaux qui communique d'un côté à son parloir, de l'autre à sa chambre à coucher.

En outre des tableaux, il y a quelques meubles anciens dans cette pièce : à l'une de ses extrémités, au-dessus d'un très-beau bahut d'ébène de la Renaissance, se trouve un miroir de Venise, entouré d'un cadre admirablement sculpté ; ce miroir fait face à la porte de la chambre à coucher de Régina.

J'étais, tout près de cette porte, occupé à frotter un autre meuble d'ébène avec un morceau de serge, lorsque j'entendis la voix de Régina disant à sa femme de chambre :

— Mademoiselle, puis-je me lever? mon bain est-il prêt?

— Dans l'instant, madame la princesse, répondit Juliette du fond du cabinet de toilette où elle était sans doute occupée, je n'ai plus qu'à verser dans l'eau l'essence de verveine.

Son bain !...

— C'est prêt... madame peut se lever maintenant..., dit bientôt la voix de Juliette.

Et j'ai entendu le léger frôlement des couvertures de soie rejetées sans doute sur le pied du lit.

Elle se levait !...

Elle se mettait au bain !...

Au bout d'un instant, elle a dit à sa femme de chambre :

Digitized by Google

— Réchauffez un peu ce bain... je le trouve froid... veillez à ce que mon peignoir soit bien chaud.

— Oui, madame.

Je suis resté immobile, en proie à un trouble indicible... écoutant... si cela se peut dire, ce que je n'avais pu voir, ou plutôt suivant des yeux de la pensée tous les mouvements de ma belle maîtresse...

A ces pensées dévorantes... les artères de mes tempes ont battu si violemment que je distinguais leur bruit sourd au milieu du profond silence qui régnait dans cet appartement reculé.

Ma tête se perdait... j'ai voulu fuir... je ne l'ai pas pu, mes genoux ont tremblé, je me suis appuyé au meuble que j'essuyais, un douloureux éblouissement troublait ma vue. Je suis resté quelques instants incapable de voir, de sentir.

La voix de la princesse m'a rappelé à moi-même ; elle disait à Juliette :

— Je ne resterai pas plus longtemps dans le bain, donnez-moi mon peignoir.

Au bout d'une seconde, Juliette dit :

— Le voici, madame.

— Donnez..., a répondu ma maîtresse.

Puis, presque au même instant, elle s'est écriée d'un air contrarié :

— Allons, voilà mes cheveux dénoués... laissez là ce peignoir... et relevez-les... vous voyez bien qu'ils trempent dans l'eau...

Digitized by Google

Et sans doute alors, à demi voilée par sa magnifique chevelure noire, Régina était, comme la nymphe antique, debout dans sa conque de marbre blanc.

. . . . . .

Un quart d'heure après environ, j'étais à l'extrémité de la galerie, nettoyant avec un pinceau sec les sculptures profondément fouillées de la bordure du grand miroir de Venise, dont le couronnement, au lieu d'être appuyé au long de la muraille, s'inclinait en avant.

Soudain cette glace, sombre jusqu'alors, car elle ne réfléchissait qu'une porte de bois sculptée, placée à l'extrémité de la galerie, porte de la chambre à coucher de la princesse, soudain cette glace s'est éclairée... Voici le tableau qui s'y est reflété devant moi, pendant une seconde à peine...

Ma maîtresse... ses magnifiques cheveux encore un peu en désordre, les épaules et les bras nus... son sein de neige à peine caché par la batiste garnie de dentelles que deux petits boutons d'émeraude ne fermaient plus... ma maîtresse, assise au coin de sa cheminée sur une petite chaise de tapisserie bleue, se courbant à demi, tirait sur sa jambe fine et ronde un bas de soie d'un gris de perle, et l'attachait au-dessus de son genou avec une jarretière de satin cramoisi à fermoir d'or, tandis que sa jambe droite, encore nue, polie comme de l'ivoire, luttait de blan-

Digitized by Google

cheur avec le tapis d'hermine où s'appuyait son petit pied aux veines bleuâtres et aux doigts roses.

J'entendis le bruit d'une porte qui se fermait ; aussitôt, la glace devint sombre, l'étincelante et voluptueuse vision avait disparu.

. . . . . .

Je me croyais sous l'obsession d'un rêve ; un léger coup frappé familièrement sur mon épaule me fit tressaillir. Je me retournai ; c'était mademoiselle Juliette.

— J'espère, mon cher Martin, m'a-t-elle dit en riant, que vous êtes joliment attentionné à ce que vous faites... je sors de la chambre de madame et vous ne m'entendez pas seulement venir...

— Je... je... nettoyais cette glace, ai-je répondu en balbutiant.

— Je le sais bien, rien ne vous dérange de ce que vous faites, vous êtes bien heureux... vous. Mais, dites-moi, les fleurs de madame sont-elles arrivées?

— Elles sont dans le parloir, mademoiselle, dis-je en reprenant mon sang-froid.

— Bon, me dit mademoiselle Juliette, je vais en prévenir madame ; elle vous fait dire de l'attendre pour arranger les fleurs dans les jardinières... vous savez que souvent c'est sa manie...

— Très-bien, mademoiselle... j'attendrai madame.

Digitized by Google

— Ça ne sera pas long; le temps de la peigner et de la coiffer, et elle sera ici, car je ne *la lacerai* qu'après déjeuner.

Et Juliette m'a quitté.

Lorsqu'elle a ouvert la porte de la chambre de la princesse, la glace de Venise, où j'ai jeté les yeux... malgré moi, s'est éclairée de nouveau... je n'ai vu que la petite chaise bleue au coin de la cheminée de marbre blanc.

. . . . . .

Bientôt Régina est entrée dans son parloir, où je l'attendais avec les fleurs toutes préparées.

Jamais la princesse ne m'a paru d'une beauté plus radieuse, d'une fraîcheur plus juvénile. Je ne sais pourquoi il m'a semblé qu'elle devait être dans l'un de ces moments où les femmes les plus modestes se savent... se sentent par instinct sensuellement belles. On eût dit qu'elle se grandissait en marchant; ses petites narines roses se dilataient, son sein palpitait légèrement, tandis que, encore moites de la tiédeur du bain parfumé, ses beaux bras sortaient à demi des manches flottantes de sa robe de chambre de cachemire blanc, dont les plis moelleux semblaient caresser ce corps divin avec amour.

Ainsi que me l'avait dit étourdiment sa femme de chambre, ma maîtresse *n'était pas encore lacée*. Telle était la naturelle élégance de son corsage arrondi qu'on l'eût dit sculpté dans le marbre; telle était la svelte souplesse de sa taille,

Digitized by Google

qu'elle paraissait d'une finesse presque exagérée, étroitement ceinte qu'elle était d'une cordelière de soie pourpre. . . . . .

Ma maîtresse se trouvait sans doute sous l'impression d'une pensée riante et heureuse... peut-être amoureuse... car ses traits charmants étaient doucement épanouis; puis, contemplant la masse de fleurs au milieu desquelles elle s'avança avec un lent ravissement, elle s'écria :

— Mon Dieu! les beaux camélias, les belles primevères, les belles roses!... Que tout cela est frais et brillant!...

Je l'ai aidée à arranger les fleurs; je les lui apportais, et elle les plaçait ensuite elle-même dans les vases, mélangeant, nuançant avec un goût exquis les feuillages et les couleurs.

La jardinière, qui entourait sa table à écrire, était presque au niveau du tapis; pour la garnir, il a fallu que ma maîtresse se mît à genoux, tandis que, debout, me courbant vers elle, je lui apportais les fleurs à mesure qu'elle les demandait; j'étais alors si près d'elle, que le suave mélange de fraîche verveine et d'iris qui s'exhalait d'elle me montait parfois au cerveau comme un philtre enivrant... Enfin, lorsque, toujours agenouillée sous mes yeux, elle s'avançait ou se penchait deçà, delà, pour redresser la branche d'un arbuste... mettre en lumière quelques fleurs cachées sous des feuilles... je suivais malgré moi, d'un regard troublé, les ondulations de cette

Digitized by Google

taille fine et cambrée, dont les trésors se trahissaient à chaque mouvement nouveau. . . .

. . . . . .

J'ai failli me trahir; le ridicule m'a sauvé.

Il ne restait plus à garnir qu'un grand et magnifique vase de porcelaine de Saxe, émaillé de grosses fleurs en relief, et dont les anses, aussi de porcelaine, figuraient des ceps de vigne d'une délicatesse incroyable; cette ornementation rendait le vase si fragile, et ma maîtresse y tenait tant d'ailleurs (il avait appartenu à sa mère), qu'elle voulut y placer elle-même un très-beau *crinum* en pot, fleur à corymbe pourpre de la plus agréable odeur, et dont les longues feuilles retombent gracieusement en gerbe.

Tenant le pot de fleurs entre mes deux mains, je le présentai à ma maîtresse. Le hasard voulut qu'en cherchant à le prendre, une des petites mains de Régina, si fraîches, si douces, effleura la mienne... Cette sensation fut foudroyante, mon sang reflua vers mon cœur, et, par un mouvement machinal de respect ou d'effroi, je retirai si brusquement mes deux mains, que je laissai tomber le *crinum* au moment où la princesse s'apprêtait à le recevoir, et le pot se brisa sur le tapis.

— Mon Dieu! que vous êtes maladroit! s'écria ma maîtresse avec dépit en voyant cette magnifique fleur cassée sur sa tige.

— Je demande bien pardon à *madame la prin-*

Digitized by Google

cesse... je croyais que *madame* tenait tout... alors j'ai...

— Alors vous avez fait une sottise..., reprit impatiemment la princesse ; une si belle fleur... et si rare...

Et comme je restais là confus... ou plutôt mille fois satisfait de ma maladresse qui donnait ainsi le change à Régina sur la cause de mon trouble, elle ajouta avec humeur :

— Ramassez donc ces débris, cette terre, que voilà sur le tapis.

— Si madame la princesse veut le permettre, ai-je dit, je replacerai la plante dans un autre pot... en voici un assez grand.

— Il le faut bien... quoique la fleur soit brisée, le feuillage est si beau, que cela garnira toujours ce vase.

Et pendant que je replaçais la bulbe de cette belle plante dans un autre pot :

— Cette fois placez-le sur la table, me dit la princesse, où je le prendrai moi-même pour le mettre dans mon vase de porcelaine... il n'y aura pas ainsi de maladresse à craindre.

. . . . . .

Heureusement pour moi la princesse, après être allée, selon sa coutume, vers les trois heures, savoir si son père pouvait la recevoir, a fini la journée chez madame Wilson, où elle a dîné.

Le prince, de son côté, dînait au club.

Je suis sorti de l'hôtel, marchant comme

Digitized by Google

un fou devant moi, sans savoir où j'allais, poursuivi par les voluptueuses et ardentes visions de cette matinée maudite...

Régina, les cheveux dénoués et debout dans sa baignoire de marbre... Régina assise au coin de sa cheminée...

Je ne veux pas achever... ces souvenirs me brûlent, me tuent...

Oh! mourir... mourir, ou plutôt fuir ces tortures sans nom que je ne soupçonnais pas.

Non, je ne resterai pas dans cette maison fatale...la trame du comte Duriveau est déjouée... Régina n'a plus besoin de moi... je veux fuir... je deviendrais fou. . . . . .

---

11 février 18..

Non, il ne faut pas fuir... ce serait lâche, ce serait indigne.

Régina a besoin de moi... plus encore peut-être que par le passé... mes pressentiments ne me trompent pas... ils sont trop douloureux pour cela... *Régina aime... ou elle aimera le capitaine Just...*

En présence de l'influence effrayante qu'un tel amour peut avoir sur le repos... sur la destinée de Régina... il ne m'est pas permis de fuir; mon dévouement peut lui être utile encore. . .

Mais que faire? mon Dieu! que faire? je suis

Digitized by Google

homme... je suis jeune, j'aime éperdument, et *elle* est toujours là !

Que faire? dompte-toi, brise-toi !... ferme les yeux à ce qu'il y a de rayonnant dans la beauté de ta maîtresse, ferme tes oreilles à ce qu'il y a de trop séduisant dans sa voix, étouffe les palpitations de ton cœur, éteins l'ardeur de ces désirs qu'enflamment un mot, un regard, un mouvement de cette femme que tu dois vénérer... et que tu outrages... par de coupables imaginations; noie ce honteux amour dans le ridicule amer, sanglant, atroce, qui doit jaillir pour toi de cette pensée :

« *Un valet amoureux de sa maîtresse... et surtout lorsque cette maîtresse est la fière princesse de Montbar.* »

Fais mieux... souviens-toi des austères enseignements de Claude Gérard, médite sur ces deux mobiles de toute âme virile et généreuse :

« *Le devoir, le sacrifice.* » . . . . . .

Je me dévouerai... je me sacrifierai... JE RESTE.

---

13 février 18...

Hier, je suis allé savoir des nouvelles du capitaine Just; il est complétement guéri, la veille il était sorti en voiture; à mon retour j'ai dit à Régina, et, comme toujours, sans attendre sa demande :

Digitized by Google

— Madame la princesse, M. le capitaine Just est tellement bien, qu'il est sorti hier en voiture.

— Ah! tant mieux, m'a-t-elle répondu, alors j'espère avoir le plaisir de le voir sous peu de jours.

Régina a dit cela, non pas précisément en affectant de l'indifférence, mais d'un ton assez réservé pour cacher l'émotion que lui causait la pensée de revoir de plus en plus prochainement le capitaine Just. Ainsi hier je l'ai remarqué, elle a été distraite, préoccupée, inquiète; une fois elle m'a sonné, je suis venu, puis, ayant sans doute oublié l'ordre qu'elle devait me donner, elle s'est dit à elle-même :

— Que voulais-je donc?...

Elle a ajouté :

— Ah! vous direz à la porte que je reçois ce matin...

Cet ordre m'a surpris. Régina devait être certaine que, par convenance, le capitaine Just ne viendrait la voir ni lors de sa première ni même lors de sa seconde sortie... Aux yeux du monde qui ignorait la vraie cause du duel, cet empressement eût marqué une intimité trop grande, tandis que, dans l'empressement de cette visite, Régina pouvait aussi voir une sorte de hâte peu délicate de la part de Just à venir recevoir l'expression de la gratitude qu'il méritait.

Néanmoins, j'ai été surpris de ce que, n'at-

Digitized by Google

tendant pas Just ce jour-là, Régina ouvrit sa porte à des indifférents dont la présence devait lui être insupportable au milieu de ses préoccupations.

J'ai, d'ailleurs, exécuté ses ordres, et successivement annoncé chez la princesse : M. le baron d'Erfeuil, que le prince trouvait aussi beau que bête ; le comte d'Hervilliers, espèce de colosse à voix d'airain, qui se fait prier de chanter des bergerades, et enfin M. Dumolard, l'énorme frère de madame Wilson.

La princesse m'a sonné pour m'ordonner d'apporter du bois, peu de temps après l'arrivée du dernier visiteur ; j'ai été étonné de trouver la conversation fort animée, et de voir Régina, la joue légèrement colorée, parler avec animation d'une chose parfaitement futile, autant que j'en ai pu juger.

Redoutant sans doute la solitude, elle voulait s'étourdir ou *tuer le temps* jusqu'au lendemain, jour où elle croyait avoir une entrevue, si grave pour elle, avec le capitaine Just. Je ne me trompais pas : au bout de dix minutes, je fus appelé de nouveau par la sonnette de la princesse ; j'allais entr'ouvrir les portières, lorsque j'ai entendu le beau d'Erfeuil dire, du bout des lèvres :

— En vérité, princesse, vous êtes charmante d'accepter si gracieusement cet impromptu de petit spectacle et de souper.

— J'accepte, dit la princesse, mais à condi-

Digitized by Google

tion que madame Wilson pourra venir avec moi, car M. de Montbar ne dîne pas ici ce soir.

Au moment où j'entrai, M. Dumolard s'écriait :

— Je réponds de ma sœur, elle n'a rien à faire ce soir;... je vais la prévenir, elle vous attendra, madame la princesse, et moi aussi, je serai votre chaperon... à toutes deux. Ah çà ! vous ne voulez donc pas de ma voiture? J'adore prêter ma voiture, c'est ma spécialité... eh !... eh !...

— Vous êtes trop obligeant, répondit la princesse en souriant.

Et elle me dit :

— Vous demanderez ma voiture pour six heures et demie.

Au moment où je sortais, le beau d'Erfeuil disait à la princesse :

— C'est bête comme je ne sais quoi, les mélodrames; mais c'est égal, j'aime à tout voir... moi.

Et le beau jeune homme sourit d'un air malicieux.

— Moi, j'aime, au contraire, à arriver à la moitié, c'est bien plus drôle, dit le gros M. Dumolard; ça fait l'effet d'une charade, on cherche le mot jusqu'à la fin, et...

Malheureusement, m'éloignant de plus en plus, je perdis la fin de cette belle réflexion.

— C'est singulier, ai-je pensé en me retirant, il me semble que je trouverais autre chose à dire,

Digitized by Google

si j'avais l'honneur d'être admis dans le salon de madame de Montbar.

. . . . . .

La princesse est rentrée vers une heure du matin; sa physionomie n'était pas triste, abattue, ainsi que je l'avais vue plusieurs fois au retour du bal; elle était pensive, réfléchie, presque austère.

Plus de doute : en acceptant cette partie de spectacle, ce souper improvisé, Régina avait cherché une distraction forcée à des pensées graves, alarmantes peut-être pour elle.

. . . . . .

Un pressentiment m'avait dit hier que le capitaine Just viendrait aujourd'hui; je ne me suis pas trompé.

Ce matin, après que je lui ai eu servi le thé, Régina m'a dit, de l'air le plus naturel du monde :

— Vous avertirez à la porte que je ne suis chez moi que pour M. d'Erfeuil... M. Dumolard... ou M. d'Hervilliers, s'ils se présentaient.

J'étais stupéfait de cet ordre; au moment où je me retirais, la princesse ajouta :

— J'y serai aussi pour M. Just Clément... si... par hasard il venait.

Alors, je compris tout.

Régina a eu la même pensée que moi, elle est *sûre* que Just viendra; et afin de le voir seule à seul, elle a fait fermer sa porte à tout le monde,

Digitized by Google

sauf à trois personnes qui, étant venues hier, ne doivent certainement pas revenir aujourd'hui.

Je devinai enfin que Just, par un scrupule d'une délicatesse exquise, n'avait pas voulu demander à Régina de le recevoir, comme par le passé, à une heure particulière... Par cela même que Régina lui devait beaucoup, depuis le duel, il craignait sans doute de solliciter d'elle la moindre préférence...

Vers les deux heures, j'ai entendu s'arrêter extérieurement à la porte de l'hôtel un modeste fiacre, probablement, car les carrosses *bourgeois* entraient seuls dans la cour, M. Romarin, le portier, se montrant inflexible sur cette consigne.

Je me suis rapproché de l'une des fenêtres du salon d'attente, et, soulevant un peu les rideaux, j'ai vu le capitaine traverser la cour, après s'être informé sans doute à la loge si la princesse était chez elle.

— Bonjour, Martin, m'a-t-il dit cordialement en entrant. Bonjour, mon ami... madame la princesse peut-elle me recevoir?

— Oui, monsieur...

Et je l'ai précédé dans le salon qui sépare la pièce où je me tiens d'habitude du parloir de Régina. J'ai ouvert l'un des rideaux de la portière, et j'ai annoncé à ma maîtresse :

— M. le capitaine Just !

Régina était assise... Elle a rougi un peu, s'est

Digitized by Google

tournée vers Just à qui elle a tendu vivement la main en lui disant d'une voix pénétrée :

— Je suis heureuse de vous revoir, M. Just.

Laissant retomber le pan de la portière... je me suis éloigné, le cœur brisé, traversant lentement le salon d'où j'aurais pu écouter... mais je n'en ai pas eu la pensée... j'aurais trop souffert...

Je suis allé tristement m'asseoir devant la table où je reste ordinairement et j'ai caché ma figure dans mes mains.

— Que se disent-ils? pensai-je avec amertume.

. . . . . .

Just, avec un tact parfait, avait évité l'écueil du *bras en écharpe,* ridicule présumé sur lequel le prince s'était si fort égayé d'avance ; un peu de gêne dans l'articulation, qui se trahit à la manière dont le capitaine tenait son chapeau à la main, telle était la seule trace apparente de sa blessure; il ne m'a peut-être jamais paru plus beau qu'aujourd'hui, de cette beauté à la fois mâle et douce qui le distingue; ses cheveux courts et châtains comme ses sourcils, ses yeux bleus, grands et bien fendus, son front large, intelligent, glorieusement cicatrisé, son teint hâlé, sa moustache presque blonde, son sourire gracieux et fin, son menton prononcé donnent à ses traits un rare caractère de franchise et d'énergie ; beaucoup plus grand que le prince, sa démarche, sans avoir la roideur militaire, a ce je ne

Digitized by Google

sais quoi de ferme, de contenu, que donne l'habitude de porter l'uniforme, contraste frappant avec l'espèce de laisser-aller, non sans élégance d'ailleurs, particulier à la tournure de M. de Montbar et des hommes à la mode que reçoit Régina ; le même contraste existait entre la mise luxueuse, recherchée, du prince, et la sévérité de l'habillement de Just. Cette sévérité néanmoins n'excluait pas l'élégance ; sa redingote noire, croisée et boutonnée jusqu'au ruban rouge qu'il porte, était courte et avantageait parfaitement sa taille que la robuste ampleur des épaules faisait paraître plus mince et plus élégante encore ; son pantalon d'un gris de deuil s'arrondissait sur un pied aussi remarquablement petit pour la haute stature du capitaine, que l'était sa main soigneusement gantée de noir.

En un mot, le prince et lui, jeunes tous deux, beaux tous deux, différaient aussi bien moralement que physiquement. Ainsi, à la physionomie de M. de Montbar, calme, reposée, presque indolente, quoique un peu hautaine ; à son attitude aisée, insoucieuse, l'on devinait l'élégant oisif, dont la vie se passait facile, heureuse, indépendante, sans lutte, sans soucis, sans devoirs austères, tandis que l'attitude presque rigide du capitaine Just, ses traits virils, déjà fortement accentués par les fatigues et les dangers de la guerre, par de profondes méditations, annonçaient au contraire des habitudes de travail, de

Digitized by Google

devoir, de subordination, et par cela même de sévère autorité. . . . . .

. . . . . .

Chose étrange... une comparaison étudiée entre l'extérieur et le mérite de Just et du prince... telles ont été pourtant les idées qui d'abord m'ont absorbé durant l'entrevue de Régina et de Just ; puis elles ont amené la comparaison la plus humiliante, la plus jalouse, la plus douloureuse entre moi et ces deux hommes qui, à tant de titres, allaient peut-être se disputer le cœur de Régina, tandis que moi. . . . . .

Que j'ai souffert, mon Dieu ! pendant cette entrevue.

. . . . . .

A trois heures et demie ils se sont séparés.

Je m'étais préparé à de grands efforts d'observation, de perspicacité, afin de tâcher de deviner sous quelle impression Just se trouvait en quittant Régina... J'aurais dû m'épargner ces préparatifs de pénétration : les hommes de la trempe du capitaine cherchent ou parviennent rarement à cacher leur émotion... Lorsqu'il sortit de chez Régina, ses traits étaient altérés ; il semblait encore sous l'empire d'une commisération profonde, douloureuse, et il ne put retenir un soupir en me disant :

— Adieu... Martin.

Il accentua si particulièrement ce mot *adieu*, que je ne pus m'empêcher de lui répondre avec

Digitized by Google

l'espèce de familiarité qu'autorisait mon séjour d'autrefois dans la maison de son père :

— Mais, au moins, à bientôt, je l'espère, M. Just.

Il secoua tristement la tête et me répondit :

— Non pas à bientôt...

— Comment donc, M. Just?

— Je pars demain pour rejoindre mon régiment à Metz.

— Quoi?... sitôt, M. Just?

— Oui... Mais, dites-moi, Martin; vous savez que vous pouvez compter sur moi comme vous pouviez compter sur mon pauvre père, dans quelque position où vous vous trouviez, n'oubliez pas cela.

— Je me rappellerai toujours les bontés de monsieur votre père et les vôtres, M. Just.

— D'ailleurs, vous vous trouvez à merveille ici, n'est-ce pas? me demanda-t-il.

— Oui, M. Just... je me trouve très-bien.

— Je le crois, vous avez d'excellents maîtres. A propos, reprit-il, savez-vous si M. de Montbar est chez lui?

— Non, M. Just, je l'ai vu sortir en voiture.

— Eh bien! me dit-il en tirant péniblement un petit portefeuille de sa poche, sa blessure lui étant sans doute encore douloureuse, vous remettrez, je vous prie, chez M. de Montbar, cette carte (et il *corna* un de ses angles), en lui faisant dire que j'ai beaucoup regretté de n'avoir pas

Digitized by Google

pu avoir l'honneur de prendre congé de lui.

— Je n'y manquerai pas, M. Just, lui dis-je en prenant la carte.

— Allons, Martin, me dit affectueusement le capitaine, adieu, mon ami...

Je me suis approché de la fenêtre, je l'ai vu traverser lentement la cour, et, pendant un moment où il attendit qu'on lui tirât le cordon, il s'est retourné, cherchant sans doute du regard la fenêtre de Régina, puis... la porte s'est ouverte et refermée sur lui. Je suis certain que le retentissement sonore de cette porte a eu un douloureux écho dans le cœur de Régina.

Ma première impression, en apprenant le départ de Just, a été une joie égoïste, cruelle... Le jour était très-sombre ; quatre heures allaient sonner, l'heure à laquelle je portais ordinairement de la lumière chez la princesse... D'abord j'ai hésité, sentant que Régina devait avoir besoin d'être seule, que cette demi-obscurité devait être d'accord avec la mélancolie de ses pensées... j'étais certain qu'en ce moment ma présence lui serait aussi importune qu'une soudaine clarté... mais, cédant à ma curiosité méchante, que je voulus me déguiser à moi-même en l'attribuant à l'intérêt que m'inspirait Régina, j'allai prendre la lampe de porcelaine que je lui portais habituellement, j'ouvris avec précaution la porte du premier salon, dont le bruit eût attiré son attention, et mes pas s'amortissant sur le tapis,

Digitized by Google

j'avais soulevé la portière avant que Régina se fût doutée de mon approche.

A l'éblouissante clarté qui pénétra subitement dans son parloir... je vis Régina étendue dans son fauteuil, la figure inondée de larmes... Mais aussitôt elle se retourna brusquement du côté de la cheminée, afin sans doute de me cacher ses pleurs, et elle me dit d'une voix irritée :

— Cette lumière est insupportable... Qui vous a sonné?...

— Il est l'heure où j'apporte toujours la lampe de madame la princesse, et...

— Il suffit... Remportez-la... Vous l'apporterez quand je la demanderai.

. . . . . .

---

6 mars 18..

. . . . . Me voici de retour de ce court voyage entrepris par Régina pour se rendre, selon sa coutume, au tombeau de sa mère, le jour anniversaire de sa mort.

Juliette et moi nous avons accompagné la princesse. La voiture a passé devant la croix de pierre où autrefois je retrouvai le petit châle ensanglanté de Basquine après notre séparation.

Quelle émotion, en rentrant dans ce village où s'était passée ma première jeunesse, auprès de

Digitized by Google

Claude Gérard !... Que de souvenirs à la vue de cet humble cimetière où, pour la première fois, j'ai vu Régina tout enfant !

Quelle destinée est la mienne ! Revenir là... avec elle... après tant d'années ! . . . .

Les herbes parasites avaient envahi la pierre tumulaire ; le vent avait renversé le petit abri jadis élevé par moi, afin de préserver Régina des injures du temps, lorsqu'elle venait prier... Elle s'est montrée douloureusement affligée de tant d'incurie, et aussi surprise qu'irritée de voir ses intentions si mal exécutées depuis trois ans, tandis qu'*auparavant*, a-t-elle dit, la tombe de sa mère avait été toujours entourée de soins pieux, garnie de fleurs et d'arbustes. . . . .

Hélas ! Régina devait toujours ignorer qu'*auparavant*... c'était moi qui me chargeais avec amour de ce religieux devoir...

Elle m'a envoyé chez le curé porter ses plaintes, car elle avait accepté toutes les conditions relatives à l'entretien du tombeau de sa mère. L'ancien ennemi acharné de Claude Gérard ne m'a pas reconnu ; il s'est mal excusé, me donnant cette singulière raison : « qu'il n'avait plus, comme par le passé, *d'instituteur à ses ordres* pour soigner le cimetière, une école de *frères* ayant remplacé l'école communale depuis dix-huit mois. »

Le prêtre en était arrivé à ses fins... l'instituteur du pays, l'homme de la France, avait été

Digitized by Google

chassé... les mystérieux instruments de Rome s'étaient aussi emparés de l'éducation de cette pauvre commune.

Régina m'avait ordonné d'offrir de doubler, de quadrupler la somme qu'elle payait annuellement, à condition que cette tombe serait désormais entretenue avec le plus grand soin; le curé y a mis de la conscience : il s'est fait payer le double de la somme ordinaire... et d'avance; les plus belles promesses ne lui ont pas coûté... Elles seront vaines... une main mercenaire ne fera jamais ce que j'ai fait pendant tant d'années.

Nous voici de retour. Deux lettres du capitaine Just attendaient la princesse, car ils entretiennent une correspondance suivie. . . . .

---

20 avril 18..

Joies du ciel!... je suis, je l'espère, sur la voie de la réhabilitation de la mère de Régina...

Ces lettres soustraites à la tombe, j'ai pu enfin les lire en partie, grâce à mes études solitaires et opiniâtres de la langue allemande, que j'ai reprises avec ardeur depuis mon entrée à l'hôtel de Montbar... Je devine, je pressens une partie de la vérité, encore à demi enveloppé de mystère...

Si je ne me trompe pas, de quel héroïque, de

Digitized by Google

quel sublime dévouement à l'amitié a été capable la courageuse mère de Régina !

---

12 mai 18..

Les absences nocturnes du prince deviennent de plus en plus fréquentes; après bien des nuits entièrement et vainement passées à la fenêtre d'une pièce inhabitée d'où l'on découvre l'allée qui conduit à la petite porte du jardin, deux fois j'ai vu rentrer le prince, enveloppé d'un manteau ; le bon vieux Louis, qui va sans doute l'attendre à un endroit convenu, le soutenait. M. de Montbar gagne ensuite son appartement par une orangerie et un couloir où aboutit un escalier dérobé qui monte à la chambre de Louis, chambre contiguë au cabinet de toilette de son maître.

Depuis deux mois la santé de M. de Montbar semble s'altérer, peut-être par suite de ses dégradants excès; il dîne maintenant rarement avec la princesse, prétextant d'indispositions assez fréquentes pour se faire servir chez lui ; il est sombre, taciturne, il se néglige... lui naguère si recherché dans sa toilette.

. . . . . .

La correspondance de la princesse et du capitaine Just continue toujours. Ce matin encore,

Digitized by Google

j'ai porté une lettre de Régina, qu'elle lui adressait à son régiment.

Longtemps j'ai tenu cette lettre entre mes mains, la contemplant avec un douloureux serrement de cœur et une amère curiosité. Un moment, j'ai été sur le point de commettre un infâme abus de confiance... Heureusement j'ai résisté.

. . . . . .

Il n'importe... je sais qu'ils s'aiment... ils s'aiment... Oh! que j'ai souffert... oh! que je souffre à cette pensée!...

... Allons! courage, courage, pauvre cœur endolori! le dénoûment de la passion de Régina approche; quel qu'il soit, cet événement sera décisif pour l'avenir de la princesse. Lors de cette crise... la plus grave de sa vie peut-être... je pourrai peut-être lui être utile encore; une fois sa destinée fixée, j'aurai accompli mon devoir.

---

10 juin 18..

J'ai fait ce matin une rencontre qui m'a bien ému, car elle m'a rejeté loin dans le passé...

Je longeais le quai d'Orsay, assez désert à ce moment; un homme pâle, maigre, à barbe inculte et d'une laideur singulière, vêtu de guenilles, mais ayant l'air doux et craintif, m'a tendu la

Digitized by Google

main en tremblant ; il avait de grosses larmes dans les yeux, et il m'a dit tout bas d'une voix étouffée :

— Monsieur... monsieur... pitié, s'il vous plaît...

Depuis que j'ai éprouvé les angoisses de l'homme timide et honnête réduit à tendre la main, je ne suis jamais indifférent à ces tristes requêtes : j'ai cherché dans ma poche une petite pièce de monnaie, et comme je la mettais dans la main de ce pauvre homme, en le regardant de plus près, sa laideur remarquable, et surtout ridicule, m'a fait tressaillir... Mille souvenirs se sont éveillés dans mon esprit... et je me suis écrié :

— *Léonidas Requin...*

C'était lui... Pauvre Léonidas ! quelle joie ! Il a vu en moi un sauveur ; je lui ai donné bien peu, mais du moins de quoi payer une huitaine d'un petit cabinet garni et être à l'abri de la faim durant ce temps ; j'ai quelques hardes qui le vêtiront convenablement, et je tâcherai d'intéresser à son sort madame Astarté, la toute-puissante femme de chambre de la *ministresse*.

— Après avoir été *homme-poisson*, et vécu aussi misérablement que je viens de te le raconter brièvement, mon bon Martin, m'a dit Léonidas après un assez long entretien, tu sens bien que j'accepterai quelque position que ce soit, pourvu qu'elle me donne un toit, un habit et du pain.

Et quand je lui ai parlé d'une place de *garçon*

Digitized by Google

de bureau, peut-être même d'*huissier*, le digne lauréat universitaire a souri mélancoliquement d'un air de doute, et m'a dit :

— Pourquoi pas *grand maître de l'université*, tout de suite?. . . . . .

Je suis allé au ministère de la justice, Astarté n'y était pas; j'y retournerai; il faut absolument qu'elle place Léonidas.

---

17 juin 18..

Parmi les journaux que l'on reçoit à l'hôtel, la princesse lit communément le *Journal des Débats*. Tantôt, après le départ de Régina, j'ai trouvé cette feuille chez elle; une demi-colonne environ, enlevée au moyen de ciseaux, manquait au journal. Assez surpris de cette circonstance, et sortant pour quelques commissions de la princesse, je suis entré dans un cabinet de lecture, j'ai demandé les *Débats* du jour, et voici ce que j'ai lu et copié à l'endroit que Régina avait enlevé de l'exemplaire de l'hôtel.

. . . . . .

« On lit dans un journal cette notice, que nous nous empressons de reproduire :

« On n'a pas oublié cet héroïque fait d'armes qui, en 1831, a eu tant de retentissement dans notre armée d'Afrique : un lieutenant du 1er régiment du génie, détaché avec vingt-cinq soldats

Digitized by Google

dans un marabout, a résisté avec une incroyable intrépidité, pendant deux jours et une nuit, à l'attaque de deux ou trois cents Kabyles : deux fois l'assaut a été tenté, deux fois il a été repoussé par l'héroïque lieutenant, à la tête de sa petite troupe, électrisée par son audace et par son exemple ; quoique blessé d'un coup de sabre au front et d'une balle à l'épaule, l'intrépide officier s'est retiré le dernier de la muraille, comme il s'y était élancé le premier. Lors de cet engagement, six soldats furent tués, trois autres assez grièvement blessés ; le soir du second jour, munitions et vivres manquaient aux assiégés ; la nuit venue, les Arabes allumèrent leurs feux et campèrent ainsi que la veille autour du marabout, comptant réduire cette poignée de soldats par la famine. Le lieutenant, décidé à faire une sortie et à tenter une trouée à travers les Arabes, réunit ses soldats, leur fait jurer de ne pas abandonner les trois blessés qui eussent été impitoyablement massacrés ; il électrise enfin tellement sa petite troupe, que, sur le minuit, la sortie eut lieu : ce fut un terrible engagement à l'arme blanche ; mais grâce à l'épaisseur des ténèbres, au courage prodigieux des soldats du génie dont cinq tombèrent encore, les onze soldats restants et leur officier traversèrent le camp, et sauvèrent deux blessés sur trois qu'ils avaient emportés ; pendant la nuit qui protégea leur fuite, le lieutenant se relaya avec les soldats pour porter à son tour un

Digitized by Google

sergent auquel il était fort attaché... Au point du jour, la petite troupe se rallia, s'attendant à être poursuivie et entourée ; heureusement elle rencontra deux bataillons d'infanterie se rendant à Oran. Cet intrépide officier se nommait Just Clément; déjà décoré sur le champ de bataille, pour une action d'éclat, il a été nommé capitaine pour ce nouveau fait d'armes.

« Mais M. le capitaine Just Clément, fils de l'illustre docteur Clément, n'est pas seulement un soldat intrépide, c'est encore un savant de premier ordre. Il a été nommé l'an passé membre de l'Académie des sciences à la majorité, dans la section de mathématiques ; il vient, nous assure-t-on, de faire une magnifique découverte, qui mettrait désormais les ouvriers des mines à l'abri de l'un des plus grands dangers qu'ils puissent courir dans leurs périlleux travaux ; il est, on le voit, bien peu de carrières aussi noblement remplies que celle de M. le capitaine Clément. Non content d'avoir plusieurs fois versé son sang sur le champ de bataille, d'être, quoique bien jeune encore, un des plus illustres représentants de la science, il vient de gagner un nouveau titre à l'intérêt public par une découverte qui doit préserver d'un danger redoutable des milliers d'ouvriers déjà voués à l'existence la plus dure et la plus laborieuse. » . . . . . .

. . . . . .

Je compris avec quelle joie, avec quel orgueil,

Digitized by Google

Régina avait dû lire ces lignes si flatteuses pour Just. . . . . .

En parcourant machinalement un autre journal, mes yeux tombèrent sur ces lignes, que j'ai aussi transcrites :

« On nous écrit de *** (*capitale d'un des États du Nord*) :

« Le 8 de ce mois a eu lieu, sur le théâtre de la cour, une représentation dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps de la mémoire de ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette solennité dramatique.

« La célèbre *Basquine*, cette admirable tragédienne lyrique que nous avons eu le bonheur de pouvoir engager à notre Opéra royal lorsqu'elle est arrivée d'Italie, la célèbre Basquine vient d'obtenir dans l'*Armide* de Gluck, qu'elle a jouée en présence de Leurs Majestés, de la famille royale et de toute la cour, un de ces triomphes étourdissants qui font époque. Jamais dans ce pays aucun artiste national ou étranger n'a excité une admiration aussi universelle.

« Le roi, pendant la durée de la représentation, a daigné quitter plusieurs fois sa loge pour aller témoigner à la grande artiste l'admiration qu'elle lui inspirait, et, après le dernier morceau du deuxième acte, notre gracieuse souveraine, cédant à un irrésistible enthousiasme, a jeté son bouquet sur la scène : l'exemple de Sa Majesté a été suivi par toutes les dames de la cour, et un

Digitized by Google

monceau de bouquets s'est élevé autour de la célèbre Basquine; non contente de lui avoir donné cette marque si flatteuse de son auguste admiration, notre glorieuse souveraine a voulu complimenter elle-même la divine cantatrice, et, par un honneur insigne, inouï dans les fastes du théâtre, le roi a daigné aller chercher mademoiselle Basquine sur la scène, et l'amener dans la loge du trône; Leurs Majestés, ainsi que Leurs Altesses les princes et princesses de la famille royale se sont alors empressés de joindre les témoignages de leur enthousiasme à ceux de leurs augustes parents; enfin, Sa Majesté la reine a bien voulu détacher de son cou un magnifique collier de pierreries, et l'attacher elle-même au cou de la grande artiste. Celle-ci, par un sentiment de respect et de convenance exquise, a gracieusement fléchi le genou devant notre gracieuse souveraine, en recevant une si haute faveur de sa main royale.

« Cette scène touchante, qui se passait pour ainsi dire à la vue de la salle entière, a été saluée par des acclamations unanimes que l'auguste présence de Leurs Majestés n'a pu contenir, et qui s'adressaient d'ailleurs non moins à l'inimitable artiste qu'à Leurs Majestés qui daignaient donner au talent, au génie, une marque insigne de leur royale admiration.

« Il est inutile de dire que le plus grand monde de notre capitale se dispute les rares et

Digitized by Google

précieux moments dont peut disposer en sa faveur l'illustre cantatrice : les plus *grandes dames,* les plus *grands seigneurs* s'empressent d'ouvrir leurs salons à la *grande artiste,* qui d'ailleurs sait joindre au génie, à la grâce et à une éblouissante beauté, la meilleure éducation, les manières les plus distinguées, et surtout empreintes d'un mélange de réserve et de dignité, qui prouve à la fois que l'illustre artiste a la conscience de ce qui est dû à son génie, et le sentiment de ce qu'elle doit aux personnes éminentes qui lui prodiguent tant de marques de leur sympathie et de leur admiration. »

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi Basquine, à force de travail, d'opiniâtreté, de foi dans le génie qu'elle sentait en elle, était parvenue en peu d'années à ce but poursuivi avec une indomptable énergie, à travers des misères, des dégoûts, des obstacles de toute sorte.

Mon cœur a bondi de joie, mes yeux se sont mouillés de larmes en lisant ces lignes... qui disaient la gloire retentissante, la renommée européenne, de ma petite compagne d'enfance... de Basquine, la pauvre fille du charron, de Basquine la saltimbanque, la vagabonde, la chanteuse des rues...

Partir de si bas, mon Dieu! et arriver si haut!... Et cela seule, toute seule, la pauvre

Digitized by Google

abandonnée... seule... et le cœur flétri... corrompu... le cœur mort... qu'elle n'avait pas encore seize ans.

A cette réflexion ma joie s'est glacée malgré moi, mon cœur s'est serré. Hélas ! au milieu des enivrements de la gloire, au milieu de ces caresses royales, Basquine peut-être n'est pas heureuse... cette grâce, cet esprit, cette beauté, ce génie, cette renommée qui à cette heure retentit en Europe, ne devaient être pour Basquine, disait-elle, que des armes terribles pour accomplir sa vengeance à elle qui avait d'effrayantes représailles à exercer.

Si telle était toujours la secrète pensée de Basquine, la malheureuse enfant devait traîner une vie misérable, malgré l'éclat de ses triomphes. Hélas ! les pensées de vengeance... la vengeance, même satisfaite, ne laissent au cœur que tristesse et amertume...

Serait-il donc possible, mon Dieu, que la dégradation précoce où l'abandon et la misère ont jeté Basquine ait fatalement flétri dans son germe une des existences les plus belles, les plus glorieuses qu'une femme puisse rêver ?

. . . . . .

. . . . . .

Du moins je sais où est Basquine ; je pourrai lui écrire.

A la suite de cette notice sur Basquine, on lisait dans le même journal :

Digitized by Google

« A propos de ce juste hommage rendu, à l'étranger, à l'une de nos plus célèbres artistes, nous sommes heureux de pouvoir annoncer au public un nouveau volume de poésies de M. Balthazar Roger, qui le premier a chanté mademoiselle Basquine. Nous ne doutons pas du succès et du retentissement de ce nouvel ouvrage de M. Balthazar Roger dont la place est désormais marquée parmi nos poëtes les plus illustres. »

. . . . . .

. . . . . .

---

18 juin 18..

Quel est ce mystère ? Depuis deux mois le prince reste presque continuellement enfermé chez lui ; un homme de quarante ans environ, à l'air grave, vient chaque matin, reste seul avec M. de Montbar pendant deux heures, et revient encore dans l'après-midi.

Plusieurs caisses de livres sont arrivées à l'hôtel. Le vieux Louis, naguère soucieux, accablé, paraît de plus en plus gai ; le prince lui-même semble calme, réfléchi ; il sort rarement ; sa vie semble occupée, studieuse ; il vient quelquefois chez la princesse dans la matinée, mais la même froideur semble exister dans leurs rapports.

On a retiré du grand salon de réception, où il

Digitized by Google

était exposé avec d'autres tableaux de famille, et l'on a transporté dans le cabinet du prince le portrait du maréchal prince de Montbar, à la fois homme de guerre et homme d'État, l'un des personnages les plus éminents, les plus justement célèbres de son siècle, et dont l'influence a été heureuse et grande sur les affaires publiques de ce temps-là.

Pourquoi le prince a-t-il fait transporter dans son cabinet le portrait de son illustre aïeul? Est-ce pour s'inspirer de son exemple? Comprendrait-il enfin le néant de la vie qu'il traîne? Quels changements cette nouvelle phase dans l'existence du prince apporterait-elle dans ses relations avec Régina? Est-ce par un ressentiment de jalousie contre le capitaine Just, dont les travaux ont été dernièrement signalés à l'attention publique, que le prince a enfin conscience de sa nullité et de la position qu'il pourrait, qu'il devrait occuper dans le monde?

. . . . . .

Ceci doit être pour moi l'objet de graves réflexions.

. . . . . .

— Que fait donc le prince, ainsi enfermé chez lui presque tout le jour? ai-je dit à Louis.

Le vieillard a secoué la tête d'un air satisfait et mystérieux, et m'a répondu :

— Il travaille...

Digitized by Google

19 juin 18..

Grâce à Dieu, le pauvre Léonidas Requin est désormais à l'abri du besoin; une place d'huissier était vacante, et sollicitée par des personnages très-influents; Astarté l'a emporté; cette excellente fille vient de me prévenir de la nomination de Léonidas.

---

20 août 18..

Plus d'un mois s'est passé depuis que le vieux Louis m'avait paru si mystérieusement satisfait des nouvelles occupations de son maître. Le digne serviteur redevient triste, abattu. J'ai aussi remarqué que, depuis peu de temps, cet homme qui venait chaque jour s'enfermer avec le prince est venu d'abord moins assidûment, puis enfin ses visites ont complétement cessé depuis huit jours environ.

Le prince a repris son train de vie d'autrefois; il reçoit très-souvent plusieurs de ses amis à déjeuner chez lui, le matin; cela dure jusqu'à deux ou trois heures. Ces jours-là, M. de Montbar ne dîne pas à l'hôtel, et il ne rentre que fort tard dans la nuit. Il reste maintenant plusieurs jours sans entrer chez Régina; ses excursions noc-

Digitized by Google

turnes redeviennent plus fréquentes que par le passé...

Je m'étais trompé.

---

22 août 18..

Tantôt je suis allé voir la vieille Suzon, la nourrice du capitaine Just. Il doit arriver bientôt... elle me l'a dit, il va passer un semestre à Paris.

Du courage, mon Dieu! du courage...

. . . . . .

. . . . . .

---

23 août 18..

Ce matin j'ai apporté à la princesse une lettre timbrée de Metz.

A midi, lorsque je lui ai servi le thé, elle m'a dit :

— Après-demain, vous veillerez à ce que toutes les fleurs de mon salon soient renouvelées dans la matinée.

J'ai compris, elle l'attend après-demain.

Digitized by Google

24 août 18..

Le prince est parti pour sa terre de Montbar à quatre heures du matin ; hier il n'a pas dîné à l'hôtel, il s'en va donc sans avoir fait ses adieux à Régina.

Ce brusque départ, la veille de l'arrivée du capitaine Just...!

Cela est étrange.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . 25 août 18..

Je dis comme autrefois disait Basquine : Il est des *fatalités étranges*.

Aujourd'hui a eu lieu l'entrevue de Régina et du capitaine Just, après plusieurs mois d'absence.

Voici ce qui m'est arrivé ce matin :

Il faisait un temps magnifique, un temps d'été capable de mettre la joie aux cœurs les plus tristes... Pourtant ce soleil m'a semblé terne ; ce ciel, d'un bleu si riant, m'a semblé gris... j'ai pressenti une journée cruelle à passer.

Je suis entré à sept heures du matin dans l'appartement de la princesse ; à ma grande surprise je l'ai trouvée dans son parloir, habillée, prête à sortir.

Digitized by Google

Jamais peut-être Régina ne m'a paru plus jolie; sa fraîcheur rosée défiait l'éclatante lumière du soleil qui éclairait en plein ce visage radieux d'amour et d'espérance!... ce teint pur, transparent, uni comme une glace, où l'on ne voit pas le moindre pli, n'offrait pas la moindre tache, la gerçure la plus légère; les rayons vermeils le pénétraient, le doraient et rendaient son éclat plus éblouissant encore.

Ma maîtresse était vêtue avec une simplicité toute matinale, d'une robe d'étoffe d'été fond blanc à mille raies bleues; un petit chapeau de paille doublé de taffetas rose laissait voir les épais et noirs bandeaux de ses cheveux; au moment où je suis entré, elle s'enveloppait d'un léger châle de crêpe de Chine blanc. En se cambrant en arrière, et en se tournant à demi pour ramener cette écharpe sur ses épaules, ce mouvement donna à sa taille un charme si voluptueux... que je ne pus en détourner les yeux, malgré ma résolution de fuir désormais ces dangereux enivrements.

— Je vais moi-même choisir les fleurs chez la fleuriste, m'a dit Régina, elle ne m'enverrait pas ce que je désire;.. si on les apporte avant mon retour... vous m'attendrez pour les arranger...

— Oui, madame la princesse.

Et je la précédai pour lui ouvrir la porte de l'appartement qui donnait sur le grand escalier.

Digitized by Google

Je l'ai vue descendre vive... légère... ailée... si je puis dire... car ses petits pieds chaussés de brodequins noirs posaient à peine sur les larges degrés de marbre.

— Peut-être, me suis-je dit en tressaillant, elle court à un rendez-vous que lui a donné le capitaine pour le jour de son arrivée.

A cette pensée, il m'a semblé qu'une main de fer me broyait le cœur... et, pour accroître cette torture, mon imagination m'a retracé toutes les folles ardeurs de ce rendez-vous...

Il est des *fatalités étranges*, comme disait Basquine...

J'étais sous le terrible charme de cette vision ; elle exaspérait tout ce que j'avais d'amour, de haine, de jalousie dans le cœur, lorsque j'entendis mademoiselle Juliette m'appeler et me dire :

— Martin... voulez-vous être bien aimable? c'est de venir m'aider à *faire la chambre à coucher* de madame...

— Certainement, lui dis-je.

Et je suivis mademoiselle Juliette, avec cette résolution que l'on met souvent à pousser à bout son mauvais sort.

Je n'étais jamais jusqu'alors entré dans la chambre à coucher de ma maîtresse... et c'est aujourd'hui... *aujourd'hui*, que j'y suis entré pour la première fois.

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Je n'étais jamais entré dans la chambre de la princesse, parce que, grâce à un sentiment de réserve très-rare, même parmi les personnes les mieux élevées et du plus grand monde, Régina tenait expressément à ce que ses femmes seules fissent le service de sa chambre à coucher, et y apportassent même le bois de sa cheminée. Elle veillait elle-même à ce que ses ordres fussent rigoureusement suivis, car, sauf sa visite matinale à la prétendue femme paralytique et sa sortie d'aujourd'hui, je n'ai jamais vu ma maîtresse quitter l'hôtel avant une ou deux heures.

Je suis donc entré avec mademoiselle Juliette dans cette chambre, dont j'avais vu quelquefois l'intérieur se réfléchir dans le miroir du salon de tableaux... Rien de plus simple et conséquemment de meilleur goût; elle est tendue d'étoffe de cachemire orange clair, rehaussée de câbles de soie bleue; le bois du lit disparaît sous une ouate épaisse, recouverte d'étoffe pareille à la tenture; les rideaux seuls sont de mousseline blanche brodée, ainsi que les doubles rideaux des fenêtres; les meubles, de bois des îles, sont incrustés de marqueterie de couleurs variées; le cabinet de toilette et de bain est tendu en ancienne étoffe perse, fond gris, à gros bouquets de roses; la baignoire est de marbre blanc, assez éloignée du mur; un épais tapis, à palmettes variées, couvre le plancher de ces pièces.

D'abord, je me suis félicité de n'être pas entré

Digitized by Google

seul dans cette chambre : j'aurais craint pour moi ces entraînements insensés, dont le parloir de ma maîtresse est si souvent le théâtre ; bientôt je m'aperçus qu'il eût mieux valu pour moi être seul... qu'en compagnie de mademoiselle Juliette, car son langage indiscrètement ingénu, suite de ses habitudes et de ses fonctions de femme de chambre, me fit connaître un nouveau tourment : celui-là je devais le subir, le visage insouciant.

— Vous êtes vraiment bien aimable de m'aider, Martin, m'a dit mademoiselle Juliette, le coup de main que vous allez me donner va joliment m'avancer, car c'est aujourd'hui le jour de la blanchisseuse, je comptais écrire mon linge ce matin de bonne heure, mais madame m'a sonnée sitôt... à cinq heures ; vous jugez... je dormais encore.

— C'est bien tôt, en effet.

— Voyons, commençons d'abord par changer les taies d'oreiller et les draps, car vous ne savez peut-être pas que madame a la manie d'avoir son lit blanc et frais tous les jours, me dit mademoiselle Juliette en me donnant un des oreillers à dégager de son enveloppe de batiste garnie de dentelles, tandis qu'elle dégageait l'autre tout en parlant.

— Vraiment? lui dis-je en touchant d'une main tremblante ce fin tissu où avait reposé la tête de ma belle maîtresse.

Digitized by Google

— Mon Dieu ! oui, reprit mademoiselle Juliette, madame veut qu'on lui mette des draps blancs tous les jours ; au fait ça n'a rien d'étonnant, on change bien de chemise tous les jours, n'est-ce pas, Martin ?

— Sans doute.

— Et puis, de cette manière-là, madame est sûre que son lit n'est pas fait *à l'anglaise ?*

— Comment ?... à l'anglaise?

— Vous ne savez pas ça? nous appelons faire un lit *à l'anglaise* quand on ne se donne pas la peine d'ôter les draps de dessus le matelas.

— Ah ! je comprends.

— Mais alors, ça fait des bourrelets terribles dans le lit, et madame a la peau si sensible, si fine, qu'elle se marque même au plus petit pli de sa chemise de batiste sous son corset. A propos... de chemise, donnez-moi la *sienne* de cette nuit ;.. là... sur le pied du lit. Je vais la mettre avec les taies d'oreiller.

Je fis ce que me demandait mademoiselle Juliette.

Mais lorsque j'eus pris cette toile légère et douce, toute parfumée de la senteur d'iris et de verveine particulière à Régina, mes deux mains se crispèrent soudain par un mouvement involontaire et si passionné, que la femme de chambre me dit en riant :

— Mais donnez donc, Martin, comme vous la tenez, cette chemise !

Digitized by Google

— C'est que... je craignais de... la laisser tomber, dis-je en balbutiant.

Heureusement mademoiselle Juliette partit d'un éclat de rire et me dit sans remarquer mon trouble :

— Ah çà ! est-ce que vous croyez que ça se casse comme du verre ?

— Vous avez raison... mais... c'était à cause des dentelles.

— Les dentelles ne sont pas plus fragiles ; vous autres hommes vous ne connaissez rien à cela : maintenant, ôtez les draps du lit pendant que je vais déplier les blancs.

Et d'une main agitée je touchai la couverture de soie et les draps de ma maîtresse... Pourtant... malgré l'âcre volupté que j'éprouvais... découvrir ce chaste lit me parut une action indigne, sacrilége... ma main hésita... mais Juliette me dit :

— Vite, vite, Martin... dépêchons-nous.

Alors j'ai enlevé la couverture... Sur l'épaisseur un peu ferme du matelas recouvert de taffetas orange, de légères dépressions indiquaient la place naguère occupée par ma maîtresse... je tournais le dos à mademoiselle Juliette... en retirant le drap, j'y ai attaché mes lèvres... mes genoux ont failli se dérober sous moi.

— Allons, voilà les draps dépliés, me dit ma compagne, retournez bien à fond les matelas,

Digitized by Google

s'il vous plaît, Martin, et puis nous étendrons les draps.

Puis, mademoiselle Juliette ajouta avec un soupir de commisération :

— Ah! pauvre femme!

— A qui en avez-vous, mademoiselle Juliette?

— Tiens... je parle de madame... Vous croyez que, belle, jeune... et... et... enfin pleine de santé comme elle est, ça doit lui être agréable de dormir comme ça seule depuis si longtemps...

— Ah !... je ne savais pas...

— C'est pourtant assez facile à voir que le prince est de plus en plus mal avec madame... Voilà plus d'un an que la porte de communication avec l'appartement de monsieur est verrouillée... et rouillée, allez...

— J'ignorais cela... vous concevez...

— Oh! mais, nous autres, nous savons bien des choses... Aussi, Martin, je vous jure que je peux bien dire, en parlant de madame : « Pauvre femme! »

Cette conversation... dans cette chambre, auprès de ce lit, me faisait un mal affreux.

Espérant y couper court, je dis à mademoiselle Juliette :

— Voici le lit terminé... avez-vous encore besoin de moi?

— Je crois bien... et vider la baignoire, donc! La soupape est dérangée; il faut tenir le cordon à la main pour que l'eau s'écoule tout à fait,

Digitized by Google

c'est ce qui me ferait perdre le plus de temps.

— Madame est sortie de si bonne heure, que je ne croyais pas...

— Qu'elle eût pris son bain? Ah bien oui, comptez qu'elle y manque jamais... D'ailleurs, dans ce temps-ci, il est bientôt prêt, son bain; madame le prend froid... Aussi, allez, quand je la sors de cette eau parfumée de verveine pour lui jeter sur les épaules de la poudre d'iris... madame a la peau si fraîche, malgré la chaleur... mais si fraîche et si ferme, qu'on dirait que l'on touche du marbre. . . . . .

. . . . . .

Oh! femmes!... femmes! jeunes et belles! que vous soyez chastes ou amoureuses de votre mari ou de votre amant... plus vous serez chastes, plus vous serez amoureuses, plus votre chambre à coucher doit être impénétrable à tout serviteur, sinon... le plus modeste comme le plus grossier souillera malgré lui de ses regards, de ses pensées, de ses désirs, ce sanctuaire pudique et sacré. A ce seul soupçon, ne deviendrez-vous pas pourpres de confusion devant cet homme?... Oh! vous ne savez pas quels égarements terribles peut causer votre insouciance de cette réserve.

. . . . . .

Le souvenir de ce qui s'était passé dans la chambre à coucher de Régina avait laissé en moi tant de jalousie douloureuse, d'envie, de haine contre le bonheur du capitaine Just, que, pour

Digitized by Google

la première fois, une tentation infernale m'a traversé l'esprit. . . . . .

. . . . . .

Cette pensée infâme ne me serait jamais venue, je crois, sans le rapprochement fatal de l'arrivée du capitaine Just, le jour même où l'ardeur sensuelle de mon fol amour venait d'être exaltée jusqu'au vertige par une de ces conséquences de ma domesticité, auxquelles pourtant je tâchais toujours d'échapper... sachant combien alors ma raison se bouleversait.

Le capitaine Just est arrivé à deux heures, l'air si profondément heureux, que mes soupçons au sujet du rendez-vous du matin devinrent pour moi une cruelle certitude... et pourtant, je dois le dire, je me trompais, je l'ai su plus tard, Régina était pure.

— Bonjour, Martin, m'a dit affectueusement le capitaine, je suis aise de vous revoir...

Le bonheur rend si familier, si cordial ! pensai-je.

Et je repris tout haut :

— Vous êtes bien bon, M. Just.

— Mais je vous trouve pâle, changé, Martin; est-ce que vous avez été malade depuis mon départ ?

— Non, M. Just... je me porte bien ; mais, vous savez : il y a des jours comme cela... où l'on a moins bon visage.

— Et vous vous plaisez toujours ici, j'espère ?

Digitized by Google

— Oui, M. Just.

— Tant mieux... la princesse est chez elle ?

— Oui, M. Just.

Non m'était venu aux lèvres ; c'était stupide... mais le bonheur de cet homme me révoltait.

J'ai précédé le capitaine ; je l'ai annoncé à Régina.

Il a marché vivement vers elle. Elle lui a tendu la main ; puis, me voyant rester immobile auprès de la portière que je venais de soulever, elle m'a regardé d'un air surpris et m'a dit :

— C'est bien...

Just s'est aussi retourné vers moi...

J'ai senti combien ma persistance à demeurer là était absurde ; je me suis retiré, l'envie et la rage au cœur.

Soudain la voix de la princesse m'a rappelé.

— Martin, relevez cette portière ; il fait si chaud que l'air du salon entrera ici.

J'ai obéi avec un dépit concentré, car je me proposais, quoi qu'il pût en arriver, de rester dans le salon et d'écouter à travers la portière, afin de ne plus avoir aucun doute... Les premiers mots d'un tête-à-tête qui suit un rendez-vous sont tellement significatifs ! avais-je pensé ; mais l'ordre de la princesse rendait mon espionnage impossible, la pièce où je me tenais d'habitude étant séparée du parloir par un très-grand salon.

Je trouvai sur ma table deux lettres pour la

Digitized by Google

princesse, apportées sans doute par le concierge pendant mon absence du salon d'attente ; je pris ces lettres avec une joie méchante.

— Je pourrai du moins deux fois, me dis-je, interrompre leur doux entretien...

Je me réjouis d'abord en songeant que les portières étaient relevées, et que Just et Régina, sachant que je pouvais entrer d'un moment à l'autre, devaient souffrir de la gêne ainsi imposée à leurs épanchements ; mais je réfléchis que, pour deux amants, cette gêne même avait un charme irritant ; alors ma funeste tentation m'est revenue à l'esprit... En vain j'ai voulu la fuir... elle m'a dominé... Alors je l'ai analysée, pesée, envisagée sous tous ses aspects avec le sang-froid de l'homme qui médite le suicide... Puis, me révoltant de nouveau contre cette idée affreuse, je me suis levé ; j'ai marché, tâchant de calmer mon agitation... J'ai regardé la pendule. Ils étaient ensemble depuis une heure !

— Allons, dis-je en prenant une des lettres récemment apportées, je vais les contrarier...

Et sans réfléchir que ma pâleur, que mon émotion pouvaient me trahir, j'entrai brusquement dans le salon, tenant la lettre à la main.

Il m'a semblé entendre un brusque et léger mouvement, car la porte du parloir se trouvant en face de la fenêtre, je ne pouvais, en traversant le salon, apercevoir Just et Régina dans le renfoncement où ils se tenaient ; lorsque j'en-

Digitized by Google

trai, Régina était dans un fauteuil, et *lui* assis près d'elle sur une petite chaise basse. Les joues de ma maîtresse étaient légèrement colorées... *Lui*, je ne le voyais que de dos.

— Que voulez-vous? m'a dit la princesse avec une impatience contenue.

— C'est une lettre qu'on vient d'apporter pour madame...

Et je la lui ai présentée de la *main* à la *main*, ayant dans mon trouble oublié de mettre, selon l'usage, cette lettre sur un plateau. Régina ne m'a fait aucune observation sur mon oubli; mais j'ai remarqué sa répugnance presque imperceptible lorsqu'elle a pris cette lettre de ma main; puis elle m'a dit avec un accent significatif:

— C'est bon...

— Il n'y a pas de réponse, madame la princesse?

— Non, m'a-t-elle répondu avec une impatience croissante, cela suffit...

Maladroit valet, vous ne deviez pas venir, mais ne revenez plus, pensait-elle sans doute.

Toucher ma main... la main d'un laquais, lui répugne, me dis-je en ressentant avec amertume cette humiliation qui, un autre jour, m'eût été sans doute indifférente...

Alors la tentation infâme m'est revenue à la pensée plus pressante que jamais.

— Comme je serais vengé de tout ce que j'ai souffert!... me suis-je dit. . . . . .

Digitized by Google

Je me suis souvenu de cette conversation lors du *thé* chez mademoiselle Juliette, dans laquelle Astarté, parlant des remarques faciles aux valets de chambre, disait qu'ils pouvaient parfois tirer de significatives inductions des mains *gantées* en entrant et *dégantées* en sortant; j'avais remarqué que le capitaine, portant encore son demi-deuil, était ganté de gris; en apportant la première lettre afin de méchamment interrompre l'amoureux entretien de Just et de Régina, toute mon attention s'étant concentrée sur ma maîtresse, je n'avais pas observé si *lui* s'était déganté.

Un quart d'heure s'était à peine passé depuis ma fâcheuse interruption, je mis la seconde lettre sur un plateau; cette fois j'entrai de nouveau.

— Qu'est-ce donc encore? m'a dit sévèrement Régina.

— Une lettre pour madame...

— Vous m'apporterez mes lettres quand je vous sonnerai..., a-t-elle ajouté d'un ton sec et dur, sans prendre la lettre que j'apportais.

Je sortis en balbutiant une excuse; les mains du capitaine Just, aussi blanches que celles de Régina, n'étaient plus gantées.

Elle ne répugne pas à presser les mains de Just dans les siennes, ai-je pensé.

En vérité, à cette heure que j'écris de sang-froid ces choses puérilement odieuses, je suis à

Digitized by Google

concevoir encore de quel vertige je devais être frappé dans cette funeste journée... je me le demande... et pourtant je le sais, mais je n'ose me l'avouer, hélas! les ferments d'une ardeur coupable, honteuse, longtemps combattue, mais exaltée par la fatale scène du matin, bouillonnaient en moi et obscurcissaient ma raison.

Et ma maîtresse ignorait cela, ne pouvait pas se douter de cela! Un laquais aimer une femme jeune et charmante auprès de laquelle il vit sans cesse dans une intimité forcée? Est-ce que c'est possible? Est-ce que ces gens-là ont un cœur, des sens?... Quand ça aime, ça n'aime que ses pareils. . . . . .

Le capitaine Just est parti à cinq heures moins un quart, ils sont restés près de trois heures ensemble. Il n'importe à Régina, le prince est absent.

Elle a demandé sa voiture pour huit heures, afin d'aller se promener le soir aux Champs-Élysées selon son habitude. Elle y verra sans doute son amant; elle m'a dit après dîner :

— Soyez ici à onze heures, jusque-là disposez de votre soirée si vous le voulez... et une autre fois, ne m'apportez donc jamais mes lettres qu'après le départ des personnes qui sont chez moi.

— Oui, madame la princesse.

. . . . . .

Poursuivi par la terrible tentation, j'ai voulu

Digitized by Google

sortir, espérant que la marche, que le grand air, que la lassitude calmeraient mes esprits.

La soirée était magnifique; je suis allé aux Tuileries, sous les grands marronniers qui entourent un parterre oblong tout planté de roses et de résédas.

La solitude, l'ombre épaisse de ces beaux arbres, la senteur des fleurs, la tiédeur de l'air, la vue de quelques couples amoureux se promenant lentement dans cette partie déserte et sombre du jardin, tout ce qui m'entourait enfin me ramenait aux pensées que je voulais fuir...

J'ai quitté les Tuileries, et suivi les quais et le bord de la Seine au long du *Cours-la-Reine*...

La fatalité me poursuivait...

La nuit était venue... douce, splendide, étoilée... A chaque pas, je ne vis encore de ce côté que des scènes d'amour...

Sur la berge de la rivière, des ouvriers et des grisettes allaient et venaient les bras entrelacés, tandis que d'autres causaient assis sur le gazon de la rive.

Je gagnai les obscures allées du Cours-la-Reine.

Là, presque chaque banc recevait un couple que je distinguais à peine par la blancheur de la robe des femmes... de vagues bruits de baisers, de soupirs, des mots dits tout bas, venaient encore me poursuivre... Tout dans cette fatale

Digitized by Google

soirée ne respirait que tendresse, plaisir et volupté...

Je m'éloignai de ces lieux trop dangereux pour moi ; et voulant encore échapper à ces tableaux qui embrasaient mon sang, j'ai traversé la place de la Concorde et suivi la rue Saint-Honoré...

La lune alors brillait au ciel ; les fenêtres de beaucoup de maisons étaient ouvertes, et à plus d'un balcon obscur, tandis que l'intérieur de l'appartement était lumineux, je vis, à la clarté de la lune, qui les éclairait doucement, des hommes et des femmes, accoudés sur les rampes de fer, causer de si près... de si près... que leurs chevelures se confondaient...

Que dirai-je ? mon Dieu !... ces pauvres malheureuses créatures, que le vice jette à la nuit sur les trottoirs, et dont la vue est ordinairement si révoltante pour moi, venaient encore, par leur figure provoquante, par leur démarche lascive... attiser le feu dont j'étais consumé.

Ma tête s'égara de plus en plus... De ce moment la tentation maudite dont j'étais obsédé depuis le matin s'empara complétement de moi...

Je suis entré dans une boutique, j'ai acheté une bouteille d'eau-de-vie, et je suis rentré à l'hôtel.

Il était dix heures et demie ; j'ai caché la bouteille d'eau-de-vie dans un coin de la pièce où je

Digitized by Google

me tiens d'habitude, et j'ai attendu le retour de la princesse.

A onze heures un quart, elle est rentrée.

Lorsque je lui ai ouvert la porte, elle m'a dit :

— Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous.

. . . . . .

Je me suis retiré, en effet.

J'ai, selon la coutume, éteint les lumières du parloir du salon et de la pièce d'attente, dont j'ai ouvert et refermé la porte avec bruit, comme si je sortais ; mais au lieu de sortir, je suis resté dans l'appartement, dont j'ai intérieurement fermé la porte à double tour, puis, blotti dans l'ombre... j'ai attendu que minuit eût sonné.

. . . . . .

Énumérer les pensées qui m'ont agité pendant cette heure d'attente et d'orage m'est impossible... Autant nombrer les flots d'un torrent.

La seule idée fixe, ardente ; qui, brûlant en moi d'un feu sombre, domina toutes les autres, fut celle-ci :

— Régina va être à moi... par surprise et par force !

C'était un crime infâme ! je le sais, un crime plus infâme encore que celui que le comte Duriveau avait voulu commettre. Je l'avoue... car ma maîtresse dormait, paisible, confiante sous ma garde... sous ma garde à moi, que mon bienfaiteur avait placé près d'elle, comme un ser-

Digitized by Google

viteur dévoué, comme un gardien tutélaire...

Oui, ce crime était infâme, mais j'étais ivre, mais j'étais fou, mais j'étais poussé par les sauvages appétits de la bête fauve.

Et pour que cette infamie fût complète dans son horreur... je trouvais moyen de la justifier à l'aide de je ne sais quelle féroce hypocrisie.

« Aucun de ceux que Régina aime ou qu'elle a aimés, me disais-je, n'a fait pour elle ce que j'ai fait, moi! et lorsque, dans la stupeur et l'épouvante où va la jeter mon attentat, elle sera là, brisée, suppliante, je lui dirai :

« — Voilà dix ans que je vous aime, entendez-vous! et je l'ai prouvé quoique vous l'ignoriez... Sachez-le donc, à la fin!

« Vous aviez un culte pour le tombeau de votre mère... pendant dix ans, j'ai soigné religieusement ce tombeau.

« Vous alliez devenir la femme... la victime d'un homme indigne, j'ai démasqué cet homme.

« Vous alliez tomber dans un horrible guet-apens, je vous ai envoyé un libérateur.

« La réhabilitation de la mémoire de votre mère vous rendrait le cœur de votre père, vous remplirait l'âme de bonheur et d'orgueil; cette réhabilitation est entre mes mains.

« Avez-vous quelques scrupules de tromper votre mari? Je mettrai votre conscience en repos, en vous prouvant que votre prince vous a quittée pour se plonger dans une fange immonde.

Digitized by Google

« Vous aimez votre amant. Qu'a-t-il fait? il s'est battu pour vous? Eh! voilà dix ans, moi, que je lutte pour vous, que je lutte seul et du fond de mon obscurité; si l'homme que j'ai démasqué pour vous sauver de lui ne m'avait pas traversé le cou d'une balle et rendu aveugle pendant un an, vous n'auriez pas non plus épousé votre prince.

« Voilà ce que j'ai souffert et fait pour vous, moi; mais l'heure est venue où la conscience de mon dévouement ignoré ne me suffit plus. Orgueilleuse princesse... vous n'aimerez jamais un laquais, vous ne le pouvez pas, je le sais, quoiqu'il l'ait mérité à force de sacrifices et d'amour. Eh bien! le laquais pourtant vous possédera, et après il se tuera... »

. . . . . .

Oui, pendant cette heure maudite, j'ai pensé tout cela sincèrement.

. . . . . .

Minuit a sonné.

Voulant étourdir un dernier remords, j'ai vidé d'un trait le quart de la bouteille d'eau-de-vie, et je me suis dirigé vers la chambre à coucher de Régina, la tête perdue, mais le pas assuré, la main ferme, l'oreille au guet, l'œil alerte.

La lune jetait de grands rayons lumineux dans le salon, dans le parloir et dans la galerie de tableaux.

Cela m'a éclairé jusqu'à la chambre à coucher.

Digitized by Google

J'ai écouté, je n'ai rien entendu... rien...

Si Régina était éveillée, j'étais perdu... Elle pouvait saisir le cordon de la sonnette... J'ai regretté de ne pas l'avoir coupé le soir...

Si, en ouvrant la porte, je réveillais Régina... j'étais encore perdu...

Un moment j'ai hésité de nouveau... puis, entraîné par d'enivrants souvenirs, résolu de mourir... j'ai donné à la serrure un seul tour de clef rapide et net.

Les battements de mon cœur se sont arrêtés; j'ai écouté... rien... pas le moindre bruit...

Alors j'ai doucement ouvert la porte.

La chambre était éclairée par une lampe d'albâtre placée sur la cheminée.

Régina dormait.

Elle dormait si profondément, que, grâce à l'épaisseur des tapis, j'ai pu m'approcher assez près de son lit pour entendre son souffle doux et paisible...

La nuit était étouffante... Régina, ses grands cheveux noirs dénoués, dormait dans un désordre qui m'ôta le peu de raison qui me restait... Au moment de me jeter sur ma proie, j'ai machinalement regardé de côté et d'autre d'un œil oblique, comme si j'avais craint *qu'il n'y eût quelqu'un là*, quoique je fusse sûr d'être seul... Dans ce mouvement de tête, mes yeux se sont arrêtés soudain sur le miroir de la cheminée, assez vivement éclairé par la lampe d'albâtre...

Digitized by Google

Dans cette glace, j'ai vu une figure livide, dont l'expression était si hideuse, si féroce, que, dans mon épouvante, augmentée du délire de mon imagination, je suis resté pétrifié... fasciné devant cette effroyable vision... puis ma raison s'est réveillée...

Cette figure livide, qui m'épouvantait... c'était la mienne.

Expliquer maintenant comment un éclair de raison a suffi pour illuminer l'abîme où j'allais tomber et m'en montrer l'horreur... expliquer par quel phénomène j'ai brusquement reculé devant l'assouvissement des plus exécrables passions, en les voyant éclater sur mon visage en traits hideux, en voyant pour ainsi dire écrite sur ma face l'infamie de l'acte que j'allais commettre... expliquer enfin comment ce dicton vulgaire : *si vous vous voyiez... vous vous feriez peur*, a décidé de mon sort et de celui de Régina dans ce moment suprême... expliquer tout cela m'est impossible... car, à cette heure encore, cette révolution subite dans mes esprits est inexplicable pour moi.

Ce dont je me souviens seulement, c'est qu'à ma sauvage audace succéda une si grande terreur d'être surpris là par Régina, que, presque défaillant, j'eus à peine la force de quitter la chambre, de refermer doucement la porte et de gagner le parloir où je tombai sans connaissance.

. . . . . .

Digitized by Google

Quand je revins à moi... les premières lueurs du soleil, si matinal en cette saison, empourpraient la cime des grands arbres du jardin, il devait être trois heures du matin...

Le plus profond silence régnait toujours dans l'appartement.

Je me suis hâté d'en sortir, j'ai ouvert et refermé doucement la porte extérieure, tout dormait encore dans la maison. J'ai regagné ma chambre sans bruit et sans rencontre; une fois chez moi, je me suis jeté sur mon lit en fondant en larmes. . . . . .

L'épreuve a été terrible, mais décisive.

Tout ce qu'il y avait d'impur, de coupable dans mon amour pour Régina, a disparu pendant cette nuit fatale.

L'ardeur de ces bouillonnements impétueux a dégagé l'or de ses scories... A jamais enfoui dans mon cœur, ce divin amour y restera désormais inaltérable et pur.

. . . . . .

Lorsque j'ai servi, le matin, le thé de Régina, elle m'a dit :

— Martin... vous n'avez pas entendu du bruit cette nuit dans l'hôtel?

— Non, madame la princesse.

— C'est singulier, a-t-elle ajouté, il m'avait semblé entendre, vers les trois heures du matin, fermer la porte de l'appartement qui donne sur le grand escalier.

Digitized by Google

— Je ne me suis aperçu de rien, madame la princesse; j'ai trouvé ce matin la porte de l'antichambre fermée comme je l'avais fermée hier soir.

— Alors je me serai trompée; du reste, vous emportez toujours la clef avec vous, n'est-ce pas?

— Oui, madame la princesse.

— C'est plus prudent, ne l'oubliez jamais.

— Non, madame la princesse.

. . . . . .

---

30 août 18..

Régina aime passionnément Just, mais elle n'est pas coupable;... j'en ai acquis aujourd'hui la certitude... Ce rendez-vous du matin, auquel je croyais, n'existait que dans mon imagination; elle a emmené sa fleuriste avec elle en fiacre pour parcourir diverses serres renommées, et y moissonner les plus belles fleurs; elle est arrivée chez sa fleuriste à huit heures et demie du matin, et l'a ramenée à sa boutique à onze heures. Une demi-heure après, la princesse était à l'hôtel.

J'ai été profondément heureux de reconnaître mon erreur; dans ce bonheur il n'est pas entré la moindre satisfaction jalouse...

La journée et la nuit d'avant-hier me rendent trop honteux envers moi-même... j'ai trop à

Digitized by Google

expier pour ne pas désormais employer toutes les forces de ma volonté à dompter ce qui s'éveillerait encore en moi de coupable ou de mauvais.

A cette heure, j'en suis convaincu, un retour de madame de Montbar vers le prince est aussi impossible qu'un retour de lui vers sa femme. Régina est entraînée sur la pente de la passion... sa destinée s'accomplira. Elle a trop de fierté pour accepter une vie de fourberie et de déloyauté; à un jour donné... elle fuira avec Just... j'en suis certain. Je suis certain aussi... qu'elle trouvera le bonheur dans cet amour. Just est capable d'inspirer et de se montrer digne d'un sacrifice tel que celui que Régina lui fera nécessairement.

J'attendrai... quoique Régina soit envers moi de la plus extrême réserve sur tout ce qui touche le capitaine Just; une fois arrivée à l'extrémité que je prévois, la princesse aura besoin de moi... Jusqu'alors je veillerai... sur elle... et sur lui.

Si quelque danger les menace, je saurai le prévenir...

Régina pourra d'ailleurs peut-être se passer de mon dévouement; dès que je la saurai tout à fait sous la protection du loyal et généreux amour de Just, tranquille alors sur l'avenir de ma maîtresse, ma mission sera accomplie... je retournerai auprès de Claude Gérard.

Digitized by Google

29 septembre 18..

J'ai interrompu depuis longtemps ce journal... A quoi bon?... Ils s'aiment, la passion les enivre, les emporte. Ils vivent pour eux seuls...

Régina porte le front trop haut et trop superbe pour être coupable.

. . . . . .

Le prince est toujours absent; il a quitté sa terre pour faire un voyage aux Pyrénées; on ne l'attend pas avant le mois de novembre.

Heureusement, toutes les personnes de la société de la princesse sont à la campagne; ma discrétion est à l'épreuve; nul, je le crois, n'a pénétré l'amour de Régina; Just ne vient à l'hôtel que deux ou trois fois par semaine, ainsi que l'autorisent des relations amicales. Les autres jours, profitant de cette magnifique saison, Régina et lui se retrouvent dans des jardins peu fréquentés, au Luxembourg, au Jardin des Plantes, au parc de Monceaux, d'autres fois au bois de Boulogne, souvent aussi au Musée... Je le sais, j'ai plusieurs fois suivi Régina; pour justifier ses fréquentes et longues absences, elle a prétexté d'un portrait pour lequel elle donne séance.

. . . . . .

Digitized by Google

5 décembre 18..

Depuis quelques jours Régina perd de sa sérénité passée ; je l'ai souvent surprise triste, préoccupée, profondément abattue ; mais, à la vue de Just, ses traits s'épanouissent et redeviennent souriants, radieux.

Le prince, au retour de son voyage des Pyrénées, est allé passer un mois à la terre du marquis d'Hervieux... Nul doute que l'arrivée de M. de Montbar, que l'on attend vers la fin du mois, ne cause les anxiétés de la princesse. Elle prévoit que le moment de prendre un parti décisif approche. J'ai d'ailleurs entendu quelques paroles bien significatives qu'elle disait à Just ; ces paroles, les voici :

— *Tout... ou rien... toujours... ou jamais !*

Je connais la décision du caractère de Régina ; l'avenir et le passé de son amour sont dans ces mots-là.

---

19 décembre 18..

Madame Wilson qui était, je crois, à demi confidente de l'amour de la princesse, est retenue à la campagne par une grave maladie de sa fille Raphaële ; la correspondance de ma maîtresse avec madame Wilson devient de plus en plus fréquente.

Digitized by Google

20 janvier 18..

Le prince est arrivé depuis plusieurs jours; chose incompréhensible pour moi, il est absolument le même pour Régina qu'avant son départ, poli, mais railleur et froid ; il évite seulement avec une affectation marquée toutes les occasions de parler du capitaine Just.

Le retour du prince a eu au contraire une visible influence sur Régina ; sa préoccupation, sa tristesse, son agitation sont devenues extrêmes. Une crise est imminente, elle le sent, de grands événements domestiques se préparent ici.

Je redouble de surveillance... Régina ne se confie pas à moi... c'est à moi d'agir au besoin sans elle et pour elle.

---

2 février 18..

Je suis effrayé de la puissance que j'ai à cette heure entre les mains...

Hier soir, après des efforts de pénétration incroyables, des démarches inouïes, j'ai enfin obtenu la dernière preuve dont j'avais besoin pour rendre la réhabilitation de la mémoire de la mère de Régina évidente, palpable, flagrante.

Cette femme est morte martyre du plus admirable dévouement dont l'amitié ait jamais été

Digitized by Google

capable... Jamais la religion du serment, de la promesse jurée, ne s'est montrée plus héroïque.

Les preuves de ce que je dis, je les ai là, devant moi, sur cette table...

J'ai touché ce but poursuivi par moi depuis si longtemps, et, au lieu d'une joie céleste, c'est de la frayeur que je ressens.

Inspirez-moi, mon Dieu ! car du secret que je tiens peut dépendre la destinée de trois personnes, de *Régina,* de *Just,* de *M. de Montbar.*

Et voici comment :

Avant-hier et hier, Régina a été plus inquiète, plus absorbée que jamais.

Après une assez courte entrevue avec son mari, elle a écrit une grande partie de la journée ; cependant, elle ne m'a donné aucune lettre à porter.

Étant entré dans son parloir pour apporter du bois, je l'ai vue jeter dans la cheminée plusieurs papiers déchirés et froissés ; en avivant le feu, j'ai trouvé moyen de pousser de côté, sous des cendres, plusieurs fragments de papier écrits de sa main et froissés en boule ; elle ne s'est aperçue de rien. Lorsqu'elle est sortie, je suis venu en hâte, j'ai pu retirer les papiers à demi brûlés, j'y ai trouvé les passages d'une lettre ou d'un brouillon de lettre adressée à madame Wilson, alors absente de Paris.

Ces fragments d'une lettre de la princesse à madame Wilson, les voici :

Digitized by Google

« . . . . Je viens d'avoir une explication avec mon mari : il sait tout ;... du reste, je l'ai trouvé. . . . . .

. . . . . .

. . . . Avant trois jours tout doit être décidé . . . . Jugez si j'aurais eu besoin de vous voir, de me consulter avec vous ! J'ai la tête perdue ;... mais, je le sais, vous ne pouvez quitter votre pauvre enfant et venir à Paris... Aussi je. . . . . .

. . . . . .

« Ma perplexité est affreuse ; fuir avec Just, lui consacrer ma vie, accepter le sacrifice de la sienne, nous retirer dans quelque retraite obscure pour y vivre et y mourir heureux, ignorés, oubliés, ce serait le ciel... Just est le seul au monde à qui je confierais ainsi ma destinée... Pourquoi hésiter alors ? me direz-vous.

« Voici pourquoi j'hésite :

« La mémoire de ma mère est encore à cette heure outrageusement calomniée... A son lit de mort elle m'a dit : *Je meurs innocente*... Elle est donc innocente... je le crois, je le sais, je le sens ; mais ces preuves de réhabilitation, que deux fois j'ai espéré de découvrir, m'ont échappé jusqu'ici ; aux yeux du monde, aux yeux de mon père, dont la vie s'éteint au milieu d'une lutte cruelle entre le souvenir de sa tendresse pour moi et l'aversion que je lui inspire depuis qu'il croit que je ne suis pas sa fille aux yeux du

Digitized by Google

monde ; aux yeux de mon père, vous dis-je, ma mère a été coupable... l'éclat de ma fuite avec Just fera prononcer une parole terrible : *Telle mère, telle fille !* Ma faute serait un nouvel outrage dont on accablera la mémoire de ma mère... Me comprenez-vous ?...

« Et ce n'est pas tout encore, oh ! mon amie, quel abîme que le cœur !...

« J'aime Just... oui, je l'aime tendrement, noblement, je vous le dis, le front haut, car cet amour est pur encore ; le jour où il aurait cessé de l'être, j'aurais pour jamais quitté M. de Montbar.

« Écoutez ma confession, mon amie, je vous dirai tout, sincèrement, sans honte, sans orgueil, comme je l'aurais dit à ma mère. J'ai aimé *trois fois*, c'est beaucoup ; *ce n'est pas ma faute !* Si le premier homme que j'ai aimé l'avait voulu, l'avait mérité... je n'aurais jamais eu qu'un amour au monde.

« Ce premier attachement a daté de l'enfance.

. . . . . .

« ..... Aussi tout ce qui se rapportait à cet indigne amour, ce n'était pas même une chose passée... oubliée... c'était le néant... cela n'avait pas existé.

« Libre... alors, j'ai aimé mon mari, comme il ne m'est plus permis d'aimer, parce que, même dans mon amour pour Just, il y a un côté de déloyauté forcée par ma position, qui m'humilie,

Digitized by Google

et puis enfin parce qu'il y a pour moi quelque chose de triste, de honteux à répéter à Just, sincèrement il est vrai, presque les *mêmes mots,* les mêmes assurances d'affection que déjà j'ai dites à un autre... sincèrement aussi... Car, hélas! l'amour n'a qu'un langage... Et puis mon amour pour Just est né au milieu des larmes, au milieu de chagrins affreux; la racine en est amère, les fruits sont amers aussi;... mais il n'importe, je n'ai plus le choix, mieux vaut pour moi cet amour mêlé de regrets, de remords et d'amertume, que cette vie morne, solitaire, désolée, qui a été si longtemps la mienne... et qui, sans vous, sans votre tendre amitié, ne se fût pas prolongée longtemps. . . . . .

. . . . . .

« ..... Nous étions mariés depuis six mois, mon bonheur n'avait jamais été plus grand. Mon premier soupçon a été éveillé par une lettre anonyme . . . . . .

. . . . . .

« ..... Et voici ce que je dis à M. de Montbar:
« George, depuis un mois vous avez passé trois
« nuits hors de l'hôtel; ne cherchez pas à le nier...
« chacun de ces trois soirs vous m'avez quittée
« pour vous retirer chez vous, prétextant une
« légère indiposition... Une heure après, vous
« sortiez par la petite porte du jardin, et vous
« rentriez un peu avant le jour, en passant par
« l'orangerie et la chambre de Louis. Vous le

Digitized by Google

« voyez, je suis bien instruite ; je ne vous de-
« mande qu'une chose, George, ajoutai-je en fon-
« dant en larmes ; c'est de vous entendre vous
« justifier... Je sais que les apparences les plus
« fâcheuses trompent souvent... Et quoiqu'il me
« paraisse presque impossible de ne pas expli-
« quer votre conduite d'une manière accablante
« pour moi... tout ce que vous me direz, George,
« je le croirai... j'ai tant besoin d'être rassurée. »

. . . . . .

« A ces paroles si indulgentes, mais qui lui prouvaient que je savais tout, mon mari, un moment atterré, anéanti... a répondu bientôt par des paroles de hauteur amère et de dédaigneuse supériorité ; bien plus. . . . . .

. . . . . De ce jour, à jamais blessée dans mon amour, dans ma dignité, dans ma foi profonde en mon mari, un mur de glace s'est élevé entre nous, et je suis tombée dans le désespoir dont vous m'avez sauvée. . . . . .

. . . . . .

« . . . J'avais vers mon mari des retours d'affection involontaires que je lui cachais, et dont ma fierté se révoltait. . . . . .

. . . . . .

Un jour... lui aussi de son côté... Mais alors il était trop tard. . . . . .

. . . . Cette considération relative à la mémoire de ma mère me fait donc seule hési-

Digitized by Google

ter... J'ai tout pesé... j'ai bien réfléchi... A cette heure, une autre affection remplit mon cœur... à cette affection, je suis sur le point de tout sacrifier... et pourtant... » . . . . . .

. . . . . .

Ces fragments sont pour moi significatifs.

Cette hésitation qui, chez Régina, tient à la crainte de voir sa faute rejaillir encore sur la mémoire de sa mère déjà si outragée... cette hésitation, je peux d'un mot la faire cesser en envoyant à Just, sans qu'il sache d'où elles viennent, toutes les pièces qui prouvent l'innocence de la mère de Régina.

Quant aux vagues regrets ou remords que pourrait causer à la princesse sa séparation de M. Montbar, je peux encore la rassurer, et donner demain à Just... les moyens de s'assurer par lui-même, et pour le repos de Régina et pour la tranquillité de sa conscience à lui, que le prince ne mérite ni pitié, ni respect, ni regrets; car ses goûts de crapule, loin de s'affaiblir, semblent s'accroître.

Voici ce que ce matin, par un hasard étrange, j'ai entendu dire au prince; il s'adressait à Louis, son vieux serviteur :

— Tu entends bien... un costume de pierrot en toile à matelas... tout ce qu'il y a de plus laid... tu l'achèteras...

— Mais, prince, vous ne mettrez pas...

— Est-ce que je ne serai pas habillé là-dessous?

Digitized by Google

— A la bonne heure, dit Louis en soupirant, et il faudra porter cela...?

— Là-bas... rue du Dauphin, au n° 3.

— Et quand ? et à quelle heure, prince?

— Demain... que ce soit là-bas avant huit heures du soir. C'est tout ce qu'il faut... Tu diras au portier d'allumer du feu.

— Ainsi... prince..., dit le vieux Louis d'un ton de reproche, encore ?...

Je n'ai pu malheureusement entendre la fin de l'entretien.

. . . . . .

Je peux donc demain, dans la nuit, rendre Just témoin de quelque ignoble et nouvelle orgie, en lui donnant les renseignements que je possède.

Régina hésiterait-elle alors à fuir?

Devoir à Just la réhabilitation de la mémoire de sa mère ! A quelle exaltation la reconnaissance de Régina n'atteindra-t-elle pas alors ? Et une fois certaine de l'indignité de son mari, qui pourrait retenir la princesse?

. . . . . .

Oh ! je le sens... la responsabilité que je vais prendre est effrayante...

Tout pour moi doit se résumer par ces mots :

« En mon âme et conscience suis-je certain, autant que la certitude est donnée à l'homme, suis-je certain que Régina sera heureuse avec Just ? »

Digitized by Google

3 février 18..

Ce que je viens de voir et d'apprendre bouleverse mes résolutions et me jette dans une incroyable perplexité.

Tantôt, sur le midi, ma maîtresse m'a remis une grande enveloppe cachetée et m'a dit :

— Portez cela à M. de Montbar... et vous attendrez.

Je me suis rendu à l'appartement du prince, assez éloigné de celui de sa femme ; n'ayant pas trouvé le vieux Louis dans une première pièce où il se tient d'ordinaire, et qui précède la bibliothèque, j'ai traversé cette grande salle, il n'y avait personne encore, et j'ai frappé doucement à la porte du cabinet du prince, alors entrebâillée.

— *Entre...*, m'a répondu la voix de M. de Montbar.

Et sans réfléchir alors qu'il ne me tutoyait pas, j'ai poussé légèrement un des vantaux de la porte.

Par la disposition des lieux, je voyais le prince de profil, assis devant un bureau, le menton appuyé dans ses mains ; il semblait contempler avec une attention profonde et douloureuse un magnifique portrait de Régina, peint peu de temps après son mariage. L'expression de la figure du prince, sur laquelle je vis la trace de

Digitized by Google

larmes récentes, était si désolée, si navrée, si touchante, que, tout d'abord, j'ai ressenti, malgré moi, autant d'intérêt que de pitié pour cet homme, dont je n'avais jamais soupçonné le malheur; une pensée rapide comme l'éclair m'a traversé l'esprit... Sans doute le prince adorait toujours sa femme, et peut-être il cachait cet amour par orgueil.

Effrayé de l'espèce de secret que je venais de surprendre, j'ai seulement alors songé que le prince m'ayant dit : *Entre,* avait cru s'adresser à Louis, à qui il ne cachait sans doute aucune de ses impressions.

Heureusement j'étais resté sur le seuil de la porte entr'ouverte, et le prince était tellement absorbé, qu'il ne paraissait pas même s'apercevoir de ma présence.

Me reculant alors d'un pas en arrière, dans l'espoir de n'avoir pas été vu, je me suis retiré à l'abri de la porte entre-bâillée et j'ai frappé de nouveau et plus fort.

— Mais entre donc... Louis, m'a dit M. de Montbar.

— Prince... ce n'est pas Louis, ai-je répondu sans paraître.

— Qui donc est là? dit brusquement M. de Montbar que j'entendis se lever et s'approcher de la porte, qu'il ouvrit entièrement. Que voulez-vous? me dit-il d'un air dur et contrarié.

— Prince, voici un papier de la part de ma-

Digitized by Google

dame la princesse. Elle m'a ordonné d'attendre...

Et j'ai remis l'enveloppe à mon maître.

— C'est bon... m'a-t-il dit. Attendez dans la bibliothèque.

Quelques minutes après, il m'a remis la grosse enveloppe en me disant :

— Reportez cela à madame de Montbar.

Tout pensif, je suis retourné vers la princesse.

. . . . . .

Oui, la profonde et douloureuse émotion du prince, en contemplant le portrait de sa femme, renverse toutes mes idées!... il l'aime encore... il l'a toujours passionnément aimée. Mais alors comment expliquer ces retours à des habitudes dépravées, ignobles? Non, non, cette adoration tardive n'est qu'un caprice, qu'une fantaisie de souvenirs... Un tel homme est à jamais incapable d'assurer le bonheur de Régina... le passé ne le prouve que trop.

. . . . . .

Ce que je viens d'apprendre dans un moment d'expansion du vieux Louis me rejette dans le doute.

Je n'ai qu'un moyen de m'assurer par moi-même de la vérité : demain je verrai le prince, je lui parlerai, et il faudra bien que je sache le fond de sa pensée.

Ensuite je déciderai entre *lui* et *Just*.

. . . . . .

Digitized by Google

4 février, 5 heures du matin.

C'en est fait.

Après sévère et impartial examen de mes impressions pendant cette nuit étrange, je me suis inspiré de la connaissance que j'ai du caractère de *Régina*, de *Just* et du *prince*.

J'ai tout loyalement pesé au tribunal de ma conscience.... et j'ai pris une résolution dernière.

Que la destinée de *Régina*, de *Just* et du *prince* s'accomplisse donc aujourd'hui...

Avant ce soir, tout sera décidé entre eux.

Dieu connaît mes intentions... il sait si elles ont été pures, loyales, désintéressées; il m'absoudra, si je me suis trompé dans le bien que j'ai voulu faire. . . . . .

Voilà ce qui s'est passé.

Hier, j'ai dit à Régina :

— J'aurais une demande à faire à madame la princesse.

— Qu'est-ce, Martin?

— Si madame n'avait pas besoin de moi, elle serait bien bonne de m'accorder ma soirée... qui se prolongera peut-être assez tard...

La princesse m'a regardé, assez surprise, puis elle a paru se souvenir de quelque chose, et m'a répondu en souriant :

— Ah! je comprends, nous sommes dans le

Digitized by Google

carnaval... Allez... allez... amusez-vous bien, et surtout pas d'excès, a-t-elle ajouté ; je vous dis cela, Martin, parce que vous êtes un bon serviteur, fort rangé, fort tranquille... et que souvent il ne faut malheureusement qu'une occasion pour changer les meilleures habitudes.

— Madame la princesse peut être rassurée à ce sujet...

— Bien... allez...

Et je sortis.

Chose bizarre... c'était du sort de ma maîtresse que j'allais décider pendant cette soirée de liberté qu'elle m'accordait.

J'avais su par le vieux Louis que le prince ne dînait pas à l'hôtel ; il ne me restait plus qu'à aller l'attendre le soir rue du Dauphin, puis de le suivre où il irait.

La nuit venue, je me suis rendu chez un costumier de la rue Saint-Honoré, où j'ai acheté un costume de pierrot à carreaux bleus et blancs, comme celui du prince, puis... (ces détails à cette heure me semblent puérils et ridicules, mais tout était perdu si le prince, *mon maître,* me reconnaissait) puis chez un marchand de couleurs fines, je me suis muni d'une petite vessie de blanc de céruse, d'une de vermillon, d'une de noir d'ivoire, et enfin d'un pinceau et d'une bouteille d'huile siccative, grâce à laquelle la peinture sèche à l'instant qu'elle est employée.

Je me suis alors rendu chez mon brave ami

Digitized by Google

Jérôme, le cocher de fiacre, que je n'ai jamais négligé, et à qui j'avais écrit la veille que je le priais de se mettre lui et sa voiture à ma disposition, depuis six heures du soir jusqu'à six heures du matin.

Un masque de *diable vert* et un autre orné d'un nez en trompe d'éléphant, achetés chez le costumier, devaient faire la joie des deux enfants de Jérôme.

Je ne trouvai chez lui que sa bonne et honnête ménagère.

— Ah! bonjour, M. Martin, me dit-elle, il faudra que vous attendiez mon homme; il vous avait promis d'être ici à six heures, mais, pendant les jours gras, vous savez, un fiacre ne s'appartient pas.

— Je n'aurai besoin de lui à la rigueur que sur les huit heures, ainsi nous avons le temps,

— Oh! il ne manquera pas; pour vous, il mettrait plutôt ses pratiques au milieu de la rue...

— En attendant, ma bonne madame Jérôme, permettez-moi d'aller me déguiser dans ce cabinet, et surtout, quand Jérôme reviendra, ne lui dites pas que c'est moi qui suis là; je veux voir s'il me reconnaîtra.

— Soyez tranquille, M. Martin, ça va être très-amusant... Quel bonheur!

Au moyen d'un miroir, éclairé par une chandelle, retiré dans un cabinet dépendant du petit logis de Jérôme, j'endossai d'abord les habits de

Digitized by Google

pierrot par-dessus les miens, déjà fort amples, ce qui me fit paraître beaucoup plus gros, et par conséquent beaucoup plus petit que je ne le suis; puis, à l'aide des couleurs rouge, blanche et noire, et de l'huile siccative, je me *tatouai* le visage d'une telle manière qu'il devait être absolument impossible de me reconnaître, et de démêler mes traits sous ces dessins bizarres de couleurs éclatantes; de plus, j'avais relevé mes cheveux sous un serre-tête, et solidement assujetti sur ma tête une énorme perruque grise, longue, touffue, sur laquelle je plantai mon chapeau de pierrot.

Je n'oublierai jamais l'émotion singulière que j'ai ressentie durant ces préparatifs si burlesques en eux-mêmes et cependant faits par moi d'une façon sérieuse, réfléchie, en songeant que ce déguisement allait me mettre à même d'accomplir un projet d'une extrême gravité. . . . .

. . . . . .

Mon déguisement complet, je sortis du cabinet.

A ma vue les enfants poussèrent des cris d'épouvante d'un excellent augure. Quant à la ménagère de Jérôme, elle resta si stupéfaite qu'elle ne put que me dire en balbutiant :

— Ah! mon Dieu! M. Martin... ah! M. Martin... c'est comme si on voyait un monstre! Je n'en dormirai pas de la nuit, j'aurai le cauchemar.

Il ne me manquait plus, comme épreuve décisive, que l'impression de Jérôme; il rentra

Digitized by Google

dans le même moment, et dit à sa femme dès la porte :

— Martin est-il venu ?

— Pas... encore..., dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Tiens, Jérôme... regarde donc.

Et elle le tourna de mon côté.

— Ah ! sacredieu ! ah ! qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Jérôme en reculant d'un pas.

— Bonjour, Jérôme, dis-je sans vouloir même déguiser ma voix ; bonjour, mon brave, comment vous portez-vous ?

— Attendez donc... attendez donc, dit Jérôme en s'approchant de moi, et m'examinant de si près, que je sentis son souffle. Voyons, qui diable ça peut-il être ?

— Comment, Jérôme, vous ne me reconnaissez pas, moi ?... un ami ? regardez-moi donc bien.

— Pardieu ! je vous regarde d'assez près ; mais que le diable m'emporte si je peux m'y retrouver au milieu de ces ronds noirs, de ces lignes blanches et de ces croisillons rouges, ça papillotte... tant qu'on n'y voit que du feu.

— Tenez, et de profil ?

— De profil ou de face, je donne ma langue aux chiens, dit Jérôme, je renonce...

— Vrai ?

— Oh ! vrai.

Digitized by Google

— Mais ma voix? vous ne reconnaissez pas non plus ma voix? cherchez bien.

— Que diable voulez-vous que fasse la voix avec une face pareille?... Ma femme serait fabriquée comme ça, qu'elle me dirait : « C'est moi... ta femme, » que je dirais : « Ça se peut; mais je ne sais pas. »

— Eh bien! c'est moi... Martin, mon brave Jérôme.

— Martin.... vous... Allons donc! vous en feriez deux comme lui pour la corpulence, mon gaillard; et puis, vous êtes plus petit que lui.

— Je me suis bourré sous mon costume; voilà pourquoi je vous parais plus gros, et partant plus petit, mon brave Jérôme.

— Voyons donc, voyons donc.

Et Jérôme, m'examinant encore attentivement, ajouta :

— Supposons que ce soit vous, il faut que je voie un peu si je m'y reconnaîtrai.

Puis, après un nouvel examen :

— Pas davantage, s'écria-t-il, vous n'êtes pas Martin; si vous êtes quelqu'un... vous ne pouvez être qu'un camarade surnommé *Tourniquet*... Allons, c'est toi, Tourniquet, hein? avoue-le.

J'étais complétement rassuré; je devais être méconnaissable aux yeux du prince; quant à ma voix, comme il ne m'avait pas cent fois adressé la parole depuis que j'étais au service

Digitized by Google

de sa femme, et que je lui avais toujours répondu, comme il convient, presque par monosyllabes, et d'une voix basse et respectueuse, il était impossible aussi qu'il la reconnût.

Je craignis même un instant d'être trop bien déguisé, car Jérôme, s'imaginant que c'était *une farce* qu'on lui jouait, s'obstinait dans son erreur.

— On me couperait en quatre, disait-il avec l'accent d'une profonde conviction, que je crierais encore : C'est Tourniquet !

Heureusement il me restait un moyen de prouver mon identité : je citai à Jérôme les termes dont je m'étais servi la veille au soir pour le prier de me réserver sa voiture pour le lendemain. Cette preuve fut triomphante, et le brave homme m'adressa les plus sincères compliments sur mon déguisement.

— A la bonne heure! s'écria-t-il, donnez-vous-en donc une bonne fois du *cancan*, du *chicard;* faites votre mardi gras! une vie à mort! hein ! vous allez remplir ma gondole de pierrettes et de débardeuses !

— Ah ! Jérôme . fit la ménagère.

— Tiens, il a raison, dit Jérôme, faut que jeunesse s'amuse... surtout quand elle s'embête !

— Allons, Jérôme, lui dis-je, l'heure presse.

— En route! adieu, femme; adieu, les gamins, dit le cocher en embrassant sa ménagère et ses enfants. A demain matin, Louison, et tiens-

Digitized by Google

moi chaude une crâne soupe à l'oignon... ça restaure après une nuit de février.

Une fois hors de chez lui, je dis à Jérôme :

— Mon brave ami, au risque de perdre dans votre esprit, je dois vous prévenir que je ne me déguise pas pour faire mon mardi gras, mais pour mener à bonne fin une affaire très-importante et très-sérieuse.

— Ah bah ! ah bah ! avec vos enluminures et votre costume de pierrot, quelque chose de sérieux ?

— De très-sérieux ; je vous dis cela, Jérôme, parce que je puis avoir besoin de vous.

— Vous savez que les amis sont toujours là... Ah çà ! c'est donc quelque chose dans le genre de l'an passé, vous savez... quand j'ai amené le beau grand jeune homme rue du Marché-Vieux avec vous derrière, et qui a ensuite ramené dans ma voiture une pauvre dame qui ne pouvait pas se soutenir tant elle était faible ?

— Oui, mon brave, c'est quelque chose dans ce genre-là... et plus grave encore, si c'est possible... Voilà pourquoi je compte sur vous...

— C'est dit...

Nous étions, en causant ainsi, arrivés au bas de l'escalier de Jérôme.

— Ah çà ! où allons-nous ? me dit-il.

— Rue du Dauphin... Vous vous arrêterez à quelques pas du n° 3, et j'attendrai dans la voiture...

Digitized by Google

— Bon.

— S'il y a un fiacre à la porte du n° 3 ou s'il en vient un plus tard, vous descendrez de votre siége, et en vous promenant de long en large, vous remarquerez s'il ne sort pas de la maison, pour monter dans ce fiacre, un homme habillé en pierrot à carreaux bleus...

— Habillé comme vous ?

— Comme moi.

— Et après ?

— Votre voiture suivra celle où il montera, s'arrêtera où elle s'arrêtera, et si vous voyez ce pierrot en descendre... quelque part, vous me préviendrez.

— C'est entendu ! Seulement, avouez que c'est joliment drôle qu'une affaire si sérieuse, comme vous dites, Martin, se traite entre pierrots ?

— C'est très-singulier, en effet, mon brave Jérôme. Autre chose de très-important : dans le cas où, plus tard, dans la nuit, vous me verriez revenir et monter dans votre voiture... avec ce pierrot...

— A carreaux bleus ?

— A carreaux bleus... Ayez surtout soin, je vous en conjure, de ne pas m'appeler Martin... Si mon nom vous échappait, tout serait perdu !

— Diable !

— Ce n'est pas tout : afin de mieux dérouter encore... l'autre pierrot... si, revenant avec lui,

Digitized by Google

nous montions tous deux dans votre voiture, et que je vous dise d'aller à tel endroit, vous me répondrez... vous me répondrez : *Oui, M. le marquis*, je suppose.

— Pour que l'autre pierrot... vous prenne pour un marquis ?

— Justement... Il faut qu'il me prenne pour ce que je ne suis pas.

Jérôme, avant de monter sur son siége, me dit d'un air sérieux, presque ému cette fois :

— Dites donc, mon bon Martin... qui est-ce qui aurait jamais dit tout ça, quand, le premier jour de votre arrivée à Paris, je vous ai trimbalé depuis la rue du Mont-Blanc jusqu'à l'impasse du Renard ?... Je vous parle de ça, parce que c'est comme une idée qui me passe par la tête.

Et Jérôme sauta sur son siége et cria à ses chevaux :

— En route, *Lolotte* et *Lolo*.

Jérôme avait raison.

Qui est-ce qui aurait jamais dit cela, le jour où je me trouvai seul à Paris, sans ressources, sans appui, sans connaissances ?

Une remarque plus étrange encore me fut suggérée par la réflexion de Jérôme. Je m'étais servi de sa voiture pour faire mes premières courses dans Paris, et je m'en serai servi sans doute pour les dernières, car si je ne me suis

Digitized by Google

pas trompé... si l'inspiration à laquelle j'ai obéi dans cette circonstance solennelle a été bonne et juste (je le saurai tantôt), j'irai rejoindre Claude Gérard... j'aurai accompli mon devoir, ma tâche aura fini avec mes forces... car elles sont à bout... malgré mes austères résolutions, l'atmosphère où vit Régina est trop brûlante pour moi.

La voiture s'arrêta au commencement de la rue du Dauphin.

Bien enveloppé dans mon manteau, je me penchai en dehors par la glace de la portière; je vis, ainsi que je m'y étais attendu, un fiacre à la porte de la maison.

Jérôme descendit de son fiacre... Après s'être promené quelque temps sur le trottoir en sifflant entre ses dents, il s'approcha de son *confrère* avec qui il lia conversation.

Au bout de dix minutes environ, j'entendis une porte cochère se refermer et la voix du prince s'écrier :

— Holà !... hé ! cocher !

Bientôt Jérôme accourut à la portière, et me dit :

— Le pierrot est encaissé... mais vous vous êtes trompé.

— Comment ?

— Ce pierrot n'est pas bleu comme vous !

— Il n'est pas bleu ?

— Non... il est *gris*... eh... eh !

Digitized by Google

— Vraiment ? dis-je à Jérôme très-inquiet, car cette ébriété eût cruellement contrarié mes projets. Il est gris ? vous en êtes sûr ?

— Ça me fait cet effet-là... mais, en route ! voilà le camarade qui démarre... il faut le suivre de près, n'est-ce pas ?

— Ne le quittez pas de vue une seconde, m'écriai-je ; si vous le perdiez, tout serait manqué !

— Soyez calme. La palette de sa voiture va servir de mangeoire à mes chevaux.

Jérôme fouetta son attelage et nous partîmes rapidement.

J'étais absorbé dans mes pensées de plus en plus graves à mesure qu'approchait le moment d'agir, lorsque la voiture s'arrêta subitement.

Il y avait un quart d'heure à peine que nous étions partis de la rue du Dauphin.

— Eh bien ! dis-je à Jérôme en ouvrant une des glaces de devant, qu'y a-t-il ?

— La voiture de l'autre s'est arrêtée devant la boutique d'un liquoriste, me répondit Jérôme à demi-voix. Bon, voilà le pierrot qui descend... bon... il entre dans le *débit de consolation*... bon.

— Je comprends, lui dis-je avec anxiété, redoutant la suite de ces libations.

— En route, me dit Jérôme, il n'a pas été long à siffler ça... le gaillard a l'habitude.

Et nous continuâmes notre route.

Digitized by Google

Au bout d'un quart d'heure, nouveau temps d'arrêt.

— Eh bien! qu'y a-t-il encore? demandai-je à Jérôme.

— La voiture de l'autre arrête à une boutique d'épicier...

— Malédiction ! m'écriai-je.

—Il paraît que ce diable de pierrot à la *pépie*, me dit Jérôme; après tout, il en a le droit, c'est la maladie des oiseaux.

Puis, une seconde ensuite, Jérôme reprit :

— Le voilà sorti... Il faut qu'il soit *breveté* pour avaler si vite... En route !

Nous nous étions remis en marche depuis vingt minutes. Je commençais à me rassurer, car j'avais craint de nouvelles stations. Nous étions alors dans la rue du Faubourg Saint-Martin. Nouvel arrêt.

— Encore!... dis-je à Jérôme.

— Cette fois-ci, c'est différent, c'est chez un marchand de vin... le pierrot a soif, il va se rafraîchir ; après l'eau-de-vie et la liqueur... une bouteille, ça repose.

— A-t-il l'air bien ivre? demandai-je à Jérôme avec une anxiété croissante.

— Mais, non, pas trop... tenez, le voilà qui sort... il salue un passant avec beaucoup de respect... il va encore, ma foi, très-droit, c'est à peine s'il *festonne*... Bon ! le voilà remballé... En route !

Digitized by Google

Enfin, nous traversâmes la barrière Saint-Martin; dix minutes après, la voiture s'arrêta devant une porte éclairée de lampions, placés au-dessus d'un transparent, où je lus écrit en grosses lettres rouges :

AU RENDEZ-VOUS DES TITIS,

GRAND BAL PARÉ ET TRAVESTI.

OHÉ! LES AUTRES, OHÉ!

J'ouvris la portière, je sautai à bas du fiacre, et je dis à Jérôme en lui montrant de l'autre côté de la rue l'angle d'une ruelle obscure :

— Attendez-moi dans cette ruelle, mon cher Jérôme, ne quittez pas votre siége, je vous en supplie... et rappelez-vous ma recommandation.

— Soyez tranquille, *M. le marquis*, me répondit Jérôme à demi-voix, pour me prouver qu'il n'avait rien oublié.

— Mais filez vite, voilà l'autre pierrot qui prend son billet au bureau.

En effet, à son rang, derrière cinq ou six autres personnes déguisées, l'autre pierrot, le prince de Montbar... attendait son tour de payer son entrée à un petit guichet gardé par deux gardes municipaux.

Je me mis immédiatement derrière le prince, afin de ne pas le perdre de vue.

Digitized by Google

Je pris mon billet après M. de Montbar, et je le suivis pas à pas.

Après avoir traversé une sorte d'allée assez longue, de chaque côté de laquelle s'ouvraient des cabinets destinés aux buveurs, nous entrâmes dans une salle immense, éclairée par des lustres garnis de quinquets rares, fumeux, qui ne jetaient qu'une lumière diffuse, et laissaient presque dans l'obscurité une galerie ou tribune exhaussée de six ou sept pieds, qui occupait les deux côtés de ce long parallélogramme. Dans cet espace étaient disposés une grande quantité de tables et de tabourets destinés aux buveurs, qui, de cet endroit élevé, pouvaient jouir du coup d'œil du bal costumé.

Je fus un moment abasourdi par le tapage infernal de l'orchestre, uniquement composé d'instruments de cuivre assez retentissants pour dominer le tumulte de cette immense cohue où plus de cinq cents personnes parlaient, chantaient, riaient, criaient, hurlaient, tandis que le plancher, d'où s'élevait une brume poudreuse, tremblait sous les piétinements frénétiques des danseurs.

Je reconnus bientôt à la physionomie sinistre et aux paroles crapuleuses de la plupart des coryphées de ce bal, qu'il devait être surtout fréquenté par cette lie grossière, oisive, dépravée, qui fourmille dans ces grands repaires.

Les costumes étaient presque tous sales, igno-

Digitized by Google

bles, hideux, ou d'un cynisme que la licence des jours de carnaval pouvait seule imaginer. J'eus de la peine à surmonter l'espèce de vertige que devaient causer aux nouveaux initiés cette chaleur, ce tumulte, cette odeur nauséabonde et suffocante; ma figure, si étrangement enluminée, m'attira d'abord force interpellations en langage intraduisible, puis je fus *oublié*.

M'éloignant quelque peu du prince, je le dépassai, puis je revins sur mes pas afin de le *croiser* et de l'examiner attentivement.

Malgré ses fréquentes libations, et quoi qu'en eût dit Jérôme, M. de Montbar ne me parut pas *gris;* sa démarche était ferme, ses traits pâles, ses yeux rougis et ardents, son sourire amer.

Évidemment pour moi, une pensée triste, profondément triste, dominait le prince malgré lui, au milieu de l'étourdissement, de l'hébètement passager où il cherchait à se plonger.

Je remarquai sur sa physionomie une expression de dégoût, de colère concentrée, lorsque, ballotté çà et là par le courant de cette tourbe ignoble, il était brutalement repoussé ou apostrophé en langage des halles.

Un quart d'heure après notre arrivée, voulant sans doute triompher de ces délicatesses inopportunes, et s'étourdir jusqu'au vertige, M. de Montbar choisit l'occasion d'un galop furieux qui tourbillonnait dans la salle, prit sans façon

Digitized by Google

par la taille une horrible *bergère* isolée qui se prêta de la meilleure grâce à cet enlèvement, et se précipita, avec sa danseuse, au milieu de la ronde effrayante, en poussant, comme les autres danseurs, des cris forcenés.

D'un saut je fus sur les marches de l'escalier qui conduisait aux galeries latérales.

De là je pus presque toujous suivre le prince du regard; malgré ses emportements désordonnés, il n'y avait chez lui ni joie ni enivrement, il me parut possédé d'une sombre frénésie. Au lieu de se colorer par l'animation de cette course furibonde, son visage devenait de plus en plus livide... son sourire de plus en plus contracté...

Ce prince, si incroyablement doué par la nature et par la fortune... cet homme, le mari de la femme la plus adorable qui fût au monde... cet homme portant un des plus beaux noms de France... cet homme m'apparaissant ainsi emporté dans le torrent d'êtres crapuleux, m'inspira de nouveau une commisération profonde.

Se jeter à corps perdu dans une telle fange pour oublier de grands chagrins, cela me paraissait pire que le suicide.

Le galop était terminé.

Son évolution avait ramené le prince presque au pied de l'escalier où je me tenais. La politesse de *céans* exigeait sans doute que le danseur fît *rafraîchir* sa danseuse, car la repoussante ber-

Digitized by Google

gère, rouge, suante, haletante, aux bas et à la jupe crottés, s'empara résolûment du bras dont le prince venait de l'entourer, et lui dit d'une voix rauque :

— Maintenant que nous avons galopé à mort, mon ami pierrot, paye-moi un coup de *piqueton, fiston.*

Le prince, dont la figure me parut de plus en plus sombre, se dégagea brusquement de la confiante étreinte de la bergère, et lui dit :

— Va-t'en au diable !...

— Je ne te lâche pas comme ça, dit la hideuse créature en se cramponnant encore au bras du prince. Quand nous aurons *piqueté*... à la bonne heure.

— T'en iras-tu ! s'écria le prince furieux.

Et il repoussa violemment la bergère... qui trébucha et se mit à accabler d'ignobles injures son ex-danseur.

Puis, avisant dans la foule un *turc* à figure sinistre et à carrure d'Hercule, la *bergère* lui parla avec véhémence, et, du geste, lui indiqua le prince. Celui-ci, sans plus s'occuper de cet incident, gravit lentement l'escalier où je me trouvais, et alla s'asseoir dans un coin obscur de la galerie, devant une table isolée, comme toutes celles placées au second rang, et n'ayant pas vue sur le bal.

La bergère et le turc, que je ne quittais pas des yeux, continuaient de parler à voix basse,

Digitized by Google

et se recrutant bientôt d'autres personnages non moins ignobles qu'eux, ils se perdirent dans la foule en se retournant plusieurs fois pour jeter sur le prince des regards courroucés et menaçants.

J'entendis alors M. de Montbar, assis à quelques pas derrière moi, s'adresser au garçon et lui demander :

— Une bouteille d'eau-de-vie.

Puis le prince s'accouda sur la table, laissa retomber son front dans ses deux mains, et resta morne, silencieux.

Pour moi, le moment était venu d'agir, je ne voulais pas laisser le prince s'enivrer, il me paraissait se posséder plus encore que lors de son arrivée au bal, car l'ignoble entraînement auquel il venait de céder semblait avoir plutôt glacé qu'enflammé ses esprits.

M'approchant alors de la table devant laquelle le prince s'accoudait, j'ai simulé une pointe d'ivresse, et affecté de prendre le grossier langage des habitués du lieu.

— Ah çà ! mille dieux ! est-ce qu'on boit les uns sans les autres ? ai-je dit à mon maître en lui frappant familièrement sur l'épaule.

M. de Montbar, relevant brusquement la tête, me regarda avec hauteur, d'un air surpris et irrité.

— Eh bien ! après ? repris-je en le fixant, je te dis, mon vieux, qu'un homme qui boit seul

Digitized by Google

me fait de la peine... c'est un célibataire... de bouteille...

— Au fait... tu as raison, répondit le prince, dont le courroux fit place à une sorte de gaieté factice et amère, c'est ennuyeux de boire seul... Et d'ailleurs, rien que pour l'affreux tatouage dont tu t'es barbouillé la face... tu mérites qu'on te paye bouteille ; demande un verre... et trinquons.

— A la bonne heure... garçon, un verre.

— Voilà...

— Eh bien ! t'amuses-tu beaucoup ici, toi ? me dit le prince après une pause, voyons, es-tu bien gai ?

— Et toi, mon vieux, t'amuses-tu ?

— Pardieu ! reprit le prince, il faut bien que je m'amuse... puisque je suis ici.

— C'est pas une raison...

— Bah ?

— Tous les jours on va quelque part, et on s'y embête.

— Alors pourquoi y aller ?

— Pourquoi est-ce qu'on se soûle ? Hein ! mon vieux ? C'est pas pour le vin ou l'eau-de-vie, liquides à faire tousser le diable.

— Pourquoi boire, alors ?

— Eh ! mille dieux ! pour s'étourdir, pour oublier... ce qui vous scie...

— Ah ! me dit le prince avec un air de réflexion et de tristesse dont je fus frappé, ah ! toi,

Digitized by Google

c'est pour t'étourdir... pour oublier... que tu bois?

— Pardieu! je traîne le boulet toute la semaine... et le dimanche... *quand je bois, je suis roi,* comme dit la chanson, et puis... on peut te dire ça, à toi... mon vieux... un ami...

— Un ami?

— Une connaissance... si tu veux.

— Ah! tu me connais?

— Comme si je t'avais élevé au biberon.

Le prince haussa les épaules et reprit :

— Eh bien! voyons... qu'est-ce que tu peux dire à... un ami... puisque je suis ton ami?

— Mon vieux... j'ai des peines de cœur.

Le prince partit d'un éclat de rire sardonique et reprit :

— Des peines de cœur? toi! ça doit être curieux, raconte-moi ça.

— Figure-toi... mon vieux... que j'ai une femme...

— Ah! diable...

— Eh bien!... mon pauvre vieux... ma femme...

— Ta femme?

— Elle me fait l'effet de m'enfoncer... de m'abîmer avec un autre...

— Vraiment! dit le prince (et son visage s'assombrit soudain, son sourire devint presque douloureux), vraiment, mon pauvre garçon... ta femme... te cause des peines de cœur?

— Une bien belle femme pourtant!...

Digitized by Google

— Ce sont toujours celles-là... Et tu es sûr?

— Trop sûr, mon pauvre vieux... et avec ça... un militaire...

— Un militaire ?

— Un soldat du génie...

Le prince tressaillit, devint pourpre, mais il se contint.

— Un homme superbe... cinq pieds six pouces, et si tu le voyais en uniforme, mon pauvre vieux... en uniforme surtout... il est...

— C'est bon..., me dit brusquement M. de Montbar en frappant sur la table, assez...

— N'est-ce pas, mon vieux?... c'est tout de même fichant de se dire : « Ma femme... une si belle femme... me... »

— Eh! qu'est-ce que cela me fait à moi... ta femme? s'écria le prince avec impatience.

— Après ça, continuai-je sans avoir égard à l'interruption de mon maître, faut être juste... ma femme était dans son droit...

— De quoi te plains-tu alors?

— De quoi je me plains, mon pauvre vieux? Mais figure-toi donc... que, malgré son soldat du génie... avec qui elle m'abîme... je l'adore tout de même...

— En ce cas, tu n'es qu'un lâche! s'écria mon maître, de plus en plus irrité des singuliers rapprochements qu'il voyait sans doute entre ma position supposée et la sienne, tu es un misérable... si tu l'aimes encore...

Digitized by Google

— Ça t'est bien facile à dire... à toi, mon pauvre vieux... qui ne la connais pas... une si belle femme !

— C'est bien... assez.

— Tiens... ce matin encore... je regardais sa silhouette, tu sais, ces profils en papier noir qui coûtent cinq sous... Je l'avais fait faire dans le temps... et je me disais en la regardant et en pensant à son soldat du génie : « Quel dommage que... »

— Mais, malheureux, lâche ! s'écria le prince, les dents serrées de rage, pourquoi ne l'as-tu pas tué, cet homme, puisqu'il te déshonorait ?

— Tu l'aurais donc tué... toi, vieux ?

— Il ne s'agit pas de moi, reprit le prince avec hauteur et en s'emportant malgré lui, tu pouvais montrer ta jalousie sans crainte d'être écrasé de ridicule... toi.

Puis, comme s'il eût regretté de trahir ainsi les poignantes émotions dont il était torturé, et qui me prouvaient ce que j'avais tant d'intérêt à savoir, qu'il aimait encore passionnément Régina, le prince ajouta avec impatience :

— Et d'ailleurs, tout cela m'est égal... Buvons un verre... et... bonsoir... je suis las d'écouter tes balivernes.

— Ah ! mon vieux, dis-je au prince d'un ton de reproche, c'est pas bien... envoyer paître... un ami qui est dans la peine, un ancien ami...

Digitized by Google

— Il est stupide... dit le prince en haussant les épaules.

— Traiter ainsi un ami..., repris-je en accentuant lentement mes paroles, un ancien du cabaret des Trois Tonneaux !...

Au souvenir de ce cabaret où il s'était plusieurs fois enivré, le prince ne put cacher un mouvement de surprise inquiète, et me dit :

— Au cabaret des Trois Tonneaux?... Tu te trompes... je ne connais pas ce cabaret.

— Allons donc... nous y avons bu vingt fois ensemble... et il y a de ça déjà longtemps.

— Ce n'est pas vrai...

— Écoute... mon vieux... je vas bien te prouver la chose... Un soir... dans le mois de décembre... il faisait un temps de chien... tu étais aux Trois Tonneaux .. tu buvais une bouteille d'eau-de-vie.

— Ce n'est pas moi... te dis-je, misérable brute, s'écria le prince, tu es ivre.

— C'est un peu fort ! Comme si je ne te connaissais pas; comme si je ne savais pas ton nom?

— Ah ! tu sais mon nom?

— Pardieu... tu t'appelles...

— Je m'appelle...?

— George...

— Pourquoi pas Jean-Louis ou Jean-Pierre?

— Pourquoi, mon vieux ?... parce que tu t'appelles George... George, *prince de Montbar*.

J'avais prononcé ces derniers mots assez bas,

Digitized by Google

afin d'être entendu de mon maître, mais non des autres buveurs; aussi, dans sa première stupeur, ne pouvant, ne voulant pas croire à mes paroles, néanmoins me regardant d'un œil hagard et les traits bouleversés, le prince s'écria :

— Qu'as tu dit?

— Eh! pardieu, mon vieux, repris-je le plus simplement du monde, je dis que tu t'appelles George, prince de Montbar... qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça?

— Malheureux! s'écria mon maître; et les yeux étincelants de colère, les joues pourpres de honte, il se leva d'un air menaçant.

— Eh bien! quoi? mon vieux, te voilà tout sens dessus dessous, parce que je dis que tu es le...

— Te tairas-tu! s'écria le prince en regardant autour de lui avec anxiété, dans la crainte que je n'eusse été entendu des autres buveurs; puis, ayant hâte de quitter cet ignoble lieu, où il se voyait reconnu, mon maître frappa sur la table et cria :

— Garçon...

— Comment! mon vieux... tu quittes les amis.

— Garçon!... s'écria le prince en se levant sans me répondre.

— Mon vieux, tu resteras... dis-je au prince en me levant à mon tour, car si tu abandonnes comme ça un ami dans la peine... je me jette à ton cou, je m'accroche à toi et je t'appelle

Digitized by Google

par ton nom de prince... aussi haut que tu as appelé le garçon...

Cette menace arrêta et effraya mon maître; il se rapprocha de la table, me regarda pendant quelques secondes avec une attention courroucée, tâchant sans doute de reconnaître ou de deviner mes traits sous la couche de peinture dont ils étaient couverts; mais, n'y pouvant parvenir, il me dit en regardant de nouveau autour de lui, avec anxiété :

— Voyons, que veux-tu pour te taire, misérable?... de l'argent, n'est-ce pas?

— Je veux m'épancher dans ton cœur, mon pauvre vieux, parler de l'ancien temps... oui; et si tu me refuses cette douceur, je te nomme... j'ameute les Titis, les Débardeurs, et je leur crie : Ohé... ohé! les autres! venez donc voir la curiosité du bal... Ce Pierrot que vous voyez, ce n'est pas un Pierrot... c'est le...

— Je t'en supplie! tais-toi, s'écria mon maître d'une voix presque implorante, car j'avais assez élevé la voix pour que les buveurs voisins se retournassent vers nous. Il y a vingt louis dans ma bourse, ajouta le prince à voix basse, viens dehors... avec moi... ces vingt louis sont à toi...

Connu... mon vieux... tu ne me les donnerais pas.

— Je te jure!

— Et puis vois-tu, repris-je en affectant une

Digitized by Google

ténacité d'ivrogne, ton argent ne me donnerait pas un ami... je ne pourrais pas m'épancher dans ton argent... tandis que... m'épancher... dans un prince... comme toi, dans un vrai prince qui trinque et ribote... avec le dernier des *voyous*, avec les premières canailles venues... pas plus fier que ça, je ne peux pas renoncer à ce délice... de m'épancher ; rassois-toi donc et causons de nos bamboches... mon pauvre vieux, ça me fera oublier ma femme... et si tu me refuses de jaser un brin... ohé... les autres !

— Tais-toi... je reste, s'écria le prince, puisque je te dis que je resterai...

Et il ajouta avec une rage concentrée :

— Voyons, que veux-tu? dis vite... et finissons.

— Comment, mille dieux ! finissons ; nous n'avons pas seulement commencé.

— Oh !... dit le prince en levant les yeux et frappant de ses deux poings sur la table, quel supplice !...

— Ah çà ! vraiment, vieux, tu ne me reconnais pas? un ancien... il faut que ce soit ma peinture qui te brouille...

Le prince mordit son mouchoir avec fureur.

— Au fait... tiens... je vas te rappeler quelque chose, mon vieux, qui va tout de suite te remettre sur la voie... C'était un soir, tu buvais bouteille au cabaret des Trois Tonneaux... tu as renversé de l'eau-de-vie, tu as trempé ton doigt

Digitized by Google

dedans, et sur la toile cirée de la table, tu as écrit un nom...

— Un nom, moi?

— Eh oui!... le nom de *Régina*... quoi.

Le prince bondit sur sa chaise; puis il resta un moment silencieux, l'œil fixe, dans un accablement pensif; sans doute il avait gardé un vague souvenir de cette soirée d'ivresse, car, sans oser me démentir, il s'écria, comme écrasé de honte :

— Tais-toi... je te défends de prononcer ce nom...

— Tiens! et pourquoi donc ça, mon vieux? Un nom que tu t'amuses à écrire sur la table d'un cabaret... et que même ce soir-là un ivrogne l'a épelé... ce nom... avec des hoquets à faire trembler... R et E... ça fait Re... qu'il disait en faisant le balancier, G et I... ça fait GI...

— Malheureux! s'écria le prince hors de lui, mais tu veux donc que...?

— Ah! si tu cries, mon vieux, lui dis-je en l'interrompant, je crie aussi fort que toi, moi! mais ton nom... Ohé! les Titis! les...

— Mais c'est l'enfer que cet homme!... quel est-il donc? murmura le prince, en tâchant encore de reconnaître mes traits; voyant la vanité de sa tentative, il dit avec un soupir :

— Impossible... impossible... cette voix? cet accent?... je m'y perds...

— C'est drôle, tout de même, que tu ne me

Digitized by Google

reconnaisses pas, mon vieux... Voyons donc si une autre chose me rappellera mieux à toi... Te souviens-tu d'une fameuse nuit passée ensemble... dans un... (et je lui dis le mot à voix basse) de la barrière des *Paillassons?* Il y avait avec nous un chiffonnier qui nous faisait crever de rire avec ses histoires... et des femmes, mais des femmes ficelées... Il y en avait une surtout... une grosse blonde... en bonnet de police (un legs d'un invalide), qui avait l'air de te flamber les yeux; tu te rappelles, on l'appelait *la Loque,* à cause de sa tenue. Tu en raffolais si fort que, dans ton raffolement, tu lui donnais ce nom que tu avais écris un jour sur la table du cabaret... et il lui est, pardieu! resté... à cette fille; mon Dieu oui... dans l'établissement, on ne l'appelle plus *la Loque,* on l'appelle *Régina.*

J'avais frappé un coup terrible, mais juste et nécessaire.

Pour la première fois, j'en suis certain, le prince avait enfin conscience de l'ignominie de ses fréquentations et des indignes conséquences qu'elles devaient avoir. Car, ce dernier trait sous lequel je le laissai un instant anéanti, éperdu, était, sinon vrai, du moins tellement vraisemblable, qu'à l'expression d'angoisse et d'horrible honte que trahit la figure du prince il me sembla qu'il se disait :

— « Ai-je donc pu, dans mon ivresse, prostituer ainsi dans un lieu infâme le nom de la

Digitized by Google

femme qui porte aujourd'hui mon nom? Pourquoi pas? j'ai bien écrit *Régina* sur la table d'un cabaret! »

A l'accablement où était un moment resté plongé le prince, succéda un tel accès de rage, que, me saisissant par le bras d'un côté de la table à l'autre, il me le serra violemment, en s'écriant :

— Tu mens!... tu payeras cher cette insolence infâme!

J'étais d'une force de beaucoup supérieure à celle de M. de Montbar; je le maîtrisai facilement à mon tour et presque sans bruit, lui serrant le poignet si rudement, que sa main abandonna mon bras.

Soudain un incident imprévu vint donner un nouveau cours, un nouveau caractère à mon entretien avec le prince.

Une rumeur d'abord sourde, puis de plus en plus bruyante, éclata dans le bal; je tournai les yeux du côté d'où partaient ces murmures croissants, je vis à vingt pas de nous l'horrible *bergère* que le prince avait rudement repoussée après avoir dansé avec elle. Cette créature, renforcée d'un assez grand nombre de personnages de sa trempe, vociférait et gesticulait en se dirigeant du côté où nous nous trouvions... Je compris aussitôt le danger dont le prince était menacé; aussi, réellement effrayé, je m'écriai :

— La femme à qui vous avez refusé à boire,

Digitized by Google

après avoir dansé avec elle, vient de recruter bon nombre de souteneurs... Regardez... ils s'avancent; soyons sur nos gardes.

— Il ne s'agit pas de cela, s'écria le prince furieux, sans vouloir jeter les yeux vers l'endroit que je lui indiquais; il faut qu'à l'instant je sache qui tu es, misérable!

Me plaçant alors devant le prince, relevant la tête, changeant subitement de langage, de manières, affectant même les termes et les façons d'un *homme du monde*, imitation d'autant plus facile pour moi, que, doué d'une grande faculté d'observation, j'entendais, je voyais, j'étudiais chaque jour à l'hôtel de Montbar, depuis plus d'une année, les manières d'*être* et de *dire* des gens les plus distingués de Paris, je m'adressai au prince d'une voix ferme, calme et de la plus parfaite mesure.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, lui dis-je, que l'approche de ces gens-là est menaçante... Nous ne sommes ici que deux hommes de bonne compagnie..., nous risquons d'être écharpés.

La stupeur du prince, en m'entendant m'exprimer de la sorte, fut plus saisissante encore qu'elle ne l'avait été jusqu'alors; sa colère, sa honte s'élevèrent, pour ainsi dire, en raison même de la position sociale qu'il me supposa; mais aussi ses violents ressentiments se manifestèrent autrement. Il se sentit sans doute *plus à l'aise* en

Digitized by Google

croyant avoir affaire à un *homme du monde;* aussi, lorsque son émotion lui permit de parler, il me dit d'une voix qu'il tâchait de rendre calme :

— Je ne vous quitterai pas, monsieur, que je ne sache qui vous êtes... Je comprends tout maintenant, il n'y a pas eu un mot de votre conversation qui n'ait été une insolente épigramme, une allusion outrageante ! Cela demande une réparation terrible, monsieur..., et je l'aurai... Je ne peux pas arracher ce masque peint sur votre figure, mais de ce moment je m'attache à vous, et...

Puis, s'interrompant, le prince ajouta avec une dignité parfaite :

— Mais non... non, je n'aurai besoin de descendre à aucune extrémité pénible pour vous et pour moi, monsieur. Vous êtes un homme de bonne compagnie..., m'avez-vous dit... *Si cela est*... vous n'hésiterez pas à vous nommer, après ce qui vient de se passer entre nous...

— Soyez tranquille, monsieur, je me conduirai en galant homme... vous saurez tout... ce que vous devez savoir..., mais vous êtes ici en danger, monsieur..., toute retraite vous est coupée... Regardez derrière vous... (le prince en me parlant, tournait le dos à la salle) nous ne pouvons sortir de ce coupe-gorge qu'avec beaucoup d'énergie... Je dis *nous*, monsieur, d'abord parce que deux hommes bien élevés, deux hommes de cœur

Digitized by Google

se doivent soutenir en pareille circonstance... puis la menace même que vous m'avez adressée tout à l'heure, monsieur, me donne maintenant presque le droit de partager votre péril.

— Je vous remercie, monsieur... j'accepte... Votre langage, vos sentiments même dans cette occasion, me prouvent du moins que ce qui se passera entre nous, plus tard... se passera entre gens comme il faut.

— En attendant, monsieur..., dis-je au prince (et brisant d'un vigoureux coup de pied un tabouret, je donnai ensuite à M. de Montbar un de ces montants de siége cassé, transformés ainsi en bâtons courts et solides), armez-vous de ceci, surtout n'attaquez pas... mais si l'on vous touche... frappez à tour de bras... et visez aux figures...

Pendant que je tenais à M. de Montbar ce langage digne et poli dont il était si surpris, j'avais vu l'orage s'amonceler... L'horrible bergère et une foule de hideux personnages, dignes de soutenir cette créature, s'étaient groupés au pied du seul escalier par lequel il nous fût possible de descendre de la galerie... Trois ou quatre gardes municipaux, chargés de maintenir l'ordre, se trouvaient alors fort éloignés ; d'ailleurs, ainsi que cela arrive toujours dans des lieux pareils, la majorité de ceux qui les hantent, fort curieuse de rixes et de scandales, oppose aux gens de police une puissante force d'inertie, en se formant

Digitized by Google

en masse compacte longtemps impénétrable ; aussi les représentants de la force publique arrivent-ils presque toujours trop tard pour empêcher des collisions souvent sanglantes.

Un nouvel incident sur lequel je n'avais pas compté vint augmenter le désordre et porter à son comble l'humiliation du prince...

Nous venions de nous mettre prudemment en défense en haut de l'escalier, pouvant à peu près compter sur la neutralité des buveurs de la galerie, gens moins tapageurs que les autres ; ils m'avaient vu briser un tabouret et partager ses débris entre moi et mon compagnon, ils commençaient donc à monter sur les tables pour juger impartialement des coups.

La tempête éclata par une bordée d'injures, qui, à ma grande surprise, s'adressaient à mon maître, reconnu non pour être le prince de Montbar, mais pour être un *gant jaune*, un *bien mis* pour parler le langage du lieu. Un Titi, garçon de vingt ans, d'une figure ignoble, placé aux premiers rangs de la foule, criait d'une voix enrouée en désignant le prince :

— Ohé ! les autres, voyez donc ce Pierrot manqué, qui vient agoniser et battre nos femmes ; c'est un malin, un *gant jaune !* je le reconnais...

— Lui ? ce crapaud-là !

— Faut le crever...

— T'en es sûr, Titi..., c'est un *gant jaune ?*

— Eh ! oui, je l'ai vu vingt fois à cheval ou

Digitized by Google

en voiture aux Champs-Élysées, où je ramasse des bouts de cigare.

— Quoi qui y vient faire ici, ce *bien mis* là?

— Est-ce que nous allons dans leurs bastringues à eux?

— Ohé! ce *bien mis!* il vient faire sa tête!

— Parce qu'il a du linge en dessous.

— Ce monsieur, il vient s'amuser à voir chahuter la canaille...

— Est-ce que nous sommes *tes amusements*, eh! dis donc, filou?

— Eh! dis donc, mauvais mufle?

A ces sales injures, le visage du prince devint pourpre; ses yeux étincelèrent de rage; il allait se précipiter tête baissée sur cette foule; je devinai son mouvement, et le saisissant par le bras:

— Vous êtes perdu si vous quittez le haut de l'escalier... ne bougez pas, regardez-les bien en face... et pas un mot... le sang-froid et le silence imposent toujours...

Le prince suivit mon avis et, en effet, pendant un instant, les vociférations diminuèrent de violence, les assaillants demeurèrent indécis, car notre position, *militairement* parlant, était excellente; nous tenions le haut d'un escalier où deux hommes pouvaient à peine monter de front; nous étions armés de bons bâtons, et nous paraissions à la foule calmes, résolus, prêts à tout.

Cette suspension d'hostilités dura une minute

Digitized by Google

à peine. L'horrible *bergère,* s'adressant à ses acolytes, se mit à crier d'une voix aigre et enrouée qui domina le tumulte :

— Faut-il que vous soyez lâches, de laisser des *bien mis* battre et agoniser *vos femmes!*... Oui, y m'a battue... y m'a appelée crapule...

— C'est lui qui est une crapule.

— Attends donc un peu, dit un *Sauvage,* qui, excité par les cris de cette mégère, monta deux marches de l'escalier, et là s'arrêta un instant, encore indécis, je vas lui voir sa peau, moi, à ce *bien mis*-là.

— C'est un mouchard, dit un autre.

— Oui, c'est un mouchard, oui..., crièrent plusieurs voix.

— Y ne viendrait pas ici... sans ça...

— A vous le mouchard!

— A bas le mouchard!

— Faut l'*effiler!* le mettre en charpie!

— Mais y sont deux... deux *bien mis,* cria une voix ; l'autre Pierrot a pris aussi un bâton de chaise...

— Faut leur enfoncer dans la gueule, leurs bâtons de chaise...

— A vous... à vous! les gendarmes!...

— Qu'est-ce que ça nous f..., les gendarmes? serrez les rangs..., dit l'homme habillé en Sauvage, le temps de casser une pipe, et *il n'en restera rien*... de ces deux *bien mis*...

— Soyez prêt, dis-je tout bas au prince, le

Digitized by Google

moment est venu ; à la première voie de fait, imitez-moi.

— Ah ! monsieur... dévorer tant d'insultes ! murmura M. de Montbar, livide de fureur, mais plein d'énergie et de courage.

A peine lui avais-je recommandé de se tenir prêt à tout, que le Sauvage, gravissant les dernières marches de l'escalier, arriva jusqu'à nous. Je me plaçai devant le prince, et dis au Sauvage, en le regardant sans reculer d'une semelle :

— Voyons... touche-moi !

— Tu vas me manger ?

— Touche donc !

— Tiens !!! me dit cet homme en levant la main sur moi ; mais avant qu'il m'eût atteint, un rude coup de bâton de chaise que je lui assenai entre les deux yeux, le fit rouler au bas de l'escalier.

Cet acte de vigueur intimida un instant les assaillants.

— Tenons bon ici seulement deux ou trois minutes, dis-je au prince, et nous sommes sauvés. Je vois-là bas les gendarmes ; ils s'efforcent de percer la foule pour venir à notre aide.

Je n'avais pas achevé qu'un Turc et un athlétique Débardeur s'élançaient sur l'escalier.

— Tu en veux donc aussi ?... dis-je au Turc.

— Oui... je veux t'en donner.

Et il me frappa.

Je levais mon bâton pour riposter, lorsque le

Digitized by Google

compagnon du Turc se jeta brusquement à genoux, me prit par les jambes, et me fit tomber. Le prince, à son tour, frappa le coup que j'aurais dû porter ; mais ma chute fut le signal d'un assaut général. Au moment où, avec des efforts inouïs, je parvenais à me relever, je vis M. de Montbar renversé, foulé aux pieds, frappé au visage... et le Turc, à genoux sur sa poitrine, lui serrant le cou. Un instant dégagé de mes adversaires, je me jetai sur le Turc ; je le saisis aux cheveux, et, le renversant en arrière, je débarrassai ainsi le prince. Il put se mettre alors sur ses genoux et parer au moins de ses deux bras la grêle de coups qu'on lui portait...

Heureusement alors les trois ou quatre gendarmes, témoins éloignés de cette scène, étaient parvenus à grand'peine à faire une trouée à travers la foule. A leur aspect, ainsi que cela arrive toujours, les plus forcenés de nos agresseurs disparurent ; la foule reflua sur elle-même, et il se fit un grand vide autour de l'escalier, théâtre du combat.

Nous avions été si évidemment provoqués, le sang qui coulait du visage du prince témoignait tellement de la brutalité de l'attaque dont nous étions victimes, que les gendarmes, généralement disposés à arrêter battus et battants, lors des rixes fréquentes dans ces lieux perdus, nous engagèrent à quitter le bal par prudence, et protégèrent notre retraite lorsque

Digitized by Google

nous eûmes payé notre écot et le tabouret cassé.

Ce dénoûment me satisfit pleinement. J'avais craint un instant de me voir arrêté avec le prince; il eût été obligé de donner son nom, et s'il avait fallu à mon tour me nommer... dans quel mortel embarras me serais-je trouvé !

Du reste, je savais ce que j'avais voulu surtout savoir : le prince aimait encore passionnément sa femme ; l'orgueil et la crainte du ridicule l'avaient sans doute empêché d'avouer cette jalousie à Régina et de tenter d'obtenir son pardon. M. de Montbar cherchait enfin un étourdissement à ses chagrins dans une dégradation honteuse.

Une seule chose pouvait m'intéresser à lui : la constance de son amour pour Régina... La persistance de ce sentiment me prouvait que son cœur n'était pas complétement perdu ; j'avais d'ailleurs tant souffert... je souffrais encore presque des mêmes peines, que, plus que personne, je devais compatir à de pareils chagrins; mais l'orgueil de M. de Montbar, sa mauvaise honte, l'ignoble diversion qu'il cherchait à ses tourments, ne m'inspiraient qu'une dédaigneuse pitié... Cet homme, même amoureux, ne m'offrait aucune garantie, aucune sécurité pour le bonheur à venir de Régina ; j'avais au contraire une foi extrême dans le caractère, dans l'esprit, dans la valeur personnelle de Just; aussi, ayant en mon

Digitized by Google

pouvoir le moyen presque certain de lever le dernier scrupule qui empêchait Régina de quitter son mari, et de la décider à confier sa destinée à l'amour de Just... à lui à qui elle devrait la réhabilitation de la mémoire de sa mère... j'étais à peu près résolu de faire pencher la balance en faveur du capitaine... Pourtant, songeant à l'extrême responsabilité que je prenais sur moi, je voulus, dans un dernier entretien avec le prince, m'assurer si véritablement il n'y avait plus rien à espérer de lui... pour le bonheur de Régina. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

M. de Montbar, sorti de la salle sous la protection des gendarmes, demanda un peu d'eau fraîche pour étancher et laver le sang dont sa figure était couverte ; sa physionomie me parut morne, sombre ; sans doute, la scène dans laquelle il venait de jouer un si pénible rôle, lui était doublement odieuse, parce que, moi aussi, j'avais été acteur et témoin, moi, qu'il prenait pour un de ses égaux, moi qui déjà possédais quelques secrets dont la divulgation pouvait lui être si pénible.

— Maintenant, monsieur, me dit-il, dès que nous fûmes hors du bal, vous allez, je l'espère, me dire votre nom... Que je sache au moins, ajouta-t-il avec amertume, qui je dois remercier du secours inespéré, sans lequel j'étais écharpé

Digitized by Google

par ces misérables. Une fois ma dette de reconnaissance acquittée, monsieur,... reprit le prince d'une voix altérée, avec une animation croissante, j'aurai à vous demander compte... des outrages...

— Monsieur, dis-je au prince, permettez-moi de vous interrompre... Il n'est pas prudent de rester à la porte du cabaret que nous venons de quitter... Il pleut. Je m'étais précautionné d'un fiacre pour toute la nuit... Faites-moi la grâce d'accepter une place dans le cas où vous n'auriez pas vos gens ici... je serais trop heureux de vous descendre à votre porte.

— Monsieur, s'écria le prince, ne croyez pas m'échapper... il faut que je sache qui vous êtes, et je le saurai.

— Je vous ferai observer, monsieur, lui dis-je, que je cherche d'autant moins à vous échapper, que je vous prie de me faire l'honneur de monter en voiture avec moi...

— Soit, monsieur... j'accepte..., dit M. de Montbar.

En quelques minutes nous avions atteint la petite rue obscure dans laquelle m'attendait Jérôme, endormi sur son siége. Je tremblais qu'ainsi éveillé en sursaut, il eût oublié mes recommandations, et qu'il me nommât de mon nom de *Martin*. J'allais prier le prince de monter d'abord dans la voiture, comptant éveiller ensuite Jérôme; mais M. de Montbar, dans son

Digitized by Google

impatience, le secoua rudement, en le tirant par le collet de son carrick.

Mon angoisse fut extrême en entendant le digne cocher bâiller, se détirer, et dire enfin encore tout endormi :

— Hein ?... qu'est-ce que c'est ?... voilà ! voilà !

— Allons, Jérôme, mon garçon, dépêchez-vous donc, lui dis-je à voix haute, venez donc *nous* ouvrir la portière, et j'appuyai sur ce mot *nous*.

Jérôme se souvint parfaitement de ma recommandation ; car, sautant à bas de son siége, il me dit respectueusement :

— Ah ! mon Dieu ! je vous demande bien pardon... je m'étais endormi, *M. le marquis*...

— M. le marquis !... Bon, se dit le prince à demi-voix, en m'entendant donner ce titre par le cocher.

— Voulez-vous avoir la bonté de monter, monsieur, dis-je au prince au moment où, avec inquiétude, je le vis regarder attentivement le numéro du fiacre : il voulait, sans doute, retenir ce numéro, à l'aide de ce renseignement, retrouver Jérôme, et de lui, savoir mon nom, si je continuais de le lui cacher. Ceci, pour moi, était fort grave. Je connaissais la probité, l'attachement de Jérôme ; mais il ignorait combien il m'importait que mon véritable nom restât ignoré du prince ; aussi, cédant à des offres con-

Digitized by Google

sidérables, Jérôme pouvait dire simplement que je m'appelais *Martin*. Malheureusement, il m'était impossible de prévenir alors ce brave homme, et je craignais de ne pouvoir l'avertir avant la fin de la nuit, ignorant quels incidents imprévus allait amener mon entrevue avec le prince.

— Voulez-vous avoir la bonté de monter en voiture, monsieur? répétai-je à M. de Montbar.

— Pardon, monsieur, me dit-il en passant devant moi.

Je montai après lui.

— Où faut-il conduire M. le marquis? me demanda Jérôme au moment de fermer la portière.

— Chez vous, je pense... monsieur? dis-je au prince.

— Soit, chez moi, monsieur, me répondit-il après un moment de silence; une fois là... je verrai ce que j'aurai à faire.

— Rue de l'Université, dis-je à Jérôme; je vous arrêterai où il faudra.

Le voiture se mit en marche.

— Maintenant, M. le marquis, me dit vivement le prince, maintenant que, par l'indiscrétion de ce cocher, je sais du moins votre titre, vous ne me cacherez pas votre nom plus longtemps, je l'espère.

— Monsieur, lui dis-je, l'entretien que nous allons avoir est fort grave... fort sérieux...

Digitized by Google

— Oh ! oui... grave et sérieux, s'écria-t-il.

— Alors, monsieur, faites-moi la grâce de m'entendre quelques instants sans m'interrompre ; nous perdrions ainsi un temps précieux.

— Parlez, monsieur.

— Monsieur... vous êtes le plus malheureux des hommes...

— C'est inouï! s'écria le prince en bondissant sur sa banquette, de la pitié, maintenant! Allons... soit... monsieur... j'ai promis de me taire... je boirai le calice jusqu'à la lie.

Puis il reprit avec amertume :

— Inspirer de la pitié!

— Non, monsieur, mais un intérêt sincère...

— Et qui me vaut, monsieur, l'honneur de votre sincère intérêt? me dit le prince d'un ton sardonique et irrité.

— Vos malheurs, monsieur.

— Mes malheurs?... encore?

— Oui, vos malheurs, monsieur, et ils sont cruels : vous aimez toujours passionnément madame de Montbar, vous luttez en vain depuis dix-huit mois contre cet amour ; pour le vaincre vous avez tout tenté... le bien comme le mal ; vous ressentez enfin les affreux tourments de la jalousie. Et pourtant hier encore vous étiez pleurant d'amour et de désespoir devant le portrait de votre femme !

Il y eut sans doute tant d'autorité dans la sin-

Digitized by Google

cérité de mon accent et dans la vérité des faits que je rappelais au prince, il fut si confondu de me voir instruit de particularités qu'il croyait ignorées de tous, que d'abord sa stupeur ne lui permit pas de me répondre.

— Et c'est parce qu'il vous reste au cœur un ardent et profond amour, ai-je poursuivi avec une chaleureuse conviction, que votre position m'intéresse vivement... et croyez-moi, monsieur, votre position n'est pas désespérée... l'amour vrai... peut enfanter des prodiges... Et déjà, il y a six mois, rougissant enfin de l'oisiveté où votre vie s'était jusqu'alors passée, n'avez-vous pas eu un courageux retour vers une vie digne de vous, digne de ce glorieux nom dont vous êtes fier... dont vous devez être fier, monsieur... car votre aïeul... dont vous avez fait porter le portrait chez vous pour vous inspirer de ses grands exemples...

— C'est à devenir fou, s'écria le prince, presque avec un accent de frayeur; je ne sais si je veille ou si je rêve... Quel est cet homme? comment sait-il...?

— Ce soldat illustre, dont vous descendez, monsieur, ai-je dit sans m'arrêter à l'interruption du prince, le maréchal prince de Montbar a laissé un nom glorieux, vénéré; pendant la guerre, il a héroïquement combattu pour la France... pendant la paix, prenant en main la cause des déshérités, il a réclamé, obtenu pour

Digitized by Google

eux des droits qu'on leur déniait. Cette magnifique carrière de votre aïeul devait être d'un grand enseignement pour vous, monsieur... Un jour, vous l'avez compris,... un jour, votre noblesse... votre vraie noblesse... celle de l'âme, s'est enfin révoltée contre votre vie stérile, contre ces égarements, au souvenir desquels, ce soir... je vous ai vu écrasé de honte, de douleur, en songeant à ces profanations infâmes que j'ai voulu vous rendre plus frappantes encore, en prenant l'ignoble langage des misérables que vous fréquentiez.

—Mais, monsieur... que je sache enfin si vous êtes un ami ou un ennemi! s'écria le prince, ému malgré lui; si vous êtes un ami, pourquoi ce mystère?... Et d'ailleurs, monsieur; ajouta le prince, honteux de laisser pénétrer ses impressions, de quel droit me parlez-vous ainsi? Je ne veux pas que....

— Oh! vous m'entendrez jusqu'au bout, m'écriai-je. En vain vous voulez me le cacher, vous êtes ému, non de mes reproches, je n'ai pas le droit de vous en faire, mais de la sympathie que je vous témoigne, en homme de cœur, fait pour comprendre, pour honorer la résolution généreuse que vous aviez prise... car cela était beau et bien, et noble à vous, monsieur, de vouloir reconquérir l'affection de madame de Montbar en vous montrant aussi épris d'elle que par le passé, mais ayant de plus que par le passé une

Digitized by Google

valeur morale qui vous replaçait à votre rang. Hélas ! pourquoi n'avez-vous pas persisté dans cette voie généreuse ?... Pourquoi ce découragement funeste ?

— Pourquoi ? s'écria le prince, entraîné malgré lui, soit par la force même de cette étrange situation, soit par l'émotion que lui causaient mes paroles. Pourquoi je n'ai pas persisté ?

Puis s'interrompant brusquement :

— Mais je suis fou de vous répondre... quel droit avez-vous à mes confidences ? Qui êtes-vous enfin, monsieur, vous qui savez mon passé, les particularités intimes de ma vie, les secrets de mon cœur ? Oui, qui êtes-vous, vous qui voulez m'arracher des confidences que je n'ai faites à personne ? vous qui m'amenez à tâcher de me justifier à vos yeux ? vous que je ne connais pas, qui êtes là... dans l'ombre, à côté de moi ; vous enfin que je n'ai jamais vu que vêtu d'un costume ridicule, et la figure cachée sous un masque grotesque ? Encore une fois, suis-je éveillé ? Tout ce qui se passe dans cette nuit funeste, n'est-il pas un rêve ? Que voulez-vous de moi ? quel est votre dessein ? Êtes-vous un ennemi, êtes-vous un ami ? Répondez, monsieur ! répondez !

Puis sans me donner le temps de dire une parole, le prince continua avec une sorte d'égarement :

—Après tout, ami, ennemi, que m'importe ?... vous savez sur moi de tels secrets, monsieur,

Digitized by Google

qu'il faut que j'aie votre vie ou que vous ayez la mienne... Et maintenant, puisque vous voulez des confidences... une de plus... que m'importe ?... demain vous les payerez cher! Merci d'ailleurs, monsieur : depuis longtemps cachés, ces affreux chagrins m'étouffaient... l'enfer m'envoie un confident! eh bien ! oui, j'adore toujours ma femme... et elle me méprise... et elle aime un autre homme... Oui... pour la ramener à moi, j'ai voulu être meilleur... avoir une vie plus digne... Si je n'ai pas persisté dans ces tendances,... c'est que je n'ai été ni soutenu, ni encouragé par la seule personne qui aurait pu m'y faire persévérer... et opérer en moi, si elle l'eût voulu, un changement complet! Mais il était trop tard... La froideur, le sarcasme ont accueilli mes premières tentatives. Alors la résolution m'a manqué, je suis retombé dans cette vie, dont je sens le néant, et que je tâche de rendre supportable, grâce au contraste des sensations brutales que je cherche dans d'ignobles lieux, vivant aujourd'hui à l'hôtel de Montbar, demain allant m'étourdir dans quelque horrible bouge... Eh bien ! oui, ces alternatives ont eu pour moi une sorte de charme puissant... Et vous, qui osez me blâmer, est-ce que vous savez seulement comment, et par qui, et pourquoi j'ai été conduit à ces habitudes de dégradation bizarre?

L'exaltation du prince était extrême ; elle allait

Digitized by Google

toujours croissant ; je le voyais sur la pente d'une confidence qui pouvait avoir beaucoup d'influence sur ma décision ultérieure ; je craignis par un mot imprudent de le rappeler à lui-même ; je gardai donc le silence ; il poursuivit avec un redoublement d'amertume :

— Il est si facile d'accuser les gens, quand on ne tient compte ni de l'éducation ni des circonstances ! Est-ce que c'est de ma faute à moi, si, orphelin à douze ans, j'ai été élevé par des parents qui étaient restés des gens de 1760 ? A quinze ans je me suis senti une vocation pour l'état militaire. « — Fi donc ! m'a-t-on répondu, est-ce qu'un prince de Montbar peut aller s'asseoir sur les bancs d'une école, pêle-mêle avec des bourgeois, et sortir de là pour être commandé par quelque *je ne sais qui ?* C'est impossible. » Je renonçai donc à l'état militaire. Plus tard, à dix-huit ans, j'eus envie d'entrer dans la diplomatie. Même réponse. « — Les bourgeois ont tout envahi. Est-ce qu'un prince de Montbar peut être l'attaché ou le secrétaire de M. l'ambassadeur *je ne sais qui ?* Allons donc ! dans ces malheureux temps-ci, un prince de Montbar qui se respecte vit dans ses terres six mois de l'année, voyage pendant deux mois, et habite le reste du temps l'hôtel de Montbar. » Me voilà donc oisif, sans carrière, sans avenir maintenant ! Savez-vous qui m'a achevé ? C'est mon vieil oncle, qui ne tarissait pas sur les bonnes parties

Digitized by Google

que faisaient les grands seigneurs d'autrefois en allant à la Galiote ou aux Porcherons, déguisés en *manants*. « — C'était charmant, me disait-il : nous quittions notre poudre et notre épée pour endosser le bouracan du dernier gredin, nous trouvions aux Porcherons de fraîches petites commères que nous soufflions à leurs rustauds ; même quelquefois il fallait faire le coup de poing ; on *tapageait*, on se grisait, on s'encanaillait ; c'était charmant. Après avoir été Jean-Pierre ou Jean-Louis, nous redevenions M. le duc, M. le marquis, et, après avoir chiffonné le jupon d'une grisette, nous chiffonnions la jupe d'une duchesse. Ces contrastes étaient délicieux... » Eh bien ! reprit le prince de plus en plus animé, que voulez-vous que devienne un enfant de dix-huit ans, élevé ainsi, et maître d'une grande fortune, seul, sans guide, oisif, et ne comprenant malheureusement que trop l'espèce de charme bizarre, ignoble, stupide, soit, mais réel, du contraste de ces deux existences si extrêmes, l'une tout en haut de l'échelle sociale... l'autre tout en bas ? Eh ! mon Dieu ! il finit par se livrer à cette espèce de passion comme d'autres se livrent à la passion du jeu, et c'est ce que j'ai fait, car dans ces contrastes j'ai retrouvé les équivalents de ces alternatives de perte ou de gain qui sont la vie du joueur. Hier, de l'or ; aujourd'hui, la misère... Ainsi de ma passion à moi ! Je sortais d'un bouge infect, peuplé de

Digitized by Google

gens patibulaires, avec lesquels je m'étais enivré, et je rentrais chez moi, dans mon hôtel, où m'attendaient de vieux serviteurs respectueux. La nuit... de malheureuses filles en haillons m'avaient tutoyé... je leur *avais plu;* et le soir dans le monde, ma maîtresse, noble, jeune, charmante, parée de diamants et de fleurs, me disait aussi *toi* bien bas, à l'abri de son bouquet. Enfin, que vous dirai-je ? au milieu de cette fête splendide, où j'étais venu en brillant équipage, au milieu de ce bal où se pressait la plus élégante aristocratie de l'Europe, je pensais : « Moi qui suis ici, parmi mes pairs, j'étais hier, à cette heure, mes vêtements boueux, attablé dans un affreux repaire avec des chiffonniers et le rebut des filles des rues. » Eh bien ! monsieur, dites que cette passion est absurde, ignoble, dépravée, dégradante, soit... mais au moins avouez que, sans l'excuser, on peut la comprendre, l'admettre, comme la passion du jeu... Eh ! monsieur, si j'avais le goût de la crapule pour la crapule... j'y passerais ma vie...

Et le prince s'interrompit un moment, tant son émotion était grande.

Je le confesse, au mépris que m'avait d'abord inspiré la bassesse des goûts de M. de Montbar, succéda un redoublement de commisération ; je n'excusai pas cette bizarre dépravation ; mais, ainsi qu'il le disait, je la compris ; je compris même, si hideuse qu'elle fût, l'espèce de poésie

Digitized by Google

particulière à de pareils contrastes; je sentis l'attrait que ces alternatives devaient offrir à un homme dès longtemps blasé, quoique jeune, sur les distractions creuses, monotones, d'une opulente oisiveté.

Je me félicitai doublement alors d'avoir pu me ménager cet entretien avec le prince; j'augurai mieux de son avenir, car cette dépravation passée, dont il semblait rougir, n'annonçait pas, ainsi qu'il le disait énergiquement lui-même, *le goût de la crapule pour la crapule*... Au moins dans ces accès de dégradation, il y avait *un profond sentiment de comparaison,* sentiment jusqu'alors faussé, vicié, mais qui, cependant, contenait le germe d'une pensée qui, dans son application, pouvait être généreuse et féconde.

— Et n'allez pas me dire, monsieur, reprit le prince après un moment de silence causé par sa profonde émotion, n'allez pas me dire que cette passion de contrastes dont je vous parle exclut l'amour,... non... pas plus que la passion du jeu n'exclut l'amour... Les joueurs forcenés ne sont-ils pas souvent aussi passionnément amoureux?... Vous m'accablez parce que vous m'avez vu écrire un nom doublement sacré pour moi, je le sais, sur la table d'un cabaret... Savez-vous seulement quelle était alors ma pensée?

— Oui, je le sais maintenant, m'écriai-je, de plus en plus touché de la franchise des aveux du prince. Dès que vous aviez pris les vêtements,

Digitized by Google

l'apparence, le langage, et jusqu'aux vices de ces malheureux que l'ignorance et la pauvreté dépravent, vous vous plaisiez, par une bizarre fantaisie; à vous croire l'un d'eux. Et pendant cette aberration, complétée souvent par l'ivresse, vous éprouviez le même vertige d'étourdissant bonheur qu'aurait éprouvé l'un des misérables au milieu desquels vous étiez attablé, s'il s'était dit : « J'aime et je suis aimé de la plus belle, la plus noble jeune fille qui soit au monde. »

— C'est vrai, souvent j'ai éprouvé cela, me dit le prince, de plus en plus surpris.

— Et plus tard, repris je, lorsque cette noble et charmante jeune fille, qui vous aimait avec idolâtrie, est devenue votre femme... toujours poussé par cet étrange besoin de contrastes, vous avez été porter, au milieu des misères et des dégradations de toute sorte, votre bonheur caché, de même que l'homme du conte oriental cachait sous ses haillons un diamant qui eût payé la rançon d'un roi !

— C'est encore vrai, s'écria le prince, dont l'étonnement allait croissant, mais dont l'irritation amère semblait diminuer à chaque instant. Comment avez-vous ainsi presque deviné mes impressions? Encore une fois, monsieur, je vous le demande, non plus avec menaces... mais presque comme une prière, quel intérêt singulier vous amène auprès de moi? Enfin, qui êtes-vous?

Digitized by Google

— Mon nom... vous ne le saurez jamais... monsieur.

— Jamais !

— Quoi que vous fassiez...

— C'est ce que nous verrons, s'écria le prince.

— Vous le verrez... monsieur... Quant au motif qui m'amène auprès de vous, j'oserais presque dire que, tout à l'heure... j'étais un juge...

— Un juge !

— Mais maintenant, croyez-moi, monsieur, ajoutai-je d'une voix pénétrée, c'est un ami... permettez-moi ce mot... un ami sincère qui vous parle... et bientôt des *faits* vous prouveront que je dis vrai.

— Un juge ?... un ami ? reprit le prince. Mais continuez, monsieur, continuez. Ce qui m'arrive est si étrange... je sens que malgré moi votre parole me domine, m'impose tellement, que je ne peux plus m'étonner de rien... même d'avoir dans ce bal immonde trouvé en vous d'abord un grossier ivrogne, puis un homme du monde, aux manières parfaites, qui m'a défendu avec autant de courage que de générosité... puis un juge... puis enfin un ami... dites-vous ?... Continuez, monsieur ; ce qui s'est passé, ce qui se passe entre nous est si en dehors du cours ordinaire de la vie, que je me résigne à tout entendre... à tout supporter... Juge, ami, ennemi... qui que vous soyez, mon-

Digitized by Google

sieur, je vous écouterai jusqu'au bout ; peut-être le jour rompra-t-il l'espèce de charme sous lequel je me débats en vain pendant cette nuit maudite. Alors, monsieur... nous retomberons dans la vie réelle... et vous aurez de grands comptes à me rendre! mais jusque-là, je m'abandonne aveuglément à tous les hasards de cette rencontre inouïe... Ah ! c'est une étrange aventure de bal masqué que la nôtre, monsieur !

— Dites une rencontre heureuse, monsieur ; oui, elle le sera pour vous, si vous ne résistez pas à l'instinct qui vous porte à m'écouter, à me croire; car de ce moment, votre destinée peut changer : devenir aussi belle, aussi élevée, qu'elle a été jusqu'ici stérile, ennuyée, malheureuse... Ce passé même... si dégradant, dont vous rougissez à cette heure, aura son influence utile...

— Que voulez-vous dire?

— Écoutez, monsieur, je comprends cette passion des contrastes, éclose sous l'influence de dangereux enseignements, développée au sein d'une vie oisive... Vous dites vrai : cette passion, on doit l'admettre comme on admet celle du jeu ; mais aussi, on doit la blâmer encore plus sévèrement... que la passion du jeu.

— Plus sévèrement? pourquoi?

— Un joueur ne saurait être qu'un joueur. Que peut-il demander au jeu? Les détestables émotions du gain ou de la perte. Rien de plus...

Digitized by Google

Tandis que votre passion, monsieur, pouvait avoir... aura peut-être pour vous les conséquences les plus dignes, les plus utiles...

— Les plus dignes, les plus utiles? Expliquez-vous, de grâce...

— Voyons, monsieur, au lieu d'aller, par un raffinement d'homme blasé, porter dans un bouge vos souvenirs de grand seigneur, et dans votre hôtel vos souvenirs de taverne... cela pour le stérile plaisir du contraste... pourquoi n'avez-vous pas affronté ces lieux infâmes dans un but honorable?

— Et dans lequel, monsieur?

— Dans celui d'étudier par vous-même ces plaies hideuses nées forcément de l'ignorance et de la misère, ces plaies, qu'il vous appartenait, à vous riche et heureux du monde, de connaître, afin d'employer à les guérir les forces immenses dont vous disposez!

— C'est vrai, murmura le prince. Cette idée est grande...

— Oh! alors, chacune de vos excursions dans ces repaires devenait un acte de mâle vertu, de haute moralité : arracher à la pauvreté, au vice, à la débauche, au crime, quelques-unes des malheureuses créatures déshéritées que vous rencontriez dans ces repaires, c'était faire un bel usage de votre intelligence et de votre fortune... Vous aimez les contrastes, monsieur, votre passion eût été satisfaite. Seulement, au lieu de la cacher

Digitized by Google

avec honte, vous l'auriez cachée avec orgueil comme vous cachez vos actions généreuses.

— Monsieur, reprit le prince d'une voix adoucie et pénétrée, vous m'avez dit que vous étiez mon ami. Maintenant je vous crois... et, quoi qu'il avienne de notre rencontre, j'honorerai toujours dans ma pensée l'homme loyal qui a bien voulu me faire entendre ce langage sévère.

— Je vous parle ainsi, monsieur, certain d'être compris et de vous être utile. Ce n'est pas, croyez-le, pour le vain plaisir de moraliser... Je vous ai soumis cette idée, parce que cette idée réalisée peut vous être d'un secours pratique pour sortir de votre cruelle position...

— Je vous en prie, expliquez-vous, monsieur.

— Votre intérêt exige que je vous expose votre situation sans ménagements. Vous avez perdu, par votre faute, l'affection si vive, si dévouée, de madame de Montbar.

— Il n'est que trop vrai, me dit le prince avec un profond soupir.

— Vous aimez cependant encore votre femme avec idolâtrie.

— Oui... avec idolâtrie... monsieur !... avec idolâtrie !...

Et il me sembla que des larmes altéraient la voix du prince.

— Madame de Montbar, vous devez le savoir, monsieur, est incapable d'une trahison ; jamais

Digitized by Google

elle ne descendra à vous tromper. Mais un jour viendra, et il est proche, où elle vous dira : « Vous avez tué l'amour que j'avais pour vous... depuis longtemps je ne vous aime plus; je n'ai, jusqu'ici, aucun reproche à me faire ; mais la vie m'est désormais impossible avec vous. Séparons-nous donc sans éclat, sans scandale, et reprenons chacun notre liberté. »

— Ce langage, elle me l'a tenu à peu près hier, dit le prince avec une rage concentrée, mais demain aussi... je tuerai celui qui m'a ravi le cœur de ma femme. Je serai ridicule aux yeux des gens de *bonne compagnie*... je le sais... mais il y a trop longtemps que cette lâche appréhension me fait dévorer ma jalousie... La vengeance me sauvera du ridicule.

— Stérile vengeance, monsieur ! Si elle s'accomplit, elle changera en haine incurable l'estime que madame de Montbar peut avoir conservée pour vous.

— Eh bien ! elle et moi nous serons malheureux; j'aime mieux cela que la vue de son bonheur insolent.

— Ne vaudrait-il pas mieux être heureux... elle et vous?

— Que voulez-vous dire?

— Afin de vous montrer, monsieur, de quelle importance est notre entretien, afin de vous donner, en un mot, une confiance absolue dans mes paroles... une dernière question : Savez-vous de

Digitized by Google

quel prix serait pour madame de Montbar la preuve matérielle, irrécusable de l'innocence de sa mère ?

— Pour une telle preuve, s'écria le prince, madame de Montbar donnerait la moitié de sa vie.

— Eh bien ! monsieur, ces preuves... je les possède...

— Vous?

— Je les ai là !... sur moi !

— Vous? répéta le prince avec une stupeur croissante.

— Ces preuves, je les ai là, dans ce portefeuille... Maintenant, monsieur, supposez que ces preuves... je les mette entre vos mains.

— Ces preuves... entre mes mains ! dit le prince.

Et il semblait ne pas croire à ce qu'il entendait.

— Oui, lui dis-je, entre vos mains ; supposez ensuite qu'armé de cette réhabilitation d'un si grand prix pour madame de Montbar, vous rentriez tout à l'heure à votre hôtel ; demain matin vous faites demander à madame de Montbar à quelle heure elle peut vous recevoir.

— C'est un rêve, murmurait le prince étourdi, c'est un rêve !

— Vous pouvez le réaliser, monsieur. Je poursuis ma supposition : vous vous présentez chez madame de Montbar, et vous lui dites à peu près ceci... ou beaucoup mieux, j'en suis certain :

Digitized by Google

« Madame, je sais le prix que vous attachez à la réhabilitation de la mémoire de votre mère ; cette réhabilitation, la voici. » (Et vous remettez à madame de Montbar le portefeuille que je vous ai confié.) « En vous donnant, madame, les moyens de prouver l'innocence de votre mère, je n'atténue en rien mes torts passés envers vous ; ils sont grands, je le reconnais ; impardonnables... je le crains, car vous n'en connaissez pas la nature ; vous avez surpris mes absences nocturnes, vous avez cru qu'il s'agissait de quelque infidélité ; non, madame, c'était pis encore, puisque je n'ai pas même osé tenter de me justifier... loin de là, j'ai accueilli vos reproches touchants avec hauteur et dédain... Ce que je n'ai pas osé vous avouer alors, de crainte de m'aliéner votre affection... je puis vous le dire aujourd'hui... Malheureusement je n'ai plus rien à perdre. » Et alors, monsieur, vous racontez franchement à madame de Montbar, comme vous me l'avez raconté à moi-même, par quelle fatalité vous avez été poussé à cette étrange passion des contrastes. Madame de Montbar vous plaindra, vous estimera, monsieur, parce que, dans cet aveu, vous aurez été sincère et digne...

— Cet aveu... à elle... et maintenant ! répondit le prince en réfléchissant.

— C'est, je crois, monsieur, votre seule chance de salut... Après cet aveu... vous lui dites..

Puis, m'interrompant de peur de blesser

Digitized by Google

l'amour-propre de M. de Montbar, je repris cordialement :

— Excusez-moi, de grâce, monsieur, si je parais ainsi vous dicter votre conduite et jusqu'à vos paroles... mais...

— Continuez... continuez, je vous en conjure, me dit le prince avec une résignation qui me navra, ma cause serait gagnée... si je sentais, si je parlais comme vous !

— Cette modestie même prouve que sentiment et langage tout cela est en vous, monsieur ; je continue donc, puisque vous le permettez...

— Je vous en supplie.

— Vous dites donc à madame de Montbar : « Après une telle confidence, madame, je n'ai plus aucune espérance à attendre ; j'ai perdu votre affection, j'ai dû la perdre ; une fausse honte, un mauvais orgueil m'a d'abord fait vous cacher les souffrances que vos froideurs m'ont causées ; car je vous ai toujours aimée... je vous aime toujours profondément, madame ; c'est une des fatalités de ma position, il m'est peut-être permis de vous faire cet aveu... à cette heure que nous sommes sur le point de nous séparer ; aussi, à quoi bon vous rappeler mes vaines et tardives tentatives pour reconquérir votre amour ?... Celui que vous aimiez, et il est digne de cet amour, madame... »

— Il n'est que trop vrai..., murmura le prince

Digitized by Google

avec un accablement douloureux, ah! elle ne l'eût pas aimé... sans cela!

— Ne vous désespérez pas d'un pareil choix, monsieur, dis-je au prince, un sentiment élevé sauvegarde une âme généreuse... et d'elle on peut tout attendre... même un sacrifice héroïque.

— Quoi!... s'écria le prince, vous espérez...

— L'on doit tout espérer, monsieur, d'un aussi noble cœur que celui de madame de Montbar; vous lui disiez donc : « En vain j'ai voulu, madame, sortir de mon oisiveté passée... quelques mots bienveillants de vous m'eussent fait persévérer dans cette voie... mais je ne méritais plus même votre intérêt... vous voyant insensible à ces résolutions meilleures, je suis retombé dans mes tristes habitudes, j'ai cherché dans de nouveaux égarements l'oubli de bien cruels chagrins. Ce ne sont pas, madame, des reproches que je vous adresse... ce sont d'amers regrets que je vous exprime... Un mot encore... Je n'ai, je le sais, aucun droit à la faveur que j'ose implorer de vous... Ne voyez dans cette demande qu'une de ces folles espérances comme en ont ceux qui, roulant à l'abîme, font des efforts insensés pour ne pas mourir. Enfin... si vous vouliez, madame, vous, si bonne, si généreuse... si vous vouliez me laisser tenter une dernière fois... de regagner ce cœur que j'ai perdu... »

— Oh! je vous comprends... je vous com-

Digitized by Google

prends, s'écria le prince attendri et semblant saisi d'un espoir ineffable. Oui... je connais Régina, cette résignation la touchera. « Pour regagner votre cœur, Régina, lui dirai-je, poursuivit le prince comme s'il se fût adressé à sa femme, pour regagner votre cœur, que ferai-je? je l'ignore encore... mais je vous aime tant, Régina, qu'il me semble que je trouverai le moyen de vous persuader tout ce que je vous demande... c'est de me laisser vous aimer... c'est de vous laisser convaincre. Ne vous occupez pas de moi davantage pour cela... Vivez votre vie accoutumée. Oh! je ne serai pas importun, allez... Seulement, par pitié, ne vous séparez pas encore de moi... assignez-moi un terme... jusque-là, laissez-moi tenter... laissez-moi espérer. »

— Bien! bien! dis-je au prince. Il est impossible que madame de Montbar résiste à ce langage si touchant, si résigné.

— « Ne vous engagez à rien envers moi, Régina, lui dirai-je, poursuivit le prince, dites-moi seulement : *George, faites que je vous aime comme autrefois... à force de soins, de dévouement, d'amour... que sais-je?... faites-moi oublier une affection qui m'a consolée des chagrins que vous m'avez causés, et je l'oublierai... et je vous aimerai comme par le passé.* Voilà la grâce suprême que j'implore, Régina. Avec cette promesse de vous... de vous si loyale, si vraie, tout me sera

Digitized by Google

possible... votre cœur me reviendra... Si pourtant mes tentatives sont vaines... si, après cette dernière épreuve, votre amour reste à jamais perdu pour moi..., eh bien! Régina, mon sort s'accomplira;... mais au moins vous aurez été bonne, généreuse... et cette dernière pensée me consolera dans mon affreux malheur... »

— Ah! monsieur, dis-je au prince, croyez-moi, un pareil langage, et tout ce que le génie de l'amour vous inspirera, réveillera dans le cœur de madame de Montbar les souvenirs toujours si puissants d'un premier attachement...

— Je le désire si ardemment... que je finis par l'espérer, reprit le prince; mais comme cette dernière illusion peut m'être ravie... « Encore un mot, dirai-je à Régina, le dernier... Quoi que vous décidiez, madame, dès ce moment vous êtes libre... ce soir ou demain vous me ferez connaître votre résolution. Si vous me refusez, je confierai à votre délicatesse le soin d'éviter tout ce qui, dans notre séparation, ferait éclat ou scandale... Demain je pars pour l'Italie... vous ne me reverrez jamais. »

—Allons, courage, monsieur, dis-je au prince, espérez tout d'une conduite si noble, si généreuse...

— Oh! vous serez mon sauveur, je le sens, me dit le prince avec un accent de gratitude profonde, mais comment ai-je mérité, mon Dieu! que vous daigniez venir ainsi à moi?

Digitized by Google

— Vous étiez malheureux, monsieur, et j'ai beaucoup souffert.

A ce moment la voiture s'arrêta.

Jérôme se tourna sur son siége, se pencha vers la glace de devant et me dit :

— M. le marquis, nous voici arrivés, où faut-il vous descendre ?

— Tout à l'heure je vous le dirai, lui ai-je répondu. Restez là un moment.

— C'est bien, M. le marquis.

Je pris dans ma poche le portefeuille dans lequel se trouvaient les lettres en allemand soustraites au tombeau de la mère de Régina, leur traduction, la médaille, le parchemin où se trouvait tracée une couronne royale, et quelques autres pièces, ainsi qu'un résumé clair, succinct, de cette mystérieuse affaire. Et je dis alors au prince :

— Voici, monsieur... les preuves irrécusables de l'innocence de la mère de madame de Montbar... Un rapide coup d'œil sur la note qui accompagne ces papiers vous démontrera l'évidence, l'authenticité de ces pièces... Un dernier mot, monsieur... En retour du service que je m'estime heureux de vous rendre, je vous demande trois promesses d'honneur.

— Lesquelles, monsieur ?

— La première, de remettre demain ces papiers à madame de Montbar.

— Je vous le promets sur l'honneur, monsieur.

Digitized by Google

— La seconde, de toujours cacher à madame de Montbar par suite de quels événements vous êtes possesseur de ces papiers de famille...

— Je vous le promets sur l'honneur, monsieur.

— Enfin, de ne jamais faire la moindre démarche pour savoir qui je suis et quel intérêt m'a porté à intervenir ainsi dans vos affaires domestiques.

— Je vous le promets sur l'honneur, reprit le prince après une légère hésitation.

— Voici ces papiers, monsieur, dis-je au prince.

Et je lui remis le portefeuille. Il le prit d'une main tremblante et ajouta d'un ton pénétré :

— Merci, monsieur... c'est le bonheur de ma vie... peut-être que je vous devrai, car je sais quelle influence la remise de ces papiers peut avoir sur les résolutions de madame de Montbar envers moi ; mais votre voix amie et sévère, la seule qui m'ait jamais parlé un langage si élevé... dois-je l'entendre à cette heure pour la dernière fois?

— Oui, monsieur...

— De grâce, écoutez-moi, reprit le prince avec une émotion qui me gagna. Je vais avoir à accomplir une bien grande tâche... et je serai seul... Vous qui avez déjà tant fait pour moi... vous que je ne connais pas... mais qui êtes pour moi... un génie tutélaire, vous enfin dont les conseils auront, quoi qu'il arrive, une action décisive sur ma destinée... m'abandonnerez-vous

Digitized by Google

ainsi à tous les hasards, à tous les dangers d'une position aussi difficile que la mienne?

— Monsieur...

— Oh! je vous le dis à mon tour, vous êtes ému, je le vois, s'écria le prince, aussi vous ne laisserez pas votre ouvrage imparfait... Dans cette voie honorable, glorieuse, mais nouvelle pour moi, que vous venez de me tracer, je ne pourrais sans votre appui marcher que d'un pas mal affermi... et si, malgré ma résolution, je me décourageais, si de nouvelles difficultés s'élevaient, de qui prendre conseil? Il n'est pas un de mes amis à qui je puisse confier ce qui m'est arrivé pendant cette nuit étrange, à un frère... même... je ne l'avouerais pas. Et vous m'abandonneriez?... Non, non, les hommes comme vous sont généreux et compatissants jusqu'au bout. Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas que je vous verrai encore?... Et d'avance... je vous le jure sur l'honneur... jamais je ne me permettrai la moindre question sur les causes extraordinaires qui vous ont amené près de moi;... mais qu'au moins j'emporte l'assurance de vous revoir...

— Cela est malheureusement pour moi... impossible, monsieur.

— Ah! dit le prince avec un accent de douloureux reproche, rien ne peut vous toucher.

— Mon émotion vous dit assez, monsieur, quelle peine me cause le refus que je suis forcé de vous faire... mais si vous le désirez, si vous

Digitized by Google

croyez que, dans un cas grave, mes avis peuvent vous être bons à quelque chose, veuillez m'écrire...

— Vous écrire ! s'écria le prince, et à quelle adresse?

— *A Paris, poste restante...* mettez vos lettres au nom de... de... *M. Pierre...* je suppose, et je vous répondrai...

— Vous habitez donc Paris? dit le prince de Montbar au marquis inconnu.

— Quelque lieu que j'habite, monsieur... vos lettres ainsi adressées... me parviendront. J'enverrai au bureau de poste tous les cinq ou six jours, voilà tout ce que je peux vous promettre, monsieur.

— Ah ! vous êtes impitoyable !... s'écria le prince.

Puis il reprit :

— Pardon, monsieur, pardon... de ce mot qui vous dit mon chagrin... Pardon aussi de tout ce qui a pu vous choquer dans notre entretien ; mais vous ferez la part de la singularité de notre rencontre... Je n'insisterai pas, monsieur ; je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; je n'ai aucun droit à l'inexplicable intérêt que vous m'avez témoigné... Ce que vous avez bien voulu faire pour moi m'impose une éternelle reconnaissance. Tout ce que je regrette, et amèrement, je vous le jure, c'est que vous ne puissiez pas accepter l'offre de mon inaltérable amitié... j'en serais digne pourtant... croyez-moi.

Et comme je ne répondais rien au prince, qui

Digitized by Google

s'était interrompu une seconde, dans l'espoir peut-être que j'accepterais *son amitié*, il reprit tristement :

— Pardon encore... pour ce dernier regret... mais du moins... votre main, monsieur... votre loyale main... qu'il me soit permis de la serrer pour la première... et pour la dernière fois.

Et ma main répondit à la cordiale étreinte du prince...

. . . . . .

Exprimer ce qu'à ce moment je ressentis de bonheur glorieux, ineffable, est impossible..., moi, pauvre valet de ce prince... l'avoir amené là... par le seul ascendant d'une âme honnête, droite et aimant le bien.

Je l'avoue, pour la première fois de ma vie, je ressentis de l'orgueil et je me dis : Oh ! merci à vous, Claude Gérard, mon ami, mon maître... Merci à vous donc ! les enseignements, les exemples, ont épuré mon cœur et m'ont donné quelque force d'âme.

. . . . . .

— Maintenant, monsieur, dis-je au prince, adieu... courage... et persévérance.

— Adieu, monsieur..., me dit-il, et dans le cas où j'aurais à vous écrire...?

— Veuillez adresser votre lettre à M. Pierre, à Paris, poste restante.

— Et vous me répondrez, n'est-ce pas? Au moins cela, je vous en conjure.

Digitized by Google

— Je vous répondrais avec empressement... avec bonheur, monsieur, soyez-en certain.

— Adieu donc, monsieur, puisqu'il le faut... et pour toujours, adieu.

Puis baissant la glace, il dit à Jérôme :

— Cocher... ouvrez-moi.

— Vous voulez descendre ici ? lui dis-je.

— Oui, il me semble que l'air... et un peu de marche me feront du bien... Adieu donc, monsieur, encore votre main.

Et, après une dernière et affectueuse étreinte, le prince descendit de voiture, enveloppé de son manteau, et s'éloigna.

Je supposai avec raison qu'il se rendait *rue du Dauphin*, pour quitter son déguisement.

— Eh bien ! me dit Jérôme, êtes-vous content de votre nuit? dites-moi un peu ça, M. *le marquis*.

— Je suis content... non comme un *marquis*, mais comme un *roi*, mon brave Jérôme, lui dis-je; maintenant, allons chez vous le plus vite possible; il faut que j'aie le temps d'ôter mon déguisement, il se fait tard.

— Bientôt trois heures du matin, me dit Jérôme, après avoir consulté sa montre.

Et, remontant sur son siége, il me conduisit rapidement chez lui.

. . . . . .

Ce matin, à cinq heures... (il y a trois heures de cela, au moment où j'écris ces lignes), je suis

Digitized by Google

rentré à l'hôtel de Montbar, après avoir, pour plus de prudence, recommandé à Jérôme de me garder un secret absolu, si jamais qui que ce fût s'informait auprès de lui du *pierrot* qu'il avait conduit, il devait répondre que c'était un *marquis* dont il voulait cacher le nom.

J'ai regagné ma chambre sans rencontrer personne, et je termine le récit de cette nuit singulière.

Je crois, en mon âme et conscience, avoir justement agi.

Ou le prince parviendra à regagner le cœur de sa femme, et alors Régina sera heureuse selon les lois du monde... et sa position ne sera pas faussée...

Ou Régina ne consentira pas à l'épreuve que lui proposera le prince... et l'amour qu'elle a pour Just l'emportera...

Alors encore, Régina sera heureuse, car si j'ai maintenant foi dans la noble résolution de M. de Montbar, j'ai une foi non moins égale dans l'amour et dans le caractère de Just...

Ou bien enfin, Régina ayant consenti à l'épreuve, les tentatives du prince pour regagner l'affection de sa femme seront impuissantes, et l'amour de Just continuera de remplir le cœur de Régina... Alors encore le bonheur de Régina est assuré.

Maintenant, le prince suivra-t-il mes conseils? Une fois hors de ma présence, le charme sous lequel je l'ai tenu sera-t-il rompu? Je l'ignore...

Digitized by Google

Ce soir je le saurai ; mais quoi qu'il arrive... j'ai la parole de M. de Montbar, et j'y puis compter, Régina aura du moins aujourd'hui la preuve de l'innocence de sa mère, et ce jour sera un bien beau jour pour elle.

Oh ! qu'il me tarde d'être à ce soir... pour connaître les événements de cette journée si décisive dans la vie de Régina !

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google